



# Jeux *interdits*

*Intégrale*

# EMMA M. GREEN



# Jeux *interdits*

*Intégrale*

EMMA M. GREEN

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

**Facebook** : [cliquez-ici](#)

**Twitter** : @ed\_addictives



Emma Green

## **JEUX INTERDITS**

### **INTEGRALE**

#### **1. Comme si c'était un été comme les autres**

- Allô ?
- C'est qui ? souffle la voix masculine qui me fait presque sursauter.
- Tiens, je t'avais oublié, toi ! mens-je à moitié.
- C'est qui ? répète-t-il en faisant semblant de m'avoir oubliée aussi.
- Devine ! soupire-je, excédée.
- Liv Sawyer, tu as peut-être encore l'âge de jouer aux devinettes, mais j'ai eu 18 ans il y a longtemps, moi. Grandis un peu !
- Super, ironisé-je avec un faux sourire. Tristan Quinn, je te décerne la médaille du mec qui a six mois de plus, même s'il n'a absolument rien fait pour ça. Et qui se croit tellement supérieur et mature qu'il ne peut pas s'empêcher de rappeler à la terre entière que c'est un homme, maintenant !
- Depuis quand tu es la terre entière, toi ? relance-t-il sur un ton provocateur. T'étais aussi chiant mais bien moins prétentieuse la dernière fois que je t'ai vue.
- C'est bon, pas la peine de me rappeler ces atroces souvenirs de cohabitation forcée... Qu'est-ce que tu veux ?
- Faire mumuse avec ma demi-sœur jusqu'à ce qu'elle ait envie de me raccrocher au nez, ricane-t-il au bout du fil.
- Arrête de m'appeler comme ça. Je ne suis rien du tout pour toi et je te laisse cinq secondes pour

prononcer un truc intelligent ou simplement utile avant de raccrocher. Cinq..., quatre..., trois...

– Dis juste à ma mère que je rentre ! À tout', Sawyer !

*Fais chier.*

Non seulement il a raccroché avant moi. Non seulement il m'a appelé par mon nom de famille et

je déteste ça. Mais surtout, je n'avais pas prévu qu'il serait de retour si tôt. Les vacances d'été viennent juste de commencer et j'espérais que, dans son pensionnat pour gosses de riches ingérables, ils auraient cours un peu plus longtemps que nous. Bizarre, on n'a pas entendu parler de sa remise de diplôme. Ou alors sa formidable mère n'a pas daigné y aller. Ou alors Tristan a encore fait son rebelle et refusé d'y participer. Ce serait bien son genre. Pourtant, j'aurais bien aimé pouvoir montrer à tous les copains du lycée – dont il s'est fait virer – une photo de lui sous une longue toge noire et un chapeau ridicule. Pas de biceps dessinés, pas de peau bronzée, ni de coupe de cheveux parfaitement négligée. Exit Tristan Quinn, le mec populaire, l'élève dissipé craint par les profs, le bad boy qui fait rêver les petites filles sages. Qu'est-ce que j'aurais aimé le voir déguisé en premier de la classe fraîchement diplômé et, pour une fois, noyé dans la foule au lieu d'écraser tout le monde. Ouais, j'aurais payé cher pour voir ça. Mais là, sur une échelle de un à dix, mon envie de le voir, lui, est à peu près à moins deux.

– C'était qui ? me demande le petit Harrison qui accourt en traînant son doudou derrière lui, un alligator vert et blanc en peluche, tout mou et tout usé, dont il mâchouille sans cesse la patte avant.

– Ton frère, réponds-je en soupirant.

*Correction : ton imbécile de frère. Ton insupportable frère qui se prend pour le roi du monde et le beau gosse de la ville, que tu admires juste parce que tu as 3 ans et que tu voudrais lui ressembler plus tard alors que ce serait ce qui pourrait t'arriver de pire dans la vie.*

– Titan ! hurle le bonhomme en ouvrant grand ses deux billes bleues et en se mettant à courir en rond, ses bras étendus comme les ailes d'un avion.

Je suis censée le surveiller, mais Harry n'a pas cessé de faire l'avion depuis dix bonnes minutes, en faisant voler Alfred l'alligator dans les airs. Au premier bruit en provenance de dehors, il vient coller son front – et sa charmante coupe au bol – contre la fenêtre du salon pour guetter son grand frère adoré.

– Maman, Titan est là ! se met-il finalement à crier en reprenant son vol plané.

Je sursaute à nouveau. Des « toc ! toc ! » fracassants contre la porte d'entrée. Pas encore là mais déjà tellement agaçant : c'est du Tristan Quinn tout craché. Je crève de chaud dans mon jean que j'ai enfilé à la place de mon short pour ne pas lui laisser la chance de regarder mes jambes nues avec son air mi-amusé mi-indifférent. Et entre-temps, je suis passée à moins dix sur l'échelle de « j'ai pas envie de voir son sourire arrogant, sa fossette que tout le monde trouve craquante, sa mèche rebelle qui retombe parfaitement sur son regard trop bleu pour être honnête, pas envie d'entendre sa voix plus grave que celle de tous les gars de son âge, dont il fait semblant de ne pas être fier, pas envie de lire dans son regard provocateur qu'il adore me chercher juste pour le plaisir de me trouver, et parce qu'il sait très bien qu'il va y arriver ».

*Pas envie, pas envie, pas envie !*

*Envie de faire un caprice en me roulant par terre comme Harry quand il n'a pas ce qu'il veut.*

*Juste avec les gros mots en plus. Fais chier, fais chier, fais chier !*

– Je suis occupée, chéri ! répond la mère du petit garçon deux heures plus tard, depuis son bureau bien fermé. Et ne crie pas comme ça, j'ai besoin de me concentrer ! Et essaie de prononcer *Tristan* correctement, Harry, ton orthophoniste te l'a répété mille fois. Retire-moi ce doudou de ta bouche ! Et demande à Liv d'aller ouvrir la porte, je t'ai déjà dit de ne pas ouvrir quand tu ne sais pas qui est là.

*Mais puisqu'il vient de voir son frère par la fenêtre !*

Je crois que Sienna Lombardi est la personne la plus stupide que je connaisse – juste derrière son fils aîné. Heureusement qu'elle a choisi de garder son nom de jeune fille au lieu de prendre celui de mon père quand ils se sont mariés. Au moins, elle ne porte pas le même nom que le mien. « Fière de mes origines italiennes », tu parles ! Je suis sûre que c'est sa porte de sortie. Elle en est déjà à son deuxième mariage et ce sera loin d'être le dernier – s'il vous plaît, mon Dieu, aidez-moi à me sortir de là. Bon, elle ne doit pas être aussi stupide que ça vu qu'elle détient l'hôtel le plus luxueux de Key West et qu'il ne désemplit jamais. Mais en tout cas, c'est bien la femme la plus égoïste qui soit. Elle partage tout son temps entre son palace, où elle peut hurler sur ses employés pour se défouler, et son bureau à la maison, où elle exige un silence total, tout en hurlant pour ordonner qu'on la laisse tranquille. Et non seulement elle ne s'occupe d'aucun de ses deux fils – elle en a casé un en pension et refourgue l'autre à des dizaines de nounous et baby-sitters, moi y compris – mais en plus, les rares fois où elle est là, elle ne fait même pas semblant d'écouter ce qu'ils disent. Ou de venir les accueillir quand ils rentrent à la maison après trois années d'internat. Est-ce que c'est humainement possible d'avoir moins de cœur que ça ?

– Sawyer, je sais que tu es là, ouvre-moi ! lance Tristan qui s'impatiente derrière la porte.

*Et merde...*

Sa voix. Elle a le même effet sur moi que sur toutes les autres petites filles sages ou moins sages de la ville. La voix du type qui a l'air un peu plus vieux. La voix du type sûr de lui, qui n'a peur de rien, qui donne des ordres sans penser une seconde qu'on puisse lui désobéir. La voix du type qui te susurrerait les mots les plus crus dans tes rêves les plus chauds, ceux que tu ne fais jamais même quand tu t'endors en y pensant très fort.

– Sawyer, tu fous quoi ? Tu as envie qu'on joue aux devinettes, encore ? Parce que je peux sans problème deviner comment tu es habillée ! annonce-t-il avec un sourire dans la voix.

– Essaie toujours, bredouillé-je faute de mieux, en retenant Harry qui trépigne et ne comprend rien à notre jeu.

– T'es sans doute allée mettre un jean pour m'empêcher de te mater. Ou plutôt pour éviter de rougir si je le fais. Et tu dois porter un de ces débardeurs informes pour que personne ne puisse voir que tu n'as pas de seins.

*Fais chier...*

– Entre et tais-toi, lancé-je brusquement en ouvrant la porte pour que le calvaire s’arrête.

Harrison lui saute dessus en criant son prénom – ou ce qui s’en rapproche – puis il reste accroché à sa jambe, en silence. Tristan lui caresse les cheveux, longuement, il glisse mille fois ses longs doigts dans cette coupe au bol affreuse à laquelle sa mère tient tant, et que le frère aîné prend plaisir à décoiffer chaque fois qu’il l’a sous la main.

– Salut, finit-il par me dire, un ton plus bas.

Sa voix est grave mais son regard aussi. Je pensais qu’il jubilerait d’avoir vu juste pour ma tenue.

À la place, il m’observe, attend ma réaction. Je déteste cette assurance qui lui fait tolérer le silence. Et même adorer tous les moments de malaise qu’il est capable de provoquer. Cet enfoiré serait vraiment beau s’il ne le savait pas tant. Je ne l’ai jamais dit à personne, mais je trouve qu’il ressemble à Brad Pitt jeune. En juste un peu moins blond. Mais il a tout le reste. À la fois « mec mignon » et « mâle dominant ». Souriant mais mystérieux quand même. Qui se la joue cool mais qui peut devenir impitoyable sans qu’on s’y attende. Un insupportable mélange de sex-symbol et de bad boy.

*Arrête de réfléchir et parle !*

– J’ai dit « Salut », insiste-t-il pour me faire réagir en plissant ses yeux bleus impatients.

– C’est bien, quelqu’un a enfin réussi à t’apprendre la politesse, essayé-je de le piquer au vif pour qu’il arrête de me dévisager à ce point-là.

– Toi, ton père ne t’a toujours pas appris à t’habiller en tout cas... Tu es au courant qu’on est en Floride, ici ? Pas à Paris ? Personne ne porte de jean au mois de juillet dans les Keys, se marre-t-il en continuant à m’étudier, de haut en bas.

– Ton petit cours de géo est vraiment hyper intéressant, rétorqué-je détournant les yeux. Mais si tu pouvais entrer et fermer la porte derrière toi, je pourrais peut-être reprendre ma vie et faire comme si tu n’étais pas là.

Il se penche pour soulever Harry dans ses bras, sans cesser de me regarder, et le petit garçon s’enroule automatiquement autour de lui comme si leurs deux corps connaissaient cette position par cœur : les jambes du gamin autour de la taille de son frère, ses bras autour du cou, son petit visage lové derrière l’épaule de Tristan et Alfred l’alligator pendouillant mollement par la patte fourrée dans sa bouche.

– Écoute-moi bien, frangin, se met-il à lui chuchoter assez fort pour que je l’entende. Si une fille cache ses jambes par trente-deux degrés dehors, c’est principalement pour deux raisons : soit elle a un problème d’épilation et elle a peur que tu le remarques, soit elle a un problème d’estime et elle a peur que tu la trouves trop grosse ou trop maigre. Et dans tous les cas, si elle a peur, c’est que tu lui plais.

– Dans tes rêves, Quinn ! je lui balance, prête à décamper le plus vite possible.

– Au fait, Sawyer ! lance-t-il alors que je commence à grimper les escaliers. Merci d’être venue m’ouvrir la porte, jubile-t-il en sortant les clés de sa poche et en faisant danser l’anneau autour de son index.

Je m’arrête au milieu des marches, sonnée par son audace, tellement irritée par son attitude et tellement

frustrée de l'avoir laissé gagner, que je ne peux plus avancer. Je cherche quelque chose, n'importe quoi, à lui balancer en pleine tête. Mais avec toutes les femmes de ménage embauchées par Sienna pour entretenir sa superbe villa, il n'y a jamais rien qui traîne nulle part. Je me contente de respirer un grand coup avant de lâcher, sans même regarder Tristan :

– Ça fait cinq minutes que t'es là et je ne peux déjà plus te supporter. Est-ce qu'on ne peut pas juste s'ignorer jusqu'à la fin de l'été ?

– J'allais te proposer la même chose, prononce sa voix grave sur un ton enfin sérieux. Et quand j'ai dit que tu étais ma demi-sœur, tout à l'heure, je plaisantais. On n'est rien l'un pour l'autre, Sawyer. Et je tiens à ce qu'on le reste, ajoute-t-il en se frottant les cheveux derrière le crâne.

– On est d'accord, acquiescé-je en soutenant son regard.

Un malaise m'envahit et c'est lui qui détourne les yeux, pour une fois, comme s'il était pris de la même gêne que moi. Je reprends ma montée des marches et vais m'enfermer dans ma chambre. Enfin

seule. Enfin débarrassée de ce jean oppressant. Et de cet air suffocant qui remplit l'atmosphère chaque fois que je me trouve dans la même pièce que lui.

*Et aujourd'hui plus que toutes les autres fois réunies.*

Depuis trois ans que je dois cohabiter avec Tristan Quinn – quand sa mère et mon père ont eu la bonne idée de se fréquenter, de vivre ensemble puis de se marier –, j'ai toujours réussi à éviter un maximum sa présence. Soit il restait au pensionnat, même les week-ends – sans doute pour éviter sa mère qu'il déteste presque autant que moi –, soit c'est moi qui fuyais la maison pour aller m'installer chez ma grand-mère, juste le temps des vacances scolaires, quand il n'avait pas d'autre choix qu'être là. Mais cette fois, on a tous les deux fini le lycée, je n'ai aucune idée de ce qu'il compte faire l'année prochaine et je ne suis pas beaucoup plus avancée sur mon propre futur. Avec un peu de chance, j'irai à la fac – si je suis prise à l'une de celles où je me suis inscrite, malgré mon dossier plutôt moyen – et je ne reverrai plus jamais sa gueule d'ange diabolique. Sinon, je trouverai une autre solution. En attendant, il nous reste un été entier à tirer.

Je repense à mon excitation, il y a six ans, quand mon père m'a proposé de quitter Paris pour nous installer à Key West, sa ville natale, la toute dernière île de l'archipel des Keys, appartenant à la Floride. Je pensais y trouver un paradis sur terre et pouvoir échapper à ma petite existence banale.

Mes parents ont divorcé quand j'avais 2 ans. Mon père, Américain de naissance et de cœur, était resté en France juste pour ne pas m'éloigner de ma mère, citadine parisienne avec un instinct maternel inférieur au niveau de la mer. Mais quand j'ai eu 12 ans, elle comme moi avons arrêté de faire semblant et mon père a considéré que j'étais assez grande pour choisir où je voulais vivre. Dans la pollution, le bruit et la grisaille parisienne, au milieu de 2 millions d'anonymes, pressés et stressés.

Ou sur une petite île du sud des États-Unis, entre Cuba et Miami, avec un climat tropical, des eaux turquoise, 20 000 habitants qui se baladent principalement à vélo, et une ambiance caribéenne. Faire un choix m'a pris environ une seconde.

Mais ce paradis sans nuages n'a duré que trois petites années – j'ai retrouvé ma grand-mère paternelle

adorée, je me suis fait quelques rares mais très bons amis, j'ai découvert tous les coins et les recoins de Key West et je suis tombée amoureuse de cette nature sauvage, de tous ces animaux qui vivent presque en liberté entre la ville et la plage, de l'ambiance bohème qui règne entre artistes, écrivains, danseurs, musiciens, pêcheurs, marins, écolos et gays décomplexés qui ont élu domicile sur cette île magique. Puis mon père, agent immobilier au succès florissant, a vendu une villa de luxe à une certaine Sienna Lombardi, mère d'un garçon de mon âge, tout juste veuve et venant d'accoucher d'un autre bébé. Tout un programme ! N'importe quel homme serait parti en courant mais pas mon père, pas Craig Sawyer, qui a une bonté hors norme, une volonté sans faille et qui ne recule devant aucun obstacle que la vie met sur son chemin.

*Oui, j'aime et j'admire mon père. Et le pire, c'est que je n'ai même pas honte de le dire.*

Je ne sais pas si le charme de l'Italienne à la forte personnalité a opéré ou si mon père s'est senti le devoir d'aider cette femme en plein drame à juste 35 ans, mais tout est allé très vite entre eux. À

mon grand désespoir. Mon père et moi, qui avons vécu en tête-à-tête depuis toujours ou presque, avons quitté notre maison pour nous installer dans cette immense villa victorienne à la façade bleu pastel, avec assez de chambres et de salles de bains pour nous tous. Et même une piscine. Mais au lieu de former la jolie famille recomposée qu'on vous montre dans les comédies romantiques hollywoodiennes, nous sommes restés deux clans vivant sous le même toit, les Sawyer d'un côté et les Quinn-Lombardi de l'autre – même si ma chambre jouxtait celle de Tristan, on n'a jamais rien partagé d'autre qu'un mur mitoyen.

Je crois que Sienna est incapable de vivre seule, sans homme dans sa vie, mais elle ne se repose pas pour autant sur lui. Elle et mon père sont plutôt indépendants – et de gros bosseurs tous les deux, ce qui fait qu'ils ne se voient finalement pas très souvent. Elle ne lui a en tout cas jamais demandé de jouer les pères pour Harry, qui n'a pourtant jamais connu le sien. Tout le monde est donc resté bien à sa place : mari et femme, belle-mère et belle-fille, beau-père et beaux-fils.

Toute cette histoire aurait presque pu bien tourner si Tristan et moi n'avions pas une relation si conflictuelle, dès le jour où l'on s'est rencontrés. Depuis trois ans qu'on se côtoie malgré nous, nos rares discussions commencent toujours par une pique et finissent forcément sur une dispute. Le seul fait de se retrouver au même moment au même endroit produit de l'électricité. Si Dieu avait voulu nous faire une bonne blague, il n'aurait pas pu nous créer aussi différents. Lui est bruyant, sociable, séducteur, extraverti, looké, sportif, enjoué, créatif et inarrêtable. En un mot, pénible. Il se trouve que j'aime le silence, la solitude, la nature et le calme. Que je me fous pas mal des garçons, des fêtes, des fringues, de la musique et de tout ce qui passionne les autres jeunes. Et ce n'est pas que je fais la gueule tout le temps, contrairement à ce qu'il aime me reprocher, c'est juste que je ne souris pas pour rien. Encore moins pour ses beaux yeux. Et ce n'est pas que je n'aime pas les gens, contrairement à ce qu'il dit, c'est juste que je le déteste, lui.

Par exemple, je déteste ce qu'il est en train de faire : jouer de la guitare au milieu du salon et chanter des idioties pour faire rire son petit frère. Qui en redemande et applaudit. Non, Alfred l'alligator n'est pas un bon sujet de chanson. Non, Harry le héron ne fait rire personne. Et surtout, non, Liv n'est pas un bon nom pour une licorne. Si j'entends cette voix rauque et cet air lancinant une seconde de plus, je vais faire une crise de nerfs. J'enfile un short en coton, glisse mon portable et mes clés dans mon mini-sac en bandoulière, garde mes sandales à la main pour ne pas faire de bruit dans l'escalier et j'essaie de m'extirper de la maison sans me faire remarquer.

À la première marche, tout en haut, Tristan lève les yeux vers moi et interrompt sa comptine pour changer les paroles :

– Ça y est, Liv s’est décidée, Liv s’est épilée, chante-t-il toujours sur le même air, avec un sourire narquois en plus dans la voix.

– Ferme-la, Quinn ! dis-je en lui balançant par réflexe une de mes chaussures tout en dévalant l’escalier.

D’un geste souple, à la fois précis et nonchalant, Tristan lève sa guitare devant son visage pour arrêter le projectile et Harrison rit de plus belle.

*Dommmage, j’avais bien visé...*

*Au moins, la musique s’est arrêtée.*

*Et merde, je n’ai plus qu’une seule sandale !*

Je lui balance la deuxième, par principe, et vais me réfugier dans l’entrée pendant que Sienna hurle depuis son bureau :

– Ce n’est pas bientôt fini, tout ce chahut ? Liv, j’espère pour toi qu’Harrison n’a rien cassé de précieux.

J’ouvre la porte de la maison pour fuir avant que mes nerfs lâchent, attrape sans réfléchir les tennis de Tristan, qu’il a laissées traîner là, les enfille en courant à cloche-pied, réalise qu’il chausse du 42 ,5 et moi du 39 , resserre rapidement les lacets à l’abri des regards puis reprends ma course devant la villa pour franchir le portail. Derrière moi, j’entends la fenêtre du salon s’ouvrir et la voix grave insupportable me lancer :

– Jolies jambes, Sawyer ! C’est mieux sans jean ! Et sympa, les pompes !

Je ne sais pas ce qui m’agace le plus quand je me retourne pour le regarder et lui lancer un doigt d’honneur : ses bras musclés et bronzés croisés derrière sa tête, son clin d’œil insolent, son sourire fier de lui ou sa fossette que je n’ai pas pu m’empêcher de remarquer. Mais la liste de ce qui me mortifie s’allonge encore quand je m’observe moi-même. Je ne sais plus si le pire est de porter des chaussures deux fois trop grandes et sûrement ridicules, le fait que Tristan m’ait vu avec ses baskets à lui, ou juste de ne pas pouvoir courir pour échapper à son regard sur moi.

Je marche le plus vite possible, sans direction précise, et j’envoie un texto à ma meilleure amie pour lui donner rendez-vous n’importe où, où elle veut, du moment que c’est sur-le-champ et dans un endroit assez peu fréquenté pour que personne ne puisse regarder mes pieds. Je lui aurais bien demandé de m’apporter des chaussures dignes de ce nom, mais elle n’est pas chez elle et je n’ai pas envie d’attendre qu’elle fasse l’aller-retour. Tant pis pour ma dignité pédestre.

Je retrouve Bonnie à Dog Beach, une plage rocailleuse et sauvage désertée par les vacanciers mais prisée des promeneurs de chiens – la seule plage où ils sont acceptés. Depuis qu’on se connaît, on a l’habitude de venir s’isoler ici après les cours. On s’assoit dans le sable sec et on observe les chiens courir près de l’eau en se demandant lequel on choisirait si nos parents nous laissaient enfin en avoir un.

*Ce qui n’est jamais arrivé et n’arrivera jamais.*

– Qu’est-ce qui t’arrive ? me demande Bonnie en me regardant de travers, de cet air outré qu’elle adore prendre.

– Rien, j’ai couru, c’est tout, dis-je en cachant mes joues sans doute rougies par l’effort.

– Je ne parle pas de ta peau de Blanche qui ne supporte rien, me rétorque-t-elle en levant les yeux au ciel.

Ah oui, Bonnie est Noire. Afro-Américaine, on dit ici. Elle est très fière de sa couleur mais pas du tout de son vrai prénom, Ebony, « noir ébène » en français. Elle dit que ses parents auraient aussi bien fait de l’appeler directement Blacky pour annoncer la couleur. Et pour que ce soit plus juste, les miens auraient dû choisir Porcelaine. Bonnie est capable de me faire éclater de rire à chaque phrase. Et si Tristan avait le quart de son humour, il verrait que je suis capable de desserrer les lèvres pour autre chose que l’envoyer chier.

– Je voudrais qu’on parle de ce choix de chaussures, s’impatiente ma copine pendant que mes pensées divaguent. Je sais que tu adores ton père et que vous êtes un peu fusionnels tous les deux, mais tu as le droit de porter tes propres affaires, tu sais !

– Elles sont à Tristan. Je lui ai balancé les miennes en pleine tête.

– Ah, le sosie de Chace Crawford est déjà revenu ?

*Bonnie adore trouver des ressemblances avec des acteurs qu’elle vénère. Et je n’ose pas la contredire avec ma théorie sur Brad Pitt...*

– Pas qu’un peu, soupiré-je en m’étendant en arrière sur le sable chaud.

– Et il est toujours aussi canon ? m’interroge-t-elle avec une voix exagérément suave.

– Toujours aussi con, oui ! Avec les cheveux un peu plus longs. Un sourire un peu plus irritant.

Une petite fossette inutile dans la joue gauche. Et sa voix de chanteur de gospel alors qu’il invente des comptines pour Harry.

– Qu’est-ce qu’il chante bien ! admire ma copine, fan de musique. Je sais à quel point tu le détestes, mais tu ne peux pas dire le contraire. Tu crois que son groupe va refaire des concerts cet été ? Tu crois que je pourrais tenter ma chance pour être leur choriste ? s’excite-t-elle en commençant à faire des vocalises et à claquer des doigts.

– Tu vaux mieux que ça, Beyoncé ! essayé-je de l’en dissuader. Et il faut qu’on se trouve un vrai job d’été. Je ne peux pas passer une journée de plus dans cette villa.

– Je veux bien, moi ! Si j’ai un accès illimité à la piscine et une vue directe sur Tristan Quinn en maillot de bain...

– Arrête, j’ai un haut-le-cœur ! je lui lance en me relevant brusquement pour revenir en position assise. Il m’énervé, il m’insupporte, il m’horripile, répété-je comme une litanie en me balançant vers l’avant.

– N’empêche que tu as mis ses baskets, me coupe ma copine en éclatant de rire.

- Ebony Robinson, tu vas manger du sable ! la menacé-je pour de faux.
- Tu auras pris un coup de soleil avant que ça arrive, Porcelaine Sawyer !
- Bon, on peut parler d'autre chose que de cet enfoiré de Quinn ?
- Regarde comme il est musclé, celui-là ! lance Bonnie en pointant le doigt vers un chien sur le sable mouillé.
- Ouais, sublime... Et il a le poil tellement brillant !
- Liv, je te parlais du maître, moi ! Le mec torse nu.
- Ben quoi ? Moi aussi !

Et nos rires explosent en même temps. Comme si c'était un été comme les autres. Comme si on n'avait plus qu'à choisir le chien, le mec et la vie qu'on voulait. Et comme si Tristan Quinn n'était pas revenu pourrir la mienne.

## **2. Fille à papa...**

En moins d'une semaine, le roi des emmerdeurs me les a déjà toutes faites.

Son premier exploit : m'enfermer dans la véranda, à la nuit tombée, et ne me libérer qu'une fois ma voix envolée à force de débiter cris et injures dans sa direction. Derrière la vitre, son petit sourire suffisant ne l'a pas quitté un instant. Le lendemain matin, mon mug de café brûlant m'attendait sagement sur le comptoir de la cuisine, comme tous les jours où mon père a la gentillesse de me le préparer avant d'aller travailler. Sauf que ce matin-là, il était bourré de sel. Dix secondes après que j'eus recraché le breuvage infâme, le sale gosse venait assister à sa nouvelle victoire, à moitié nu dans son short de bain, ses muscles luisants roulant sous mes yeux.

*Pour le simple plaisir de me voir rougir.*

*Qui a décidé un jour d'inventer un corps pareil, aussi ?*

L'après-midi même, Tristan avait la merveilleuse idée de relancer l'essorage au maximum pour faire rétrécir mes jeans de deux tailles. Et l'audace de me balancer, sans aucune gêne, son regard si bleu plongé dans le mien :

– Ça s'appelle des *skinny jeans*, Sawyer. Mais si tu es trop coincée pour les porter, tu peux toujours rester en pyjama !

Après l'avoir traité de tous les noms, j'ai mis mon ego de côté pour demander une trêve, histoire de rendre cette cohabitation moins infernale. Une fossette creusée dans sa joue, mon ennemi juré a fait mine d'accepter. C'était il y a quarante-huit heures.

*J'aurais dû me douter que c'était trop beau pour être vrai.*

Ce matin, Tristan Quinn a décidé de remettre ça. Voilà dix minutes que je négocie pour qu'il me rende ma serviette, qu'il a dû subtiliser juste avant que je rentre dans la salle de bains. Furieuse, trempée de la tête aux pieds, les bras croisés sur ma nudité, je parle à une porte. Une porte fermée à clé, que je refuse d'ouvrir malgré son chantage.

– Si tu la veux, ouvre. Je te jure que je ferme les yeux ! se marre-t-il, depuis le couloir.

– Tristan, pose la serviette derrière la porte et va-t'en, lui ordonné-je pour la douzième fois. Je vais être en retard, arrête tes conneries !

– Négatif, rétorque sa voix grave. C'est moi qui ai le butin. Moi qui suis en position de négociier.

– Tristan, s'il te plaît...

– Non.

– Tristan, la trêve... Tu te souviens ?

– J'avoue que je ne te pensais pas aussi naïve, soupire-t-il, alors que je devine le sourire arrogant qui s'étend sur ses lèvres.

Tout à coup, la frustration l'emporte. Mon calme s'évapore et mes poings se mettent à tambouriner sur la porte.

– Fais ce que je te dis ou j'appelle mon père ! lâché-je en hurlant, à court d'arguments.

– Je l'attendais, celle-là... Papa Sawyer à la rescousse ! Vite, la petite chérie est en difficulté, il faut intervenir ! Dieu sait ce qui se passerait si elle devait régler ses problèmes elle-même, ironise mon preneur d'otage.

– Mais c'est quoi ton problème avec moi, Quinn ? sifflé-je.

– Mon problème, c'est que tu es une fille à papa, Sawyer... Et que je n'aime pas ça.

Cette dernière flèche me transperce et fait bien plus de dégâts que les précédentes. Si Tristan est passé maître dans l'art de me rendre furax, il n'a pas l'habitude d'être blessant. De viser là où ça fait mal. Vraiment mal. J'en perds mes mots pendant de longues secondes, avant de riposter en toute sincérité, les larmes aux yeux :

– Un père, je n'ai que ça, murmuré-je sans savoir s'il m'entend à travers la porte.

Silence de son côté.

– Et je n'ai qu'une mère, souffle-t-il d'une voix plus douce. Et Harrison. Mais je ne sais pas si ça compte, un gamin de 3 ans.

– Si, ça compte.

– Ouais, bien sûr que ça compte. Tiens, ramasse ta serviette quand tu veux, je me casse.

Lorsque j'ouvre la porte quelques secondes plus tard, je découvre qu'il a tenu parole. Et je prie intérieurement pour qu'il soit enfin à court de sales coups. Ou simplement lassé de torturer une fille naïve et bien trop coincée pour lui.

*Dans les deux cas, ce serait mal le connaître...*

*Tristan, il va falloir que tu me foutes la paix. Ou je t'égorge dans ton sommeil. Au choix.*

Un coup d'œil à l'horloge et je me rends compte qu'il me reste moins de cinq minutes pour me

préparer. Le point commun de mes deux meilleurs amis : une minute de retard et vous en entendez parler pendant un siècle. Sans oublier que la mission qui nous attend est de première importance. Se trouver de toute urgence un job d'été. Si possible, tous les trois au même endroit. Pour m'éloigner de cette maison hantée par un esprit malveillant. Une fois dans ma chambre, j'ouvre mon armoire et attrape une poignée de cintres, un peu au hasard. Tout en enfilant une première robe longue à la va-vite, je jette un regard à travers ma fenêtre pour avoir une vue directe sur la grande cour pavée.

La décapotable cabossée de Bonnie n'est pas dans les parages ; par contre, Tristan se tient à côté de son vélo, en train d'installer Harry sur son petit siège à l'arrière. La nounou en tailleur strict les surveille à peine, puis décampe pour profiter de cet instant inespéré de liberté. Pendant que l'enfant s'agite et tape sur son casque, probablement excité par cette balade, son aîné s'y reprend à plusieurs fois pour l'attacher, sans jamais perdre patience. C'est un autre Tristan que j'observe. Attentif, doux, protecteur. Pour Harry, il serait capable de tout, je crois.

Son grand corps baraqué enjambe finalement la selle et les deux frères quittent la cour, bien installés sur leur bolide à deux roues. Je ne les vois déjà plus, mais les éclats de rire d'Harry me parviennent encore.

Deux minutes. Il me reste deux minutes. Le miroir ne semble pas apprécier ma tenue, si j'en crois l'image informe qu'il me renvoie. Accoutrée de la sorte, j'ai l'air déguisée. Une petite fille qui voudrait jouer à la dame. Je laisse ma robe rose pâle glisser au sol et m'étudie, en sous-vêtements. Ma peau très blanche est marquée çà et là par quelques tentatives de bronzage. Mes cheveux lisses, blond cendré, m'arrivent presque à la moitié du dos maintenant. Peut-être qu'en les coupant au carré, j'aurais l'air plus mature. Plus femme.

*Ou peut-être pas.*

Mes longues jambes, mon ventre plat, mes fesses légèrement arrondies, bien qu'un peu trop discrètes : j'ai hérité de la silhouette svelte de mon père. Par contre, je n'ai clairement pas hérité de la poitrine généreuse de ma mère. Il faut dire qu'à part ça, rien d'autre n'est généreux chez elle...

*Et ne me voir qu'une fois par an n'a pas l'air de la déranger.*

*Ça tombe bien, moi non plus.*

*Une minute !*

Un short noir qui m'arrive à mi-cuisses, un tee-shirt blanc col V et des sandales plates feront l'affaire. Un coup de brosse et de baume à lèvres plus tard et je dévale les escaliers, mes deux complices klaxonnant à cœur joie dans la cour.

- Vous avez commandé une limousine tout confort, miss Fanning ? m'accueille Bonnie, derrière ses lunettes de soleil XXL.
- Très drôle, fais-je en grim pant à l'arrière. Fergus, dis-lui que je ne lui ressemble pas tant que ça à Elle Fanning...
- J'ai prêté serment ! ironise-t-il en levant la main solennellement. Je te dois la vérité, toute la vérité. Tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau, Liv.
- Bon, j'imagine que je dois le prendre comme un compliment, murmuré-je alors que la voiture cale au lieu de démarrer.
- Et merde ! râle la conductrice. Saloperie de compensées ! Ça me fait des jambes d'enfer, mais on dirait des échasses !
- Heu, Bonnie ? lui soufflé-je, peu rassurée. Tu ne veux pas que je te prête mes sandales pour rouler ?
- Non, il faut vivre dangereusement ! assène-t-elle en haussant les épaules et en faisant rugir le moteur.
- ...

*Non, je ne suis pas une fille à papa. Mais je tiens à la vie !*

Après un trajet chaotique – c'est peu de le dire –, Bonnie gare son tacot en face d'une supérette, près de la grande plage de Key West.

- Les vacanciers sont tellement nombreux en été que tous les supermarchés cherchent du monde !  
décrète-t-elle en sortant de la voiture.
- Les supermarchés peut-être, mais sûrement pas ce petit boui-boui, dis-je, peu convaincue.
- Ce que tu peux être pessimiste ! me rembarre Fergus en me dépassant. Allons voir !

Cinq minutes plus tard, aucun de nous n'a décroché un job. Non seulement le gérant ne cherchait pas à embaucher qui que ce soit, mais il nous a pris pour une bande organisée de kleptomanes lorsque Bonnie a refusé d'enlever ses lunettes de soleil.

– Il fait chaud, mon mascara a coulé ! Je n'allais quand même pas m'abaisser à ça ! ronchonne-t-elle en retournant à la voiture.

– Bon, on tente un vrai supermarché ? marmonné-je, soudain consciente que cette mission va probablement échouer.

Trois heures plus tard, après trois supermarchés, deux boutiques de fringues, un fast-food, un magasin de bricolage et un autre de jardinage : rien. Bonnie a fini par enlever ses lunettes, mais ça n'a pas arrangé

les choses. Apparemment, s'y prendre seulement début juillet est une hérésie.

– Il fallait tenter votre chance il y a un ou deux mois ! nous ont rabâché tous nos interlocuteurs, avec plus ou moins de tact et de sympathie.

Le soda glacé me mord les dents, je repose ma canette sur la table ronde du petit café et tente de remotiver les troupes.

– On vient juste de commencer, on va trouver ! je lance à mes deux comparses en souriant de manière un peu forcée.

– Tu parles, je suis sûr qu'ils n'aiment pas les roux, soupire Fergus en remuant la mousse de sa bière sans alcool.

– Ni les Blacks, ajoute Bonnie en croquant dans son muffin. Surtout celles qui ont des formes.

– C'est ça, et ils vous ont signalés au FBI qui est en route pour vous faire coffrer, ris-je doucement devant leurs mines dépitées.

– C'est pas drôle, rétorque le rouquin. J'abandonne pour aujourd'hui !

– Non ! Ne dis pas ça ! On est une équipe ! grogné-je en le secouant.

Devant moi, mes deux lâcheurs de meilleurs amis trinquent à leur échec en philosophant.

– « Toujours remettre à demain ce qui pourrait être accompli aujourd'hui », me déclare la traîtresse, la bouche à moitié pleine et le sourire aux lèvres.

– Il me faut un job ! Tout de suite !

– Tu sais à quelle porte aller frapper, murmure-t-elle en remettant ses lunettes. Bon, et si on allait se baigner ?

– Sans moi, je dois...

– Trouver un job, on sait ! me coupe Fergus en se levant de table. Liv, ton père n'attend que ça que tu bosses pour lui !

*Et revoilà la fille à papa...*

– L'indépendance, ça a du bon, mais ça a aussi ses limites ! me console Bonnie en se sifflant la fin de mon soda. Tu seras bien payée, bien traitée et tu apprendras sur le terrain !

– Et je serai la bonne fille bien sage qui fait tout ce qu'on attend d'elle, rétorqué-je d'une voix acide.

– Oui, enfin pas tout à fait, se marre la brune en faisant trembler son afro. À quelques gros mots et coups de gueule près...

– Moi ? j'ironise en me retenant de sourire. C'est faux, je suis un ange !

– Il suffit de te fréquenter deux minutes et demie pour comprendre que tu ne lâches jamais le morceau, Liv. Que tu veux toujours avoir le dernier mot. Que tu es solitaire, rêveuse, mais aussi et surtout passionnée, entêtée, s’emballe Fergus l’intello qui adore s’écouter parler. Derrière tes airs de jeune première, tu caches une tête bien faite et déterminée. Tu n’as pas peur de grand-chose. C’est dans ta nature. Tu sais, on a eu du mal au début, mais on a appris à t’accepter comme tu es, se marre l’Irlandais avant de m’embrasser sur la joue. J’ai tort ?

– Oui, au moins sur un point. Je suis morte de peur quand Bonnie prend le volant avec ces trucs aux pieds...

– Liv ! Lana ! Cache-toi ! s’écrie cette dernière en me plaquant brutalement derrière un cocotier.

Lana. L’une des dernières conquêtes de Tristan. Une énième histoire qui a mal fini. La fille transie d’amour qui se fait snober du jour au lendemain par un salopard au cœur dur comme la pierre.

– Ah... ton demi-frère..., glousse ma meilleure amie, la mine gourmande.

– Bonnie, ne t’avise pas de...

– Non, je n’irai pas sur ce terrain-là, rassure-toi. La liste d’attente est bien trop longue !

*Un bon résumé de la vie sentimentale de Tristan...*

*Salopard.*

Mes deux complices prennent la poudre d’escampette, direction la plage, et le périple jusqu’à l’agence immobilière de mon père s’annonce interminable. Le soleil tape sur le bitume, je tente de trouver un peu d’ombre tandis que l’arrêt de bus se remplit de différents visages. Je jette un coup d’œil à mes voisins – un homme en fauteuil roulant, une vieille dame essoufflée et une mère dépassée par ses trois insupportables gamins – et réalise que je ne suis pas franchement à plaindre.

Certes, ma mère ne s’est jamais battue pour moi ; certes, mon père a épousé une horrible garce ; certes, mon demi-frère est un connard fini ; mais rien de tout ça ne m’empêchera de mener ma vie comme je l’entends. Et en attendant, j’ai tout le luxe de profiter du petit coin de paradis dans lequel j’habite.

Sans y réfléchir à deux fois, je tends ma bouteille d’eau fraîche à la vieille dame, attrape le billet de vingt dollars que vient de piquer le plus âgé des gamins au monsieur en fauteuil et le lui rends, puis traverse à toute vitesse la nationale qui longe la mer pour éviter les véhicules qui foncent sur moi. Une fois descendue sur le sable, je me lance en direction de l’eau turquoise. Je m’arrête juste avant, je retire mon short, mon tee-shirt et mes sandales, je lâche mon sac et j’entre dans l’eau en poussant des cris de ravissement.

Pendant de longues minutes, je flotte à la surface en fermant les yeux, savourant ce moment de calme, de plénitude. Je suis seule au monde et j’aime ça. Le soleil est bas, la fin d’après-midi est proche et je sors de l’eau à contrecœur. Je laisse les rayons brûlants sécher ma peau pendant quelques minutes, puis j’enfile mon tee-shirt. Quelques mètres derrière moi, j’entends des éclats de rire, puis un klaxon.

– C’est donc ça, ton nouveau job ? me crie Tristan, sur le siège passager de la voiture de son pote Drake, son bras bronzé pendant nonchalamment de l’autre côté de la portière. Te baigner au bord de la route, en

petite culotte ? Tu veux que je te balance quelques centimes ?

– C’est comme ça que tu leur parles pour qu’elles tombent amoureuses ? rétorqué-je en remettant mon short et mes sandales. Je comprends mieux le désespoir de Lana, maintenant...

– Tu veux qu’on t’emmène quelque part ? me propose Drake, sorti de la voiture pour venir à ma rencontre.

Tristan est dehors lui aussi, mais reste à distance. Malgré les mètres qui nous séparent, je sens son regard sur moi.

– Non merci. Je n’irai nulle part avec lui...

– Je peux le laisser sur le bord de la route, si tu veux, blague son meilleur ami.

– Fais gaffe à ce que tu dis, Drake, le menace Tristan au loin, les bras croisés sur son torse.

– Allez, viens, on te dépose où tu veux.

Je suis sur le point de refuser à nouveau quand le bus passe sous nos yeux.

– Le prochain passe dans trente minutes, jubile Tristan, en croisant ses mains derrière sa tête, l’air de n’en avoir rien à faire.

Je remercie le grand blond, fais un doigt d’honneur au play-boy mal léché et entreprends de continuer la route à pied. Ça ne devrait pas me prendre plus de quarante minutes. Sauf que j’ai à peine fait vingt pas que le SUV jaune poussin s’arrête à mon niveau.

– Monte, Liv ! insiste Drake. Tu vas crever de chaud et tu risques ta vie à marcher au milieu de toute cette circulation.

– Monte, répète Tristan de sa voix grave, le regard concentré sur la route.

*Cette voix...*

– Non merci.

– Sawyer, arrête de faire ta gamine et monte, répète-t-il les yeux toujours braqués devant lui. S’il t’arrive quoi que ce soit, ton père dira que c’est ma faute !

– Arrête, tu vas me faire pleurer, ironisé-je.

Bruit de portière. Main de fer qui s’empare de mon bras – avec une étonnante douceur – et qui m’oblige à monter sur la banquette arrière. Nouveau bruit de portière.

– Enclenche la fermeture automatique, Drake, lui demande l’enfoiré qui vient de me kidnapper.

– Tu vas où, Liv ?

– United Street, articulé-je à contrecœur en direction du blond.

– L’agence de Craig ? me demande Tristan en se retournant.

*Ce foutu regard qui me déstabilise...*

– Oui, je sais, soupiré-je. « Fille à papa », tout ça...

– Quoi ? intervient Drake, qui ne comprend plus rien.

– Laisse tomber, lui répond son meilleur ami. On la dépose et on va retrouver les jumelles.

*Les jumelles... Deux pour le prix d’une, j’imagine...*

Je reste muette pendant le reste du trajet. Une fois dans le centre, Drake me dépose au lieu convenu. Tristan me lance un regard étrange lorsque je descends de la voiture, ses yeux me détaillent de haut en bas, puis se plongent dans les miens, défiants. Je choisis d’abord de l’ignorer et m’éloigne, mais piquée au vif, je reviens sur mes pas.

– Garde ce genre de regards pour tes jumelles, fais-je à voix basse, pour qu’il soit le seul à entendre.

À ses côtés, Drake est en grande conversation téléphonique avec une fille, qui apparemment n’a pas apprécié son comportement de la veille.

– Tu crois vraiment que c’est comme ça que je te regarde ? me dévisage Tristan d’un air arrogant.

Petite, tu ne connais rien aux hommes...

– La « petite » a six mois de moins que toi, sifflé-je.

– Va retrouver papa, me raille-t-il en dévoilant ses dents impeccables à travers un sourire.

– Il faudra que tu m’expliques, un jour.

– Que je t’explique quoi ? demande-t-il en plissant les yeux à cause du soleil.

– Ce que j’ai fait pour que tu me détestes autant...

Pendant un bref instant, Monsieur J’ai-réponse-à-tout semble déconcerté par ma question. Puis son sourire s’esquisse à nouveau, mais cette fois accompagné d’un regard franc, sans provocation ni insolence.

– Je ne te déteste pas, Sawyer. Ce n’est pas le mot.

Sans me laisser le temps de répondre, il fait un geste à son voisin et les roues crissent sur le bitume, emportant le SUV en direction des jumelles.

*Comment ça, je fais une fixette ?*

La devanture bleue et blanche de la Luxury Homes Company vient d'être nettoyée à grandes eaux

lorsque je pénètre à l'intérieur de l'agence. Ellen, la secrétaire, me reconnaît immédiatement et appelle mon père pour annoncer ma venue. Après quelques échanges de politesse, je me rends au premier étage et entre sur le territoire de Craig Sawyer. Son monde à lui.

– Olive verte, qu'est-ce qui t'amène ? s'étonne-t-il tout en m'embrassant avant de se rendre jusqu'au frigo pour en sortir un jus de fruits. Ananas ? Fraise ? Topinambour ?

Je glousse, comme quand j'avais 4 ans et qu'il me faisait déjà cette blague. Son odeur de musc blanc et de tabac mentholé m'apaise, comme toujours.

– Chou-fleur, réponds-je en m'asseyant sur son siège de PDG.

– Un jour, tu profiteras à ton tour de cette vue, dit-il en observant la plus belle rue de la ville à travers la baie vitrée.

Je lui souris, un peu distraite, il me rejoint, s'assied au bord de son bureau et me tend le jus de fraise.

– Tout va bien ? me demande-t-il doucement.

– La cohabitation est un peu rude...

– Vous allez vous y faire. Deux têtes brûlées comme vous, ça ne peut que faire des étincelles. Mais n'hésite pas à rendre coup pour coup...

Ce discours venant de mon père me fait rire. Craig devrait probablement me conseiller d'ignorer les agissements de mon soi-disant demi-frère, d'attendre que ça passe, mais non, il me recommande de sortir les griffes, de ne pas me laisser faire. Et rien que pour ça, je l'aime encore plus.

– Eh, Liv chérie ?

– Oui ?

– Je suis là... Parle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

– Un job..., murmuré-je en fixant un cadre argenté, au mur.

– Pardon ?

– J'ai besoin d'un job. Pour l'été...

– Je croyais que tu refusais de « bosser pour papa », imite-t-il ma voix apparemment irritante.

– Rassure-moi, tu m'imites très mal ?

– Oui. Je pourrais difficilement être plus mauvais.

– OK, ris-je.

– Donc, un job ?

– Oui. N’importe quoi. Quelque chose qui m’occupe. Qui me rapporte un peu d’argent. Et qui m’apprenne quelques trucs dont je pourrai me servir plus tard.

– Alléluia, ma fille a eu une révélation ! Pour réussir une carrière dans l’immobilier, il faut faire ses premiers pas dans... l’immobilier !

– Oui, bon, on a compris, marmonné-je. Tu as une place pour moi ?

– Je te l’ai gardée au chaud depuis un mois, dit-il en me serrant dans ses bras. Stagiaire en chef !

– Ça consiste en quoi, exactement ?

– Calme ton impatience, Olive verte ! Tu le sauras dès lundi !

Et mon grand idiot de père de danser seul le tango d’un bout à l’autre de son bureau, tellement il est heureux que sa fille prenne le même chemin que lui. Un chemin qu’il s’est tracé tout seul, sans l’aide de personne, en partant de rien. Un chemin qui me rend chaque jour immensément fière d’être son Olive verte.

\*\*\*

– Allô ? Allô ? C’est quoi, ce machin merdique ? Je savais que j’aurais dû résister à ce petit vendeur aux yeux tristes ! Mais il espérait tellement que je lui achète son truc... Société de consommation de...

– Betty-Sue ? ris-je en reconnaissant sa voix... et sa manière « colorée » de s’exprimer.

– Allô ? Liv ?

– Grand-mère ?

– Ah non ! Je raccroche si tu m’appelles comme ça !

– Betty-Sue, tu n’as plus 20 ans, il faut t’y faire ! ris-je de plus belle.

– C’est dans la tête, ça ! J’ai 20 ans si je décide que j’ai 20 ans ! Allô ?

– Oui, je suis là. Tu m’entends ?

– Allô ? Saloperie d’écran tactile ! Une invention du diable !

– Betty-Sue, appuie sur le haut-parleur !

– Le quoi ?

– C’est écrit sur l’écran de ton iPhone !

Quelques secondes et bruits étranges plus tard, ma grand-mère a enfin réussi à dompter son téléphone portable.

- Quand est-ce que je te vois, ma petite ?
- Quand tu veux ! Viens à la maison !
- Pour me farcir la crâneuse ? Je passe !
- Sienna n’est presque jamais là la journée, elle gère son hôtel.
- Elle a des espions !
- Non, ce sont les nounous d’Harrison, ris-je.
- C’est pareil. Et elle a dû faire installer des caméras partout !
- Bon, alors c’est moi qui viendrai.
- Demain ? Il faut quand même que je te voie avant ton anniversaire ! Après, tu auras 18 ans, tu ne seras plus la même.
- Betty-Sue, on n’aura que deux ans d’écart, murmuré-je, attendrie par ses mots.
- C’est vrai, dit-elle d’une voix émue. Tu grandis trop vite ma toute petite...
- Je reste la même.
- Je crois que tu vas vivre beaucoup de nouvelles choses cette année...
- Tu t’es encore fait tirer les cartes ?
- Oui, confirme-t-elle un sourire dans la voix. Et crois-moi, cette année ne ressemblera à aucune autre !

*Bizarrement, je ne sais pas si c’est une bonne ou une mauvaise chose...*

### **3. Le plus bel âge de la vie**

J’ai entendu tout le monde s’agiter ce matin. J’aurais pu faire la grasse matinée mais j’étais réveillée, les yeux grands ouverts et les jambes agitées. J’ai entendu mon prénom plusieurs fois, en bas, je sais qu’ils parlaient de moi et je sais très bien pourquoi. Mais je ne me suis pas levée. Je suis restée presque une heure de plus au lit, à réfléchir à cette journée spéciale, à tenter de visualiser mon avenir, à ne rien voir du tout, à vérifier si je me sentais différente ou non. Voilà, j’ai 18 ans. Et, comme prévu, rien n’a changé. Mon père travaille trop, fume trop, stresse trop. Tristan parle trop fort, rit trop fort, chante trop fort. Harrison ne mange pas beaucoup, parle mal, a peur de tout et pleure pour un rien. C’est en tout cas ce que j’ai entendu Sienna leur reprocher, de bon matin.

*Et si j’avais été là, j’y aurais eu droit aussi : « Brosse-toi les cheveux, il y a plein de nœuds. Tu ne voudrais pas bronzer un peu ? Arrête de faire la tête ! Quand est-ce que tu t’habilleras en fille ? Les doigts d’honneur et les gros mots sont interdits sous mon toit ! Tu peux garder Harry aujourd’hui ? »*

*Ben voyons !*

En espérant m'offrir un peu de silence en cadeau d'anniversaire, j'ai patiemment attendu que le bruit cesse, que les portes claquent, que la maison se vide. J'ai entendu mon père partir travailler et lancer un chaleureux « Bonne journée, à ce soir tout le monde ! ». J'ai entendu ma belle-mère s'enfermer dans son bureau et exiger en soupirant « Essayez de ne pas me déranger ». J'ai entendu Tristan partir à pied, en sifflant, et je me suis précipitée à la fenêtre de ma chambre pour vérifier : il traversait la cour, donnant la main à son petit frère, qui donnait la sienne à Alfred l'alligator, dont la queue traînait mollement par terre. Une image presque attendrissante. Mais surtout, le signal pour moi que la voie était libre.

Sans avoir à réfléchir à ma tenue, à ma coiffure ou à quoi que ce soit d'autre, je me glisse avec bonheur dans la cuisine silencieuse. Mon mug rempli de café – froid – et le petit mot de mon père me donnent le sourire.

*« Joyeux anniversaire, ma grande Olive verte. Il y a dix-huit ans, tu as changé ma vie. Je souhaite que la tienne soit aussi belle, aussi forte, aussi passionnée que tu l'es. Je t'aime, Papa. »*

Juste en dessous, en pattes de mouche sur le même petit papier, Sienna a griffonné « Voilà de quoi t'acheter ce que tu veux » et a posé cinquante dollars à côté. Comme chaque année. C'est le summum de la tendresse et de la générosité dont elle est capable. Je m'y suis habituée.

La porte de la villa claque à nouveau et Harry se précipite sur moi en m'expliquant que « Titan »

vient de lui apprendre à faire pipi dehors. Génial. Ils n'étaient donc sortis que pour quelques minutes.

Et je suis en shorty, débardeur sans soutif, les cheveux gonflés et tout emmêlés, au milieu de la cuisine. Tristan arrive à son tour, l'air nonchalant, en s'ébouriffant les cheveux d'une main et en gardant l'autre cachée dans son dos. Pas de remarque sur ma tenue ou ma coiffure, jusque-là. Je garde Harrison collé contre mes jambes nues, histoire de masquer l'essentiel.

– Happy birthday, Sawyer ! lâche Tristan en faisant apparaître un bouquet de roses blanches de derrière son dos.

J'hésite une seconde. Ça ne lui ressemble pas. Mais son sourire a l'air plus sincère que d'habitude.

Et mon cœur bat à un rythme bizarre. Son attention me touche. Mais j'ai peur de me faire avoir.

– Tu peux recompter, y en a dix-huit, insiste-t-il en me tendant les fleurs un peu plus près.

– Merci, bredouillé-je en les acceptant enfin.

– Harry, va faire un dessin pour Liv, congédie-t-il son frère pendant que nos mains se frôlent.

Le petit obéit, quitte la cuisine, et la pièce continue à se charger d'électricité. D'habitude, l'étincelle se serait déjà produite, les piques auraient fusé et un mug ou une chaussure aurait déjà volé.

– Tu devrais te mettre en short plus souvent, maintenant que tu n'es plus une gamine, continue Tristan à voix basse. Et j'aime bien quand tes cheveux sont comme ça, en désordre.

J'ai du mal à savoir si ce sont des compliments. Ou des vanes déguisées. Finalement, c'est moins dur quand il me provoque, je trouve toujours quelque chose à lui répondre. Là, c'est le trou noir. La bouche

sèche. Le silence qui s'éternise. Je sursaute quand Sienna le brise, débarquant dans la cuisine, faisant reculer Tristan de quelques pas et s'adressant à moi :

– Liv, je n'ai plus de monnaie pour payer la femme de ménage, je te prends quarante dollars, mais fais-moi penser à te les rendre ! dit-elle sans me regarder, en allant piocher dans mon cadeau d'anniversaire.

– OK, murmuré-je pour répondre quelque chose, un peu déboussolée par ce qui vient de se passer.

– Ne fais pas cette tête ! continue Sienna sur le ton du reproche. Ce n'est pas comme si tu n'avais eu aucun cadeau. Craig s'est levé encore plus tôt que d'habitude pour aller t'acheter ce bouquet ! Il pensait que tu te réveillerais un peu plus tôt que ça. D'ailleurs, ta grasse matinée t'a tout ébouriffée...

– C'est lui ? Les fleurs, c'est mon père ? la coupé-je en sentant la moutarde me monter au nez.

– Bien sûr, qui d'autre ? Tu pensais avoir un admirateur secret ? plaisante innocemment ma belle-mère.

Tristan éclate de rire dans son dos. Je lâche les fleurs sur le comptoir et me mords les joues pour ne pas laisser ma tristesse me submerger. Ou mes larmes de frustration couler.

*J'aimerais tellement pouvoir être juste en colère. Ou mieux, n'en avoir rien à faire !*

– Qu'est-ce que tu lui as encore fait, toi ? aboie Sienna à l'intention de son fils. C'est son anniversaire, bon sang ! Tu lui as souhaité au moins ?

– Bien sûr, maman, répond-il sur un ton de gentil petit garçon, mais en me fixant de ses yeux de bad boy.

– Vous m'épuisez, tous les deux, soupire-t-elle. Faites la paix, embrassez-vous et comportez-vous comme un frère et une sœur, pour une fois !

Sienna attend, les poings posés sur les hanches comme si elle était bien décidée à obtenir ce qu'elle vient de demander. Et Tristan lui obéit, ce qui n'arrive quasiment jamais. Il se rapproche lentement de moi, de sa démarche désinvolte et sa bouche étirée dans un demi-sourire. Il m'entoure de ses bras et vient coller son insupportable fossette contre ma joue, avant de murmurer :

– Bon anniversaire, Liv la naïve...

– Je te hais, Quinn, lui réponds-je tout bas, en imprimant un faux sourire sur mes lèvres pour contenter ma belle-mère.

– Tu n'es pas ma sœur, et tu ne le seras jamais, continue-t-il en serrant ses bras un peu plus fort, comme pour me faire mal.

– Tes biceps ne me font pas peur. J'ai mon genou près de ta braguette, sifflé-je en me décalant de quelques centimètres pour menacer son entrejambe.

– Vous voyez, ce n'est pas si dur de faire la paix ! se félicite Sienna avant de quitter la pièce. Je retourne travailler, essayez de ne pas vous étripier ! Et gardez un œil sur Harry ! ajoute-t-elle de loin avant de claquer la porte de son bureau.

Tristan me lâche aussitôt et je le bouscule pour quitter la cuisine, cours dans le couloir en ignorant le gamin qui me brandit son dessin, grimpe l'escalier sans me retourner et m'enferme dans ma chambre, essoufflée, énervée comme je l'ai rarement été. Et triste à en pleurer. Avec son putain de parfum partout sur moi.

*Qui a dit que 18 ans était le plus bel âge de la vie ?*

\*\*\*

Je ne suis toujours pas calmée quand je retrouve mon père, le soir, pour notre traditionnel dîner en tête-à-tête. Depuis que je suis toute petite, on va au restaurant chaque année pour mon anniversaire.

C'est moi qui ai le droit de choisir le lieu. Et de tremper mes lèvres dans sa coupe de champagne. Ce soir, j'en boirais bien une bouteille entière pour oublier cette matinée cauchemardesque et le reste de la journée passée cloîtrée dans ma chambre pour éviter de croiser l'autre enfoiré.

– Dix-huit ans, ça donne le vertige, hein ? commence mon père en observant ma mine chiffonnée.

– Non, ça ne change pas grand-chose, lui avoué-je en haussant les épaules pour tenter de le rassurer.

– Alors ce cadeau va peut-être changer un peu plus ta vie, s'amuse-t-il avant de sortir une grosse clé noire de la poche intérieure de sa veste.

– Une clé de voiture ?

– Oui, tu es assez responsable. Et je ne veux plus te voir marcher sur le bord de la route parce que tu as raté le bus, me somme-t-il en fronçant les sourcils. Et je sais que tu mettras ta ceinture ! poursuit-il pour s'auto-persuader.

– Bien sûr que oui ! Merci papa, je m'exclame en lui sautant au cou par-dessus nos assiettes vides.

Et merci de m'avoir appris à conduire sans faire de crise cardiaque. Merci pour les fleurs de ce matin, aussi, et merci pour tout ce que tu fais pour moi depuis dix-huit ans.

– En tout cas, je t'ai bien élevée, se réjouit-il, tu sais comment remercier !

– Je te rembourserai la voiture un peu chaque mois avec mes salaires, jusqu'à ce qu'elle soit payée en entier !

– On verra ça, fait-il comme pour balayer la question. Je suis content que tu travailles à l'agence, Olive verte. Tu as toutes les qualités pour réussir dans l'immobilier : du caractère, du sang-froid, un esprit de persuasion et de la ténacité... On va juste bosser un peu sur le côté relationnel, se moque-t-il gentiment.

– Je ferais mieux d'aller à la fac, je ne suis pas encore prête, je crois. Mais je n'ai eu aucune réponse positive, pour l'instant. Peut-être qu'aucune ne voudra de moi...

– Tu es une Sawyer, Liv, futée mais pas scolaire. Comme ton vieux père ! Crois-moi, tu n'as pas besoin de diplômes pour réussir ta vie professionnelle. C'est sur le terrain qu'on apprend le mieux. Et je ne suis

pas sûr de vouloir laisser partir ma petite fille dans une université à l'autre bout du pays.

– Tu sais que tu es le seul parent du monde à conseiller à son enfant de ne pas faire d'études ? ris-je.

– Je veux ton bonheur, tu feras tout ce que tu voudras ! Mais je ne veux pas que tu quittes la maison juste pour fuir Tristan ou Sienna.

*Dans le mille !*

– Ce n'est pas ça..., essayé-je quand même.

– Si, c'est exactement ça. Et je sais que je te répète la même chose depuis trois ans, mais donne-leur une chance et laisse-toi du temps. On change en grandissant. Tout change. Tu as déjà vécu plusieurs vies, à Paris, puis ici, avec des parents divorcés, puis un père célibataire et maintenant une famille recomposée... Qui sait ce qui pourrait encore arriver ?

– Qui sait... ? répété-je en repensant à Tristan avec un certain malaise, avant de le chasser de mes pensées.

– À l'avenir ! lance mon père en levant sa coupe de champagne pour trinquer. Et à ta nouvelle vie d'adulte ! proclame-t-il en me laissant tremper mes lèvres dans ses bulles.

Une heure plus tard, c'est moi qui conduis pour nous ramener à la maison. « Ma » voiture, apportée par un collaborateur de l'agence jusque devant le restaurant, est un petit SUV noir d'occasion, choisi pour sa solidité et toutes ses options de sécurité. Une fois garée devant la villa, je serre mon père dans mes bras et le remercie encore une fois. Il me félicite pour ma conduite prudente et me propose de lui tenir compagnie le temps qu'il fume une dernière cigarette dans la cour, sans que Sienna le voie.

– Je ne sais pas si tu te souviens, mais le père de Tristan est mort dans un tragique accident, souffle-t-il en même temps qu'une volute de fumée mentholée.

– Oui, il était pilote de course et il s'est planté en voiture, dis-je tristement.

– Ça a été brutal et très difficile pour eux. Sienna était enceinte et... Tristan a assisté à l'accident, il n'avait que 14 ans..., hésite mon père sans savoir s'il en dit trop ou pas assez.

– Je ne savais pas que ça s'était passé sous ses yeux. Lui et Sienna n'aiment pas parler de ça...

– Tristan a le permis mais il ne conduit presque jamais. C'est un sujet sensible pour lui. Essaie de ne pas le brusquer avec ça, OK ?

– J'essaierai..., réponds-je sans trop savoir ce que ça implique.

*Ni même si c'est vraiment possible d'avoir des rapports autres que « brusques » avec lui.*

Mon père écrase sa cigarette par terre et va la jeter dans la poubelle extérieure en marchant sur la pointe des pieds. Il revient avec l'index posé sur sa bouche en signe de secret et en exagérant sa démarche discrète pour me faire rire. Dans les bons comme dans les mauvais jours, je suis sa complice. Et ça fait dix-huit ans que ça dure.

Je sors mon portable qui vibre dans ma poche : « Maman » apparaît sur l'écran, me laissant immobile, perplexe. Avec Noël, c'est le deuxième jour de l'année où ma mère m'appelle. Mon père m'embrasse sur le front et me chuchote de décrocher, avant de rentrer dans la maison.

– Allô ? j'articule en me forçant à paraître enjouée.

– Joyeux anniversaire, Liv.

– Merci...

– J'ai bien calculé le décalage horaire ? Il est 6 heures du matin à Paris.

– Oui. Presque minuit ici. Tu n'avais pas besoin de te lever si tôt, tu sais.

– Je ne voulais pas rater les 18 ans de ma fille.

– Tu es dans les temps, maman...

– Ton père t'a emmenée au restaurant ?

– Oui, c'est la tradition, soupiré-je en pensant qu'on a la même conversation chaque année.

– Je sais, répond-elle comme toujours, pour me prouver qu'elle n'est pas tout à fait hors de ma vie. J'espère que tu es heureuse sur ton île.

– Je crois que oui.

– Alors je vais te laisser. Bonne nuit, Liv. Et à bientôt, ment-elle.

– À bientôt, mens-je en retour.

*À dans six mois, maman. Pour le même coup de fil qu'à Noël dernier.*

Les larmes me montent aux yeux. D'habitude, je n'ai aucun mal à admettre que ma mère et moi sommes un peu des étrangères. On se parle comme une tante et une nièce qui se connaissent à peine.

Ou comme une marraine et une filleule qui se sont éloignées il y a bien longtemps et n'ont plus d'autre lien que ce titre qu'on leur a donné un jour. Mais ce soir, je crois que j'aurais bien aimé avoir une mère, une femme en qui j'ai confiance, à qui je pourrais raconter mon nœud à l'estomac, mon petit trou dans le cœur, ma peur de grandir et de ne rien comprendre à ce qui m'arrive. Une femme qui aurait pu m'expliquer qu'on peut détester un garçon et quand même trouver qu'il sent bon. Le détester mais bien aimer sa façon de vous regarder. Le détester et repenser à ses bras autour de soi.

*Non, jamais de la vie je n'avouerai ça à qui que ce soit.*

*D'ailleurs c'est faux. Je déteste tout de lui. Tristan Quinn n'est rien d'autre que mon pire ennemi.*

Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire oui. Je me fous totalement des fêtes. Je n'aime même pas les fêtes. Et encore moins celles en mon honneur. Et encore moins quand elles ont lieu sur la terrasse de l'hôtel de Sienna. Mais je ne peux rien refuser à mon père. Et sur le coup, ça m'a semblé moins pire que de faire ça dans la maison familiale. Ça me donnait une excuse de plus de m'en échapper. Mais ce samedi ressemble à mon pire cauchemar. Fergus et Bonnie ont réussi à traîner une quinzaine d'autres élèves du lycée – en leur promettant une super *pool party* – pour me faire croire que j'avais plein d'amis. Ce qui les a attirés ? La réputation du *Lombardi*, cette ancienne maison coloniale située sur la plus belle plage des environs, restaurée et transformée en hôtel de luxe. Désormais le refuge des stars qui viennent prendre du bon temps sur l'île. Certains de mes anciens camarades de classe doivent s'attendre à croiser Kanye West, Jennifer Aniston ou Ryan Gosling, mais c'est raté : l'hôtel est fermé pour quelques jours, ce qui explique pourquoi ma charmante belle-mère a accepté de m'y inviter.

Le serveur nous laisse le choix entre cocktails de fruits et sodas. Il fait nuit sur la plage, droit devant nous, mais le bar extérieur de l'hôtel diffuse une lumière multicolore et criarde qui fait penser qu'on est à un goûter d'anniversaire en plein après-midi. Ma meilleure copine chante par-dessus les tubes de l'été diffusés par les haut-parleurs en essayant de mettre l'ambiance. Mais je crois que ses *vibes* poussives aux relents R'n'B saoulent tout le monde. Mon père et Sienna profitent des quelques parents présents pour les transformer en potentiels clients et faire de la pub à leur entreprise respective. Et quand j'aperçois au loin ma grand-mère qui cherche son chemin dans le hall d'accueil de l'hôtel, je crains le pire...

*Est-ce que cette soirée complètement ratée pourrait encore plus mal tourner ?*

*Oui, j'adore Betty-Sue, mais elle est capable de me foutre la honte mieux que personne !*

– Liv chérie, qu'est-ce qui t'a pris de fêter ton anniversaire ici ? me murmure-t-elle quand je vais à sa rencontre.

– Ne me demande pas. Longue histoire...

– Vous, les jeunes d'aujourd'hui, vous ne savez plus vous amuser ! lâche-t-elle en retirant ses tongs et en se mettant à danser pieds nus comme si elle était en transe.

Son long jupon bohème virevolte autour d'elle et ses cinquante bracelets à breloques s'agitent sur son bras dans un bruit métallique qui attire l'attention sur nous.

– Betty-Sue, j'ai déjà envie de me noyer dans cette piscine ; je t'en supplie, n'en rajoute pas.

– Je vois, s'arrête-t-elle net en reprenant son sérieux. J'étais juste venue te donner ça. Bon anniversaire, ma petite !

Je déplie discrètement l'emballage en papier recyclé et découvre un vêtement non identifié, long et asymétrique, avec des manches immenses et des motifs bariolés.

– C'est un poncho d'été, m'explique-t-elle avec les yeux qui brillent. Tu peux te mettre nue dessous et te sentir libre, mais libre ! s'esclaffe-t-elle dans les aigus. Ou ça peut faire robe de plage quand tu ne sais pas quoi mettre par-dessus ton maillot de bain mouillé. Tout en transparence pour que les garçons puissent quand même t'admirer dessous, ajoute-t-elle avec un clin d'œil complice.

Enfin voilà, tu peux en faire ce que tu veux !

– Merci, Betty-Sue, c’est...

– Indispensable est le mot que tu cherches, m’aide-t-elle en riant avant de m’embrasser sur la joue.

Je file ! annonce-t-elle en renfilant ses tongs.

– Tu es sûre que tu ne veux pas rester ? insisté-je pour la forme.

– Non, ma chérie, la vie est trop courte pour s’infliger ce genre de soirée ! Tu veux t’enfuir avec moi ? me propose ma grand-mère jamais à court d’idées farfelues.

– C’est gentil mais je crois que je vais rester... Papa serait déçu.

– Bon. Mais alors souviens-toi qu’un poncho d’été peut aussi servir à étrangler une belle-mère *gênante*, me murmure-t-elle en me passant le long tissu coloré autour du cou.

Elle fait trois ou quatre tours, serre fort et crie « Couic ! » avant de détalier en direction de la sortie. Je rigole toute seule en rejoignant les autres, qui s’ennuient ferme près du bar et de leurs verres de jus d’orange. Je craignais l’apparition de ma grand-mère mais, pour l’instant, je crois pouvoir dire que c’est *le moment fort* de cet anniversaire ! Mon père finit par partir, lui aussi, en traînant par la main Sienna qui vérifie que personne ne casse rien. Vu l’ambiance, ça ne risque pas. Je me fiche pas mal de ne pas avoir de copains cools, de ne pas être une fille populaire et de ne pas me saouler pour mon dix-huitième anniversaire. Mais si je pouvais passer cette soirée seule dans ma chambre ou sur une plage déserte juste avec Bonnie et Fergus, ça me suffirait amplement.

À la place, je vois débarquer Tristan et quatre de ses copains – les membres de son groupe de musique –, chacun une bouteille d’alcool à la main et un sourire vissé sur leurs têtes de crétin.

Comment ose-t-il se pointer ici après le coup qu’il m’a fait ce matin ? J’espérais que ce serait bientôt la fin du calvaire pour moi, mais quelque chose me dit qu’il ne fait que commencer.

– Ce n’est pas très gentil de ne pas inviter son demi-frère à son anniversaire, vient-il me provoquer à peine arrivé.

– Il faudrait savoir, Quinn. Je suis ta demi-sœur ou je ne suis rien pour toi ?

– Toujours rien, ça n’a pas changé depuis ce matin, me rétorque-t-il un sourire en coin.

– Alors qu’est-ce que tu fous là ? je crache en me rapprochant encore de lui pour le défier.

– Rêve pas, je suis venu parce que je n’avais rien de mieux à faire, poursuit-il en haussant les épaules, l’air indifférent. Et mes potes avaient envie de rencontrer des filles.

– Des filles à papa comme moi ? Depuis quand ça vous intéresse ? continué-je à lui tenir tête.

– Ça *les* intéresse. Je n’ai pas dit que c’était mon cas, précise-t-il en me regardant intensément comme pour me signifier le contraire de ce qu’il vient de dire.

Il croise ses bras musclés sur son torse et s’amuse à faire durer le silence qui suit, face à mon malaise et mon absence de répartie. Je tripote mon verre à cocktail vide en essayant de ne pas laisser ses yeux bleus brillants me déstabiliser.

– Laisse-moi deviner, continue sa voix grave un peu plus bas, tu as envie de me balancer ton verre en pleine tête, c’est ça ? Pourquoi tu ne le fais pas ? me provoque-t-il en creusant sa stupide fossette.

– Je ne voudrais pas abîmer ta petite gueule d’ange, rétorqué-je sans attendre. Vu que tu n’as que ça pour toi.

Il sourit, comme si je venais de lui faire un compliment, et son grand corps baraqué s’éloigne lentement, de sa démarche sexy, pour aller retrouver ses copains musiciens. Je me dépêche de quitter la terrasse de l’hôtel pour aller respirer de l’air un peu plus pur sur la plage. Un autre groupe de jeunes a l’air de faire la fête, plus loin. Je ne les envie même pas, je crois. Comme par magie, toute la troupe de mon anniversaire me rejoint quelques minutes plus tard, formant un cercle serré sur le sable. Les bouteilles tournent et s’échangent, de main en main, de bouche en bouche, et je me laisse aller à quelques gorgées alcoolisées, en espérant qu’elles me détendront un peu.

Au loin, le bar de l’hôtel s’éteint et la dernière lumière qui nous éclaire est celle de la lune au-dessus de nos têtes. L’obscurité soudaine en fait glousser quelques-uns – des filles, surtout – et d’autres en profitent pour lancer un jeu de la bouteille – des garçons, forcément. Le goulot tournoie et indique deux premiers condamnés à s’embrasser, qui se contentent d’un court baiser innocent sous les huées des autres. Dans mon dos, je croise les doigts aussi fort que je peux pour ne jamais être désignée. À côté de moi, je vois Bonnie prier de toutes ses forces pour le contraire. Elle soupire bruyamment, autant d’envie que de déception, quand une jolie brune dont je ne connais même pas le prénom embrasse langoureusement Drake, le meilleur ami de Tristan.

– Bonnie, ferme la bouche, lui chuchoté-je en lui donnant un coup de coude alors que le baiser s’éternise. T’es en train d’embrasser le vent.

Drake et ses lèvres rougies tournent à son tour la bouteille vide sur le sable. Il tombe sur Tristan qui se lève et part en courant, poursuivi par le grand blond et ses cris de bête. Il finit par lui coller un smack forcé et mal visé pendant que tous les autres hurlent de rire, sans doute sous l’effet de l’alcool et de l’excitation.

*Cette fois, c’est sûr, j’aurais dû m’enfuir avec Betty-Sue...*

*Ou ne pas venir à ma propre fête d’anniversaire.*

*Et merde.*

La bouteille tournée par le bras musclé de Tristan arrive droit sur moi. Mon cœur se soulève. Des milliers de gros mots se coincent dans ma gorge. J’adresse un regard désespéré à Bonnie qui vient à ma rescousse en criant par-dessus les éclats de rire :

– Ils ne peuvent pas, ils sont de la même famille !

– C’est vrai, ce serait dégueulasse, renchérit Fergus qui a hâte qu’on passe à son tour.

– N’importe quoi, ils n’ont pas de sang en commun ! les contredit Drake alors que personne ne lui a demandé son avis.

– Techniquement, c’est vrai que vous n’êtes pas frère et sœur..., hésite Bonnie, juste pour être du même avis que le grand blond.

– Qu’est-ce qui t’arrive, Sawyer, tu as peur ? intervient Tristan en avançant nonchalamment au milieu du cercle.

– Peur de quoi ? De toi ? je grince en me forçant à sourire comme si ça ne me faisait ni chaud ni froid.

*En vrai, j’ai chaud. J’ai froid. J’ai tout ça à la fois.*

Je respire par la bouche pour ne pas sentir son parfum. Je regarde mes pieds pour ne pas apercevoir son regard bleu plein de défi. Puis je le regarde un peu quand même, pour ne pas avoir l’air de me défilier. Mais son sourire plein d’assurance me terrasse. Je reste fixée sur la fossette, qui me fait un peu moins peur que le reste. Et je finis par regarder la lune pour qu’elle me vienne en aide.

Tout tangué autour de moi à mesure que Tristan se rapproche. Les rires et les cris des autres deviennent un bourdonnement lointain. Il pose lentement ses mains autour de mon visage. Son parfum m’envahit les narines. Le bleu perçant de ses yeux m’oblige à fermer les miens. Et ses lèvres frôlent mes lèvres, une seconde à peine. Mais assez pour que mon cœur s’arrête, que ma tête se mette à tourner et que le sable devienne mouvant sous mes pieds. Un infime, minuscule, ridicule gémissement s’échappe de ma bouche quand celle de Tristan s’éloigne.

Silence total autour de nous. Pourvu que personne ne m’ait entendue. Je sens mes joues rougir dans la nuit, je retiens ma respiration jusqu’à ce que les hurlements joyeux explosent à nouveau. Tout le cercle trépigne en attendant que le jeu reprenne. Mais Tristan ramasse la bouteille par terre et la lance de toutes ses forces vers l’océan.

– C’est un jeu de gamins, grogne-t-il avant de s’éloigner dans le sable pour rejoindre l’autre groupe, plus loin sur la plage.

Une blonde en mini-short moulant lui ouvre grand les bras. Son ex, Lana.

*Joyeux anniversaire, Sawyer... !*

#### **4. « I’m Gonna Get You »**

Lundi matin. Premier jour du reste de ma vie d’adulte.

*Moi, Liv Sawyer, je jure solennellement de me dévouer corps et âme à mon boulot d’assistante immobilière et de ne plus perdre une seule minute – une seule seconde – à repenser bêtement à ce baiser qui ne signifiait rien pour moi, ni pour lui.*

*Et arrête de rougir, putain !*

Sept mille trois cent cinquante-cinq kilomètres entre Paris et Miami, puis quarante-deux ponts jusqu’à Key West : c’est ce qu’il lui a fallu traverser. En seulement six ans, mon père a réussi à faire de son

agence immobilière la plus prospère de l'île. Alors oui, il travaille trop, dort peu, fume comme un pompier – rarement devant moi –, mais lui qui voulait donner un nouvel élan à sa carrière en revenant s'installer en Floride, il a gagné son pari. Son agence parisienne continue de tourner en son absence, son bras droit gérant tout sur place, mais je sais que le cerveau de Craig doit être un peu partout à la fois. Sur les Champs-Élysées là-bas, sur Whitehead Street ici, où s'élève la fabuleuse maison d'Hemingway.

– Bonjour Janice ! s'écrie gaiement mon père dans le combiné. Oui, la vente est bouclée. Moins

de trois jours oui, il faut dire que c'était un bijou ! Dites, je vous appelle pour savoir où en est l'acquittement des loyers ce mois-ci.

Je me penche en avant le plus discrètement possible et appuie sur le bouton du haut-parleur, histoire d'arrêter de fixer bêtement le mur et de me sentir un minimum concernée. Craig fait semblant de me faire les gros yeux, mais se contente de poser le combiné avant de croiser les mains derrière sa tête. Malgré son costume strict de businessman – tout de même rehaussé d'une cravate bleu flashy –, il fait dix ans de moins que son âge. C'est souvent ce qu'on lui dit. Qu'il est beau comme un acteur hollywoodien d'il y a quelques décennies, aussi.

*Si je ressemble à Elle Fanning, lui pourrait être le sosie de Robert Redford.*

– Seulement deux locataires à relancer et le compte sera bon, répond la voix lointaine de Janice.

– Bien, c'est parfait, dit mon père en me fixant soudain de ses yeux limpides. Cette mission reviendra à notre nouvelle recrue, aujourd'hui.

– Nouvelle recrue ?

– Ma fille. Elle qui voulait à tout prix faire ses preuves, elle va avoir l'occasion de se frotter aux payeurs récalcitrants !

– J'espère qu'elle a le cœur bien accroché, s'inquiète l'administratrice de biens. Le petit vieux de Duck Avenue n'est pas un tendre !

– Croyez-moi, elle ne manque pas de caractère, glousse doucement le big boss. Mr. Smith risque de passer un sale quart d'heure...

Quelques amabilités plus tard, mon père raccroche et resserre sa cravate en me jetant un regard complice.

– C'est comme ça qu'on apprend, Olive verte. Tu voulais expérimenter les conditions réelles, sans favoritisme, non ?

– Exactement, je réponds sans me dégonfler. Et ce n'est pas un vieillard bougon qui va me faire peur !

Sauf que Mr. Smith n'est pas seulement bougon. Il est belliqueux, buté, orgueilleux, misogyne et... il zozote, ce qui ne facilite en rien le dialogue. Au bout de presque trente minutes de négociations, j'obtiens qu'il paie son loyer, en deux fois certes, mais au centime près.

– C'est mieux que le mois dernier, commente Craig en me rejoignant à mon minuscule bureau.

Janice a été obligée de lui autoriser un paiement en trois échéances.

Il me tend une tasse de café, serre les mains de deux juristes qui passent par là, puis fait signe à son assistant personnel d'aller l'attendre en salle de réunion.

– Tu peux filer et profiter du reste de l'après-midi, me chuchote-t-il. C'est amplement mérité. Tu es très bonne en négociation, Liv. Ce n'est pas donné à tout le monde.

– J'ai de qui tenir, j'imagine, je lui rétorque en haussant les épaules.

– Non, tu es plus ferme, plus inflexible que moi à ton âge. Tu as une force de persuasion que je n'avais pas encore.

– C'est tout de même un peu cruel, non ? Et même humiliant...

– Quoi donc ?

– De demander à un vieux monsieur veuf et esseulé de payer un loyer bien trop cher pour sa maigre pension.

– Où est-ce que tu as vu qu'il touchait une maigre pension ?

– Je ne sais pas, je me suis dit que...

– Mr. Smith est millionnaire, Liv. Il est juste trop radin pour profiter de sa fortune avant de mourir. Ça fait des années qu'il rechigne à payer son modeste loyer, alors qu'il aurait de quoi s'acheter une villa en bord de mer !

– Naïve, moi ? je souffle en rougissant.

– Les gens qui sont vraiment dans le besoin, je fais tout ce que je peux pour les aider. C'est parfois compliqué, mais on trouve toujours une solution.

– Mon père, cet ange gardien de l'immobilier, dis-je niaisement.

– C'est ça, marmonne-t-il. Allez, file avant que je change d'avis ! Je pourrais te trouver une tonne de dossiers à classer, simplement en claquant des doigts...

En me hissant sur la pointe des pieds, je l'embrasse sur sa joue hâlée qui sent la menthe et le tabac, puis cours jusqu'à la sortie en sautillant comme une gazelle sous acide.

*Enfin, ce métier pourrait me plaire...*

– Elle est un peu spéciale, mais c'est moi qui l'ai faite, soupire mon père dans mon dos, tandis que tous ses employés m'observent, probablement consternés.

\*\*\*

Face au grand miroir arrondi de la salle de bains, je tente de maîtriser le nouvel objet de torture de

Bonnie : ce fer à boucler de malheur qui me brûle les doigts et fait grésiller mes cheveux.

– C’est soirée barbecue’, en fait ? râlé-je alors que de la fumée s’échappe maintenant de ma tignasse.

Ma meilleure amie me rejoint dans une robe rouge cintrée qui met ses formes généreuses en valeur, et crie au carnage en se jetant sur moi.

– Liv, tu es folle ! Tu n’es pas censée le laisser chauffer jusqu’à ce que ça sente le cochon grillé !

hurle-t-elle en m’arrachant l’arme des mains.

– Pour une fois que je voulais jouer à la fille, j’ironise en souriant à mon reflet.

– C’est quand même dingue d’être aussi belle et de n’en avoir rien à foutre, murmure ma diva de meilleure amie avant de s’étaler une tonne de rouge sur les lèvres.

Je me passe un coup de brosse, dépose un peu de rose sur ma bouche avant de visualiser une Barbie sans cervelle et d’en enlever les trois quarts, puis me tourne vers Bonnie qui fredonne *Simply the Best* de sa voix envoûtante.

– Bon, et si tu passais aux aveux, Tina ? fais-je en sautant sur le lavabo pour m’y asseoir. C’est quoi le programme ?

– Te trouver un mec et me trouver un job, glousse-t-elle en se penchant vers moi pour me mettre du mascara.

J’essaie de me dégager, mais le risque de perdre un œil est considérable. Je me laisse donc faire jusqu’à ce que Bonnie recule en me regardant de travers :

– Tes yeux bleus paraissent deux fois plus grands ! Je te hais !

J’appuie sur la télécommande murale de la salle de bains, un air de Queen se répand dans la pièce et elle se détend immédiatement. Le calme avant la tempête. Après quelques vocalises et vérifications dans la glace, la folledingue me tire de toutes ses forces jusqu’à ma chambre.

– Enlève-moi ce jean et ce chemisier d’enfant de chœur ! ordonne-t-elle en ouvrant ma penderie.

Je ne bouge pas d’un poil, mais elle ne se gêne pas pour balancer sur mon lit une petite robe noire ultra-courte – jamais portée –, une combi jaune flashy – un cadeau empoisonné de Fergus –, une jupe en cuir – à jeter.

– Choisis.

– Jamais de la vie.

– Liv, ton look de garçon manqué, je l’aime bien, il te rend unique, mais pas sûr que les mecs...

– Je me fous des mecs, Bonnie. Vraiment. On va où ?

– Au *Dirty Club*, m'avoue-t-elle enfin. Soirée concert.

– Quel groupe ? dis-je en me méfiant aussitôt.

– Les Key Why, répond-elle d'une toute petite voix.

– Le groupe de...

– Tristan, confesse-t-elle en haussant les épaules, faussement innocente.

*Ce baiser... Ces lèvres... Cette peau... Ces mains...*

*Plus je tente de les effacer de ma mémoire et plus ils reviennent me hanter.*

– Et le groupe de Drake, aussi ! reprend Bonnie. Je compte leur proposer mes services en tant que choriste.

– C'est ça, *juste* en tant que choriste...

– Drake et moi, je sens qu'il y a un truc, m'avoue-t-elle en me sortant une quatrième tenue importable. Dis, pourquoi tu as toutes ces fringues que tu ne mets jamais ?

– Parce que parfois, j'aimerais bien être comme toi, Bonnie. Comme toutes les autres filles.

Pouvoir m'habiller court, moulant, provocateur, pour aller me trémousser sous les regards des garçons. Sauf que c'est contraire à ma nature, je n'y peux rien.

Ma meilleure amie me reluque sans piper mot, puis me tend la jupe en cuir et un top blanc, échancré devant et derrière.

– Ta nature, ce soir, j'en fais mon affaire. Tiens, ça ira parfaitement avec ton mascara.

*Je l'avais oublié, celui-là...*

\*\*\*

Le bar est bondé, une sorte de brouillard s'échappe de la salle surchauffée lorsque j'ouvre la porte pour y pénétrer. Quelques regards se posent sur moi, puis sur Bonnie, quelques sourires se dessinent sur les visages masculins. Nous avançons jusqu'à la seule table libre, posée dans un coin sombre qui donne sur le côté de la scène. Seulement une chaise. Bonnie fonce sur la table voisine pour en emprunter une autre, je la vois discuter rapidement avec un brun tatoué, puis revenir en oubliant l'objet de sa mission.

– Il m'a réclamé ton numéro, mais je lui ai dit de te le demander directement ! me glisse-t-elle à l'oreille en asseyant une fesse sur ma chaise – la seule que nous ayons. Il est canon !

Je me retiens à la table ronde pour ne pas tomber et me lève pour me rendre, à mon tour, à la table d'à côté.

– Désolée, j'ai déjà un copain, informé-je le curieux en m'emparant de la chaise. Bonne soirée !

– Oh, ça va, Blondie, ne t’emballe pas ! rétorque-t-il. T’es mignonne, mais je comptais pas t’épouser !

*J’en ai le cœur brisé, gros con.*

Virgin piña colada pour moi, mojito pas si virgin pour Bonnie, qui est munie de sa fausse carte d’identité indiquant qu’elle a largement l’âge de se bourrer la gueule si ça lui chante. Au bout du deuxième cocktail, elle commence à parler un peu plus fort que nécessaire et à balancer des clins d’œil à tout ce qui possède un pénis. Je me rends au bar pour la ravitailler en eau fraîche – bien que ce soit d’une douche froide dont elle ait réellement besoin – et demander quand débutera le concert. Le barman, un brin dragueur, ignore ma question et propose plutôt de m’offrir un cours personnel de mixologie.

*Foutue jupe en cuir qui, clairement, envoie le mauvais message.*

– Voilà ton eau, pochtronne.

– Pas besoin, j’ai ce qu’il faut ! Et toi aussi !

J’ignore comment elle a fait, mais la diablesse a réussi à nous payer une nouvelle tournée. Et vu l’odeur qui se dégage de mon verre, le barman a été généreux en rhum.

– Bonnie, bois un peu d’eau d’abord, lui conseillé-je.

Mais à cet instant, la scène s’allume, la foule s’agite et les premières notes de guitare s’envolent dans les airs. Tristan apparaît au centre des musiciens, dans son jean brut et son tee-shirt noir qui fait ressortir ses pectoraux, ses cheveux en bataille brillant sous les projecteurs. C’est la première fois que j’assiste à l’un de ses concerts et j’ai du mal à en croire mes yeux. Il passe la main dans ses mèches rebelles, se mord la lèvre, hausse les épaules en souriant à ses groupies. Il en fait des caisses, et le pire, c’est que ça marche. Sa nonchalance, son sourire satisfait, si sûr de lui, tout ce qui m’insupporte d’habitude colle à merveille avec son personnage. Il est parfaitement à sa place. Il me fascine.

*Foutue. Je suis foutue...*

J’ai réussi à l’éviter depuis notre baiser, mais ce soir, je souhaite que nos regards se croisent. J’ai envie de jouer avec le feu. Justement, ses yeux font le tour de la salle et tombent sur Bonnie, puis sur moi. Tristan a un léger mouvement de recul, me détaille de la tête aux pieds, puis me survole pour aller fixer une autre fille, à quelques mètres de là. Une rousse aux seins refaits. Je jurerais qu’il s’est forcé à détourner les yeux. Qu’il avait autant envie que moi de se perdre dans notre regard. Alors je bois une gorgée, en espérant décrocher mes pupilles de celui qu’il m’est absolument interdit de bouffer des yeux, comme je le fais. Pour faire passer ce drôle de frisson qui remonte tout le long de ma colonne. L’alcool me brûle la gorge, je bois à nouveau. Mon verre se vide à toute vitesse, j’ai chaud aux joues, aux mains, partout.

La batterie s’y met, excitant un peu plus la foule. De son bras droit où se dessinent des muscles que je ne devrais même pas remarquer, Tristan s’empare du micro et, aussitôt, sa voix m’emporte.

Grave, sensuelle, juste, parfois puissante, parfois à peine audible. Toute mon attention est tournée vers lui, malgré moi. Son assurance. Son talent. Son sex-appeal. Face à la scène, les têtes se balancent en rythme. Les lèvres remuent quand le groupe se lance dans une reprise d’un vieux tube de rock. Les corps

se déhanchent et les applaudissements fusent quand le public reconnaît une chanson originale des Key Why, déjà jouée à un autre concert. Les garçons présents acquiescent du menton, comme s'ils tiraient une certaine fierté de connaître *le* groupe de la ville, celui qui percera forcément dans tous les États-Unis, « tellement les mecs sont bons ». Les filles, elles, dansent, sautillent, s'excitent, poussent parfois de petits cris aigus et agitent les bras pour attirer l'attention des musiciens, voire essayer de les toucher de loin. Certaines scandent même le prénom de Tristan. Et si mes bras restent statiques, je ne vaudrais pas mieux qu'elles.

*Je ne devrais pas. Je n'ai pas le droit. Lui et moi, c'est exclu. Défendu. Malsain.*

Et pourtant, je me laisse bercer par les notes, séduire par sa voix, sans parvenir à retrouver la raison.

Il doit faire dans les quarante degrés lorsque la première partie du concert arrive à sa fin. Au bout de huit chansons, les musiciens luisants de sueur retournent dans les loges, le public s'agglutine au bar, assoiffé. Au moment où je m'apprête à suivre le mouvement pour commander un soda, une serveuse s'avance vers Bonnie et moi, son plateau bien rempli reposant sur sa paume.

– C'est le groupe qui offre ! nous annonce-t-elle.

– Donc tout le monde a une fausse carte d'identité, en fait ? Et tout le monde picole sauf moi, c'est ça ? marmonné-je.

– Drake..., se pâme Bonnie en s'éventant.

– Non, c'est Tristan qui paie ce soir, la corrige la serveuse. D'ailleurs, ça ne lui ressemble pas.

– Tu le connais ? l'interrogé-je un peu brutalement.

– Tout le monde connaît Tristan, me rétorque la brune aux yeux verts, sourire aux lèvres. Et moi peut-être un peu mieux que les autres !

– Et ton pourboire vient de s'envoler, grommelé-je pour moi-même.

– Pardon ?

– Non, rien. Je prendrai le whisky-soda.

– Non, pour toi, il a commandé une limonade. Les cocktails au choix sont pour ta copine.

– Alors tu peux lui renvoyer son plateau et lui dire d'aller se faire foutre ! lâché-je avant de me glisser entre les gens pour atteindre le bar – et mon barman préféré.

*Je retire ce que j'ai dit sur cette jupe...*

*Je n'ai pas besoin de Tristan Quinn ou d'une fausse carte pour m'autoriser à boire de l'alcool !*

– Ce groupe, c'est une tuerie ! entends-je en revenant sur mes pas, mon verre à la main.

– Ils rejouent le mois prochain ! répond un autre.

– Ça va reprendre ! me lance Bonnie, tout excitée. Et tu sais quoi ? Je ne me suis pas fait draguer ce soir et je m'en fous ! C'est Drake que je veux, j'ai eu une révélation ! C'est lui, mon Clyde !

– Tu vois toutes ces filles ? Au bord de la scène ? Elles ont pris leur ticket avant toi.

– Tu parles, c'est Tristan qu'elles veulent ! Regarde, y en a même qui ont des tee-shirts avec son prénom dessus ! Pathétique !

Après un micro-silence, ma meilleure amie de me souffler :

– Tu crois que je devrais faire pareil avec le prénom de Drake ?

Je maudis toutes ces filles hystériques lorsque la musique reprend et, quelques minutes plus tard, lorsque Tristan se laisse embrasser par l'une d'elles, montée sur scène malgré le service d'ordre. Il ne me lance pas un seul regard depuis le début de cette deuxième partie et je ne sais pas comment le prendre. Est-ce qu'il repense au baiser, lui aussi ? Est-ce qu'il songe à la prochaine bimbo qu'il va sauter, probablement la rousse siliconée ? Ou ces jumelles, un peu plus loin ? Est-ce qu'il se dit, lui aussi, que notre attirance nous enverra en enfer ?

Sa voix suave, légèrement cassée, annonce que la prochaine chanson sera la dernière. *I'm Gonna Get You – Je t'aurai*. Soudain, ses yeux me cherchent dans la foule, il joue les premiers accords, ronronne les premières paroles, le bleu de ses pupilles se mélangeant à l'azur des miennes. Mon cœur s'emballa, j'ai chaud, froid, mes jambes tremblent, j'ai du mal à contenir mon trouble. Et puis une groupie lui hurle qu'elle l'aime, qu'elle veut lui faire des bébés et le charme est rompu. Il ne me regarde plus, sa voix monte en puissance et je disparaîs de ses pensées, alors qu'il occupe toutes les miennes.

Alors je préviens Bonnie que je dois m'éloigner, je regarde autour de moi, remarque un beau mec qui m'observe et j'avance vers lui. Il me sourit, il a l'air normal, gentil, propre sur lui. Je m'approche encore plus, il sent bon et s'apprête à se présenter. Peu importe son nom, sa profession, son âge et son sport préféré. Je l'attrape par le col de son polo et je l'embrasse. Comme je n'ai jamais eu l'audace d'embrasser qui que ce soit. J'y mets la langue – pas trop, après tout je ne sais même pas comment il s'appelle – et je laisse ses mains se promener dans mon dos. La chanson arrive à sa fin, je perçois la voix de Tristan qui s'affaiblit, jusqu'à s'éteindre. Lorsque je quitte les lèvres de mon inconnu pour me retourner vers la scène, je ne vois que les yeux assassins de mon ennemi juré posés sur moi.

*Moi aussi, je peux embrasser n'importe qui, rockstar...*

Il est jaloux, j'en mettrais ma main à couper. Rien que la manière dont il ébouriffe nerveusement ses cheveux, dont il s'essuie le front, dont il marche lorsqu'il quitte la scène, m'indique qu'il n'a pas du tout apprécié ma spontanéité. De loin, j'arrive à voir qu'il envoie chier la terre entière.

Intérieurement, je jubile. Extérieurement, je meurs de chaud. Mais ce que je n'avais pas prévu, c'est que l'autre – Jake, étudiant en médecine, 24 ans, hockey sur glace – allait me suivre comme une sangsue tout le reste de la soirée. Impossible de parler à Bonnie sans qu'il me colle aux basques, de commander un soda sans qu'il me l'offre, d'observer Tristan de loin sans qu'il se mette en travers de mon chemin. Comment on dit, déjà ? Karma ?

Lorsque la serveuse aux yeux de chat se pointe à nouveau, c'est pour me glisser un petit mot.

Tandis que Bonnie distrait mon nouveau mari, je déplie le papier et découvre l'écriture de Tristan :

« *Besoin d'aide ?* »

Je lève les yeux et le cherche dans la foule. Je le découvre assis au bar, une bière à la main, en train de discuter distraitement avec la rousse. Alors je me lance. Je lui fais des signes en agitant les bras – foutues abeilles –, il me repère immédiatement. Je lui fais comprendre que oui, j'ai besoin d'aide et il me sourit, de cet air arrogant qui me donne autant envie de le gifler que de l'embrasser.

*On a dit INTERDIT, Liv !*

Bonnie se remet un trait de rouge à lèvres et me laisse en plan pour aller retrouver Drake. Jake en profite pour passer la main autour de mes épaules. Mal à l'aise, je n'ose pas bouger, mais lorsqu'il se penche pour m'embrasser, je panique. Mon coup de folie est loin derrière moi, j'ai à peu près autant envie de toucher à ses lèvres que de manger ce bout de chicken burger, piétiné sur le sol.

– Liv, une urgence ! nous interrompt Tristan au meilleur moment. On a un blessé en coulisses !

– Je suis étudiant en médecine ! lui apprend Jake, prêt à dégainer son stéthoscope de sa poche arrière.

Je me retiens de rire devant le regard indifférent que lui jette le leader des Key Why.

– Ce n'est pas ce genre de blessure, expliqué-je sans réfléchir. C'est... pour lui en fait. Tristan a des troubles psychologiques et, quand il commence à délirer, c'est qu'il est l'heure de rentrer.

Jake nous regarde comme si nous étions aussi fous l'un que l'autre, puis Tristan me saisit par le poignet et me traîne en courant en direction des coulisses. Mon fou rire fend la foule à mesure que je la traverse, jusqu'à atteindre les escaliers sombres qui mènent au niveau inférieur.

– C'était quoi, ces conneries de « troubles psychologiques » ? Ne t'avise plus de nuire à ma réputation, Sawyer ! grogne-t-il en me conduisant jusqu'à une porte noire.

– Tu n'as pas besoin de moi, pour ça, rétorqué-je en récupérant mon bras.

La tension monte dans ce couloir immense et désert, aux murs rouges éclairés par des néons d'un autre temps. Les mains libres, je peux enfin les passer dans mes cheveux. À quelques pas de moi, Tristan observe chacun de mes mouvements et je me surprends à aimer ça. Son regard sur moi. Sa peau ne touche plus la mienne et, pourtant, je sens encore son emprise.

– Tu comptes embrasser d'autres connards sous mes yeux ? lâche-t-il soudain à voix basse, en s'adossant au mur.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Ses yeux me lancent des torpilles, observent sauvagement mon top échancré, ma jupe.

– Arrête de me mater ! Je ne suis pas ta rousse aux gros...

– Tais-toi, quelqu'un va t'entendre ! gronde-t-il en regardant à droite et à gauche du couloir.

– C’est toi qui m’as emmenée ici, non ?

– Oui, pour te sauver des bras gluants de ce type ! me rappelle-t-il d’une voix intimidante.

– Qu’est-ce qui te fait croire que...

Des bruits de pas se rapprochent de nous. Sa paume s’abat sur ma bouche. Tout en me forçant au silence, Tristan me fait rentrer dans la petite pièce à peine éclairée qui lui sert de loge et me plaque contre la porte pour la refermer.

– Tu me prends pour un con, Liv ?

Je repousse sa main pour tenter de parler, mais je n’ai pas le temps d’en placer une. Son souffle chaud sent bon l’alcool sucré lorsqu’il susurre, tout près de ma bouche :

– Ose me dire que tu as préféré embrasser ce type plutôt que moi...

– Et cette fille, sur scène ? Et Lana ? Et toutes les autres, qui te vénèrent comme si tu étais un dieu vivant ! Tu n’es qu’un...

– Un quoi ? m’interroge-t-il en fixant mes lèvres.

– Un...

– Allez, n’aie pas peur, Sawyer. Dis-moi vraiment ce que tu penses de moi.

– Tu le sais ! Je te le répète chaque jour ! Tu n’es rien pour moi ! le défié-je.

– Rien ? susurre-t-il doucement. Ce n’est pas l’impression que j’ai eue, l’autre soir... Tu sais, quand tu as gémi au contact de mes lèvres.

– J’ai gémi de dégoût.

– Non, tu as gémi d’envie. De désir. Peut-être même de plaisir, souffle-t-il, de sa voix grave au ton joueur, avant de passer la langue sur ses lèvres.

Sur ce, la porte bouge, dans mon dos, je me colle contre le mur et la voix de Drake me parvient.

Là où il se trouve, dans l’embrasure de la porte, il ne me voit pas et ignore tout de ma présence.

– On se casse, on finit la soirée chez Elijah. Tu nous suis ? propose-t-il à Tristan sans se demander ce que le chanteur fait là, *seul*.

– Non, je suis crevé, je vais rentrer.

– Ouais, c’est ça... Elle est rousse ou brune, cette fois ?

*Blonde.*

– Au fait, je sais pas où est ta demi-sœur, mais j’embarque sa copine Bonnie. Si elle la cherche, tu lui feras passer le message ?

– Ouais.

– T’as vu la jupe qu’elle portait ? Et ses yeux de dingue ? Elle était canon ce soir.

– Ta gueule, Drake, le rembarre Tristan en lui claquant la porte en pleine tronche.

– Tu aurais pu me péter le nez, connard ! grogne le blond dans le couloir, avant de s’éloigner.

Nous voilà à nouveau face à face, seul à seul. Tristan ferme la porte à clé, la glisse doucement dans ma main et murmure :

– Tu peux en faire ce que tu veux... Si tu as envie de partir, c’est maintenant.

Je laisse tomber la petite clé argentée par terre et aperçois un infime sourire sur ses lèvres quand il entend le tintement métallique et comprend ma réponse. Alors il tend le bras pour poser sa paume contre le mur. Puis il penche sa tête en avant, comme pour réfléchir. Il est si près de moi que je peux sentir l’odeur douce de son shampoing.

– Tu te rends compte de la merde dans laquelle tu me mets, Sawyer ? demande-t-il soudain, en fixant le sol.

– Idem, soufflé-je doucement.

Lorsqu’il relève la tête, une nouvelle lueur traverse ses yeux et je laisse tomber mes barrières. Je ne réfléchis plus au mal, au bien, à ce qui est moral et à ce qui ne l’est pas, je me fie à mes sens pour me guider. D’une main tremblante, je touche une mèche qui retombe sur son front. Puis la pulpe de mes doigts se promène sur son visage, jusqu’à caresser sa bouche. C’est le signal que Tristan attendait. Ses mains me plaquent contre la surface froide, ses lèvres se posent sur les miennes, je gémiss. Viennent se mélanger la force, la douceur, le désir, la chaleur, et sans que je puisse lutter, sa langue s’enroule autour de la mienne dans une étreinte qui me semble infinie.

Et pourtant, qui prend fin bien trop tôt...

Tristan se recule et je reprends ma respiration. Il me regarde sans sembler me voir, puis passe plusieurs fois la main dans ses cheveux, énergiquement, en répétant :

– Putain, putain, putain, putain...

– Pas mieux, dis-je, essoufflée et troublée.

– Liv Sawyer, bordel..., murmure-t-il, déconcerté.

Je rabats mes cheveux en queue de cheval mais sans les attacher, signe de ma nervosité.

– Tu sais que je les préfère en désordre, reprend-il un sourire en coin.

– Tu sais que je me fous de ce que tu préfères...

– Peste, se marre-t-il doucement.

Il se mord la lèvre inférieure sans me quitter des yeux et une petite flamme s'allume en moi, tout en bas.

– On fait quoi, maintenant ? demandé-je bêtement, en tirant sur ma jupe.

– J'ai mon idée...

– Quoi ?

– J'ai encore envie de t'entendre gémir, lâche-t-il dans un sourire irrésistible.

Sa voix rauque a fendu l'air, en me coupant le souffle. Sans attendre une réponse de ma part, Tristan entoure mon visage de ses mains et m'embrasse férocement, en m'arrachant un nouveau gémissement. Sa langue titille la mienne. Ses mains descendent lentement, me parcourent, se rapprochent de mes reins. Je m'agrippe à son dos et me laisse guider en direction du vieux canapé en velours. Sur ces quelques mètres, je l'embrasse jusqu'à manquer d'oxygène.

– Mais je veux t'entendre gémir plus fort que ça, murmure-t-il en me poussant sur le velours. Et pour ça, je vais devoir te faire découvrir quelques trucs, jolie peste...

*Oublier qui je suis. Qui il est.*

*Parce que tout n'est pas noir et blanc.*

*Parce que parfois, le mal ressemble étonnamment au bien...*

Sa fossette se creuse lorsqu'il me regarde de haut, lui debout, en position de force, moi étendue sur le canapé, tentant maladroitement de me redresser. Mon cœur bat encore à mille à l'heure, notre baiser a laissé ma bouche enflée et rougie, je le sens en passant ma langue dessus. Je tire sur ma jupe qui ne couvre plus grand-chose de mes cuisses, son sourire de sale gosse s'étend un peu plus.

*Comment peut-on détester autant quelqu'un et le désirer à ce point ?*

– Ton jean te manque ? me nargue le musicien au corps d'athlète, en ne ratant rien du spectacle, les bras croisés sur son torse.

– Je ne m'habillerai plus jamais comme une fille qui fait le trottoir...

Cette dernière remarque m'a échappé. Je suis trop occupée à le défier du regard pour réfléchir à ce qui sort de ma bouche.

– Dommage. C'est un crime de cacher ces jambes, murmure-t-il alors que mes yeux descendent sur sa pomme d'Adam.

*J'ignore pourquoi j'ai tant envie de la frôler. Du bout de ma langue.*

– Ça marche avec les autres filles, ce genre de phrases surfaites et clichées à mourir ? rétorqué-je en mode automatique.

– À tous les coups. Mais pas avec toi, j’imagine, ironise-t-il. Parce que tu es si...

Tristan ne termine pas sa phrase, mais se rapproche suffisamment pour que nos jambes se touchent. Les siennes sont enfermées dans son jean, les miennes sont nues. Et frissonnantes.

– Si quoi ? répété-je en m’empêchant de trembler.

– Lève-toi.

– Va au bout de ta pensée.

– Lève-toi, Liv, insiste-t-il en tendant la main vers moi.

Son regard plein de promesses met fin à ma tentative de rébellion. Je claque ma main dans la sienne, un peu bêtement, pour lui montrer qu’il ne m’impressionne pas. Il m’aide à me relever et, soudain, le feu se rallume en moi. Il n’y a plus un seul centimètre d’espace entre nous. Nous nous retrouvons collés l’un à l’autre, comme si nous tentions de ne faire qu’un. Mais ses mains ne tentent rien. Il ne tente rien. Seul son torse musculeux empiète un peu sur mon espace, lorsqu’il respire.

– Qu’est-ce que tu fais ? demandé-je, troublée.

– J’attends.

– Tu attends quoi ?

– Que tu fasses le premier pas.

Le son de sa voix grave vient de me transpercer... tout en bas. Je sens son sex-appeal faire son effet sous ma jupe.

– Le premier pas pour quoi ? fais-je en me raclant la gorge.

– Pour jouer à un jeu que tu vas adorer...

– Comment tu peux en être aussi sûr ?

– Parce que je crois que moins on se supporte, plus on se désire. Et Liv Sawyer, je crois que tu es la plus grande emmerdeuse que j’aie jamais connue. Mais aussi la plus intrigante.

– Alors n’attends plus, fais-je en sentant mes cuisses me picoter.

Tristan était aussi impatient que moi, si j’en crois la fougue avec laquelle il m’embrasse. Ses mains se glissent sous mon top tandis que sa langue se faufile dans ma bouche. Ce baiser est plus sauvage, plus animal que les précédents. Et quand ses doigts expérimentés défont mon soutien-gorge, ses lèvres se perdent déjà dans mon cou. Je gémis.

– Douce musique à mes oreilles, commente-t-il en caressant mes seins à travers le tissu.

Je gémiss de plus belle, mes tétons durcissant au contact de ses paumes et du tissu légèrement rugueux de mon débardeur. Ses mains descendent jusqu'à mes jambes, puis remontent le long de mes cuisses. Tout en succombant à ses caresses, j'enfouis ma tête dans son cou pour le respirer, le sentir.

Son parfum viril mélangé à son odeur naturelle ne fait qu'augmenter mon désir. Ma bouche se perd sur sa peau, jusqu'à atteindre sa pomme d'Adam. Sur laquelle je fais glisser ma langue avec délectation.

Appréciant mon audace, Tristan laisse échapper un grognement excité et ses paumes remontent plus brutalement le long de mes cuisses, pour s'immiscer sous ma jupe. Jusqu'à atteindre les bords de ma culotte. Il les effleure, tire légèrement dessus, joue avec le petit nœud en haut du bout de tissu, puis avec l'élastique qui le maintient en place. Sans me reconnaître, je râle d'impatience et trépigne pour qu'il continue. Pour qu'il me touche, là où ça me brûle.

Mais le tombeur de filles n'en fait rien, préférant délaissier ma culotte pour s'attaquer au bouton de ma jupe. Lorsque je réalise qu'il veut me dévêtir, je panique à moitié.

*Être incapable de résister à ses caresses, c'est une chose. Mais le laisser me voir nue...*

– Non, fais-je doucement en éloignant sa main.

Nos regards se croisent, celui de Tristan n'est pas seulement ardent, il est attentif. Très attentif. Je devine que, malgré ses airs de gros dur, il ne cherchera pas à m'imposer quoi que ce soit. Alors tout en plongeant mes yeux au plus profond des siens, je guide sa main sous ma jupe. Sous ma culotte. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je n'ai jamais été aussi mouillée.

Lorsque ses doigts touchent enfin mon clitoris, je ne peux retenir un petit cri voilé.

– Je crois que je n'ai jamais autant apprécié que tu me cries dessus, Sawyer, susurre-t-il en apprivoisant petit à petit mon intimité.

Je ne cherche pas la repartie qui fera mouche – j'en suis incapable, bien trop obnubilée par les vagues de plaisir qui montent en moi. Je tente de me grandir, m'accroche à ses épaules, sens mon excitation grimper en flèche, écarte une jambe pour lui faciliter la tâche, mais rapidement, je perds l'équilibre sous ses caresses. Tristan choisit cet instant pour se laisser tomber sur le canapé, puis m'attire brusquement sur lui.

*Je suis à califourchon sur Tristan Quinn.*

*Rêve ou cauchemar ?*

Je remonte ma jupe pour pouvoir suffisamment écarter les cuisses et viens m'asseoir sur la bosse qui déforme son jean brut. Je la remarque enfin.

*Elle... elle m'hypnotise...*

Et ses doigts qui se fauillent à nouveau sous ma culotte, et ma bouche qui gémit, tandis que ses lèvres tentent de s'attaquer à mes tétons à travers mon top. Une envie soudaine me prend, trop puissante pour

que j'y résiste : je passe mon débardeur par-dessus ma tête d'un geste farouche, laissant la *rockstar* sans voix. Mon soutien-gorge disparaît à son tour.

*Oui, je suis pleine de paradoxes...*

*Et oui, j'ai envie que tu me mordes les tétons.*

Tandis que ses yeux brillants passent de l'un à l'autre, ses grandes mains soupèsent mes petits seins, les frôlent, les caressent, les malaxent. Puis, c'est au tour de ses lèvres de faire leur connaissance. Tandis qu'il me suce, me lèche, me mordille, j'imprime un léger mouvement de va-et-vient contre lui. J'agite mon bassin, me cambre, ressens un millier de sensations au creux de ma féminité. Tristan s'arrête un instant de me dévorer, grogne, puis repart de plus belle. Son érection frotte contre mon intimité, j'active le rythme tandis que ses caresses buccales me font perdre la tête.

– Je ne te pensais pas aussi..., hésite Tristan, entreprenante.

Moi non plus. Je ne pensais jamais aller aussi loin avec lui. Je ne pensais jamais aller où que ce soit avec lui. Demain, je le regretterai probablement. Avec certitude, même. Mais ce soir, les conséquences m'importent peu. La morale m'importe encore moins. Ce feu qui brûle en moi me rend plus vivante, plus libre et plus femme que jamais.

Je fourrage mes mains dans ses cheveux rebelles, les tire légèrement en arrière et en profite pour l'embrasser à pleine bouche. Je ne suis plus la Liv fuyante et timorée qu'il s'imaginait. Je ne suis plus la Liv enfant que je détestais. Ce soir, quelque chose en moi est en train de changer. Et tandis que nos souffles se mélangent, je me frotte de plus en plus intensément à lui.

– Liv, moins vite, putain, tu me rends dingue, râle Tristan en empoignant mes cuisses pour m'obliger à ralentir.

– C'est trop bon, soufflé-je avant que ses lèvres ne s'abattent à nouveau sur les miennes.

J'en voudrais encore plus. Je voudrais le voir. Qu'il se déshabille et qu'il me présente ce qui se cache sous ce jean et qui me consume. Ce qui se cache sous l'élastique blanc de ce boxer de marque, qui dépasse juste assez pour me provoquer. Mais alors que je commence à détacher sa ceinture, Tristan me stoppe net.

– Non. Ça va aller trop loin. Je ne pourrai plus m'arrêter...

– Qui t'a demandé de le faire ?

– Moi, lâche-t-il avant de me renverser sur le canapé.

En un souffle, il est au-dessus de moi, m'empêchant de faire le moindre mouvement. Ses yeux espiègles contemplent ma surprise, tandis que je m'agite et grogne pour tenter de retrouver ma liberté. C'est peine perdue, il est bien trop imposant et bien trop buté pour que je puisse bouger.

– Ce qui me plaît chez toi, c'est que tu n'as pas peur de t'attaquer à plus fort que toi...

– Je te prends au bras de fer quand tu veux.

– Je ne crois pas, non, me lance-t-il, moqueur.

Et sa main qui s'insinue à nouveau là où elle est attendue. Tristan écarte le tissu qui protégeait ma pudeur et me touche en m'observant me languir. Une vague de chaleur monte jusqu'à mes joues, j'émetts quelques sons plus ou moins aigus, me dandine sous ses caresses, ça a l'air de lui plaire.

– Finalement, les filles coincées sont bien plus intéressantes que ce que je pensais, chuchote-t-il à mon oreille avant de la mordiller.

Je parviens à glisser ma main jusqu'à sa bosse et à l'effleurer à travers le tissu. Le corps du musicien se tend, au-dessus de moi. Je gémiss lorsqu'il pince mon clitoris un peu plus fort que nécessaire et descends lentement sa fermeture éclair. Ma main se faufile sous le jean et entre enfin en contact avec sa virilité. Seul le boxer empêche le peau à peau.

– Caresse-moi... Oui, comme ça, murmure Tristan en guidant ma main de haut en bas.

Dans cette loge rouge et noire, alors que nous sommes allongés sur ce canapé en velours, les minutes défilent sans que je les voie passer. Nous partageons nos caresses dans notre bulle, sans nous soucier du reste du monde, en nous embrassant à chaque fois comme si c'était la première. Lui s'amuse à me chercher, à me mordiller la lèvre, à me pincer le téton, je lui rends la pareille en serrant un peu plus son sexe dans ma main. Et je crois qu'il vient juste de me l'avouer : il adore ça.

« *Caresse-moi...* »

Sa voix profonde, chaude, résonne encore dans mon esprit lorsque ma jouissance s'abat sur moi.

Je plonge mon visage dans son cou et retiens mon cri, tandis qu'il pose sa main sur la mienne pour que je cesse mes caresses. Pour que je m'abandonne totalement à cet orgasme qui allume chacune de mes terminaisons nerveuses.

Et puis Tristan se laisse tomber sur le sol, aux pieds du canapé, et fixe le plafond en reprenant son souffle. Je l'imité, savourant encore les vagues de plaisir qui parcourent mon corps.

Et la réalité me revient en pleine face. Je réalise où je suis, ce que je viens de faire... et avec qui.

Je prends conscience qu'il est impossible de revenir en arrière. Que je viens de commettre l'irréparable. Ou ce qui s'en rapproche le plus.

– Merde ! murmuré-je à moi-même en me mordant les joues pour ne pas pleurer. Merde, merde, merde !

Mon top blanc atterrit soudain sur ma poitrine, sans que je fasse le moindre geste. Je comprends que Tristan vient de le déposer délicatement sur moi, comme pour protéger ma pudeur. Il vient lui aussi de réaliser ce qu'on a fait. Ses yeux me croisent à peine. Sur son visage, pas d'animosité, pas d'arrogance, mais le même tourment que moi.

*Est-ce qu'on vient vraiment de faire ça ?*

## 5. Dîner de famille

*Qu'est-ce que j'ai fait ?*

*Non, qu'est-ce qu'ON a fait ?*

De toute façon, ça ne se saura jamais. Tristan aura trop honte pour s'en vanter. Et il a été très clair avec moi. Enfin, il me l'a fait comprendre. C'était une erreur. La pire erreur de notre vie. Ça ne se reproduira pas. Et on fera comme si ce n'était même jamais arrivé.

*Mais c'est arrivé...*

*Mais qu'est-ce qui m'a pris ?*

Il m'a pris lui. Tristan Quinn. Sa putain de voix grave et son personnage de chanteur habité, transpirant, passionné. J'ai eu beau lutter, il a réussi à me faire craquer. Son putain de regard bleu dans lequel je me suis noyée. Comme s'il n'y avait que moi qu'il regardait comme ça. Sa putain de bouche humide, qu'il lèche et qu'il mord comme si ça pouvait être sexy. Et le pire, c'est que ça l'est.

Ses putains de bras musclés, de mains douces et sûres d'elles, qui caressent et qui serrent comme s'il était impossible de leur échapper. Et pourtant, il n'a pas cherché à me piéger. À chaque seconde, il s'est montré doux, respectueux, malgré sa fièvre. J'ai eu l'impression que lui aussi craquait. Que lui non plus ne pouvait pas résister. Et c'est peut-être ce qui m'a le plus fait chavirer. Mais comment a-t-on pu à ce point se laisser aller ?

*Il faut que personne ne le sache, jamais.*

C'est mon demi-frère, je suis sa demi-sœur. Nos parents sont mariés. *C'est dégueulasse*, ils ont dit sur la plage en hurlant de rire. C'est ce que tout le monde va penser. Et si ça venait à se savoir, c'est couru d'avance, c'est moi qui en prendrais plein la tête. Tristan est juste un mec, un aimant à filles, c'est dans sa nature de séduire et de se laisser aller à ses pulsions. À lui, on lui pardonnera cet écart, cet instinct primaire. « Il est comme ça », tout le monde dira. Certains seront même impressionnés qu'il ait réussi à me dévergondier. Et puis c'est un rebelle, il a le droit de faire des conneries, c'est même exactement ce qu'on attend de lui. Mais moi, la fille à papa, la gamine sérieuse et sans histoire, l'innocente petite chose dont on attend qu'elle reste dans le droit chemin, qu'elle soit raisonnable et qu'elle fasse tout bien : ce sera la cata. Mon père tombera de très haut. Ma belle-mère me traitera de tous les noms. Et tout le monde me reprochera d'avoir cédé à la tentation alors qu'il suffisait de lui dire non. Ce n'est pas comme si j'avais des désirs, moi. Pas comme si je m'intéressais à « ça ». Non, moi, je ne ressens rien, bien sûr que non. Je ne suis rien d'autre qu'un garçon manqué de 18 ans qui déteste les gens.

Voilà ce que je dirai. Puisque c'est comme ça qu'on me voit, je m'en servirai. Si ça se sait, je nierai. Il ne s'est rien passé dans cette loge. On n'a rien fait d'autre que s'engueuler, se balancer des trucs à la tête et s'envoyer chier, comme d'habitude, comme chaque fois qu'on se retrouve dans la même pièce.

*Si seulement on s'était contentés de faire ça...*

*C'est ce qu'on fait le mieux, tous les deux...*

*Ce qu'on faisait le mieux jusque-là...*

Non, il suffit que je me répète que ce n'est pas arrivé. C'était juste un rêve érotique. Un cauchemar bizarre où je portais une jupe en cuir qui ne me ressemble pas, du mascara qui n'est même pas à moi.

Une soirée improbable où j'ai embrassé un inconnu pour rendre jaloux un mec que je ne peux pas supporter. Voilà, ça n'a aucun sens. C'est évident que ce n'est jamais arrivé. Il suffit que je sorte de cette chambre et que j'oublie qui dort dans celle d'à côté. Juste de l'autre côté du mur, un mur si fin que je peux presque l'entendre respirer.

\*\*\*

On a réussi à s'éviter pendant quatre jours entiers. Le mois de juillet est terminé. On est déjà à la moitié des vacances d'été. Un mois que Tristan est rentré de son internat. Plus qu'un autre mois à tirer, ensemble sous le même toit. Et si on continue comme ça, on arrivera peut-être à oublier.

*Enfin, plus qu'un mois... si une fac veut bien de moi.*

*Bonnie et Fergus ont déjà reçu leur lettre, eux. Je suis censée en déduire quoi ?*

– Vous faites un concours de grasses matinées, tous les deux ? ironise Sienna un matin, m'interceptant alors que je sors de ma chambre. Tristan, debout ! hurle-t-elle à la porte d'à côté. C'est bon, tu as gagné, Liv est levée !

– On est dimanche. Je peux aller boire mon café ? je lui lance en tentant de m'enfuir avant de le voir sortir.

– Non, j'ai deux mots à vous dire à tous les deux, insiste-t-elle en posant un poing sur sa hanche comme si ça lui donnait de l'aplomb.

Tristan sort en soupirant, le visage défait et les cheveux en bataille, vêtu d'un caleçon noir et d'un tee-shirt gris qu'il vient juste d'enfiler, pas tout à fait descendu sur son torse. Ce n'est pas la première fois que je le vois dans ce genre de tenue le matin. Mais c'est la première fois que je dois m'empêcher de regarder. Et que j'aperçois quand même l'élastique blanc de son sous-vêtement, serré bas sur son ventre. Je chasse l'image qui essaie d'envahir ma rétine. J'essaie de me concentrer sur la leçon de morale de ma belle-mère, sans doute inintéressante, sans doute déjà entendue dix fois, mais qui a le mérite de me changer les idées.

– À 18 ans, on regorge d'énergie ! On a envie de croquer la vie à pleines dents, de ne pas perdre une minute de son temps ! Alors expliquez-moi pourquoi vous passez tout le vôtre enfermés dans vos chambres.

– C'est faux, je répète avec les gars toute la journée, rétorque Tristan à voix basse.

– Et je travaille à l'agence toute la semaine, ajouté-je en regardant ailleurs.

– Oui, et vous vous éclipez à la seconde où vous rentrez. Ce n'est pas vraiment ce que j'appelle une vie de famille !

– Maman..., commence à s'impatienter mon voisin de palier en serrant les dents. Craig part au boulot à 7

heures du mat'. Et tu es à ton hôtel jusqu'à 22 heures. Quand tu es à la maison, c'est dans ton bureau avec une pancarte « Ne pas déranger ». Harry connaît mieux ses nounous que toi. Mon père est mort, la mère de Liv n'existe pas et tu vois ton mari une heure par jour. Tu veux vraiment nous faire une leçon sur la famille ?

– Parle-moi autrement, Tristan ! s'agace Sienna en tendant un index rageur vers lui. C'est pour vous que je dis ça. Mais si tu tiens tellement à gâcher ta vie, continue comme ça, tu t'en sors très bien !

Et si notre famille ne te convient pas, la porte est là ! s'écrie-t-elle en pointant le rez-de-chaussée du doigt. C'est aussi valable pour toi ! conclut-elle en me postillonnant dessus avant de descendre les escaliers de sa démarche théâtrale genre commedia dell'arte.

Tristan émet un son entre le rire étouffé et le soupir blasé. Je souris aussi, de cette crise d'autorité aussi soudaine que ratée, comme souvent avec ma belle-mère. Nos regards et nos sourires se croisent, mais s'éteignent aussitôt. Rictus gêné pour lui. Moue embarrassée pour moi. Je fixe mes pieds. Il rabat son tee-shirt sur son caleçon. J'essaie de partir en direction de l'escalier. Il démarre en même temps. Je me décale à gauche, il a la même idée. Je tourne à droite pour l'éviter, il me bloque le passage sans faire exprès. Et nos deux cerveaux s'emmêlent, incapables de faire le bon mouvement pour se croiser sans se frôler.

*Fais chier.*

*Rien ne sera plus jamais comme avant. Ce sera bien pire.*

\*\*\*

Un café et un passage express dans la salle de bains plus tard, je quitte la maison au pas de course et monte dans ma nouvelle voiture. Enfin seule. J'hésite à appeler Bonnie, pas sûre d'être d'humeur pour ses vocalises enjouées et ses blagues salaces. Je pourrais tenter Fergus, mais il va me bassiner avec ce concert génial qu'il a raté, il va me demander de lui re-re-raconter et ça ne va pas vraiment m'aider à penser à autre chose. Je pourrais rejoindre mon père mais, quand il est à l'agence le dimanche, c'est forcément pour régler une urgence. Et il est grand temps que j'apprenne à affronter mes problèmes sans lui. Je jette mon dévolu sur ma grand-mère : toujours chez elle le week-end, jamais de mauvaise humeur et très éloignée de mes préoccupations, c'est la personne parfaite.

Sa petite maison est à l'image de sa personnalité : originale, colorée, bordélique et pleine de vie.

Sur son grand terrain – qui n'a plus de pelouse depuis bien longtemps – cohabitent tous les animaux abandonnés qu'elle a pu recueillir ces dix dernières années : trois chiens, une chèvre, des tortues, une multitude de poules et de chats errants et même un cochon nain qu'elle prétend avoir sauvé de l'abattoir. Betty-Sue est végétarienne, ça va de soi, mais pas seulement. C'est une vraie hippie, qui rejette la société de consommation, mange bio, cultive son petit potager, fabrique ses propres vêtements et recycle tout ce qu'elle trouve et peut lui être utile. Elle se fiche pas mal de tout l'argent de mon père et refuse net chaque fois qu'il tente de l'aider à améliorer son quotidien. Betty-Sue n'a pas besoin de grand-chose pour être heureuse. Seulement qu'on lui fiche la paix. Son fils et sa petitefille lui suffisent, quoiqu'elle se vante souvent d'avoir des amants de passage, mais elle répète à qui veut l'entendre qu'elle préfère largement les animaux aux hommes.

Elle vient d'ailleurs de se lier d'amitié avec un pélican qui nage dans le marais derrière chez elle.

Sa dernière lubie : lui construire un nid artificiel au cas où il aurait envie de faire des petits, sans même savoir si c'est un mâle ou une femelle. Betty-Sue croit en la vie, dur comme fer, elle adore les miracles et peut passer des heures à contempler des fleurs ou des fourmis. Tout l'intéresse, la ravit, et il en faut beaucoup pour lui faire perdre son sourire.

Je me gare devant chez elle et elle me fait déjà de grands signes pour que je la rejoigne sur le perron de sa maison. Ma grand-mère est en robe longue à fleurs, pieds nus, en train de repeindre en vert pomme une sorte de petit abri de fortune, sans doute une niche pour l'un de ses derniers protégés. J'entends d'ici les breloques de ses bracelets jouer de la musique pendant qu'elle s'active.

D'après mon père, Betty-Sue porte les mêmes vêtements depuis quarante ans. Sachant qu'elle en a 77 – 20 dans sa tête –, ça fait plus de la moitié de sa vie sans faire les boutiques et, rien que pour cet exploit, elle est mon idole. Elle n'a pas dû se couper les cheveux depuis à peu près la même date et elle porte une longue tignasse grise ondulée, qu'elle tente parfois de teindre au henné, sans grand succès. Elle a les mêmes yeux bleus et la peau claire que tous les Sawyer – et je n'en connais que trois puisque mon père est fils unique et que ma grand-mère n'a aucune idée de qui est le géniteur de papa.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici, ma chérie ? C'est la belle-mère qui a encore fait des siennes ?

– Rien de grave, juste une petite gueulante sortie de nulle part, je lui réponds en haussant les épaules, blasée.

– Laisse-moi te dire un petit secret, chuchote Betty-Sue en s'arrêtant de peindre. Ton père est un homme bien qui a tout réussi dans sa vie... sauf ses mariages, affirme-t-elle avec malice. Il a de drôles de goûts pour les femmes. Déjà, la Française, je ne la sentais pas... Mais l'Italienne, quelle pimbêche !

– Ça n'a duré que deux ans avec ma mère. Mais ça fait déjà trois avec Sienna ! soupiré-je.

– Ne t'en fais pas pour ça, va, ça ne durera pas.

– Tu leur as jeté un sort avec tes poupées vaudous ? ris-je.

– Non, ma voyante me l'a prédit, me confie-t-elle avec un clin d'œil.

– Ah, dans ce cas, c'est plus que certain ! me moqué-je gentiment.

– Et toi, ma petite ? Lequel de ces pauvres idiots qui t'entourent est fou de toi ? À quel garçon tu arrives à faire faire de mauvais choix ?

D'habitude, j'adore les discours féministes de ma grand-mère, qui est persuadée que les femmes

dirigent le monde et mènent les hommes par le bout du nez. Mais qu'elles font semblant de se laisser dominer pour préserver le secret de leur suprématie. Tout un programme... Sauf qu'aujourd'hui, le garçon qui fait n'importe quoi a un prénom. Qu'il n'est ni idiot ni fou de moi. Et que son mauvais choix se trouve être sa demi-sœur par alliance.

– Je sais garder un secret, insiste Betty-Sue en me voyant dans mes pensées. Et à qui voudrais-tu que je le

répète, hein ? À Blanquette, à Côtelette, à Filet-Mignon ?

– Quand je pense que je n’ai pas le droit de t’appeler « mamie » alors que tu as donné des noms pareils à tes animaux !

– Je ne mange pas de viande, j’ai bien le droit d’utiliser ces sobriquets pour me souvenir du goût que ça a ! se marre-t-elle en observant sa ménagerie au loin.

– ...

– Je sais que tu adores ton père, Liv chérie. Et que ta mère n’était pas vraiment disposée à t’écouter ces dix-huit dernières années... Mais si tu as besoin de parler à une femme, je suis là, tu ne peux pas me rater ! rappelle-t-elle en ouvrant grand les bras pour me montrer sa robe colorée.

J’hésite une seconde de plus, puis me jette contre elle, avec le cœur qui bat un peu trop fort et la bouche qui refuse de sortir un mot. Je ne peux pas. Pas encore. Sans doute jamais. Cette parenthèse torride et interdite entre Tristan et moi doit rester un secret. En attendant, je profite de la chaleur de Betty-Sue, de son énergie positive et de ses lentes caresses dans mon dos.

– Quoi que tu aies fait ou envie de faire, ma petite fille, rien n’est grave, murmure-t-elle de sa voix douce et bienveillante. Quoi que ce soit, rien n’est aussi grave que tu le crois.

*Je ne suis pas si sûre de ça...*

\*\*\*

Après avoir joué avec les chiens de ma grand-mère, couru après un cochon du nom de Filet-Mignon, après avoir bu un thé glacé fait maison et repeint une niche en bois bancale, je rentre à la villa avec le cœur un peu plus léger et le corps parsemé de traces de peinture verte. Mais je ne suis pas plus avancée sur mes sentiments. Est-ce que je le déteste toujours ? Plus qu’avant ? Est-ce que je lui en veux ? Est-ce que c’est de sa faute ? De la mienne ? De personne ? Est-ce que je devrais l’ignorer ? L’affronter ? Est-ce qu’il suffirait que je fasse comme si de rien n’était pour tout oublier ?

Ça vaut peut-être le coup d’essayer.

Harrison et Tristan sont dans la cour au moment où je m’arrête le long du trottoir. J’entends leurs voix à travers ma vitre ouverte – celle du petit est aussi aiguë et enjouée que celle du grand sonne grave et est torturée. Il n’a pas vraiment l’air dans son état normal. Je me gare le plus loin possible du portail pour lui cacher ma voiture, ne pas lui donner une bonne raison de s’en prendre à moi à peine arrivée. J’inspire profondément avant d’entrer, et j’essaie de prendre un air normal et détaché au moment de lancer :

– Alors, qui fait pipi le plus loin ?

– En quoi ça te regarde, Sawyer ? me répond sèchement l’aîné.

– Pourquoi tu as du ve't pa'tout ? me demande le petit curieux.

– Harry, dégage, va jouer plus loin ! lui ordonne Tristan.

– Tu peux me parler comme à un chien si tu veux, mais il n’a que 3 ans et il ne t’a rien fait, essayé-je de m’interposer.

– Parce que tu crois que tu m’as fait quelque chose, toi ? lâche-t-il avec un petit sourire narquois.

Ce n’était rien du tout, Sawyer. Et ne va pas t’imaginer que ça change quoi que ce soit entre nous.

– C’est toi qui en reparles, Quinn, rétorqué-je pour ne pas me laisser faire. J’avais complètement oublié cette histoire, mens-je en soutenant son regard.

– Tant mieux, acquiesce-t-il en détournant ses yeux bleus.

Il les laisse flâner sur ma peau, aux endroits tachés de peinture, sur mon menton, mon épaule, le col échancré de mon débardeur. Je joue nerveusement avec ma bretelle comme pour m’assurer qu’elle est là, que ses yeux perçants et dissipés n’ont pas encore le pouvoir de me déshabiller.

*Apparemment, il ne sait pas plus que moi s’il me déteste ou me désire...*

– Rentrez vous débarbouiller, tous les trois ! s’écrie Sienna après avoir ouvert une fenêtre du salon.

Je vois Tristan sursauter en même temps que moi et reculer automatiquement de quelques pas. Il

se frotte énergiquement les cheveux, comme pour se remettre les idées en place, et glisse ses mains dans les poches de son short en jean, en retrouvant son attitude désinvolte, parfaitement indifférente.

– Je crois que ta mère pense qu’on a tous 3 ans, murmuré-je en direction de Tristan qui ne peut s’empêcher de sourire.

Il vient se planter à côté de moi, face à la fenêtre où Sienna attend, désespérément, qu’on lui obéisse.

– C’est l’heure d’aller au dodo ou tu vas nous lire une histoire d’abord ? demande-t-il à sa mère sur un ton insolent. Je crois que Liv a besoin que tu lui fasses prendre son bain, avant !

– C’est toi qui en rêves, Quinn, le provoqué-je à voix basse.

Sur ma droite, je vois sa fossette gauche se creuser. Mon audace a fait mouche. Il croise ses bras musclés sur son torse et se force à ne pas me regarder.

– Pense à bien t’enfermer dans la salle de bains, Sawyer. Il pourrait t’arriver des ennuis avec ta serviette, réplique-t-il entre ses mâchoires serrées.

– Arrête, j’ai peur, j’ironise en gardant mon sourire.

– Bon, vous venez au lieu de ricaner ? J’ai décidé qu’on dînerait tous ensemble ce soir. Comme une famille ! s’époumone Sienna avant de refermer la fenêtre.

– Et merde, soupire-t-il.

– Fais chier, confirmé-je.

Quinze minutes plus tard, on est tous les cinq assis autour de la table carrée de la salle à manger –

qui ne sert presque jamais. On y a quand même nos places attitrées : mon père et moi d'un côté, Tristan et sa mère de l'autre, avec Harry en bout de table qui a insisté pour être du côté de son frère.

– Tu sais que, dans les familles normales, ce sont les parents qui cuisinent ? Pas les domestiques, se lance Tristan, avec son éternelle envie de foutre la merde.

– Tais-toi et mange, réplique Sienna dans un sourire forcé, prête à tout pour que ce dîner soit une réussite.

– Est-ce que je peux couper la viande de ton fils ou on attend qu'une nounou intervienne ?

relance-t-il de plus belle.

– Craig et moi travaillons très dur pour vous offrir tout ça, se défend ma belle-mère. Et c'est bien normal que nous fassions appel à des gens, dont c'est le métier, pour nous épauler dans le quotidien.

– Papa avait bien plus d'argent que vous n'en amasserez jamais tous les deux, continue à provoquer Tristan. Ça ne l'empêchait pas de vivre simplement.

– Ton père n'est plus là, chuchote Sienna en ayant du mal à avaler sa dernière bouchée.

– Et toi, Craig ? Tu es d'accord avec ce mode de vie de petits bourgeois ? lance-t-il à la recherche d'un nouvel adversaire.

Les deux hommes entament un débat stérile sur l'essentiel et le superflu, ce qui amuse beaucoup mon père, jamais à court d'arguments, et titille l'esprit de contradiction de Tristan. Pendant ce temps-là, Harrison mange avec les doigts et se met à chouiner chaque fois que sa mère lui demande d'utiliser sa fourchette. Je décroche pour les observer, un par un, et réaliser à quel point nous sommes différents. À quel point aucun de nous ne semble vraiment à sa place.

Mon père aurait pu refaire sa vie avec une femme douce, ouverte et facile à vivre, comme lui.

Sienna aurait pu se trouver un mari non fumeur, soumis, mais à la hauteur de ses ambitions dans la vie. Harry aurait pu avoir ses deux parents, tendres et patients, qui lui auraient appris à manger avec des couverts et à faire pipi au bon endroit. Tristan aurait pu ne jamais croiser ma route. Ou j'aurais pu le rencontrer par hasard, à un concert, dans un bar. Et il n'aurait pas été mon demi-frère.

Le téléphone de la maison sonne et me sort de mes pensées. Mais autour de la table, personne n'a l'idée d'interrompre ce qu'il fait pour aller décrocher. C'est à peine s'ils l'ont entendu. Tout le monde a un portable et la sonnerie du fixe n'a l'air d'intéresser aucun d'entre eux. Je finis par me dévouer, en traînant des pieds, persuadée que ce coup de fil ne sera pas pour moi.

– Allô ? prononcé-je en essayant d'imiter la voix snobinarde de Sienna, juste pour m'amuser.

– Je sais ce que vos enfants ont fait, commence une voix métallique, apparemment déformée.

– Pardon ?

– Je sais ce qu’ils ont fait.

– Je crois que vous vous êtes trompé de numéro, monsieur, coupé-je court à ce que je crois être une blague d’enfant.

– Non, insiste le robot. Liv Sawyer et Tristan Quinn. Je sais ce qu’ils ont fait. Et ça s’appelle de l’*inceste*.

La conversation coupe et mon cœur lâche. La terre s’est arrêtée de tourner, mais les rires et les cris me parviennent encore de la salle à manger.

*Mais qui ça peut être ?*

*Et qui que ce soit, comment il sait ça ?*

*Et si mon père ou ma belle-mère avait décroché ?*

– Liv, reviens, il faut que tu expliques à cet idiot pourquoi c’est si bien d’être une fille à papa ! se marre mon père de loin.

– Tristan, ne l’insulte pas, c’est ta sœur ! râle encore Sienna.

« *Ta sœur...* »

« *Rien n’est aussi grave que tu le crois...* »

« *Ça s’appelle de l’inceste...* »

Rien. Sauf ça.

## **6. Lâcheté ordinaire**

« *Je sais ce qu’ils ont fait. Et ça s’appelle de l’inceste.* »

À l’autre bout du fil, la voix métallique était glaciale, assassine. Des frissons me parcourent l’échine malgré la chaleur du mois d’août, remontent jusqu’à ma gorge et c’est la nausée qui prend le relais.

*Qui se cache derrière ces menaces ?*

*Qui a pu nous voir ?*

*Et qui peut bien nous en vouloir à ce point ?*

Trois jours que ces questions tournent en boucle dans ma tête, m’empêchent de dormir, me coupent l’appétit, me donnent des sueurs froides chaque fois qu’un téléphone sonne à nouveau dans la maison.

Au concert, personne ne m’a vue entrer dans la loge des Key Why, j’en suis persuadée. Si Drake

avait su que je me trouvais derrière la porte, il n'aurait jamais blagué avec Tristan comme il l'a fait.

Et si l'auteur de cet appel anonyme parlait juste du baiser sur la plage ? Là, il y avait tout le monde.

Mes deux meilleurs amis, qui ne feraient jamais une chose pareille. Les copains de Tristan, capables de ce genre de mauvaises blagues, mais qui n'oseraient jamais s'en prendre au leader de leur groupe.

Lana, son ex ? La serveuse aux yeux de chat ? Jake, l'étudiant en médecine du *Dirty Club* ? Le jardinier ? Le facteur ? Et pourquoi pas Harrison, pendant que j'y suis ? Ce coup de fil m'a rendue si parano que j'en viens presque à suspecter un gosse de 3 ans. Un gosse adorable, qui vient me fourrer Alfred dans les bras à chaque fois qu'il sent que je broie du noir. Malgré la bave et la poussière, je serre la peluche contre moi avant qu'Harry la récupère pour « l'emmener se promener » ou « lui apprendre à raconter des histoires pour quand maman n'est pas là ».

*Sienna ferait bien de passer un peu plus de temps avec son fils et un peu moins à compter ses liasses de dollars.*

Mon cœur manque un battement. Le téléphone sonne, au loin, mais se tait au bout de trois sonneries. Une erreur ? Une mise en garde ? *La prochaine fois, je ne m'arrêterai pas avant que quelqu'un décroche...* ? Mais qui peut bien jubiler en me faisant vivre ce cauchemar ? Qui est assez lâche, assez pathétique et assez infect pour me faire ce coup-là ? Tout ce que je sais, c'est que si je lui tombe dessus, il va le sentir passer.

*La colère plutôt que la peur : mon nouveau mantra.*

Trois jours, aussi, que j'évite soigneusement de croiser celui qui a été visé autant que moi par ces menaces. Ou en tout cas, de me retrouver seule avec lui. Pas si compliqué, finalement. Je me lève tôt, quand Tristan émerge au milieu de la journée. Je vais au boulot pendant qu'il répète dans un garage de gosses de riches, avec son groupe de tombeurs de filles. Je dîne en « famille » quand il sort dans les bars branchés avec ses groupies. Lorsqu'il rentre, je suis couchée depuis plusieurs heures, barricadée dans ma chambre.

*Couchée depuis des heures, oui... mais toujours pas endormie.*

Lui peut dormir tranquille, de l'autre côté du mur. Parfois, j'ai l'impression d'entendre sa respiration régulière à travers la cloison, quand la mienne n'est que saccades et sursauts. Chaque nuit, j'ai la sensation de me noyer pendant que lui, inconscient du danger, flotte allégrement à la surface.

J'ai pris la décision de ne rien lui dévoiler de tout ce merdier. Déjà, parce que Tristan se ferait sûrement un plaisir de prendre ça à la légère, de sourire en coin en me traitant de gamine flippée et parano. Aussi et surtout, parce qu'on ne sait jamais, il pourrait avoir l'envie soudaine de traquer le responsable, quitte à nous trahir au passage.

Lui n'a rien à perdre. Tout le monde sait que le chanteur des Key Why est un rebelle, une grande gueule, un électron libre qui n'a que faire de la morale. Au contraire, notre « rapprochement accidentel » – c'est comme ça que j'ai décidé de le qualifier depuis que je me suis juré de ne plus JAMAIS craquer – pourrait lui faire une pub de dingue.

« *Tristan Quinn, le bad boy qui a réussi à attirer sa demi-sœur par alliance dans son pieu.* »

Je l'ai bien senti me regarder lorsque la rencontre était inévitable, ces derniers jours. De manière plus ou moins discrète, plus ou moins insistante. Ses yeux bleus se posaient sur moi, tantôt farouches et distants, tantôt curieux, préoccupés. Les mains dans ses poches, les cheveux en bataille et la démarche bruyante, il finissait par passer son chemin, las de ne pas obtenir mon attention.

*Las... ou déçu ?*

\*\*\*

Voilà cinq jours que la menace a frappé. Rien depuis. Rien qui ait bouleversé ma vie, celle de Tristan et de toute notre famille recomposée, en tout cas.

Il est presque 18 heures lorsque je rentre du travail après avoir enchaîné sept visites d'appartements. J'ai les pieds en bouillie, les jambes raides, mon dos me lance et je balance férocement mes sandales à talons dans l'entrée, en les traitant de tous les noms.

– Demain, je repasse aux Converse ! grommelé-je en me haïssant d'avoir voulu jouer à la dame.

– Oui, parce que c'est bien connu que les baskets au boulot, ça fait super pro, ironise la tête à claques aux muscles luisants, quelques mètres plus loin.

Maudite, moi ? Tristan rentre tout juste de la salle de muscu et, apparemment, il a décidé de me compliquer l'existence. Il est à tomber par terre. La tentation absolue. Lorsqu'il jette son sac de sport tout en haut du grand placard, son tee-shirt se soulève, exhibant ses abdominaux et la fine ligne de poils sombres qui descendent depuis son nombril. Je déglutis difficilement, éloigne mon regard pour le poser sur ses biceps – stop ! –, croise le sien. Il se mord la lèvre, me bouffe du regard de bas en haut et mes joues rougissent comme après une exposition de douze heures à des rayons UV.

*Stop !*

Je ferme les yeux quelques secondes, tente de reprendre le contrôle et serre mes cuisses pour que les picotements s'arrêtent.

J'ouvre à nouveau les yeux et vois qu'il est maintenant dos à moi. Ces épaules, cette carrure...

N'ayant pas d'autre choix, je prends le même chemin que lui – direction la cuisine – mais sans lui adresser la parole. L'échange suivant se fait dans un parfait silence. Tristan ouvre le frigo, sort deux canettes de soda et m'en lance une. Je m'installe d'un côté du comptoir, lui de l'autre. J'avale plusieurs gorgées sucrées en me forçant à fixer le mur taupe, derrière lui. Il sort un paquet de gâteaux et m'en tend un, que j'accepte sans réfléchir. Je mords dedans et réalise qu'il est à la cannelle. Je HAIS

la cannelle. Il le sait pertinemment.

– Hilarant, sifflé-je en faisant glisser le biscuit jusqu'à lui.

– Tu as retrouvé la parole, Sawyer ? rétorque-t-il avant de vider d'un trait la moitié de sa canette.

*Et cette pomme d'Adam qui me provoque...*

- Je ne l'ai jamais perdue.
- Juste avec moi, alors, lâche-t-il en me fixant plus intensément.
- Tu sais que c'était mal... Le soir du concert... On est allés beaucoup trop loin, murmuré-je.
- On n'en parle plus, fait-il d'une voix nonchalante en haussant les épaules, ce qui a le don de m'énerver.

Il passe sa main dans ses cheveux, les ébouriffe et le parfum de son shampoing me parvient. Cette foutue odeur qui m'a rendue folle, il n'y a pas si longtemps. Comme s'il lisait mon trouble, Tristan s'accoude au comptoir et plonge à nouveau ses pupilles dans les miennes. Comme s'il cherchait à y lire le plus intime de mes secrets.

- Ne plus en parler n'effacera pas ce qu'on a fait, insisté-je en le défiant du regard.
- Arrête avec ta morale à deux balles, Sawyer, soupire-t-il.
- Tu étais aussi mal que moi, je te rappelle !
- Tu sors ça d'où, au juste ? grogne-t-il en plissant les yeux.
- Ça se lisait sur ton visage.
- Parce que tu as la prétention de dire que tu me connais assez bien pour savoir tout ce que je pense ? glousse-t-il amèrement.
- Non, mais...
- Stop ! Liv, toi et moi, on ne parle plus de ça. Plus jamais. Ça s'arrête là. On reprend nos vies comme elles étaient, séparément, et tout ira bien.
- OK, réponds-je froidement.

Sur ce, mon charmant interlocuteur se redresse et fait lentement le tour du comptoir pour sortir de la cuisine ouverte sur le salon. En s'éloignant du marbre clair, il fait tomber un gobelet en plastique sur le parquet. L'un des verres d'Harrison, avec des anses comme des oreilles et un petit bec comme la truffe d'un animal non répertorié. Par habitude, je me penche pour le ramasser, mais Tristan est aussi rapide que moi et nos peaux se frôlent un infime instant.

*Saloperies de frissons !*

- Ah, au fait, je voulais te dire : arrête de m'éviter à tout bout de champ, Sawyer, ça va finir par être suspect, ajoute-t-il avant de disparaître.
- Et toi, arrête de m'appeler Sawyer ! crié-je après lui.
- OK, Sawyer !

*Ah ! ah ! Morte de rire. Vraiment. Ducon.*

Mon portable vibre. C'est Sienna qui m'envoie un message – Tristan a dû recevoir le même – pour annoncer que ni elle ni Craig ne seront à la maison avant 10 heures du soir. Il nous incombe donc de nous occuper d'Harrison, qui ne devrait pas tarder à être déposé par la nounou. J'inspire un grand coup en fermant les yeux, les rouvre pour regarder le dernier fichier GIF que m'a balancé Bonnie –

un chaton qui fait des claquettes – et verrouille mon écran en sautant de mon tabouret. Direction la salle de bains pour une douche d'un demi-siècle. Il me faudra au moins ça pour retrouver ma bonne humeur.

La douche n'y est pour rien, mais quarante minutes plus tard, je glousse comme une dinde en coursant Harry dans le jardin. J'ignore pourquoi sa mère délaisse tant son petit dernier, il est un antidépresseur et un anxiolytique à lui tout seul. Ce petit bonhomme est timide, délicat, affectueux, et bien trop intelligent pour avoir seulement 3 ans. Voilà dix minutes qu'il me raconte les dernières frasques de son deuxième meilleur ami – Elton l'éléphant – de sa petite voix concentrée.

– La t'ompe, c'est pour fai'e des câlins ! dit-il en m'enroulant la peluche autour du cou.

Alors que je m'apprête à le convaincre d'aller prendre son bain, le petit saute de joie en pointant le doigt en l'air.

– Titan ! Titan !

Torse nu, à la fenêtre ouverte, son grand frère lui fait un petit geste de la main avant de me regarder, un sourire au coin des lèvres. Ses yeux ne me quittent plus pendant de longues secondes.

Des secondes pendant lesquelles j'ai du mal à respirer. J'ignore depuis combien de temps il nous observe, depuis l'étage. Harry lui réclame de descendre, avec de plus en plus d'insistance, et Tristan détourne finalement les yeux pour les poser sur le petit monstre. Il lui explique qu'il arrive dans quelques minutes, le temps de s'habiller, puis referme la fenêtre de ses bras... de Titan. En même temps, il me jette un regard terriblement ambigu. J'ignore si c'est le verre qui déforme son expression ou s'il a l'air bien plus doux et attentionné qu'une heure plus tôt. Tout, sauf indifférent.

*Combien de personnalités tu me caches derrière cette gueule d'ange, Tristan Quinn ?*

Le grand frère s'occupe du bain du petit, j'écope donc de la mission « purée maison ». J'en suis à ma septième patate épluchée lorsque le téléphone retentit et brise ma bulle de sérénité, me coupant le souffle. Je me précipite dans l'entrée et décroche, priant pour ne plus jamais entendre la voix métallique.

– Résidence Lombardi-Quinn-Sawyer, énoncé-je d'une voix blanche.

– Tristan est là ? me demande sans détour une voix aiguë, qui manque de politesse, mais pas de sex-appeal.

– Qui est-ce ?

– Peu importe, râle l'inconnue en mâchant son chewing-gum. Il est là ou pas ?

– Non, il a déménagé, mauvais numéro ! grondé-je en raccrochant brutalement.

*Les formules de politesse, c'est pas fait pour les chiens !*

Douze minutes plus tard, rebelote. Nouvelle sonnerie, nouveau vent de panique. Mon cœur s'emballa, les sueurs froides recommencent, mais cette fois, la voix à l'autre bout du fil est plus grave, plus sensuelle :

– Bonsoir, je voudrais parler à Tristan, s'il vous plaît, m'annonce la deuxième prétendante.

– De la part de ?

– La femme de sa vie, j'espère, blague la demoiselle, bien sûre d'elle.

– C'est ce qu'ont dit les quinze précédentes.

– Pardon ?

– Il est occupé. Il te rappellera. À plus !

– Attends, tu n'as pas mon prénom !

– Si : « Femme de sa vie numéro 16 ! », souris-je avant de reposer le combiné.

Tristan et Harry descendent au moment du troisième coup de fil. Cette fois-ci, je perds mon sens de l'humour. Je n'en peux plus. Le stress que me cause chacun de ces appels est en train de me rendre folle. Je décroche et raccroche sans répondre et retourne dans la cuisine pour m'en prendre au bourreau des cœurs :

– Ras-le-bol de tes admiratrices ! Tu ne peux pas leur donner ton numéro de portable, histoire de ne pas imposer ces conneries à tout le monde ?

Pris de court, Tristan demande gentiment à son petit frère d'aller lire au salon.

– Si elles appellent ici, c'est justement parce que je ne leur réponds pas sur mon portable, reprend-il en me regardant bizarrement. Qu'est-ce qui te prend, Sawyer ?

Son ton est sérieux, sans arrière-pensée ni provocation. Une première ! Et pourtant, sa réponse me met hors de moi.

– Parce que c'est forcément moi le problème, c'est ça ? lâché-je en me plantant face à lui pour lui prouver qu'il n'aura pas le dernier mot, cette fois.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– Occupe-toi de la purée, de tes muscles et de tes pouffiasses ! Moi, j'ai eu ma dose ! grogné-je. Je me casse !

– Tu vas où ?

– Là où tu me foutras la paix !

– Liv ! grogne-t-il soudain en me courant après.

Il m’intercepte par le bras avant que j’atteigne la porte de sortie.

– Dis-moi où tu vas.

– Non !

– Alors tu ne bouges pas d’ici, dit-il calmement en se plaquant contre la porte.

– Laisse-moi partir !

Je tente de le déloger, mais forcément, mes poings ne font pas le poids face à sa carrure de quarterback.

– Tu ne sortiras pas dans cet état, s’acharne-t-il en restant parfaitement indifférent à mes coups.

– Tu n’es pas mon père ! Tu n’es rien !

– Ça, je m’en souviens, me renvoie-t-il en souriant de manière étrange.

– Tristan, fais-je plus diplomatiquement, en reculant d’un pas. Je suis calme. Laisse-moi sortir.

– Pour aller où ?

– Chez Bonnie ! lâché-je soudain, frustrée d’être obligée de céder.

– Eh ben voilà, conclut-il, fier de lui, un sourire aux lèvres. C’était pas si compliqué.

L’insolent lève les bras en signe de reddition et s’éloigne suffisamment de la porte pour que j’aie juste la place de me faufiler en l’effleurant. Au passage, j’ignore le léger pincement qui s’en prend à mon cœur et murmure un « Bonne soirée, l’emmerdeur... » Derrière moi, un rire grave et viril, puis la porte se referme.

Je ne me rends absolument pas chez Bonnie. En sautant dans mon petit SUV, je prends la petite route qui mène à la maison excentrée de Betty-Sue. Besoin urgent de vider mon sac. TOUT mon sac.

Vingt minutes plus tard, ma grand-mère en robe de nuit aux couleurs de l’arc-en-ciel m’accueille à la porte, l’air inquiet.

– Petite ? Qu’est-ce qui ne va pas ? me demande-t-elle en repoussant toutes les bêtes à poils qui me barrent le passage.

– L’autre jour, tu m’as dit que je pouvais te parler, murmuré-je, une boule dans la gorge.

Une première larme coule sur ma joue. Là, Betty-Sue réagit et fout toute sa joyeuse ménagerie dehors en un rien de temps, avant de m’attirer jusqu’au salon.

– Assieds-toi, je reviens avec une tisane anti-chagrin !

Quelques minutes plus tard, alors que je suis confortablement lovée dans son canapé aux coussins aussi

nombreux que dépareillés, elle revient avec une tasse fumante à la main.

– Bois ça, ma chérie. Je n'ai pas le droit de te dire ce que ça contient, mais je te jure que ça va te faire du bien.

– Juste une question, lui souris-je. Tout ce qui est là-dedans est légal ?

– Question suivante ! glousse-t-elle doucement en venant s'asseoir le plus près possible de moi.

Dans cette maison de bric et de broc, apaisée par la présence de cette femme qui m'aime inconditionnellement sans jamais me juger, par les bonnes ondes et les effluves de ma tisane, j'ouvre les vannes. Je pleure d'abord. Et puis je raconte. Tout, dans les moindres détails.

*Enfin, sauf ceux d'une certaine scène dans les coulisses d'un bar bondé.*

Mon attirance pour mon demi-frère, nos joutes verbales, nos franches engueulades, nos regards ambigus, notre premier baiser, le deuxième, le troisième. Le fait que certaines frontières aient été franchies, malgré moi, malgré nous. La honte qui me suit partout où je vais, depuis. La peur d'être découverte, jugée, insultée, salie. La peur de ne plus jamais ressentir ce qu'il m'a fait ressentir, aussi.

La peur de le vouloir encore. La peur de le perdre.

Et puis ce fameux coup de fil qui s'obstine à m'empêcher de dormir, de manger, de fonctionner correctement. « Je sais ce qu'ils ont fait. Et ça s'appelle de l'inceste. » Là, Betty-Sue sort les griffes.

Pour la première fois, elle m'interrompt et son regard bourré d'amour et de compassion vire au rouge.

– De l'inceste ? Quel inceste ? s'écrit-elle soudain. Vous n'êtes pas liés par le sang, que je sache !

Tristan et toi n'avez rien fait de mal ! Vous n'avez pas choisi la facilité, je vous l'accorde, mais vous n'avez rien transgressé ! Aucune loi ! Aucun code moral, éthique ou je ne sais quelle autre connerie du genre !

– Il est mon demi-frère.

– Tu te trompes ! tente-t-elle de me persuader en entourant mon visage de ses mains douces et fripées. Tristan et toi, vous êtes libres. Vous avez 18 ans et le droit à toutes les folies ! Et puis tu sais, les ennemis finissent soit par se détruire... soit par s'aimer. Et personnellement, je préfère la seconde option.

– Les gens ne comprendront pas, s'ils l'apprennent.

– Cette foutue société et sa lâcheté ordinaire ! enrage-t-elle maintenant en se relevant et en remettant ses babouches élimées. Pour ne pas avoir à penser par eux-mêmes et à faire preuve de courage, les gens se cachent derrière des idées fausses et des préjugés. Mais on va retrouver celui qui te fait chanter, ma douce, et ses menaces, on les lui fera bouffer !

*Pas mieux...*

– Je rêve ou cette tisane arrive à me faire sourire ? fais-je, un brin trop joyeuse.

Betty-Sue me décoche un clin d'œil et fait rentrer son troupeau de bestioles qui se jettent en avant pour me rejoindre sur le canapé et m'écraser, me léchouiller, bref, me changer les idées.

– La tisane ET mes petits protégés ! dit-elle fièrement en m'entendant rire de plus belle.

\*\*\*

– Finalement, « chacun pour sa gueule » s'est révélé bien plus efficace que prévu, philosophe Fergus en observant son futur uniforme vert kaki.

– Ouais, enfin, Dieu merci, tu es le seul à devoir porter ce truc immonde, rigole Bonnie en étudiant la carte des milk-shakes.

– Ouais, enfin, ne la ramène pas trop, balancé-je à ma meilleure amie. Toi, tu t'apprêtes à ne rien porter du tout.

– Quoi ? Strip-teaseuse, c'est ça, ton job d'été ? glousse soudain le seul mec de notre trio.

– Rêve pas trop, pervers ! se défend la jolie Black. Je suis la nouvelle choriste des Key Why, je vais toucher un billet à chaque concert ! Et si je me mets à poil, ce sera uniquement pour Drake.

– C'est sûr que c'est plus excitant que mon boulot de jardinier, désespère le rouquin.

– Je peux faire en sorte que tu viennes bosser à la maison, lui proposé-je. Sienna cherche quelqu'un pour tailler la haie, je crois.

– Bosser pour ta sorcière de belle-mère ? Jamais de la vie ! s'écrie-t-il en écarquillant les yeux comme un possédé.

– Bon, on a tous les trois un job, c'est pas beau la vie ? résume Bonnie en reposant la carte. Et pour fêter ça, tournée de Sex on the Milk !

*Plus écœurant, tu meurs !*

– Dites, j'ai enfin eu ma réponse. Pour la fac, soupiré-je tandis qu'ils se goinfrent sous mes yeux.

– Quoi ? lâche Fergus, maintenant doté d'une moustache de lait... à défaut de celle qu'il essaie vainement de faire pousser.

– Alors ? Accouche ! s'impatiente Bonnie.

– Négatif. Apparemment, je n'ai pas visé assez large. Mes trois choix m'ont recalée.

Je tente de ne pas avoir l'air trop catastrophée par ces refus que j'ai reçus en tir groupé, ce matin même, mais je ne suis pas franchement bonne actrice.

– Tu peux toujours tenter ta chance au semestre prochain, à la fac du coin ! me rappelle Fergus. Tu seras forcément acceptée.

– Oui, comme ça, on sera tous les trois au même endroit, me console Bonnie, clairement embêtée pour moi. Je sais que ce n'est pas ce que tu voulais, Liv, mais...

– Mais rien du tout ! J'ai la solution : je vais prendre des cours par correspondance à temps partiel et bosser à la Luxury Homes Company le reste du temps. Mon père en rêvait et, en plus, je commence à être accro à mon job. Je crois que je suis faite pour ça.

– Bon, alors je peux être honnête ?

– Oui...

La folle furieuse se lève et débute une danse psychédélique, sous nos yeux ébahis. Au bout de quelques secondes, j'éclate de rire et la rejoins en me déhanchant sans complexes.

– J'avais tellement peur que tu nous quittes pour New York, ou même Paris ! m'avoue Bonnie en se jetant dans mes bras. C'est égoïste de ma part, mais tu viens de m'annoncer la meilleure nouvelle de l'année !

*Bon, j'imagine que je n'ai pas tout perdu.*

*Ici, j'ai tout mon petit monde qui rend la vie aussi belle qu'imprévisible.*

*Sans parler d'un certain Tristan Quinn...*

## **7. Dans le grand bain**

– Tristan ! Douché, habillé et coiffé dans dix minutes, j'ai besoin de toi ! Vite ! s'excite Sienna de bon matin en tapant dans ses mains à chaque mot qu'elle prononce.

Elle a sorti son fils aîné du lit il y a cinq minutes à peine et il est aussitôt allé s'affaler dans le canapé du salon pour finir sa nuit, en grattant paresseusement sa guitare les yeux fermés.

– Vous ne voulez pas faire plus de bruit ? Il est 7 heures 30 , marmonné-je en avalant ma première gorgée de café, accoudée au comptoir de la cuisine.

– Tristan, lâche cette guitare et agite-toi ! continue ma belle-mère pendant que son fils reste immobile sur le canapé. Oui, je sais... Ça tombe très mal... Trouver une solution, râle-t-elle dans son portable coincé entre l'épaule et la joue. Tristan, tu m'as entendu ? On se réveille !

Et la voilà qui claque des doigts à quelques centimètres du visage endormi du guitariste.

– Plus tu cries et moins je comprends ce que tu dis, lâche-t-il lentement, de toute sa nonchalance, comme pour ignorer l'urgence et faire enrager sa mère.

*Qui le mérite parfois.*

*Au moins, ce n'est pas qu'avec moi qu'il est insupportable.*

Je connais ces conflits par cœur et, malgré le vacarme matinal, ils me divertissent pas mal. Je me déplace légèrement dans la cuisine ouverte pour avoir une meilleure vue sur la scène qui se joue dans le salon. Tristan est en boxer gris foncé et tee-shirt blanc, ses pieds nus sur la table basse et sa guitare dans les bras, avec Harry en pyjama jaune poussin, assis à côté de lui, un biberon de lait chocolaté dans une main, la patte d'Alfred l'alligator dans l'autre. Typique.

– Sept de mes serveurs ont une intoxication alimentaire, explique Sienna qui a raccroché son téléphone et placé ses mains là où elles ont l'air d'être systématiquement aimantées, sur ses hanches.

Je réglerai ça plus tard avec celui qui a eu la bonne idée de fêter son anniversaire dans un *diner* miteux et d'inviter tous les autres ! En attendant, j'ai besoin que mon fils me rende service et aille se préparer. Est-ce que c'est trop demander ?

– Je ne peux pas t'aider, j'ai des répétitions prévues avec les gars aujourd'hui.

– Tu peux les décaler, la terre ne s'arrêtera pas de tourner ! C'est seulement pour une journée. Ou deux. Le temps qu'on m'envoie des remplaçants. Et tu seras rémunéré, ce ne sera pas une journée perdue pour toi... pour une fois, précise-t-elle avec un ton cynique dans la voix.

*Comment fait-elle pour être aussi agaçante ? Tristan a de qui tenir, en fait.*

– Je me fous de ton argent, maman, soupire-t-il avec un petit sourire indifférent, avant de renverser mollement sa tête sur le dossier du canapé. Je ne peux pas lâcher les gars.

– Ils peuvent venir travailler pour moi ! lui rétorque-t-elle en levant les sourcils comme si elle venait d'avoir une illumination. Cinq beaux garçons dans la force de l'âge ! Certains ont déjà été serveurs, non ? s'emballe-t-elle.

– Non, la coupe aussitôt Tristan dans son élan. Et qui va s'occuper d'Harry ?

– J'ai déjà appelé la nounou, elle arrive ! Et toi, tu devrais déjà être en train d'appeler tes amis. Le grand Blake et le beau Noir, là, Jackson... Et celui qui joue du piano !

– C'est Drake, pas Blake, corrige Tristan en soupirant. Et Jackson est Blanc. Le Noir, c'est Elijah.

D'ailleurs, il est métis. Et Cory est au clavier, on ne dit pas « piano » dans un groupe de rock.

– Ah oui, Rory, c'est ça !

*Mais pourquoi elle n'écoute pas ?*

– Si je dois jouer les larbins toute la journée, aucune raison que Liv n'y soit pas aussi obligée !

lance Tristan qui vient de remarquer ma présence.

Et de me sortir brusquement de mon rôle tant aimé de spectatrice silencieuse. Avec son regard provocateur et son air fier de lui, il sait qu'il a déjà gagné.

– Impossible, je dois être à l'agence dans une demi-heure ! protesté-je en allant vider le reste de mon

café tiède dans l'évier.

– Très bonne idée ! m'ignore superbement Sienna. J'appelle tout de suite ton père pour arranger ça ! Et tu dois bien avoir un ou deux amis qui ont besoin de travailler, Liv ?

– Bien sûr, jubile Tristan, tout le monde ne peut pas être une fille à papa avec un gentil petit job d'été qui l'attend derrière un joli petit bureau climatisé.

– Ferme-la, Quinn. Est-ce que tu as déjà bossé un seul jour dans ta vie ?

– On verra bien lequel de nous deux tiendra le choc aujourd'hui, me défie-t-il en jouant un dernier accord de guitare avant de se lever du canapé.

*Garder ce mug vide dans ma main...*

*Ne pas l'envoyer valser sur sa tête...*

Il me frôle en me toisant du menton avant de monter l'escalier à reculons, lentement, fièrement, comme si c'était un exploit d'adresse, d'équilibre et de culot.

*Tombe, tombe, tombe !*

– Super, j'adore cet esprit d'émulation ! se réjouit Sienna en en faisant des tonnes. Ton père est d'accord, Liv, il est même ravi qu'on travaille tous les trois ensemble comme une vraie petite famille ! Je vous attends tous à 8 heures tapantes à l'hôtel ! Bye bye, Harry chéri, maman part travailler ! lui lance-t-elle en lui envoyant un bisou dans les airs. Sois sage avec Monica !

*La nounou s'appelle Erica, même moi je le sais !*

*Et tu peux te mettre tes rêves de « vraie petite famille » là où je pense !*

– Titan joue enco'e la guita'e ? demande le petit bonhomme de sa petite voix triste en mangeant tous les « r ».

– Non, Tristan ! articule sa mère en exagérant sur les consonnes, mais sans penser à répondre à sa question.

– Je t'en jouerai ce soir ! lance son frère depuis l'étage. Il faut que tu répètes les accords avec Alfred, d'abord !

– Tout teul ? insiste Harry avec des larmes dans les yeux qui me fendent le cœur.

Il laisse son biberon vide tomber sur le canapé et remplace la tétine par la patte de sa peluche.

– Il faut vraiment qu'on lui apprenne à boire dans un bol, dit Sienna pour elle-même. Et à ne plus rien mettre dans sa bouche ! Cette orthophoniste est vraiment incompétente. À ce soir, mon bébé !

Maman t'aime !

*Elle lui parle vraiment comme s'il était un débile.*

La porte de la maison claque. À l'étage, j'entends celle d'une douche s'ouvrir et se refermer. Et des images m'emplissent aussitôt l'esprit. Des images interdites. Que je chasse en secouant violemment la tête. Je suis déjà en retard. Et déjà dans tous mes états.

*C'est fou comme il fait déjà chaud dans cette maison à même pas 8 heures du mat'. Qui a arrêté la clim' ?*

– Viens, Harry, tu vas m'aider à m'habiller ! Tu as le droit de me choisir tout ce que tu veux... sauf un short, lui chuchoté-je à l'oreille en grimant l'escalier avec le tristounet dans mes bras.

Vingt minutes plus tard, Erica est arrivée, Harry est en train de dessiner et Tristan vient de partir à vélo – après avoir critiqué ma « voiture offerte par papoune ». J'avais justement eu la bonté de ne pas lui proposer de faire le trajet avec moi, pour éviter de lui rappeler le douloureux souvenir de la mort de son père, en suivant les conseils du mien. Bref, on n'a même pas commencé à passer la journée ensemble que c'est déjà inextricable.

J'arrive dans le hall du Lombardi à 8 h 05, au pas de course et pas peu fière, après m'être garée en vitesse dans le parking réservé aux employés et sans avoir rayé une seule carrosserie. Mais personne n'est là. Il faut attendre presque une heure de plus pour que nous formions enfin un demi-cercle autour de Sienna. Je fais le tour de mes sept nouveaux collègues de la journée : Fergus et Bonnie, qui ne peuvent s'empêcher de sourire, particulièrement excités par leur nouveau job « prestigieux ».

Tristan qui m'ignore et qui a donc préféré attendre lâchement ses copains pour se montrer. Drake, le grand guitariste blond, qui porte une boucle d'oreille de chaque côté et que ma copine bouffe du regard sans aucune discrétion. Jackson, le batteur, brun aux cheveux longs et à l'air bagarreur, que Fergus craint et n'ose même pas regarder. Elijah, le bassiste métis, qui a réuni ses dreadlocks dans une queue de cheval aussi molle que lui. Et enfin Cory, le gars transparent par excellence, qui ne ressemble à rien de particulier et ne parle presque jamais. Les cinq membres des Key Why arborent en tout cas un air désinvolte et blasé, comme si rien ne pouvait les impressionner, pendant que mon trio essaie de cacher son stress et son appréhension.

*C'est la différence entre les jeunes cools et populaires, pour qui tout est facile... et les autres.*

– Maintenant que vous êtes au complet, se lance solennellement ma belle-mère avec un regard appuyé vers les retardataires, je vous laisse entre les mains de Nicole, mon assistante. Elle va vous remettre vos uniformes et vous affecter vos tâches de la journée. Je vous demande de lui obéir comme si elle était votre propre mère – regard appuyé vers Tristan – et de respecter tous nos clients comme s'ils étaient... vos idoles, hésite-t-elle après avoir sûrement cherché des noms d'acteurs ou de chanteurs actuels. Rendez-moi fière ! s'écrie-t-elle beaucoup trop fort et avec un sourire beaucoup trop forcé, trahissant sa nervosité.

– Elle est persuadée qu'on va se planter, chuchote Tristan avec un petit sourire plein de malice.

– Elle vient vraiment de dire le mot « uniforme » ? Je ne vais jamais rentrer dedans ! s'inquiète Bonnie à voix basse en se cachant à moitié derrière moi.

- Tu crois que Nicole a quel âge ? Trente, trente-cinq ? demande discrètement Drake à l'un de ses potes.
  - Je m'en fous, elle est habillée. Imagine le nombre de femmes en maillot de bain qu'on va pouvoir mater si on bosse au bar de la piscine, répond Jackson en faisant semblant de baver.
  - Tu es au courant que tu ne chuchotes plus du tout ? lui fait remarquer Fergus, soucieux de se faire bien voir.
  - Tu es au courant que je pourrais t'éclater ta tête de rouquin si tu m'adresses encore la parole ?
- réplique le batteur en faisant craquer les jointures de ses doigts.
- Liv, je peux rentrer chez moi, finalement ? murmure mon copain apeuré en s'écartant du chevelu.
  - Garde ta testostérone pour toi, Jackson ! rétorqué-je sans me démonter.

Le brun laisse tomber pendant que ses copains ricanent, mais Tristan, lui, m'adresse un regard étrange, perçant, entre la surprise et l'admiration. Comme s'il découvrait que je pouvais avoir du mordant avec un autre mâle dominant que lui.

- Mrs Lombardi a déjà réparti les rôles, se lance la fameuse Nicole par-dessus le brouhaha, en lisant les notes sur son calepin. Tristan, Drake, Liv et Ebony, vous êtes au bar de la piscine.
- Yes ! se réjouit bruyamment le grand blond en serrant le poing.
- Je préfère qu'on m'appelle Bonnie, suggère timidement mon amie en grimaçant.
- Est-ce que je peux échanger avec Drake ? tente Jackson, les sourcils froncés.
- Tu peux prendre ma place si tu veux, lui propose Tristan en haussant les épaules. Si ça peut m'éviter de me coltiner Sawyer toute la journée.

Nouveau sourire narquois dans ma direction. Nouveau clin d'œil insolent. Et nouveaux frissons dans ma nuque.

*Ne me cherche pas trop, Tristan Quinn...*

- Les rôles ne sont pas interchangeables, le contredit l'assistante. Elijah et Cory, ce sera le snack-bar en terrasse. Et Jackson et Fergus, vous vous occuperez du room service dans les chambres.
- Oh non pas lui, s'inquiète mon copain dont les racines des cheveux roux virent au rouge vif.
- Ça va bien se passer, le rassuré-je en chuchotant. S'il te touche, appuie sur l'alarme à incendie, OK ?
- Voilà vos uniformes, annonce Nicole, contente de faire diversion en réceptionnant un portant à roulettes des mains d'une autre femme. Les vestiaires des hommes sont déjà fermés, je n'ai que la clé de celui des femmes. Ça ne vous dérange pas de vous changer tous ensemble ? Il y a des toilettes si besoin. C'est par ici, nous indique-t-elle en montrant une porte avec un écriteau « Staff only ».

Après nous avoir ouvert les vestiaires féminins, tendu un uniforme à chacun et donné les dernières recommandations, Nicole s'éclipse, ravie de se débarrasser de nous pour reprendre son vrai travail.

Bonnie décide de garder sa jupe noire moulante craignant de ne pas rentrer dans celle du Lombardi puis file aux toilettes pour changer le haut. Les uniques toilettes, évidemment. Tous les garçons quittent spontanément leurs shorts pour enfiler le pantalon de costume noir qui leur a été attribué, en râlant sur la coupe trop cintrée – et les jambes trop longues pour Fergus, le plus petit de nous tous, filles incluses. Les tee-shirts volent aussi, remplacés par les polos couleur saumon – rebaptisée «

couleur vomis » par les copains très évolués de Tristan. Lui reste silencieux, au bout de la pièce, son pantalon de costume remonté sur ses jambes mais pas encore boutonné, laissant apparaître l'élastique gris de son boxer que je me force à ne pas regarder.

*Pourquoi un mec torse nu a toujours l'air aussi sexy ?*

*À moins que ce soit juste lui ? Lui et ses séances de muscu. Lui et son assurance désarmante à un âge où personne n'aime son physique.*

– Qu'est-ce qu'il y a, Sawyer, t'es trop timide pour te changer devant tout le monde ? me provoque-t-il en me fixant de loin.

– En sous-vêtements ou en maillot de bain, c'est vrai que ça ne change rien, essaie de me rassurer Fergus en faisant un dixième ourlet à sa jambe de pantalon.

– Quand j'aurai besoin de vos conseils, je vous demanderai ! j'aboie à mon tour.

Je les ignore tous les deux et me retourne face au mur pour enlever rapidement mon débardeur et enfiler le polo.

*Mais pourquoi Bonnie ne sort pas de ces putains de toilettes ?*

Je prends mon courage à deux mains et m'assieds sur un petit rebord pour dégager mes jambes de mon jean, sans rester plantée en culotte devant tout le monde. D'ailleurs, tout le monde s'en fout pas mal. Je crois que j'ai trop peu de formes ou une réputation trop sage pour intéresser les quatre musiciens. Debout, agités, ils forment une barrière mouvante et ajourée entre Tristan et moi, mais je le vois quand même observer mes jambes nues, suivre la ligne de mes orteils au haut de mes cuisses.

Il ne s'en cache pas une seconde et ne détourne même pas les yeux quand ils croisent les miens.

J'essaie de m'inventer un regard noir et réprobateur, mais il l'accueille avec un petit sourire en coin qui m'agace au plus au haut point. Et me déstabilise encore plus. J'enfile rapidement la jupe noire au logo du Lombardi en priant pour qu'elle n'ait pas l'air aussi courte sur moi que sur le portant. Raté.

Au moins, elle n'est pas aussi moulante que celle de Bonnie, mais assez droite et rigide pour ne pas risquer de se soulever.

– Putain, Liv Sawyer, on dirait que tu as dix ans de plus dans ton tailleur ! commente Drake, en riant amicalement plus qu'en me draguant. Waouh, Bonnie Robinson, t'es pas mal non plus, s'exclame-t-il en

se retournant vers ma copine, enfin sortie des toilettes, moulée dans le polo saumon dont elle a ouvert tous les boutons pour se faire un décolleté plongeant.

Et cette fois, il n'y a rien plus rien d'amical dans le regard du grand blond sur les seins généreux de ma meilleure amie, pas mécontente de l'effet qu'elle produit sur lui.

– Bon, vous vous êtes tous bien reluqués, on peut y aller ? ronchonne Fergus qui nage dans tous ses vêtements.

Tout le monde sort des vestiaires à la queue leu leu pendant que je remets mes sandales, penchée en avant. Tristan ferme la marche et je jurerais que sa main frôle mes fesses en passant. Je me redresse, prête à lui envoyer une pique – ou mieux, une sandale en pleine tête.

– T'es encore la dernière Sawyer, active ! chuchote-t-il dans mon dos avant de poser ses doigts sur mes hanches et de me pousser doucement pour me faire avancer devant lui.

Cet effleurement, aussi léger soit-il, me trouble encore plus que son regard sur moi il y a quelques minutes. Des flashes de notre soirée dans la loge du concert me reviennent, en même temps que des souvenirs d'autres caresses sur ma peau. J'accélère le pas pour rompre le contact et chasser ces images dangereuses. Puis Tristan me rattrape, me dépasse en me bousculant et rejoint les autres en lâchant sur un ton agacé :

– Trop lente, Sawyer !

– Trop con, Quinn ! répliqué-je sans réfléchir, avec le cœur en colère.

– Ça y est, le frère et la sœur remettent ça ! soupire Drake, amusé.

– Vous allez vous engueuler toute la journée ? nous demande Bonnie, en levant les yeux au ciel, juste pour abonder dans le même sens que le grand blond.

Je n'ai pas le temps de répliquer que Nicole revient pour nous expliquer le fonctionnement du pool bar : proposer des boissons aux clients de l'hôtel avant même qu'ils ne le demandent. Les servir sans qu'ils aient besoin de se lever. Ajouter les commandes sur le compte de leur chambre pour qu'ils n'aient pas l'impression de payer et mémoriser le numéro de ladite chambre pour qu'ils n'aient pas à le répéter. Et enfin, changer discrètement les serviettes de bain sur leur transat chaque fois qu'ils vont se baigner, pour qu'ils puissent vautrer leur corps trempé et dégoulinant de crème solaire sur une serviette propre et sèche.

*Le comble du luxe selon Sienna Lombardi.*

La matinée démarre plutôt calmement et j'ai le temps de me familiariser avec le nom des cocktails et le poids du plateau à ne pas renverser. Après quelques heures seulement, Tristan parvient à le porter haut, près de sa tête, en équilibre sur le bout de ses doigts, en virevoltant habilement entre les clients.

Et cette facilité m'agace autant qu'elle me fascine. Je me contente de porter le plateau à plat sur mon avant-bras, au niveau de ma taille, et de faire de tout petits pas en tirant sur ma jupe de ma main libre.

– Bouge, Sawyer, t'es sur mon chemin ! s'énerve Tristan quand les commandes s'enchaînent un peu plus

vite en fin de matinée.

- Le fils de la patronne a envie de faire du zèle, me moqué-je à voix basse pour le piquer au vif.
- Répète ça, me lance-t-il en s'arrêtant net à mi-chemin du bar et de la piscine.
- Et il a l'air de prendre plaisir à donner des ordres, en plus, continué-je en voyant que ça marche.

Comme sa mère, finalement.

- C'est quoi, ton problème ? vocifère-t-il en se rapprochant un peu plus près de mon visage.
- C'est toi, Tristan Quinn. Toi et ton attitude. Toi qui te crois tout permis. Touche-moi encore une fois les fesses et je te noie dans cette piscine, le menacé-je à voix basse.

D'une main jetée en arrière, il se frotte nerveusement les cheveux et cherche quelque chose à répondre, avec son souffle court qui balaye ma joue et l'odeur de son shampoing qui vient me chatouiller les narines.

- Tu as aimé que je te touche, Liv Sawyer, articule-t-il lentement, en ayant retrouvé son assurance.

Tu n'as même pas sursauté. En fait, tu n'attendais que ça. Depuis l'autre soir. Et tu es bien trop fière pour l'avouer.

*L'autre soir... Je croyais qu'on ne devait plus jamais en parler.*

Je crève d'envie de le gifler, là, devant tout le monde. Mais j'ai encore plus envie de mordre à pleines dents cette lèvre inférieure qu'il ne cesse de mordiller juste pour me provoquer, cette bouche si proche de la mienne, qui essaie de me tenter. Ma respiration s'accélère et ma poitrine se soulève bien plus vite que je ne le voudrais.

- C'est ta façon à toi de me l'avouer ? bredouillé-je enfin. Que tu as envie de me toucher ? Non, que tu ne peux pas t'empêcher de me toucher ? ajouté-je en me forçant à lui lancer un sourire joueur.

- Dans tes rêves, répond-il de sa voix grave, en me rendant mon sourire.

- Psst ! nous interrompt Sienna avec ce qu'elle croit être un petit bruit discret. Au travail, tous les deux ! nous ordonne-t-elle sèchement, dans un chuchotement proche du cri. Les clients attendent !

Je recule d'un grand pas, regarde autour de moi et espère ne pas trop rougir malgré la chaleur qui me monte aux joues. Je pourrais toujours mettre ça sur le compte des températures du mois d'août en plein milieu de la journée.

- Regarde où tu vas et arrête de me couper la route ! se remet à m'engueuler Tristan, avec un regard étrange et un coup de menton vers sa mère. Énerve-toi sur moi, murmure-t-il entre ses dents serrées.

- T'es chiant ! Occupe-toi de tes clients et laisse-moi les miens !

J'ai enfin compris qu'il fallait qu'on s'engueule devant ma belle-mère pour éviter d'attirer ses soupçons.

– Une caïpirinha et deux coupes de champagne ! improvise-t-il en direction du barman.

Tristan et moi partons dans deux directions opposées et je retrouve enfin un rythme cardiaque normal quand Sienna s'éloigne pour aller engueuler d'autres employés. En ce début d'après-midi, la terrasse de la piscine s'est bien remplie. Et j'ai comme l'impression que Drake et Bonnie ont décidé de bosser à mi-temps. Ça fait un petit moment que je ne les ai pas vus. Je vais m'occuper d'un client tout juste arrivé, mais je continue à observer mon « collègue » du coin de l'œil, sans pouvoir m'en empêcher. Il se fait draguer par un groupe de femmes au fort accent étranger et à l'âge indéfinissable.

L'une d'elles touche son bras musclé, serré dans la manche de son polo. Une autre trouve que la couleur saumon va très bien à son teint hâlé. Et une dernière lui demande si lui passer de la crème dans le dos fait aussi partie de ses attributions. Il décline poliment, sans jamais se départir de son sourire craquant. Et bizarrement, j'ai la soudaine envie de lancer mon plateau comme un frisbee en direction des trois dindes.

Pendant ce temps-là, mon client à moi – vieux et bedonnant, en peignoir et chaussons blancs, avec une unique mèche de cheveux gras rabattue sur son crâne rouge et luisant – me commande une orange pressée sans même m'adresser un regard.

*Et si je te la pressais directement sur ta tête d'œuf, gros naze ?*

*Mais pourquoi je suis énervée, moi, déjà ?*

J'essaie d'ignorer Tristan et d'apporter mon jus d'orange sans broncher, en regardant ailleurs. Le couple que j'aperçois, à peine dissimulé derrière le tronc d'un palmier sur la terrasse de l'hôtel, me fait trébucher : Drake et Bonnie en train de s'embrasser, ses mains à elle sur son petit cul plat à lui, ses mains à lui sur le postérieur développé de mon amie. J'ai à peine le temps de réaliser ce qu'ils font que mon verre se brise sur le sol, répandant le liquide orangé dans l'eau turquoise de la piscine.

Mon client s'agace en vérifiant qu'il n'y a aucune tache sur le peignoir qui ne lui appartient même pas et j'entends les trois dindes glousser au loin comme si un verre renversé pouvait avoir quelque chose de drôle. Tristan vient vers moi en courant, se baisse pour ramasser les morceaux de verre et ses biceps contractés achèvent de perturber mon cerveau en surchauffe.

– Ça va ? me demande-t-il de sa voix grave, en relevant les yeux vers moi.

– Oui, je peux le faire, pas la peine de...

– Vous allez m'apporter un autre verre ou je dois attendre que vous fassiez le ménage ?

s'impatiente le chauve au visage de plus en plus rouge.

– Vous aurez ce que vous voudrez quand vous le demanderez gentiment, lui balance Tristan, agacé.

– Je vous demande pardon, jeune homme ?

– C'est bon, je vais vous chercher une autre orange pressée, dis-je pour éviter l'esclandre.

Tristan marche derrière moi et m'arrête par le bras, me forçant à me tourner vers lui.

– C’est voir Drake et Bonnie qui te met dans cet état ? Ou c’est juste de ne pas pouvoir faire la même chose qu’eux ? me demande-t-il très sérieusement.

– Tristan, pas maintenant ! je lui réponds en tentant de dégager ses doigts serrés autour de mon bras.

– Tu n’avais pas dit que si j’essayais de te toucher encore, tu me noierais dans cette piscine ? me défie-t-il.

– Non, j’avais parlé de tes mains sur mes fesses, réponds-je à voix basse, incapable de m’en aller.

– Ça peut s’arranger, s’amuse-t-il, diablement sexy.

Ses paumes s’abattent sur mon fessier et poussent de toutes leurs forces, jusqu’à ce que je sois projetée dans la piscine. J’ai juste le temps de pousser un cri aigu avant de me retrouver sous l’eau. Je n’ai que des gros mots à la bouche en remontant à la surface et en entendant le rire tonitruant de Tristan. Puis Sienna se pointe en courant, l’air furieux, en criant dix fois « Tout va bien ! » pour essayer de rassurer ses clients médusés.

– Tristan, qu’est-ce qui se passe ? interroge-t-elle, les poings vissés sur les hanches.

– Il ne se passe plus grand-chose, maman. Je démissionne ! s’écrie-t-il en lançant son plateau vide dans les airs et en plongeant à son tour dans la piscine.

Je ne peux m’empêcher d’éclater de rire en voyant Sienna suivre le plateau des yeux, le regarder atterrir sur le transat d’une des trois dindes qui doit se lever pour échapper au projectile. Et je ne peux pas m’empêcher de fondre en voyant Tristan secouer ses cheveux trempés, se hisser sur le rebord de la piscine et me tendre la main pour m’en sortir, avec son polo mouillé moulant tout son torse.

*Putain de corps parfait, de sourire craquant, de regard sexy !*

*Putains d’interdits !*

Le soir même, nous sommes privés de sortie pour une semaine. Sienna tente de raconter la journée désastreuse à mon père, mais elle ne peut pas en placer une entre nos fous rires bruyants. Même le petit Harry crachouille la patte de sa peluche pour pouvoir rire aux éclats. Puis ma belle-mère va s’enfermer dans son bureau pour trouver de nouveaux serveurs disponibles dès le lendemain. En fin de soirée, mon père me serre contre lui en me chuchotant que je ferais mieux de rester dans l’immobilier. Et je monte me coucher, épuisée par toutes ces émotions, en réalisant que j’ai passé ma meilleure journée depuis mon arrivée dans cette maudite famille recomposée.

*Non, Tristan Quinn n’est pas et ne sera jamais mon frère.*

*Quant à savoir ce qu’il est ou ce qu’il sera pour moi... Mystère.*

## **8. À quoi tu joues ?**

Apparemment, « privée de sortie » inclut absolument tous les endroits où j’aime aller. À

l’exception de deux : l’agence immobilière de mon père – pour y travailler – et la maison de ma grand-

mère – pour éviter de rester à la villa où Tristan est aussi fait prisonnier.

Après la journée mémorable au Lombardi, on aurait pu se rapprocher, faire bloc ensemble, poursuivre cette complicité naissante ou simplement remplacer nos coups de gueule haineux par des fous rires nerveux. Mais non, ç'aurait été trop facile. Nos rapports se sont tendus à nouveau la semaine qui a suivi, comme si notre punition commune avait un double sens. Comme si l'enfermement ne devait pas seulement nous faire réfléchir à notre « comportement inadmissible et immature » pendant la mission pool bar – dixit Sienna – mais aussi et surtout à notre relation et à ses dérapages.

*Bien moins « immatures », les dérapages... Mais bien plus inadmissibles.*

– Betty-Sue, tu es là ? Hou ! Hou ! Y a quelqu'un ? appelé-je en arrivant dans la petite ferme délabrée qui lui sert de maison.

– Chhhht, je suis près du marais, me répond-elle doucement.

Je regarde dans la bonne direction et aperçois une main, juste une main, jaillir de derrière un buisson et s'agiter pour me dire d'approcher. Je retrouve ma grand-mère accroupie, le nez collé à un pélican en train de couver.

– Elle est venue faire son nid ici, chez moi ! murmure-t-elle avec les yeux brillants. Je savais bien que c'était une femelle ! Il y a deux œufs, regarde !

Betty-Sue me tire par le bras et me force à m'accroupir à ses côtés et à m'émerveiller avec elle. Je ne vois pas grand-chose, à part un monticule de brindilles, des fientes d'oiseau et un long bec orangé qui pourrait sectionner le nez de ma grand-mère à tout moment si elle s'approchait juste un peu plus près.

– C'est ça, la magie de la vie, petite. Parfois, il suffit juste d'y croire, murmure Betty-Sue en prenant mon visage dans sa main, de profil, pour venir écraser ma joue sur la sienne.

– Chuis pas chère que ça marche pour moi, bredouillé-je avec la bouche déformée par ce câlin forcé.

– Tu vas me raconter ça.

On marche toutes les deux en direction de la maison, avec une foule d'animaux sur nos talons.

Pendant que Betty-Sue s'installe dans son vieux rocking-chair sur le perron extérieur, je prends place sur l'espèce de banc suspendu qui grince en me balançant doucement. Des chiens se postent sous nos jambes en soupirant, des chats grimpent sur la balustrade ou les rebords des fenêtres près de nos têtes, et Filet-Mignon, le cochon nain, finit sur les genoux de ma grand-mère en grognant de plaisir. Une dizaine de paires d'yeux curieux me fixent, comme s'ils attendaient que je livre mon plus grand secret.

– Ils ne répéteront rien, me rassure ma grand-mère en écoutant mon silence.

– Je crois que Tristan est aussi indécis que moi. Un jour il me provoque, le lendemain il m'ignore.

On rit de la même chose, puis il m'envoie balader. Il regarde mes jambes, puis il s'empresse de les

critiquer. J'y comprends rien, Betty-Sue. Et je ne sais pas si je vais pouvoir le supporter longtemps.

– Les hommes ont besoin de temps, ma chérie, pour admettre qu'ils sont mordus. Et parfois d'un bon coup de pied au cul !

Nos rires sont interrompus par une sonnerie vieillotte en provenance de la maison, que j'ai du mal à identifier.

– Tu veux bien aller chercher le téléphone, Liv ? Sur le guéridon dans l'entrée. Personne ne m'appelle jamais, ça doit être un démarcheur qui veut me vendre des volets électriques ou une assurance-vie... Écoute bien comment je vais le recevoir ! s'amuse d'avance ma grand-mère.

Je tire le vieux téléphone à cadran qui est encore accroché à un fil, tend l'énorme combiné à Betty-Sue et colle ma tête près de la sienne pour entendre la conversation.

– À moins que vous vendiez des sex-toys, vous n'avez rien qui puisse m'intéresser, monsieur !

lance-t-elle avec un petit sourire coquin dans ma direction.

– ...

– Je vous ai coupé la chique ? Remarquez, il vaut mieux ça plutôt que je vous coupe la...

– Votre petite-fille, l'interrompt une voix métallique que je reconnais instantanément. Surveillez votre petite-fille. Liv Sawyer a de mauvaises fréquentations. Et son frère en fait partie.

Je me décompose, incapable de réfléchir, pendant que mes reins se trempent de sueur et que mon cœur me remonte dans la gorge.

– Ma petite-fille fait absolument tout ce qu'elle veut, se met à brailler ma grand-mère dans le combiné. Tout ce qu'elle veut, avec qui elle veut ! Espèce de moins que rien ! Si vous avez les hormones qui vous chatouillent, c'est votre problème, pas le sien ! Vous n'avez rien de mieux à faire que de vous occuper des fesses des autres ? Laissez celles de ma petite-fille tranquilles ! Elle n'a rien fait de mal ! C'est vous, le gros dégoûtant ! Même mon petit cochon est moins sale que vous et vos idées tordues ! Un branquignol, voilà ce que vous êtes ! Une couille molle qui se cache derrière son téléphone et qui...

La conversation coupe. Betty-Sue raccroche violemment le combiné sur le cadran que je tiens toujours entre mes mains tremblantes. Elle pose Filet-Mignon par terre, se sort maladroitement de son rocking-chair et vient me prendre dans ses bras. Pour que je puisse enfin éclater en sanglots pendant qu'elle me caresse le dos.

– Ça va aller, petite. Je suis sûre que ce n'est rien d'autre qu'un gamin. Un de ces idiots secrètement amoureux de toi et frustré que tu ne le remarques même pas. Je lui ai passé l'envie de recommencer, je crois...

– Mais pourquoi il appelle ici ?

– Parce qu'il s'ennuie !

– Mais comment il a su que j'étais là ? Tu crois qu'il me suit ?

Je me dégage doucement de son étreinte pour regarder aux alentours.

– Je ne sais pas, Livie. C'est peut-être juste une coïncidence. Après tout, c'est à moi qu'il voulait parler. Il ne se doutait peut-être pas que tu entendrais aussi.

– Si tu avais un téléphone normal, on aurait peut-être pu identifier le numéro !

– Si ce nigaud prend la peine de modifier sa voix, tu crois vraiment qu’il téléphonerait de chez lui ? Ou de son propre portable ? D’ailleurs, il n’appelle que sur les téléphones fixes, apparemment !

Il se sert sûrement de l’annuaire pour trouver les numéros. Sinon, il appellerait sur les portables, comme tout le monde ! Je suis peut-être une vieille hippie, mais je connais les trucs.

– Et s’il arrive à joindre mon père ? Ou ma belle-mère ?

– Je pense que s’il avait vraiment voulu le faire, il l’aurait fait il y a longtemps, tu ne crois pas ? Il cherche peut-être juste à te faire peur, chérie. Et il est hors de question qu’il réussisse ! déclare ma grand-mère en essuyant les larmes sur mon visage.

– Je n’ai aucune idée de qui ça peut être, Betty-Sue.

– Quand on est aussi jolie, aussi intelligente, aussi unique que toi, on attise forcément les jalousies.

Surtout dans une petite ville comme ça, poursuit-elle tristement en lissant mes longs cheveux du plat de la main.

– Mais je n’ai aucun ennemi ! Pour ça, il faudrait que j’intéresse des gens. Je passe totalement inaperçue depuis que je suis arrivée ici.

– Oui, mais pas depuis que tu es arrivée dans la vie de Tristan, lâche-t-elle comme si elle réfléchissait à haute voix. C’est peut-être dans son entourage à lui que tu fais des jaloux.

– Tu crois que ça pourrait être une fille ?

– Si un pélican femelle peut venir couvrir dans mon jardin, je crois bien qu’une femelle du genre humain est capable de tout.

– Bordel, je suis foutue.

Je vais m’asseoir sur la première marche du perron pour enfouir ma tête dans mes bras.

– Ton père et sa sorcière ne devaient pas partir en vacances au mois d’août ?

– Si, les deux dernières semaines. Ils s’en vont dans trois jours. Et j’espère que papa me laissera rester là.

– Ça te fera déjà quinze jours de répit, ma petite chérie. Et du temps pour réfléchir calmement.

*Et du temps pour être seule avec Tristan.*

*Même si c’est exactement le contraire de ce dont j’ai besoin en ce moment.*

Un bâtard hirsute vient poser sa grosse tête poilue sur mes genoux, avec ses yeux tristes en signe de soutien. Puis il se renverse mollement sur le dos en signe de « Gratte-moi le ventre, il n’y a pas que tes

petits soucis à toi, dans la vie. »

\*\*\*

– Liv, je te fais confiance, mais tu m’appelles au moindre problème, souffle mon père avant de m’embrasser sur le front.

– Tristan, tu as intérêt à ne pas me faire rentrer de vacances pour rien ! le menace sa mère tout en glissant son énorme valise à roulettes près de la porte d’entrée. Craig, tu m’aides ? Ah oui, poursuit-elle en se tournant à nouveau vers nous, je vous rappelle que votre punition ne sera levée que demain, ajoute-t-elle de son air perfide.

– Et je te rappelle qu’Harry vous attend dans la voiture depuis dix minutes, signale Tristan en leur ouvrant la porte pour leur indiquer la sortie.

– Ton insolence ne va pas me manquer, lui lance-t-elle avec un sourire forcé.

– Amusez-vous bien, tous les deux. Et pas d’excès ! recommande une dernière fois mon père avant de soulever la valise et de quitter la maison.

Il déteste quitter son agence, il déteste laisser sa fille et il sait qu’il ne va pas pouvoir fumer pendant les prochaines heures – entre le trajet en voiture et celui en ferry pour rejoindre les Bahamas.

Les vacances pour Craig Sawyer ressemblent à un calvaire. Ça me ferait presque de la peine de le voir partir sur une île paradisiaque avec sa femme, qui a sans doute choisi l’hôtel le plus luxueux de l’île.

*Avec un peu de chance, ils vont passer deux semaines à s’engueuler et rentreront séparés !*

*« Non, je retire ce vœu ! » dit le petit ange sur mon épaule gauche. « Trop tard ! » se marre le petit diable sur mon épaule droite.*

Je suis machinalement Tristan qui va ouvrir la fenêtre du salon pour faire de grands signes d’au revoir à son petit frère installé sur la banquette arrière. Harry lui répond en agitant la patte d’Alfred l’alligator derrière la vitre. Ce petit m’émeut, comme souvent, et je pourrais presque ressentir le pincement au cœur du frère aîné, étrangement silencieux à côté de moi. Mais je déchanté à la seconde même où il ouvre la bouche :

– À nous deux, Sawyer ! Je vais faire de ta vie un enfer.

Il me sourit de toutes ses dents blanches avant de refermer la fenêtre et de me pousser brusquement pour que je m’écroule sur le canapé.

– Ne me touche pas ! Et ne me touche plus jamais ! hurlé-je de rage en me relevant précipitamment.

– Ou sinon quoi ? Tu vas le dire à ton papa ? Oh, il n’est plus là, se moque-t-il avec une fausse moue chagrine.

– Continue tes gamineries tout seul, Quinn. Je vais chez Bonnie.

J'avance vers la porte d'entrée d'un pas vif, jusqu'à ce que sa voix grave s'élève.

– Tu ne peux pas. Elle est en train de se faire peloter dans la chambre de Drake.

– Ne parle pas de mon amie comme ça ! Et va trouver quelqu'un à peloter si ça peut te calmer !

– Tu parles de toi, là ? me demande-t-il sur un ton flegmatique, en avançant lentement vers moi, ses yeux bleus plissés, sa tête légèrement penchée et sa bouche qui ne sourit pas, pour une fois.

Aucune repartie ne me vient. Aucun mouvement de recul n'est commandé par mon cerveau. Rien.

Son audace et son assurance me paralysent comme toujours. Je ne sens rien d'autre qu'un picotement dans mon ventre, qui grandit à mesure qu'il avance. Et mon souffle un peu trop rapide quand il approche son visage du mien.

*S'il ose m'embrasser, je le mords !*

*Et s'il ne m'embrasse pas... je le tue.*

– Je n'ai pas envie de toi, Sawyer, gronde sa voix éraillée et profonde, qui a l'air de me dire exactement le contraire.

Puis il me tourne autour, lentement, sans jamais me quitter des yeux, avant de se détourner pour monter l'escalier en courant.

*Salopard...*

\*\*\*

Le soir même, après une journée passée à la plage avec Fergus et Bonnie, je suis en train de lire

dans ma chambre quand j'entends un gloussement féminin de l'autre côté du mur. Je ne savais même pas que Tristan était présent, encore moins qu'il avait de la compagnie. J'essaie d'imaginer la fille, brune ou rousse, mince ou voluptueuse. Peut-être Lana, son ex. Peut-être la « femme de sa vie numéro 16 ». Probablement encore une nouvelle. Je tends l'oreille pour découvrir ce que cache leur silence.

Et je ferme fort les yeux pour ne surtout pas les visualiser tous les deux. Je les rouvre aussitôt. C'est pire. Des souvenirs de boxer, de bosse, de mon bassin roulant sur le sien. Des sensations délicieuses.

Et une frustration qui me ronge. Je sors de ma chambre en claquant la porte le plus fort possible et je vais m'enfermer dans la bibliothèque au rez-de-chaussée. Une pièce calme et apaisante, isolée du reste de la maison, où je me réfugie parfois quand j'ai besoin de silence et de solitude, ou juste quand j'ai envie de lire, affalée sur le large et confortable canapé que je n'ai pas besoin de partager.

*En vrai, ce soir, je suis incapable de lire une ligne de plus, jusqu'à ce que mon esprit surchauffé s'endorme de lassitude.*

\*\*\*

Le deuxième soir, j'invite Bonnie à passer la soirée avec moi pour éviter de revivre ce grand moment de solitude. Enfermée avec elle dans ma chambre, je la laisse me tresser les cheveux pour «

avoir l'air un peu moins blanche ». Et je l'écoute me raconter tout ce qu'elle fait à Drake, tout ce qu'il lui fait à elle – et je ne peux pas m'empêcher de penser à tout ce que je ne ferai plus jamais avec Tristan. J'envie secrètement la liberté de ma meilleure amie, la simplicité de sa vie, la folie de ses premiers émois que je fais semblant de trouver inintéressants.

– Tu m'écoutes, Liv ?

– Oui, oui... Donc tu ne sais pas s'il te trouve trop grosse ou s'il adore ça ?

– Il est un peu froid quand on est dans la rue, tu vois. Mais quand on est chez lui, ouh là là, plus froid du tout ! Chaud, chaud, chaud !

Et la voilà qui se trémousse en s'éventant d'une main et en se tapant sur la fesse de l'autre.

– S'il a honte de toi, c'est un connard. Il ne te mérite pas, Bonnie.

– Pas la peine de sortir les grands discours, Porcelaine, il profite de moi autant que je profite de lui. Et j'en connais un autre qui profite de la vie, observe-t-elle en allant coller son oreille contre le mur mitoyen de ma chambre.

Elle l'a entendu aussi. Ce gloussement qui a repris. Peut-être même un peu plus aigu qu'hier soir.

Sans doute encore une nouvelle conquête. Qu'il la trouve trop maigre, trop grosse ou trop autre chose, il l'invite quand même dans sa chambre pour la faire glousser, gémir et soupirer. Et il fera semblant de ne pas la reconnaître dans la rue demain.

*Je le déteste, je le déteste, je le déteste !*

– Ça ne te fait pas bizarre d'entendre ça ? me demande Bonnie en prenant un air dégoûté.

– Je m'en fous, dis-je en haussant les épaules et en me concentrant pour ne pas rougir.

– Si mon frère devait faire ça juste à côté de moi, je crois que je...

– Ton frère a 14 ans et des bagues plein les dents !

– Ça ne l'empêche pas de...

Puis elle se met à mimer une chorégraphie explicite en bougeant ses hanches et ses sourcils en rythme.

– Vraiment ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Tout le monde n'est pas rentré dans les ordres comme toi. D'ailleurs, tu attends quoi pour en sortir ?

– Que tu finisses de tresser l'autre côté de ma tête pour ne pas avoir l'air d'une folle qui fera fuir tous les

mecs !

Mais ma meilleure amie préfère partir en me laissant mi-blanche mi-noire, après avoir reçu un texto de Drake qui s'ennuie dans sa chambre. Et je passe une nouvelle nuit presque blanche dans la bibliothèque, à passer mes nerfs sur mes tresses en les défaisant, puis à chercher comment mettre le feu à la maison sans qu'on sache que c'est moi.

*Au moins, ça le ferait sortir de sa putain de chambre !*

*Et sa nouvelle conquête aurait une bonne raison de crier !*

\*\*\*

Le troisième soir, après une nouvelle journée à éviter sciemment Tristan, je commence à regretter

ces deux semaines de vide intersidéral qui m'attendent : pas de job à l'agence immobilière, une meilleure amie bien occupée, un Fergus qui jardine la journée et s'écroule de fatigue le soir, et une grand-mère qui passe ses journées à regarder un pélican couver. J'aurais pu passer ces deux semaines sur une plage des Bahamas, à discuter avec mon père, à jouer avec Harry, à m'engueuler avec Sienna : ça aurait été relativement chiant mais, au moins, il se serait passé quelque chose. Secrètement, j'enrage que Tristan ne profite pas de cette période sans parents pour me tester, me chercher, me défier, me préparer les pires coups sans risquer de se faire punir. Et j'enrage encore plus d'avoir été assez naïve pour penser qu'il aurait envie de faire tout ça avec moi.

*Ça ou autre chose...*

Le troisième soir, donc, il ne se passe étrangement rien. Maison apparemment vide. Chambres silencieuses. J'hésite à entrer dans celle de Tristan pour fouiller. J'ai les doigts qui fourmillent d'excitation, la curiosité qui me démange et le cœur qui bat comme si je m'apprêtais à cambrioler une banque. Son antre. Là où toutes ces filles ont le droit d'entrer, sauf moi. Là où il ne m'a jamais emmenée. Là où il m'a toujours interdit de pénétrer, même quand on avait 15 ans et qu'on se détestait sans arrière-pensée. Ma main tremblante abaisse la poignée. Puis renonce. Je cours m'enfermer dans ma chambre et me laisse glisser le dos contre ma porte, essoufflée et honteuse. Pas parce que je n'oserais jamais lui faire ça. Pas parce que c'est mal, indiscret, ou que je ne supporterais pas qu'il me fasse la même chose. Mais simplement parce que je me trouve ridicule. Obsédée par un mec comme

je m'étais promis de ne jamais l'être. Hantée par des souvenirs torrides qui n'ont l'air d'exister que dans ma tête. Survoltée à l'idée de lui voler quelques secondes d'intimité, celle qu'il ne veut pas, ne veut plus partager avec moi.

*Fais chier ! Je ne me reconnais pas ! Et je refuse d'être cette fille-là !*

Après avoir regardé un film sur le home-cinéma du salon, après avoir englouti un tube de Pringles en guise de dîner, après m'être interdit de regarder par la fenêtre pour guetter le retour de l'autre enfoiré, je finis par aller me coucher en traînant des pieds. Il est minuit passé, je décide que c'est une heure acceptable pour terminer sa journée quand on a 18 ans, des parents absents et un tout petit reste de dignité. Plus tôt que ça, ç'aurait été un crime contre la jeunesse et la liberté.

J'ignore quelle heure il est quand je suis réveillée par les pires bruits que je connaisse : des rires, des gémissements, des soupirs. Je ne capte pas de voix féminine mais je sais parfaitement d'où ils proviennent. De la chambre d'à côté, celle où j'aurais dû entrer pour tout saccager. Ça m'aurait évité d'avoir à le faire au milieu de la nuit. Les sons s'intensifient et je n'entends bientôt plus que des «

bangs », le fracas rythmé d'un lit contre le mur, de plus en plus vite et de plus en plus fort.

Je sors de ma chambre, hors de moi, j'entre dans celle de Tristan sans frapper, en hurlant des phrases inintelligibles qui finissent par « pas bientôt fini ! », « m'empêche de dormir ! », « obsédé sexuel ! » et « moi aussi, je sais pousser des cris de bête sauvage ». Je m'arrête quand je ne trouve plus rien à lui dire et quand je réalise que je ne récolte rien d'autre qu'un fou rire. Tristan est seul, dans sa chambre, debout sur son lit, déplacé pour pouvoir le cogner contre notre mur mitoyen.

– Oh, désolé, je t'ai réveillée ? lâche-t-il entre deux éclats de rire gutturaux.

– Tu es le roi des connards, Tristan Quinn ! crié-je en commençant à lui jeter tout ce que je trouve sur son bureau. Un emmerdeur de première, continué-je en lui balançant un livre. Une enflure de 3 ans d'âge mental, lâché-je en même temps qu'une poignée de stylos. Un putain de manipulateur, hurlé-je encore plus fort en lançant une paire de ciseaux.

Il saute sur ses jambes musclées sans s'arrêter de rire et esquive les projectiles de quelques coups de reins, dans son boxer noir qui m'empêche de voir clair.

– Pas la lampe ! C'est mon père qui me l'a offerte, s'écrie-t-il en se jetant sur moi pour arrêter mon bras.

Je la repose, docile, mais tente de ne pas céder à son regard soudain sombre et angoissé. Et qui retrouve son bleu brillant et son air insolent quand il me murmure :

– Sympa le shorty...

– La ferme, Quinn, chuchoté-je à mon tour pour ne pas me laisser avoir.

*Pas tout de suite...*

– Tu as dû mal dormir, tes cheveux sont tout emmêlés, murmure-t-il, avec sa fossette creusée, tout en dégageant du doigt une longue mèche blonde qui me barre le visage.

– Ne me refais plus jamais un coup pareil, grondé-je à voix basse en ignorant son geste pour ne pas oublier les raisons de ma colère.

*Et de ma présence ici.*

– Tu en as mis du temps pour être jalouse, finit-il par grogner, à quelques centimètres de ma bouche.

– À quoi tu joues ? soupiré-je en luttant intérieurement pour ne pas l'embrasser en premier.

– Tu en as mis du temps, répète-t-il comme pour gagner quelques secondes. Il a fallu que je me tape deux soirées mortelles avec des filles qui ricanent pour un rien, ajoute-t-il avec son cruel sourire en coin.

Cette phrase, la goutte de trop dans mon cœur plein de larmes, me fait exploser à nouveau. Je le pousse violemment en arrière, claque la porte de sa chambre et cours me réfugier dans la mienne.

Pour qu'il ne me voie pas pleurer de rage. Et pour que le mur qui nous sépare fasse à nouveau barrière à nos jeux interdits.

*Je n'ai plus envie de jouer avec cet enfoiré.*

## **9. Action ou... action ?**

Ce samedi avait si bien commencé. Un marché aux puces avec Betty-Sue qui m'a donné des courbatures tant j'ai ri face aux stands loufoques des vendeurs. Une baignade dans l'océan, dans un petit coin désert, et l'eau turquoise pour moi toute seule. Un déjeuner tardif avec Fergus dont les mains sont couvertes d'urticaire – le pauvre est littéralement allergique à son boulot. Un après-midi relax avec Bonnie, au bord de la piscine du Lombardi, sans tornade italienne dans les parages. Et la perspective de retrouver le silence, le calme, l'intimité de ma grande demeure, après une journée bien remplie. Mon unique colocataire sortant tous les soirs depuis notre dernier clash, je suis seul maître à bord dans la maison familiale.

*Mon poids en pop-corn et un vieux film d'espionnage en streaming : ma définition d'une soirée réussie.*

*Si ce n'est les questions qui me taraudent... Où est Tristan ? Avec qui ? Et dans quelle position ?*

Bref, je file sous la douche dès mon arrivée, rassemble mes cheveux en bun après les avoir lavés, enfile mon pyjama trop grand et trop long en coton bio – mon seul achat au marché de ce matin, pour faire plaisir au tyran baba cool qu'est ma grand-mère – et descends au salon. À part les bips du micro-ondes, rien ne vient briser le silence qui m'entoure. Enfin, ça et les miaulements hystériques de la chatte fugueuse du voisin, qu'il serait grand temps de faire stériliser.

*Je hais les chats.*

Le saladier de pop-corn est vide, face à moi. Le générique de fin de *La Mort aux trousses* d'Alfred Hitchcock débute à peine et je m'assoupis déjà sur le canapé moelleux du petit salon. Une tortue géante du nom de Thor me rend visite dans mes rêves et tente de m'enseigner l'art du krav maga.

Et puis, aux alentours de minuit, le ciel me tombe sur la tête. Ou plutôt, un fût de bière me frôle dangereusement la tempe. J'ouvre les yeux et découvre deux abrutis tatoués qui s'amusent à se balancer l'objet de dix kilos comme s'il s'agissait d'un ballon de basket-ball, au risque d'exploser le crâne de la pauvre fille qui se trouve là. Moi. Je me lève d'un bond sans même leur demander ce qu'ils foutent ici, parce que j'ai déjà ma petite idée... L'esprit encore embrumé, je les vois mater mon pyjama sans formes et ricaner. Je me retiens d'étrangler les deux lourdauds, les plante sur place et croise trois filles trashy en shorts et hauts de bikinis dans le hall d'entrée. Elles me regardent de travers avant de passer leur chemin en faisant claquer leurs talons de douze. Envie de meurtre.

Trente secondes plus tard, enfin sortie du coaltar, j'obtiens la confirmation que mon affreux pressentiment est justifié. Je réalise que la musique fait trembler les murs de la maison. Qu'une cinquantaine de parfaits inconnus se trémoussent, s'allument, s'embrassent, s'engueulent sous mon toit. Que l'alcool coule à flots

malgré l'âge moyen des squatteurs – entre 18 et 20 ans, merci les fausses cartes d'identité. Et je finis par apercevoir sa gueule d'ange qui me fixe, depuis les escaliers d'où il admire ce spectacle, en totale jubilation. Ses foutus yeux bleus, sublimes et hypnotisants, qui m'inspirent tant d'antipathie – et tant de désir.

*Tristan Quinn, tu as vraiment organisé une putain de pool party chez moi, sans m'avoir prévenue ?*

De nombreux éclats de rire fusent lorsque les « invités » me découvrent, au milieu du hall, en habit de mormone, un chignon désordonné sur le haut du crâne, le regard hagard et les mâchoires serrées.

Pas de doute, je vais remporter le prix de la plus grande looseuse de la soirée.

Seule solution : la fuite. Je prends la direction des escaliers, bouscule deux ou trois bimbos au passage, ignore les tentatives de drague à deux balles d'un mec bourré, envoie chier Drake et Elijah lorsqu'ils tentent de m'offrir une bière et gravis les marches le plus vite possible. Évidemment, arrivée presque tout en haut, je m'emmêle les pieds et trébuche. Un bras musclé me récupère de justesse, m'évitant de mordre la poussière. Je lève les yeux sur celui qui m'enserme la taille. Tristan.

Je le repousse brutalement, murmurant pour que lui seul entende :

– Ne me touche pas ! Combien de fois je dois te le répéter ?

– Quoi, tu aurais préféré te péter le nez ? rétorque-t-il de sa voix grave, pas du tout impressionné par mon humeur de chien.

– C'est quoi, ce bordel, Tristan ? Tous ces gens ? Tu as conscience que tu ne vis pas seul, ici ?

Ma voix s'est brisée tellement son égoïsme me révolte. Face à moi, il recule d'un pas, s'ébouriffe les cheveux, l'air soudain mal à l'aise. Je crois rêver lorsque je réalise qu'il s'en veut. Au moins un peu.

– J'imagine que j'aurais pu t'envoyer un message, admet-il en fixant ma bouche.

*Arrête, Quinn...*

Nos regards se croisent, s'aimantant comme jamais. Malgré la foule qui nous entoure, le bruit et l'agitation, j'ai le sentiment que nous sommes seuls au monde. Et j'en viens à me demander quelle est cette force invisible qui nous torture. Comment expliquer qu'on se déteste un instant... pour se désirer si intensément le suivant ?

– Tristan, tu viens te baigner avec moi ? crie soudain une voix aguicheuse, en bas des escaliers.

– Ouais, bonne idée, chuchoté-je en m'approchant tout près de lui, pour que nos lèvres se frôlent presque. Tristan, va te baigner avec ton plan cul numéro 279 ...

Je pose ma main sur la rampe et m'apprête à monter les quelques marches qui me restent à gravir pour retrouver ma solitude. Mais Tristan me devance et atterrit au premier avant même que j'y mette un pied. À l'abri des regards, il me plaque contre le mur froid et grogne, à quelques centimètres de ma peau :

– Tu joues à quoi, Sawyer ? Tu me cherches ou tu fais ta jalouse ? Il faut choisir...

– Lâche-moi et va retrouver Lara Croft !

*Un bikini en cuir imprimé militaire, vraiment ?*

– Je fais ma vie, tu fais la tienne, tu te souviens ? murmure-t-il tandis que je sens son souffle chaud balayer mon visage.

– Comme si c’était hier. Mais fais-moi le plaisir de faire ta vie *ailleurs* qu’ici !

– Je suis chez moi autant que toi, sourit-il soudain, amusé par ma repartie.

– Toi oui, pas les dégénérés avec qui tu traînes !

– Pas faux, ricane-t-il. Et dis-moi, Sawyer ?

Ses yeux me parcourent, me donnant la désagréable impression d’être passée aux rayons X.

Désagréable ? Peut-être pas tant que ça...

Je déglutis difficilement avant de grommeler :

– Quoi ?

– Ce pyjama... C’est pour que je n’aie plus envie de te mater en douce ?

– Sale con ! lancé-je avant de m’échapper, tandis que son rire me parvient, même une fois la porte de ma chambre violemment refermée derrière moi.

Je sens mon cœur palpiter tandis que je me laisse glisser jusqu’au sol. Mais quand va s’arrêter ce cauchemar ? En bas, une succession de cris retentit et je devine que Tristan a été accueilli parmi les siens comme un roi. Je l’imagine en train de descendre une bière bien fraîche, de défier ses potes dans un pari stupide, de bouger son corps athlétique au rythme des basses et, enfin, de passer la main dans ses cheveux rebelles en cherchant dans la foule sa prochaine proie.

*En maillot de bain ultra sexy plutôt qu’en pyjama d’octogénaire.*

Des hurlements de joie s’échappent également du côté de la piscine. Depuis ma fenêtre ouverte, je peux à peu près tout entendre, surtout la bande de filles qui discutent avec un peu trop d’enthousiasme de la meilleure technique pour attirer « Tri » entre leurs cuisses.

*Parce qu’il fallait lui donner un surnom débile, en plus ?*

La force invisible s’empare à nouveau de moi et me fait agir de manière totalement irrationnelle.

Je me lève, me rends à mon dressing en me détachant les cheveux, m’empare de ma petite robe noire riquiqui et l’enfile en jetant mon pyjama à l’autre bout de la pièce. Inutile de porter un soutien-gorge : un tanga noir, des talons hauts et le tour est joué. Après une inspection dans le miroir, je file dans ma salle de bains. Blush, mascara, rouge à lèvres : la totale, comme Bonnie me l’a appris.

Cette fille, dans le miroir, ce n'est pas vraiment moi et pourtant... je ne peux m'empêcher de lui sourire.

*Titanium* résonne à fond dans toute la maison. Lorsque je descends les marches une à une – les talons aiguilles, première cause de mortalité des filles comme moi –, quelques regards pointent dans ma direction, curieux, étonnés.

*La looseuse en pyjama a fait du chemin, n'est-ce pas ?*

Je me rends jusqu'à la cuisine, attrape le gobelet de vin bas de gamme qu'on me tend et me plante face à la bande des cinq. Les Key Why. Jackson et Cory sifflent en me découvrant dans cette tenue, Drake mate un peu trop longtemps mes seins, Elijah s'attarde sur mes jambes et Tristan, de dos jusque-là, se retourne enfin. Ses yeux s'écarquillent un instant, frôlent chaque partie de mon corps puis se plissent, de mécontentement. La rockstar se force à regarder ailleurs, j'en ai la certitude, et pose brutalement son verre sur le comptoir.

– Les mecs, une partie de water-polo ? propose-t-il soudain, pour m'exclure de la bande.

– J'ai une meilleure idée, lancé-je en me plaçant au milieu du cercle. Une partie d'Action ou Vérité...

Je sirote mon verre lentement, insolemment. Tristan me fusille littéralement du regard, fourrageant dans ses cheveux de frustration. Quatre filles nous rejoignent, l'air un peu éméché.

– J'ai bien entendu ? Action ou Vérité ? On commence quand ? s'excite l'une d'entre elles.

– Drake, tu verras, je n'ai rien à cacher, ajoute une autre, avec une voix d'actrice porno.

– Jouez entre vous, on a autre chose à foutre ! s'énerve Tristan en faisant signe à ses potes de le suivre.

– Attends, je n'ai rien contre ce jeu, moi, glousse le grand blond en refusant de coopérer.

*Merde. Si Bonnie savait ce que je viens de provoquer, elle me tuerait !*

*Cela dit, Drake n'a pas besoin de mon aide pour se taper tout ce qui bouge.*

– Ouais, je suis partant, ajoute Jackson en mettant une main aux fesses de la petite rousse qui se dandine contre lui.

– On a plus 12 ans, les mecs ! s'impatiente le leader.

Il lève les yeux au ciel en croisant les bras derrière sa tête, signe de son énervement. Juste de quoi me laisser entrapercevoir ce foutu élastique de boxer. Et me déconcentrer.

– Non, on n'a plus 12 ans, mais on est toujours aussi cons ! se marre Elijah en m'attrapant par la main. Allons jouer dans le jardin.

– Lâche-la ! siffle soudain Tristan, d'une voix tellement rauque et menaçante qu'elle le surprend lui-même.

Ses yeux me croisent enfin, puis descendent sur ma main qui se trouve dans celle d'Elijah. Je la retire,

médusée par sa réaction violente. Je n'arrive même pas à distinguer si je suis troublée ou agacée qu'il se montre si possessif.

– Que ce soit bien clair, Liv est *off limit*, dit-il en se retournant vers chacun de ses amis, comme si je n'étais pas là. On ne dépasse pas les bornes avec elle.

– On ne touchera pas à ta demi-sœur, mec, le rassure Drake en lui tapant sur l'épaule.

– J'ai mon mot à dire ? intervient-je, choquée par l'étrangeté de la situation.

– Non ! Allons jouer à ce putain de jeu, malgré Tristan en m'attrapant par le bras. Et baisse un peu ta robe !

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Et puis toutes tes copines sont en bikini ! me rebellé-je en me libérant de son emprise.

– Ouais, mais toi, tu n'es pas comme elles, murmure-t-il avec une sincérité déconcertante.

*J'ai bien entendu, là ?*

Les quinze premières minutes, je rigole sincèrement, assise en tailleur à même le sol. Le mot «

action » est cité bien plus de fois que « vérité », mais tous les mecs se prennent des vents, les filles préférant s'amuser entre elles plutôt qu'avec eux.

Au bout de trente minutes, je commence à regretter d'avoir lancé ce jeu. J'ai dû embrasser une fille à la bouche barbouillée de gloss à la vanille, tenter une pyramide humaine avec mes quatre nouvelles *meilleures amies* et boire deux shots d'un alcool brun dégueulasse. Pendant ce temps, Tristan a passé son tour trois fois. Il ne m'a pas quittée des yeux une seconde. À un moment, son regard s'est aventuré tout en haut de mes cuisses et j'ai dû serrer les jambes, réalisant qu'il pouvait probablement apercevoir mon tanga. Mes joues sont devenues cramoisies, il a souri.

– Si tu ne joues pas, rien ne t'oblige à rester, lui lancé-je tandis qu'il s'étire d'ennui.

Un peu plus loin, les huit autres participants nous ignorent et se lancent un défi de taille. C'est à celui ou à celle qui s'enfilera un paquet de chips en un minimum de temps.

– Mais je m'éclate, me rétorque Tristan de sa voix rauque et provocante. Voyons, Liv, j'adore passer mes nuits assis dans l'herbe humide, à regarder des gens bourrés faire n'importe quoi.

– En tout cas, tu adores ça, me regarder *moi*, dis-je pour le défier.

– Évite de te faire des films, Sawyer, réplique-t-il, amusé, en décapsulant sa nouvelle bière. Je t'étudie, rien de plus. Tu es un spécimen étrange.

– Les compliments, c'est vraiment ton fort. Qu'est-ce qui a bien pu te rendre aussi *sympathique*, Quinn ? soupire-je. Ça doit être fatigant d'être en permanence supérieur aux autres, non ?

– Pas vraiment. Lassant, peut-être.

– Ce qui explique pourquoi tu as tant besoin d’être diverti. Une nouvelle fille par soir ? Par semaine ? Comment ça marche ?

– Pourquoi est-ce qu’on en revient toujours à ça ? sourit-il de son air de sale gosse. Tu as un problème avec le fait que j’ai une vie sexuelle, Sawyer ?

– Arrête de m’appeler Sawyer ! grondé-je en trépignant des pieds. Et…

Soudain, je réalise que l’agitation s’est tue, autour de nous, et que huit paires d’yeux nous observent. Un instant, mon estomac se contracte et je crains plus que tout qu’ils aient tous compris.

Ou du moins, ressenti quelque chose. Ma frustration. Mon envie de le gifler. De l’embrasser. De lui arracher ses vêtements pour me rouler dans l’herbe avec lui. Tristan doit se dire la même chose, puisqu’il se racle la gorge avant d’accepter la prochaine *action*.

– Ferme les yeux, lui ordonne Drake. Et devine laquelle des nanas vient t’embrasser.

Je me mords les joues, me cramponne au gazon et me retiens de réagir. Immobile, furax, je vois la petite rousse s’approcher des lèvres de Tristan et y déposer un baiser humide. Et bien trop long à mon goût.

*Cette colère en moi… Cette jalousie… Je n’ai jamais ressenti ça.*

– Poussin, finit-il par deviner en rouvrant les yeux.

– Gagné ! glousse-t-elle en levant les bras, fière de cet exploit qu’elle n’a pas accompli.

– Pourquoi *poussin* ? demandé-je soudain, d’une voix un peu trop sèche.

– Parce qu’elle en a un sur son corps. Tatoué ! m’explique sa copine.

– Là où seuls les bad boys ont le droit de s’aventurer, minauda la rouquine, ignorant que je suis à deux doigts de lui faire bouffer ses dents du bonheur.

*Encore une qu’il a sautée. Bien. Très bien.*

– Liv, c’est ton tour, me prévient Cory. Action ou… ?

– Vérité !

Tristan me lance un regard étrange, tout à coup. Comme s’il était particulièrement intéressé par ce qu’il s’apprête à entendre.

– Est-ce que tu te taperais l’un des Key Why ? me demande Drake.

– Non, j’ai mieux ! le coupe Jackson. Est-ce que tu te taperais Tristan, s’il n’était pas ton demi-frère ?

*Euh, comment dire ? Malaise.*

Les secondes défilent et les mots ne viennent pas. Les regards qui m’entourent semblent de plus en plus

insistants. Le batteur. Le bassiste. Le pervers. Lara Croft. Poussin. Je ne sais plus où donner de la tête. Et lorsque je croise les iris bleus de Tristan, je perds totalement pied. Mon cœur bat la chamade, je ne parviens plus à me contrôler. Les larmes me montent aux yeux, je m'en veux d'être aussi faible, aussi impressionnable, aussi perdue.

*Et d'avoir envie de répondre un immense et tonitruant OUI.*

– Bien sûr que non, répond Tristan à ma place, l'air aussi serein et arrogant que d'ordinaire. Vous l'avez choquée avec votre question débile, elle ne peut même plus parler !

Sur ce, il se lève et me tend la main, comme le ferait un gentleman. Un preux chevalier qui viendrait à la rescousse d'une damoiselle en détresse dans une robe trop courte et trop moulante, assise dans l'herbe et entourée de gens qu'elle ne peut pas piffer. Ses larges épaules me paraissent particulièrement protectrices et rassurantes, à cet instant. Ses yeux ne jouent pas. Il me sourit sincèrement, sans malice. Et pourtant, cette main tendue, je la refuse. Je me propulse sur mes pieds, enlève mes chaussures de minette et me barre sans demander mon reste.

Tristan et ses connards de meilleurs potes peuvent finir la nuit sans moi. J'ai assez donné, ce soir.

– Liv ! entends-je Tristan accourir derrière moi alors que je suis sur le point de passer la porte d'entrée.

Tous les fêtards se sont regroupés dans le jardin, désormais. La maison doit être vide et il me tarde de m'y barricader.

– Ne perds pas ton temps avec moi, Tristan, vraiment. Je n'ai plus envie de jouer. Je suis fatiguée.

– Je ne pensais pas qu'ils seraient assez cons pour te poser cette question, s'excuse-t-il à demi-mot en me fixant d'un air compatissant. Sincèrement.

– C'est moi qui leur ai donné l'idée du jeu, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, lâché-je avec un haussement d'épaules, en fuyant son regard. Il est plus de 4 heures du matin, je vais aller me coucher.

Lui aussi a l'air épuisé, tout à coup. Ses traits sont tirés, son regard moins affûté.

– Je ne vais pas tarder non plus, il faut juste que je fasse dégager tout le monde. Je vais leur dire qu'il n'y a plus rien à picoler, je crois.

– Ou que les flics sont en chemin.

– Qui les aurait appelés ? me sourit-il.

– Ta peste de demi-sœur, murmuré-je avant de rentrer à l'intérieur de la maison, en le laissant sur le palier.

\*\*\*

Ma chambre et mon lit ayant été *visités*, j'ai opté pour le grand canapé de la bibliothèque et son plaid en pilou. J'ignore quelle heure il est quand son corps vient se placer tout doucement derrière le mien. Je me réveille à peine et ne me rebelle pas. Son odeur m'entoure, sa peau m'effleure et, en quelques secondes,

je retrouve le sommeil.

*Le plus profond et le plus paisible depuis plusieurs semaines.*

Il est un peu plus de 11 heures lorsque j'ouvre l'œil. Je meurs de chaud sous le plaid. Le contact de la main de Tristan sur ma cuisse me fait bouillonner, mais pour une tout autre raison. Je me retourne le plus lentement possible pour l'observer. Non, décidément, Brad Pitt et Chace Crawford n'ont rien à lui envier. Cette peau si douce qui vous caresse, rien qu'à la vue. Ces cils infinis qui donnent de la sagesse à son visage insolent de beauté. Ce nez droit et fin qu'un chirurgien n'aurait pas pu mieux dessiner. Ces lèvres pleines et invitantes, qu'il me tarde de goûter à nouveau. Malgré les interdits.

– C'est bon ? Tu l'as prise, ta photo ? sourit paresseusement le squatteur, avant d'ouvrir les yeux.

*Son haleine sent la menthe.*

*Ce salopard est réveillé depuis bien plus longtemps que moi !*

– Il ne me semble pas t'avoir invité dans mon lit, hier soir, murmuré-je en vérifiant que ma robe n'a pas bougé.

– Ce n'est pas un lit, c'est un canapé.

– Gros malin.

– Petite peste.

Un duel de regards s'ensuit, je ne lâche rien malgré ma peau qui s'électrise rien qu'en repensant à sa main, toujours posée sur ma cuisse.

– Tu adores ça, que je te tiens tête, soufflé-je.

– Et tu adores ça, que je meure d'envie de t'enlever cette robe de crâneuse.

– Tu me préfères en jean, finalement ?

– Non, je te préfère sans rien.

Cette fois, je ne trouve rien à redire. Sa voix grave et profonde m'a mise K.-O. et lorsque sa main remonte le long de ma cuisse, frôle mon ventre, ma gorge et se perd dans mes cheveux, je décide de ne pas me demander où tout ça va nous mener. Je veux me laisser aller à mes envies les plus inavouables, à ce désir qui me tourmente depuis bien trop longtemps.

– Embrasse-moi, lui dis-je soudain, tout près de ses lèvres.

– J'ai cru que tu ne me le demanderais jamais, grogne-t-il.

Et sa bouche sur ma bouche. Et sa main qui me tire légèrement les cheveux, l'air de dire « c'est moi qui commande ». Et moi, méconnaissable, qui en redemande.

Il n'y a pas de fenêtre dans cette bibliothèque. Et une seule petite lampe est allumée dans un coin, diffusant une lumière chaude et tamisée autour d'elle, laissant le reste de la pièce dans une semi-obscurité. On pourrait être en pleine nuit ou en pleine journée, on ne verrait pas la différence. Et je perds toute notion du temps pendant ce baiser infini qui éveille tous mes sens.

Sa peau sent le gel douche à la noix de coco, sa langue a un goût de menthe et d'autres odeurs fraîches se mélangent dans mes narines : son shampooing, son déodorant masculin, la lessive sur ses vêtements. Tristan a pris une douche, il a apparemment changé de tee-shirt et de boxer. J'ignore quand. Et j'ignore surtout ce que ça signifie. Est-ce qu'il avait envie de sentir bon pour moi ? Est-ce que c'est une simple habitude de mec qui prend soin de lui ? Est-ce que...

– Ne réfléchis pas, Liv Sawyer, m'interrompt-il. Je t'entends réfléchir d'ici, murmure sa voix rauque près de ma bouche.

– Ce n'est pas ce que tu crois, réponds-je en glissant ma cuisse le long de sa jambe nue.

– Arrête-moi si tu veux m'arrêter, soupire-t-il en promenant ses doigts sur la peau fine sous ma cuisse, tout près de mes fesses.

– Ne t'arrête pas...

– Redemande-le-moi, Liv.

– Embrasse-moi. Embrasse-moi encore.

Dans la douce pénombre, je vois Tristan dévoiler ses dents blanches et brillantes en souriant. Puis il se mord la lèvre, la laisse glisser lentement vers le bas, humide, charnue et provocante, et j'observe cet infime mouvement comme si c'était la chose la plus sensuelle que j'avais jamais vue de ma vie. La fameuse lèvre inférieure vient s'immiscer entre les miennes, soulever ma fine lèvre supérieure, avec une langueur infinie, remplie de désir, et c'est la première fois que je trouve nos bouches si parfaitement mêlées, idéales l'une pour l'autre, comme si quelqu'un les avait dessinées juste pour qu'elles puissent s'embrasser. Aucun baiser ne m'a encore fait cet effet. Et je n'ai jamais ressenti une telle évidence, une telle certitude...

– Tu peux encore m'arrêter, soupire Tristan en quittant mes lèvres mais en rapprochant légèrement son corps du mien.

Ma jambe relevée sur son bassin a remonté ma robe. Et son érection, coincée dans son boxer, vient frôler mon tanga en m'arrachant un gémissement.

– Je sais ce que je veux, déclaré-je en posant ma main sur sa joue pour le forcer à me regarder droit dans les yeux.

– Je ne veux pas que tu puisses le regretter. Je ne veux pas que tu te sentes forcée. Ou que tu le fasses pour me prouver quoi que ce soit. Je ne veux pas être ce mec-là.

Sa voix grave, étouffée, me fait frissonner. Et son regard pénétrant me désarme. Je le trouve bouleversant de sincérité. Et maintenant qu'il a jeté sa main en arrière pour s'ébouriffer les cheveux –

comme il le fait souvent quand il est nerveux –, j’ai l’impression qu’il pense avoir rompu le charme de l’instant, avec ses phrases pleines d’inquiétude et de respect pour moi. Mais il n’imagine pas à quel point il me séduit, aussi, comme ça. À quel point il est attirant quand il se montre vulnérable, enfin.

– Merci, soufflé-je en allant arrêter ses doigts agités derrière son crâne. Merci d’être aussi attentif, aussi respectueux... Mais là, dis-je avec un petit sourire coquin, en ramenant sa main sur ma cuisse, j’ai envie que tu me respectes un tout petit peu moins.

– Tu es... imprévisible, Liv Sawyer.

Il me rend mon sourire, avec une nouvelle étincelle dans ses yeux bleus.

– Et je suis sûre de moi, insisté-je en lâchant ses doigts pour aller frôler la bosse de son boxer. J’ai envie de toi, susurré-je enfin à son oreille.

Tristan émet un soupir viril qui ne fait qu’augmenter mon désir. Sa main soulève encore un peu ma robe et empoigne ma fesse. Je défaille face à ce geste à nouveau assuré, à nouveau passionné. Et j’oublie tout. La bibliothèque. La maison familiale. L’heure qu’il est et qui nous sommes, l’un pour l’autre.

Tout ce que je vois, c’est un garçon de 18 ans, à qui j’en donnerais facilement cinq de plus, d’une beauté à couper le souffle et d’une sensualité à m’en donner le vertige. Qui a dans les mains, dans le regard et dans chacun de ses gestes autant de douceur que de sex-appeal. Lui, allongé de profil sur ce canapé, dans un tee-shirt noir près du corps et un boxer dont j’ignore la couleur. Lui et moi, toujours vêtue de ma robe moulante et riquiqui, remontée sur mes hanches, révélant mon tanga brûlant de désir.

Le plaid sous lequel nous avons dormi, sagement enlacés, et sous lequel nous cachons encore nos corps agités, maintenant que nous ne dormons plus du tout, ce plaid devient insupportable de chaleur.

Tant pis pour ma pudeur. Je tente de m’en débarrasser du bout du pied, Tristan m’aide à le faire descendre sur nos jambes et il finit par tirer dessus d’un grand geste pour le laisser échouer au pied du canapé.

Comme le reste de son attitude, ses mains se font impatientes, se fauillent dans mon dos pour faire glisser ma fermeture éclair. J’en profite pour remonter son tee-shirt sur ses flancs, caressant sa peau au passage et m’électrisant le bout des doigts. Il se soulève un peu et m’aide à faire disparaître son tee-shirt par-dessus sa tête. Je fonds littéralement en le retrouvant, les cheveux tout décoiffés et son torse nu, dévoilant tous les muscles que je me languissais de toucher.

Je baisse les yeux pour distinguer ses épaules rondes, le biceps de son bras contracté, ses pectoraux légèrement dessinés, ses abdominaux plus marqués, et je le vois. Enfin. Le boxer. Noir.

Avec un élastique blanc. C’est ma combinaison de couleurs préférée. Le blanc ressort si bien sur sa peau bronzée que c’est un appel au crime. Une petite voix, suave et envoûtante, qui me dit « Viens voir par ici... C’est là que ça se passe ! ». Mon esprit s’évade, surchauffé, et me fait oublier que je n’ai pas mis de soutien-gorge, hier soir, quand j’ai choisi ma tenue la plus audacieuse de tout mon dressing.

Tristan n’en revient pas non plus et son regard pétille quand il découvre mes seins nus. Je ne l’ai pas senti faire glisser les manches de ma robe sur mes bras. Je ne l’ai pas vu me déshabiller à moitié, trop

obnubilée par l'urgence de faire disparaître ses vêtements à lui. Ou d'imaginer ce qui s'y cachait.

Je reviens me fixer sur son visage, son air à la fois curieux, joueur et habité. Je suis le mouvement de sa main qui frôle ma joue, ma mâchoire, descend lentement dans mon cou et vient arrêter sa course sur mon petit sein. Sa paume agace doucement mon téton, il sourit en m'entendant gémir. Il le fait rouler entre deux doigts pour me rendre plus folle encore. Je ne sais pas si c'est agaçant ou tellement bon. Je crois que j'adore ça. Mais je l'oblige à arrêter en plaquant ma main sur la sienne. Et je crois que j'aime encore plus quand il malaxe fermement mon sein. Ça me donne l'impression qu'il n'est pas si petit. Et Tristan a l'air d'adorer ça aussi.

Tout à coup, il enfouit son visage dans mon cou, sa bouche me couvre de baisers mouillés et enflammés, ses dents mordillent ma peau fine, sa main se perd dans mes cheveux désordonnés et son corps s'abat sur le mien. Il me plaque sur le canapé, mon dos brûlant contre le cuir encore frais, et me grimpe dessus.

– Tristan Quinn, est-ce que tu sais à quel point tu es sexy, torse nu ? Oui, bien sûr que tu le sais, murmuré-je en souriant face à sa mine fière de lui.

– Ce que toi, tu ne sais pas, Liv Sawyer, c'est à quel point j'aime tes petits seins, me répond sa voix grave avant que sa bouche parte à la découverte de ma poitrine.

Cette petite poitrine qui me complexe tant, face à la plupart des autres filles de mon âge, tellement contentes de se mettre en bikini à la moindre occasion. Ces petits seins que j'ai toujours fait semblant de trouver pratiques, pour pouvoir sauter, courir et surtout pour ne pas attirer l'attention des garçons.

Sauf aujourd'hui. Mes petits seins blancs sous ses mains bronzées à lui. Mes tétons clairs et durcis entre ses lèvres, qui me donnent des sensations inouïes. Je trouve tout ça parfait. Et je suis surprise de la nouvelle évidence qui balaye tous mes doutes, toute ma timidité, toute mon inexpérience.

*Et surtout, tous les interdits...*

Un désir puissant perce entre mes cuisses et ma curiosité se rappelle à mon bon souvenir, aimantant mes mains sur le boxer noir. Je joue avec l'élastique blanc, glissant mon index entre le lycra et la peau de Tristan. J'en ressors pour laisser glisser mes doigts sur la bosse grandissante. Je la délaisse pour aller vérifier la fermeté de ses fesses, rondes et musclées comme le reste, que je prends plaisir à caresser. Pendant ce temps, lui retrouve le chemin de mes cuisses et se fraie un passage sous mon tanga. Le tissu quitte ma féminité, remplacé par des doigts experts, incroyablement doux, exactement où j'ai envie qu'ils soient. Ses caresses me donnent le tournis, je me mords les lèvres pour ne pas gémir trop fort. Puis je délaisse son fessier bombé pour revenir devant, sur ce boxer qui m'intrigue tant. Essoufflée par le plaisir qu'il me donne, stimulée par celui que j'ai envie de lui donner, je fais glisser lentement le tissu noir sur ses hanches, étonnée de ma propre audace, et je laisse son sexe en érection se révéler à mes yeux fascinés.

– Si tu crois que je ne te vois pas gagner du terrain, gronde Tristan en se redressant, le regard amusé.

– Qu'est-ce que tu attends ?

Mon sourire effronté vient le défier. Ses yeux bleus se mettent à briller dans la pénombre. Et quelque chose pétille dans mon ventre quand il me soulève légèrement, sans jamais me quitter du regard, pour

faire glisser ma robe sous mes fesses.

– Encore, l’invité-je à me dénuder, en ne sachant plus ce qui m’arrive.

Ses longs doigts délicats s’emparent de mon tanga, le roulent lentement le long de mes cuisses jusqu’à mes chevilles et m’en libèrent. Tristan observe ma nudité, les lèvres à peine entrouvertes, et passe sa main dans ses cheveux comme s’il ne s’attendait pas à ça. Bizarrement, je ne crains pas son regard sur moi, ni les mots qui s’apprêtent à sortir de sa bouche quand il prend sa respiration.

– Tu ressembles à une femme, Liv Sawyer.

– C’est ça, ta révélation ? émets-je avec un petit rire troublé.

– Non, mais... Pas juste une jolie fille, je veux dire..., hésite-t-il comme je l’ai rarement entendu chercher ses mots. Une femme...

– Figure-toi que j’en suis une, souris-je avant de le tirer par la nuque pour qu’il s’allonge à nouveau sur moi.

Sa bouche percute ma bouche dans un nouveau baiser passionné. Son torse s’écrase sur mes seins, son ventre sur le mien, nos peaux s’aimantent et nos bassins s’épousent comme s’ils étaient faits pour s’entendre. Pour se toucher. Pour s’imbriquer. Cette nouvelle sensation d’évidence, de perfection, me coupe le souffle et fait disparaître mon sourire. Je sens son érection frotter sur mon clitoris déjà excité. Je sens la chaleur de son corps irradier dans le mien. Et je ne peux pas m’empêcher d’écarter les jambes pour en demander plus.

– Tristan, soupiré-je, incapable d’en dire davantage.

– Ne bouge pas, murmure-t-il comme s’il m’avait devinée.

Il se lève, fait quelques pas dans la bibliothèque obscure, m’offrant le spectacle de son corps en mouvement, nu et terriblement sexy, avant de sortir de mon champ de vision. Quand il revient, c’est un préservatif à la main, dont il déchire l’emballage avant de s’occuper du reste. Je ne sais pas si j’aurais su le faire. Mais je suis heureuse d’avoir franchi cette étape sans mourir de honte ou de maladresse. Et je le remercie silencieusement d’être aussi naturel, aussi confiant, le parfait équilibre d’assurance et de douceur, de maîtrise de lui et d’attention pour moi.

– Tu es toujours aussi sûre ? chuchote-t-il à mon oreille en me donnant des frissons.

– Viens...

Tristan s’allonge tout doucement sur moi, embrasse ma peau partout où elle est à sa portée, sur mon épaule, dans mon cou, sur mes petits seins pointés vers lui, au creux de mon coude et jusque dans la paume de ma main. Je glisse mes doigts dans ses cheveux en bataille, approche son visage du mien et l’embrasse comme si c’était la première fois. Redécouvrant la douceur de ses lèvres, la menthe sur sa langue, la fougue de chacun de nos baisers.

J’écarte à nouveau une jambe que je remonte le long de sa cuisse musclée. D’une main, il guide son sexe à l’entrée du mien, je sens des frôlements divins qui m’excitent au plus haut point.

– C’est toi qui décides, Liv, souffle sa voix douce et grave.

Je prends son visage entre mes mains, me noie dans ses yeux bleus incandescents, soulève à peine mon bassin qui n’attend que lui... et je le laisse faire. D’un battement de cils, je lui dis que je suis prête. D’accord pour m’offrir à lui. Mais incapable de faire le dernier pas. Je ne distingue plus rien dans ce mélange d’appréhension et d’urgence, de pudeur et de fièvre, de crainte et d’excitation.

Toutes mes émotions s’enchevêtrent.

Comme s’il avait deviné mon trouble, Tristan reprend la main et m’emmène avec lui. Là où je ne pensais jamais aller. Pas ici, pas maintenant, pas avec lui.

*Non. Là où je rêve d’aller. Avec aucun autre que lui. Voilà la vérité.*

Lentement, son sexe glisse en moi, fort mais patient, à la fois si dur et si doux. J’ignorais que douleur et plaisir pouvaient être si proches. J’ignorais qu’il existait une réponse aussi vive, aussi brute, aussi parfaite à mon désir. J’ai l’impression de basculer dans un tout nouvel univers de sensations. Et j’en ai le vertige. Tout en moi vibre sous son corps qui vient d’entrer dans le mien. La moindre de mes cellules explose. Cette percée dans mon intimité me brûle et me comble d’un plaisir si fort que ma tête se renverse en arrière. Peu à peu, une vive chaleur envahit mon corps, je m’ouvre à Tristan, si sensuel et si tendre dans ses mouvements. La douce brûlure se transforme en une caresse intense et profonde qui me fait perdre pied. Le bas de son ventre frotte à un rythme lancinant contre mon clitoris qui s’enflamme et je sens l’orgasme poindre sans savoir d’où il vient.

Mes mains cherchent quelque part où s’accrocher mais ne peuvent se contenter du rebord du canapé. Elles parcourent dans l’urgence ses fesses rebondies, ses biceps tendus, ses épaules contractées, sa nuque à la peau brûlante, toutes les parties de son corps que j’ai apprivoisées, que j’aime tant toucher, ses muscles qui roulent sous sa peau bronzée, toutes ses forces qui m’entourent, me retiennent, me transcendent. Et je laisse la vague de plaisir me submerger, m’envelopper. Et tout mon corps se met à tourbillonner entre les bras de Tristan qui me serrent. Et tout mon cœur s’abandonne à cette évidence, presque trop belle pour être vraie.

Nos corps nus se décollent enfin et tombent du canapé, lentement, pour échouer sur l’épais tapis de la bibliothèque. Nos yeux émerveillés fixent le plafond en silence. Seuls nos souffles saccadés se répondent dans la pénombre. Et il me semble qu’aucun de nous n’est capable de parler, de bouger, de se regarder. Mais Tristan brise le mur invisible entre nous. Sa main cherche la mienne à tâtons. Et, tout doucement, il entremêle nos doigts.

*Pour la première fois.*

## **10. Le mot de trop**

– Tu penses que l’un de nous va retrouver la parole, un jour ?

– Tu viens de le faire, Sawyer, murmure-t-il avec un sourire au coin des lèvres.

Le plaid cache juste ce qu’il faut de notre nudité. Allongé à même le sol, sur le tapis orangé, Tristan continue à fixer le plafond. À quelques centimètres de lui, tournée de profil, le cœur en ébullition, je

l'observe en retenant les milliards de questions qui me traversent l'esprit.

*Est-ce qu'on vient vraiment de coucher ensemble ?*

*Est-ce que ça va tout changer entre nous ?*

*En bien ? En mal ?*

*Est-ce qu'on a définitivement gagné notre billet sans escale pour l'enfer ?*

*Est-ce qu'il a enfin eu ce qu'il voulait et s'apprête à me rejeter comme la plupart des mecs le feraient ?*

*Est-ce que c'est normal, cette drôle de sensation entre mes cuisses ?*

*Est-ce qu'il a compris qu'avant lui j'étais... vierge ?*

Il faut que j'arrête de tourner en rond. Je mets un stop à mes divagations mentales et tente de reprendre le dessus. Le contrôle. En laissant émerger les premiers mots qui me passent par la tête :

– Tu es... différent.

– Différent de quoi ? me demande-t-il en se tournant doucement vers moi.

Dans sa voix rauque, je décèle une once de curiosité. Dans son regard bleu, son habituelle intensité.

Tristan appuie sa tête sur son bras replié, je ne peux m'empêcher de fixer son torse nu et musclé.

– Différent de la façon dont je t'imaginai, dis-je en me replongeant dans ses yeux.

– On appelle ça des préjugés, je crois.

– Coupable, soufflé-je.

Il est si près de moi que l'envie me revient. L'embrasser. Sentir ses lèvres chaudes et charnues contre les miennes. Ses mains parcourir ma peau nue. Son souffle faire renaître les frissons.

– Je ne te pensais pas aussi *doux*, fais-je en rougissant.

– Tu croyais quoi ? Que j'allais te sauter dessus comme un sauvage ?

Son regard m'évite à nouveau. Il se mord la lèvre inférieure. Je baisse les yeux sur ses doigts qui jouent avec les fils du plaid, comme s'il était aussi troublé que moi.

– Je ne sais pas, avoué-je. J'ai une expérience limitée avec les mecs, mais pas forcément positive.

– Ton premier..., hésite-t-il presque, c'était Kyle ?

On fait tous des erreurs. La mienne s'appelait Kyle Evans. Un mec du lycée, un peu plus vieux à force de redoubler, que j'ai fréquenté l'année dernière pendant quelques semaines, avant de réaliser à qui j'avais

à faire. Il était mignon et je m'ennuyais. Sortir avec lui, c'était sortir de mon quotidien sans grand intérêt. Le problème, c'est que s'il me traitait comme la huitième merveille du monde en public, il n'avait rien à me raconter ni à m'offrir une fois le rideau tombé. Rien, à part des propositions lubriques et incessantes. Un beau spécimen de mec populaire et sans neurones, qui a cru bon de me mettre chaque jour un peu plus la pression pour que j'atterrisse dans son lit. Ce qui m'a encouragée à me barrer en courant, bien entendu.

– Il était mon premier vrai flirt, oui, réponds-je à un Tristan plus concentré que jamais. Comment tu le sais, pour lui et moi ? Tu étais au pensionnat.

– Drake, m'explique-t-il sommairement. Kyle était ton premier *tout court*, aussi ?

– Tu veux dire le premier mec avec qui j'ai couché ?

*Je rêve ou cette idée a l'air de le déranger ?*

– Oui, grogne-t-il en se massant la nuque.

– Alors non.

– Non ? répète-t-il, perplexe.

– Non.

– Liv, c'était qui ton premier ?

Je hausse lâchement les épaules, comme si ça n'avait aucune importance. Pourtant, c'est tout le contraire. Mon premier, c'était lui. C'était Tristan.

Il y a une heure, j'étais encore vierge. Et je n'aurais pas pu rêver mieux pour une première fois.

*À un mot près, dirait la voix métallique : « Inceste ».*

– Réponds-moi, Liv, insiste-t-il doucement en me forçant à croiser son regard.

– Tu le sais, murmuré-je.

Ses yeux m'interrogent, puis s'écarquillent. Ses cils sont si longs qu'ils balaient ses paupières. Je me concentre sur ce détail pour lutter contre mes larmes qui montent. Les émotions se mélangent à nouveau, menaçant de me submerger.

– Liv ?

*Comment une voix peut-elle être si grave et si tendre à la fois ?*

– Hmm ?

– C'était moi, ton premier ?

– Tu ne t'en es pas rendu compte ? Du tout ? Tu étais si doux, soufflé-je.

– Putain, Liv, chuchote-t-il en m’entourant de ses bras.

Puis il s’écarte, gêné par son élan de tendresse.

– Salopard d’Evans !

– Quoi ?

Je le regarde se lever dos à moi, en laissant le plaid bien en place sur mon corps nu. Sous mes yeux, ses fesses musclées disparaissent sous son boxer, puis c’est au tour de son tee-shirt de me voler sa peau. Mais je ne fais déjà plus attention à ça, j’essaie plutôt de comprendre le désastre qui est en train de se produire.

– Tristan, pourquoi est-ce que tu es si énervé, tout à coup ?

– Ce connard a raconté plein de saloperies sur toi.

– J’ai couché avec lui dès le premier rencard et je suis une bête de sexe, c’est ça ? ironisé-je pour détendre l’atmosphère.

– Tu trouves ça drôle ? me lance-t-il, furax. Ça ne te dérange pas qu’il te salisse, comme ça ?

– Tristan…

– Je vais lui refaire la face, gronde-t-il d’une voix que je n’ai jamais entendue.

– À quoi bon ? Toi et moi, on sait que c’est faux !

– Il mérite largement que je le démonte.

Tristan serre les poings et je réalise qu’il ne plaisante pas.

– Ne fais pas ça ! Pas pour moi ! m’écricé-je en enfilant à la va-vite ma robe noire de la veille.

– Alors je vais le faire pour moi, me prévient Tristan, sans ciller.

Son regard est d’une telle intensité qu’il me désarme. Face à moi, il paraît immense, dangereux, prêt à tout.

– Tu ne sortiras pas d’ici !

Je file à toute vitesse en direction du grand hall, puis de la porte d’entrée.

J’attrape la clé qui se trouve sur son crochet et tente de la glisser dans la serrure, mais c’est déjà trop tard. Tristan me suit de tellement près qu’il me l’arrache des mains sans aucune difficulté.

Impossible de l’enfermer. Sur la rambarde des escaliers, il attrape son jean qui traîne là et l’enfile d’un geste. Puis il met ses pompes et revient vers moi.

– Tu ne m’arrêteras pas, Liv. Rien ne m’arrêtera. Pas après ce qui vient de se passer, me souffle-t-il en

me poussant contre le mur. Toi, tu restes là, tu ne bouges pas.

– Et je suis censée faire quoi ? lui hurlé-je soudain dessus. Attendre que tu finisses en taule, juste pour sauver mon honneur ?

– En taule ? répète-t-il avec un demi-sourire, en s'appuyant contre le mur. Je vais être bien plus discret que ça, Sawyer.

*Et le provocateur est de retour !*

– Ne me laisse pas ici ! Pas après ce qu'on a fait ! le supplié-je presque, luttant contre mes larmes.

Qu'est-ce qui a changé en dix minutes ? C'était si bien, avant...

– Il y a dix minutes, j'ignorais que je t'avais pris ta virginité, souffle-t-il en penchant sa tête en avant.

– Tristan..., susurré-je, la gorge serrée. C'était parfait.

Silence de mort.

– Evans doit payer, grommelle-t-il soudain en s'arrachant du mur.

Je viens de mettre ma fierté de côté, de me dévoiler et voilà tout ce qu'il me répond. La porte d'entrée claque si fort que les murs tremblent, après son départ. Un sanglot me secoue, suivi d'un cri de rage.

– Tu regrettes tant que ça d'avoir couché avec moi ?

Évidemment, Tristan ne m'entend pas. Il est déjà trop loin, trop accaparé par sa mission, trop indifférent à mes larmes. Pourtant, j'aurais juré que quelque chose avait changé en lui. Qu'il avait ressenti la même chose que moi, au battement près.

Je jette un coup d'œil à ce qui m'entoure. La maison est dans un sale état. Des bouteilles d'alcool et des gobelets renversés jonchent le sol, les tables, même les rebords des fenêtres. La pool party a laissé des traces.

*Et je ne suis pas sa seule victime.*

Et soudain, je réalise. Je ne suis *PAS* une victime. Ce qui s'est passé, je l'ai voulu, désiré, autant que lui, si ce n'est plus. Et ce que Tristan s'apprête à faire, je peux y mettre fin si j'y mets assez de volonté. Mais comment le convaincre de rester éloigné de Kyle ? Je l'ignore. En enfilant mes baskets, je décide d'opter pour l'improvisation.

– D'abord, retrouver le roi des emmerdeurs, dis-je tout haut, à moi-même.

J'allume le moteur et m'engage sur la seule route qui débouche de la maison. Tristan est probablement en train de pédaler comme un fou, mais les chevaux sous mon capot vont m'aider à le rattraper. Je l'aperçois après quelques kilomètres parcourus, le dépasse et me range sur le bas-côté. Je saute de mon SUV et me place en travers de la route, les bras écartés. Dans ma robe noire minimaliste, les cheveux en bordel, je dois faire peur.

– J’adore ton look, Sawyer, ironise Tristan en freinant à un mètre de moi.

Il pose un pied à terre, me regarde de la tête aux pieds sans que je sache si je suis censée rougir ou non, puis ajoute :

– Laisse-moi passer.

*Il aurait très bien pu m’éviter, son VTT se faufilerait n’importe où.*

– Je voudrais que tu respectes mon choix. S’il te plaît.

– C’est pour toi que je...

– Justement, le coupé-je. Fais ça pour moi. Je te demande de ne pas aller voir Kyle. D’oublier qu’il a jamais existé. C’est ce que j’ai fait depuis longtemps.

Tristan passe la main dans ses cheveux, puis remet le pied sur sa pédale en faisant mine de reprendre la route, ignorant superbement ma demande.

– Tu me rends dingue ! hurlé-je en m’emparant de son guidon. Pense à ce que tu vas provoquer si tu vas trop loin ! Tu vas avoir des ennuis, mais tu vas aussi attirer tous les regards ! Sur nous ! Tout le monde sait que tu n’es pas un frère protecteur avec moi. Que tu n’as jamais joué ce rôle. Tout le monde va comprendre que si tu lui casses la gueule, c’est parce qu’il y a quelque chose entre nous !

Je m’arrête de crier pour reprendre mon souffle, il me regarde, soudain parfaitement calme, nonchalant, son foutu sourire en coin au bord des lèvres.

– Je n’avais pas vu les choses sous cet angle, avoue-t-il en se grattant la nuque.

– Tu es un crétin fini. Comme tous les mecs que je connais. Sauf mon père. Et Harrison. Et Fergus.

Bref, tu fais demi-tour et tu rentres m’aider à nettoyer la baraque avant que ta mère nous envoie tous les deux en pension !

Une pluie torrentielle – elles sont nombreuses sur l’île, à cette période – nous tombe dessus avant même que j’aie pu sauter dans la voiture. Derrière mon volant, je vois Tristan, trempé, reprendre la route, son tee-shirt noir moulant chacun de ses muscles bandés par l’effort.

*Et moi qui fantasme, à nouveau...*

*Pincez-moi. Je ne suis plus vierge.*

\*\*\*

Tristan ne m’adresse plus un mot, mais il fait preuve d’une efficacité impressionnante durant le grand ménage. En moins de deux heures, la maison brille de mille feux et toutes les traces de la soirée arrosée ont disparu.

Je m’apprête à ranger l’aspirateur dans la buanderie quand il en sort :

– J’ai mis tes draps à laver. Les miens aussi. Apparemment, nos chambres ont bien servi cette nuit.

Je remarque les cernes sous ses yeux et le fait qu’il se masse la nuque avec insistance.

– Tu as mal au dos ?

– Rien de grave.

– Si tu veux, je peux...

– Je n’ai besoin de rien, Sawyer, fait-il en s’éloignant de moi. Je vais aller dormir quelques heures, le groupe répète ce soir.

Je le regarde monter les premières marches de l’escalier.

– Tristan ? demandé-je soudain, incapable d’en rester là.

– Hmm ?

Il ne se retourne même pas.

– Ça a compté pour toi ? fais-je d’une voix légèrement tremblante.

Cette fois, il fait volte-face et plonge son regard dans le mien. Sans malice. Sans provocation. Il ne joue pas.

– Plus que ça n’aurait dû, murmure-t-il.

Je me mords l’intérieur des joues pour ne pas en dire plus. Pour ne pas prononcer le mot de trop.

Pour savourer simplement sa dernière phrase, son dernier regard, qui en disaient long. Tristan gravit lentement les dernières marches qui le mènent à l’étage. La porte de sa chambre s’ouvre, puis se referme. Je saute de joie, sur place, pendant deux bonnes minutes, avant de réaliser qu’il m’espionne, depuis le sommet de l’escalier.

– J’en étais sûr, se marre-t-il. Sawyer, tu es une putain de midinette fleur bleue !

– Connard ! balancé-je avant de sortir de la maison, mortifiée.

*Bon. Je l’avoue. C’est plutôt drôle quand on y pense.*

Je fais le tour du jardin, ramasse et fourre dans un sac-poubelle quelques canettes de bière, un haut de bikini et une tong de marque. Si quelqu’un vient les réclamer, il suffira d’aller à la décharge publique. Je m’assieds sur un transat, étends mes jambes et tente de profiter du soleil qui est de retour.

Impossible. Je meurs d’envie de prendre une douche ou de sauter dans la piscine, mais je suis à la fois trop lasse et trop excitée pour faire l’un ou l’autre. Alors je laisse mon cerveau m’emmener là où il ne devrait pas.

*La voix métallique a déjà frappé deux fois. À qui sera adressé le coup de fil numéro trois ?*

Il faut que je lui dise. Tristan mérite de savoir. Que je le veuille ou non, il est aussi en danger que moi, dans cette histoire. Mais deux alarmes stridentes s'allument sous mon crâne à chaque fois que j'en viens à cette conclusion. La première : il est si impulsif qu'il pourrait exposer notre secret sans le vouloir. La deuxième, encore plus effrayante : Tristan pourrait choisir de tout arrêter. De ne plus m'embrasser, de ne plus me toucher.

*De ne plus me dire que ça a compté.*

\*\*\*

Ma liberté s'est envolée. Le calme s'est transformé en chaos. Ils ont posé leurs valises dans l'entrée il y a moins de trente minutes, et pourtant, le vent a déjà tourné.

Harrison fait l'avion dans la cuisine depuis un bon quart d'heure quand le détecteur de fumée se met en marche.

– Liv, remplace ton père aux pancakes ! Tu vois bien qu'il est incapable de cuisiner sans mettre le feu à la maison ! Harrison, va t'asseoir ou tu es privé d'Alfred pendant deux jours ! Tristan, sors de ta tanière, le petit-déjeuner est servi !

– Il ne t'entend pas d'ici, lui glisse Craig.

– TRISTAN ! beugle-t-elle de plus belle.

Le détecteur de fumée finit par se taire mais Sienna, elle, reste en grande forme. Les vacances l'ont reposée, ça ne fait aucun doute. Quant à mon père, il m'a avoué il y a quelques minutes avoir travaillé sans arrêt sous les cocotiers – probablement pour ne pas avoir à se coltiner en permanence sa moitié.

Lorsqu'il m'a demandé ce qui était responsable de ce sourire transi sur mes lèvres, j'ai pris sur moi pour ne pas rougir. J'ai prétexté son retour, plutôt que ma nuit interdite avec Tristan... et l'espoir qu'elle ne soit pas la dernière.

– Mais pourquoi il ne vient jamais quand on l'appelle, bon sang ? marmonne Sienna en boudant les pancakes de son mari. Liv, va faire griller des toasts, s'il te plaît.

– Peux pas, suis occupée, dis-je en dévorant mes pancakes.

– Ne parle pas la bouche pleine et rends-toi utile ! s'impatiente-t-elle.

– Sienna, on vient de rentrer, lui sourit mon père. Est-ce qu'on peut profiter ne serait-ce que cinq minutes de ces retrouvailles ?

– Il manque quelqu'un au cas où tu n'aurais pas remarqué ! siffle-t-elle.

Craig la dévisage un instant et je reconnais ce regard : *Rappelle-moi pourquoi je t'aime, déjà ?*

– Salut la compagnie, clame Tristan alors qu'il se ramène finalement en tee-shirt rouge vif et jean brut.

*Sexy...*

Sans nous jeter le moindre regard, ni à moi, ni à sa mère qui descend tout juste d'avion, il se précipite sur son petit frère pour l'embrasser. Le gamin crie sous les bisous, tandis que la reine mère soupire assez fort pour qu'on le remarque tous.

– Je t'ai manqué, apparemment, fait-elle de sa voix de drama queen.

– Horriblement, sourit son aîné de la manière la plus insolente qui soit.

Tristan finit par s'installer en face de moi et, en s'asseyant, m'envoie un coup dans le tibia.

Involontaire, me dis-je naïvement. Tu parles. Lorsque je vois se dessiner un nouveau sourire sur ses lèvres, je me retiens de l'insulter. L'enfoiré se contente de fixer son mug de café tout en se foutant de ma gueule.

*Et bizarrement, j'adore ça.*

Et Sienna de critiquer chaque bouchée du pancake qu'elle engloutit. Et Harrison de buter sur tous les « r » en faisant rire tout le monde – sauf sa mère. Craig et Tristan de se lancer dans un débat sans fin sur qui, du sucre roux ou du sucre blanc, est le plus « rock'n'roll ». Et moi de sourire niaisement, le cœur léger malgré le secret lourd d'une tonne dans ma poitrine.

Nous sommes en train de débarrasser la table dans un joyeux brouhaha quand Harry vient tirer sur mon short, pour que je me retourne.

– Alfred veut un bisou ! me lance-t-il de sa petite voix.

Je me penche et embrasse la peluche avant de poser un baiser bruyant sur la joue de l'enfant. Il sent bon le savon – sa mère vient de le débarbouiller.

– Alf'ed veut t'épouser ! m'apprend le bonhomme sous sa coupe au bol. Mais je lui ai dit non !

– Pourquoi ? ris-je.

– Oui, pourquoi ? sourit Tristan en plissant les yeux, un peu plus loin.

– C'est moi qui vais t'épouser pa'ce que je suis amou'eux de toi ! me balance Harrison, tout fier de sa déclaration.

Un ange passe. Je ne sais trop comment réagir, alors je choisis d'en rire. Mais Sienna ne l'entend pas du tout de cette oreille :

– Harrison Quinn, tu racontes n'importe quoi ! On n'est pas amoureux de sa sœur ! C'est interdit, immoral, dégoûtant !

– Il a 3 ans, Sienna, protesté-je pour défendre l'enfant qui se met à pleurer.

– Peu importe ! Tu te rends compte de ce que tu le laisses dire ? Et tu ne réagis pas ! C'est écœurant !

m'agresse maintenant la harpie. Craig, dis quelque chose !

À cet instant, je me tourne vers Tristan. J'ignore pourquoi, mais j'ai besoin de son soutien. Qu'il me défende, mais surtout qu'il me comprenne. Ce que vient de dire Harry était totalement innocent. Et dans un sens, ce que nous avons fait, Tristan et moi, l'est aussi. Nous ne sommes pas liés par le sang.

*Mais pourquoi est-ce que je ressens le besoin de me le répéter sans cesse ?*

*Comme si je cherchais à m'en convaincre...*

– Liv, tu ne devrais pas laisser Harry dire des choses pareilles, me fait sursauter la voix pourtant douce de mon père. Reprends-le, la prochaine fois.

Incomprise. Trahie. Accusée à tort. Voilà tous les mots qui me viennent à l'esprit, tandis que tout le monde dans cette pièce me regarde de travers. Harry est allé pleurer dans sa chambre et je me retrouve seule, face à un mur. Un mur incassable, infranchissable, composé de Sienna, de Craig... et de Tristan.

– Ouais, c'est dégueulasse d'imaginer ça, murmure-t-il froidement avant de quitter la pièce. Faut vraiment être tordu.

Sa voix est pleine de regrets. Et tout à coup, je tombe du haut d'un gratte-ciel. Je réalise ce qui s'est produit, la veille, entre Tristan et moi. J'en prends pleinement conscience et la culpabilité m'écrase. Je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie.

*J'ai couché avec mon demi-frère.*

## **11. Weirdo**

Je n'y connais pas grand-chose en musique, mais celle-là, je parviens à la reconnaître. *Creep*, la célèbre chanson de Radiohead, filtre sous la porte fermée de la chambre de Tristan. La voix rauque de mon voisin de palier se mélange à celle de Thom Yorke et le résultat qui vient caresser mes tympans est harmonieux. Plus que ça. Hypnotisant. Entêtant. Sexy.

*But I'm a creep,*

*I'm a weirdo,*

*What the hell am I doing here ?*

*I don't belong here...*

*Mais je suis un salaud,*

*Je suis un type bizarre,*

*Qu'est-ce que je fous là ?*

*Ma place n'est pas ici...*

En continuant ma route en direction des escaliers, je refais ma queue de cheval en récitant les mois de l'année à l'envers. Je tente de bloquer les pensées qui me grignotent de l'intérieur. Je m'empêche de chercher la signification de ce refrain.

« *Ma place n'est pas ici...* »

*Et si Tristan le pensait vraiment ?*

Depuis la dernière phrase qu'il a prononcée en ma présence, il ne s'est strictement rien passé. Les mots qu'il a employés – « dégueulasse », « tordu » – en parlant à demi-mot de nous m'ont blessée.

Mais petit à petit, ma honte, ma peine se sont muées en une colère froide et grandissante, que je n'ai réussi à contrôler qu'en évitant mon ennemi comme la peste.

La semaine dernière, je faisais l'amour avec Tristan Quinn. Cette semaine, je lui fais la guerre.

Silencieuse, imperceptible, glaciale.

– Tristan, ton frère t'attend pour aller se baigner ! hurle Sienna en bas des escaliers, alors que je me trouve tout en haut. Et n'oublie pas de lui mettre de la crème solaire, je n'ai pas le temps de le faire !

– Oui, parce que c'est vrai que ton hôtel est bien plus important que ton gosse ! l'entends-je répondre tandis qu'il éteint sa musique.

– Et fais-lui manger des légumes à midi. Et les frites, ça ne compte pas !

– Comme si tu étais au courant du moindre de ses repas.

– Ah, et essaie de ne pas lui laisser Alfred pendant la sieste. Il faut qu'il apprenne à vivre sans cette peluche ridicule.

– Oui, bonne idée ! Je vais même le faire brûler sous ses yeux, histoire de le traumatiser à vie !

grogne-t-il en sortant enfin dans le couloir.

Sa voix profonde et virile envoie toute une ligne de frissons le long de ma colonne vertébrale. Je ne me retourne pas. J'avance, déterminée à ne pas croiser son regard. Bien que j'en crève d'envie.

– Liv, tu peux le convaincre de passer la vitesse supérieure ? soupire sa mère en me voyant dévaler les marches.

– Non, Sienna, dis-je doucement en passant devant elle. Je ne peux le convaincre de rien.

Les réparties cessent immédiatement, là-haut. J'ignore si Tristan me fusille du regard ou s'il est gêné, peiné, si ce que je viens d'affirmer l'a touché, énervé, amusé. Et je m'en contrefous. Tout ce que je veux, c'est me barrer d'ici pour ne plus sentir mon cœur s'emballer à chaque fois qu'il est dans les parages.

Cette guerre froide, finalement, je la mène avant tout contre moi-même.

*Parce qu'après tout, je suis la seule responsable des sentiments que je ressens pour lui.*

*Des sentiments interdits.*

\*\*\*

Le mois de septembre est bien entamé, et pourtant, les plages de l'île restent bondées. Pour ne pas attirer l'attention, je gare mon petit SUV à quelques centaines de mètres de ma crique secrète et fais le reste du chemin à pied. Les cailloux me mordent les pieds, quelques plantes sèches me griffent les mollets, mais je ne me laisse pas décourager. L'océan turquoise m'attend au bout de ce chemin sauvage.

Une fois dans l'eau, les bras et jambes écartés, flottant allégrement, j'oublie presque tout. Tout ?

L'ambiance étrange qui règne à la maison – Tristan et moi qui nous évitons, Sienna et Craig qui s'engueulent plus que d'ordinaire, Harry qui parle de moins en moins et se renferme, malgré la présence et l'affection de son frère. Je prends soin du petit comme je peux, moi aussi, mais depuis qu'il a confessé son « amour » pour moi et qu'il s'est fait réprimander par sa psychorigide de mère, il n'est plus comme avant. La réaction de Sienna étant disproportionnée, Harry étant particulièrement sensible, le mélange des deux n'a rien donné de bon. Je pensais qu'un enfant de 3 ans oubliait tout, d'un jour sur l'autre. J'avais tort. Harrison n'oublie rien. Jamais.

Des éclats de rire me parviennent au loin, mais je reste seule dans cette immensité. Je fais la planche, les yeux fermés, luttant mollement contre les vaguelettes qui tentent de m'envelopper. À

plusieurs reprises, l'eau salée me recouvre le visage, mais se retire dès la seconde suivante pour m'offrir à nouveau aux rayons du soleil.

C'est un peu l'impression que j'ai avec lui. Avec Tristan. Il est à la fois la mer calme qui m'attire, me berce, me caresse. Et la mer agitée qui me tourmente. Qui me donne la sensation de me noyer.

*Et je ne suis pas sûre de vouloir que ça s'arrête.*

*Comment on dit, déjà ? Maso ?*

Il doit faire quarante degrés dans la voiture lorsque je m'y installe, la peau à peine sèche. Je récupère mon téléphone et y jette un rapide coup d'œil. Un message vocal de Bonnie :

*– Liv, viens me chercher avant que je fasse une connerie ! Tu verrais la gueule de ma chambre universitaire... Une incitation au suicide ! Et pareil pour Fergie, il n'a pas fermé l'œil de la nuit de peur que son coloc' lui fasse des trucs dans son sommeil ! Des trucs sexuels, tu vois ? Bon, bref, lâche tes cours par correspondance ou abandonne tes collègues à l'agence et ramène tes fesses !*

En me garant sur le campus du Florida Keys Community College, je constate que mes deux meilleurs amis sont vraiment des petites natures – et des drama queens. Autour de moi évoluent des visages sereins, souriants, volontaires. Personne parmi la centaine d'étudiants que j'observe n'a l'air sur le point de jouer à la roulette russe avec un vieux revolver, ou de sauter du toit du bâtiment principal. Et lorsque Bonnie et Fergus me rejoignent, je comprends que tout ça n'était qu'une mascarade. Une mise en scène pour me faire venir jusqu'à eux.

– Ben quoi ? se marre le roux en m’embrassant sur la joue. Ça fait presque une semaine que tu refuses nos invitations !

– Si tu le vis mal, tu peux le dire, me souffle Bonnie, embarrassée. Tu sais, qu’on soit là et pas toi…

– Arrêtez avec ça ! soupire-je en piquant à la brune sa bouteille de soda. Je peux ? Je meurs de soif.

– Je rêve ou tu portes un bikini là-dessous ? réalise Fergus en soulevant mon débardeur.

Trois mecs qui passent par là sifflent dans ma direction, je rougis et repousse mon meilleur ami – qui est aussi devenu mon mac, apparemment.

– Ma situation est idéale ! rassuré-je Bonnie en riant. Je bâche mes cours par correspondance le matin, ça me laisse le temps de bosser à l’agence l’après-midi *et* d’aller me baigner pendant ma pause de midi !

– Ouais, c’est vrai que résumée comme ça, ta vie ressemble à un cauchemar, me sourit ma meilleure amie. Et puis, comme tu as bien placé tes pions – c’est-à-dire nous –, tu pourras venir aux soirées de la fac ! Je te dis pas le paquet de beaux gosses que j’ai déjà croisés… Et l’année vient juste de commencer !

– Et Drake, alors ?

Long silence. Je me mords les joues, espérant ne pas avoir gaffé.

– Drake et moi, on est un couple *ouvert*, se défend-elle en haussant les épaules.

– Traduction : il ne t’a pas promis l’exclusivité ? demandé-je doucement.

– C’est ça, avoue-t-elle. Mais j’ai décidé de bien le prendre. Enfin, d’essayer…

– Tu n’es pas obligée, tu sais. Il y a bien un mec canon, par ici, qui te voudra toi, et juste toi, fais-je en regardant aux alentours.

– Oui, mais je le veux *lui*, Liv. Juste lui.

– Je connais, murmuré-je en ayant un flash.

*Ses yeux si bleus. Ses lèvres si douces. Sa voix si renversante.*

– Quoi ?

– Non, rien, fais-je en rougissant. Vous me faites visiter la cantine ?

– Ici, on dit le *self*, me reprend Fergus qui se masse le ventre tellement il a faim.

– Et pour te remercier d’être venue nous sauver, je te paie une salade, m’annonce Bonnie en sortant sa carte étudiante de son sac à main.

– Depuis quand est-ce que tu bouffes de la salade ?

– Depuis qu’elle est persuadée que Drake l’aimera plus si elle est mince, me glisse Fergus.

– Bonnie Robinson ! m’étranglé-je en la tirant par le poignet. Ne change pas pour lui ! Pour personne ! Seulement pour toi, si tu en as envie !

– Liv, tu n’aimes personne toi. Tu ne peux pas comprendre, soupire-t-elle sans méchanceté.

*OK. Sujet suivant.*

La salade n’était pas mauvaise, finalement. Ma meilleure amie n’a pas résisté longtemps et les feuilles de scarole ont vite été recouvertes de fromage, de poulet, de noix et de sauce César.

13 h 54. En m’éloignant du campus, j’appelle mon père pour le prévenir que je ne serai pas là à l’heure pile. Ma première visite étant programmée à 15 heures, il ne s’en formalise pas et me conseille simplement d’être prudente sur la route. Juste avant de raccrocher, je l’entends ajouter précipitamment :

– Attends, Olive verte ! Si tu me trouves un *slushie* vert sur le chemin, je change mon testament et je te lègue cent dollars de plus ! Et prends-moi le grand format, hein ?

– Encore un de tes granités écœurants ? ris-je en réponse à ses petits cris d’excitation. Mais pourquoi est-ce que tu ne bois pas du café, du thé ou du scotch, comme tous les pères qui se respectent ?

– Parce que je suis unique et formidable. Et parce que j’aime le sucre, le sucre, le sucre !

– Qu’est-ce qui t’a pris d’épouser une personne si... amère, alors ? demandé-je en tentant de faire une blague.

Loupée. Je m’en veux immédiatement d’avoir lancé le sujet de cette manière. À l’autre bout du fil, mon père ne dit rien.

– Désolée, papa, je ne voulais pas...

– Ne t’excuse pas, petite. Va me trouver un *slushie* et tu seras pardonnée.

– Deal, fais-je tout bas. Eh, Craig ?

– Oui ?

– Tu m’as toujours suffi, tu sais ? Je n’aurais pas pu rêver mieux, comme parent.

– Deux, ça aurait été mieux, soupire-t-il doucement.

– Non. Toi et tes *slushies*, c’est tout ce dont j’avais besoin pour grandir. Et encore aujourd’hui, je n’ai besoin de rien d’autre.

– Promis ?

– Juré.

– Craché ?

– Ouais. Parce que tu m’as si bien éduquée, gloussé-je avant de raccrocher.

Je prends l’avenue principale de Key West et descends jusqu’à White Street, où je me gare. À

quelques mètres de là se tient l’une des plus grandes pâtisseries de l’île, qui vend aussi bien des spécialités locales que des attrape-touristes comme les granités. Je m’y rends en trotinant, admire les *key lime pies* et autres sucreries dans la vitrine, puis rentre pour acheter la fameuse boisson. La pâtissière fait couler un litre du mélange à la menthe vert fluo dans un immense verre en plastique transparent, y fourre une paille, puis me le tend.

– C’est drôle que vous ayez choisi le vert, peu de gens savent apprécier ce parfum, me dit-elle en prenant le billet que je lui tends. On continue à le faire parce que la couleur est belle.

– Ça ne m’étonne pas, souris-je en repensant fièrement au côté loufoque de mon père.

En sortant de la boutique, je ne fais pas attention où je mets les pieds et manque de renverser l’intégralité du liquide glacé sur un grand blond au sourire charmeur. Drake.

Et à sa droite, Tristan. Dans ce tee-shirt noir juste assez moulant pour laisser entrapercevoir chacun de ses muscles.

– Une petite soif, Liv ? blague Drake en regardant le verre géant que je tiens à la main.

– Qu’est-ce que vous faites là ? leur demandé-je en fixant mes pieds.

Une tension étrange émane de Tristan, je la ressens sans même avoir à le regarder.

– On fait notre rentrée à la Key West Art School, m’explique le plus amical des deux en me montrant la guitare qui pend sur son épaule. C’est juste là, au bout de la rue, et on a déjà dix minutes de retard.

– Faire bonne impression dès le premier jour : check ! plaisanté-je bêtement pour cacher mon trouble.

Je me contente de sourire en surface, quelque chose d’autre se passant au niveau de mes entrailles.

Je plonge un instant dans les yeux de Tristan, avant d’en ressortir pour reprendre ma respiration. Son regard est magnétique. Impossible de le déchiffrer.

– Je dois y aller, leur dis-je simplement. Et vous aussi ! À plus !

– Sawyer ! s’écrie le titan en enroulant son bras autour de ma taille.

Une voiture klaxonne à moins d’un mètre de moi et je comprends que Tristan vient de m’éviter un bon mois d’hôpital. Ou l’éternité sous une pierre tombale.

– Regarde où tu vas avant de traverser, putain ! grogne-t-il à mon oreille en me faisant frissonner.

Puis son bras me lâche et je le regarde partir en direction du bout de la rue, complètement hébétée.

Drake me fait un petit signe de la main et le rejoint. Mon cœur est sur le point d'exploser.

*Le slushie, lui, est intact.*

Trois minutes plus tard, j'atterris sur United Street. Toujours un peu chamboulée, je passe la porte de l'agence et me rends directement dans le bureau de mon père. Je frappe à peine avant d'entrer et pose machinalement son granité couleur extraterrestre sur son bureau. Ce n'est qu'après que je remarque qu'il n'est pas seul. Et que l'homme qui me fixe d'un air amusé ressemble à un héros de telenovela. En plus chic.

*Grand, musclé, brun, mat de peau et tiré à quatre épingles dans son costume de créateur... Un brin cliché, mais pas désagréable à regarder.*

– Olive verte, je te présente mon nouveau bras droit : Roméo Rivera.

Le jeune homme, qui ne doit pas avoir plus de 25 ans, se lève et me tend une main amicale.

– Je m'appelle Liv, lui précisé-je en la serrant, gênée par l'attitude familière de mon père.

Bienvenue.

– Merci, Liv, répond le beau brun aux yeux rieurs.

Je le regarde juste une seconde de trop, avant qu'il s'en rende compte. Embarrassée, je me détourne.

– Liv a touché un peu à tout depuis qu'elle a commencé, mais je voudrais la spécialiser dans la vente, reprend mon père. Elle travaille tous les après-midi, n'hésite pas à faire appel à elle si besoin.

– Noté, acquiesce Rivera en prenant le chemin de la sortie. Liv, on se voit à 15 heures, alors.

Je lui lance un regard interrogateur.

– La visite sur Kennedy Drive, m'explique mon père. Roméo va la faire avec toi.

– Parfait, leur souris-je exagérément, avant de me retourner et de me manger le mur. Ouch !

– Liv, ça va ? se précipite mon père.

– Oui. Juste le nez cassé et la mâchoire déboîtée, rien de grave, grommelé-je en me frottant le visage.

Près de moi, un certain Roméo Rivera se retient gentiment d'éclater de rire. Un petit clin d'œil dans ma direction et le voilà sorti du bureau.

*Et la palme de la plus grosse gourde de l'univers revient à... LIV SAWYER !*

\*\*\*

Mon père a cru bon d'inviter son nouveau poulain à dîner... à la maison. Je répète : *à la maison.*

Du coup, Sienna fait à moitié la gueule parce qu'elle a été prévenue trop tard, et à moitié les yeux doux à

Roméo parce qu'elle le trouve probablement plus appétissant que le rôti dans son assiette.

Harry a passé environ trente minutes à fixer notre invité, l'air apeuré, avant de décréter qu'il était assez inoffensif pour être *son nouvel ami*. Et Tristan, la mâchoire serrée, le regard massacreur, se crispe et passe nerveusement la main dans ses cheveux à chaque fois que j'adresse la parole à celui qu'il considère comme l'*intrus*.

Pourtant, Roméo n'a strictement rien à se reprocher. Il a été d'une gentillesse et d'une patience rares pendant la visite de la villa de Kennedy Drive, complimentant mon travail à notre retour, auprès de nos collègues. Je le connais à peine, mais il émane une agréable simplicité de cet homme. Je suis à l'aise en sa présence. Assis à notre table de salle à manger, il se montre poli, courtois, souriant. Il participe à toutes les conversations sans jamais se mettre trop en avant, évoquant aussi bien la politique, le sport, la mode et même la musique.

*Et il adore Radiohead !*

Pourtant, je vois bien le regard de Tristan le fusiller une bonne dizaine de fois au cours du repas.

Ses yeux bleus et vifs se posent longuement sur le visage souriant et hâlé, en affichant un air farouche. Et plus particulièrement lorsque Roméo s'adresse directement à moi ou qu'il me donne un petit coup de coude et me touche, sans le vouloir.

Tristan et moi n'avons pas communiqué depuis dix jours. Pas échangé plus de trois mots ou deux formules toutes faites depuis le clash familial dans la cuisine. Nous ne nous sommes pas regardés depuis une éternité. Et voilà que ses yeux me frôlent sans arrêt, avec cette intensité qui m'empêche d'avaler quoi que ce soit. Je joue avec le contenu de mon assiette, incapable de soutenir son regard plus de deux secondes. Je risquerais d'y lire des choses qui n'existent pas.

*D'imaginer toutes ces déclarations que je rêverais d'entendre...*

Je suis perdue. Triste. En colère. Excitée. Pleine de doutes. Puis d'espoirs. Le cercle émotionnel continue de tourner, encore et encore.

À la demande de Sienna, Tristan ramène le plat de viande à la cuisine, tandis que je suis chargée de rapporter le cheese-cake aux fruits exotiques à table. Je le suis dans le couloir, tout en prenant soin de garder deux mètres d'écart entre nous. En chantonnant un air de sa voix grave, il dépose le rôti sur le plan de travail alors que je le contourne pour m'approcher du frigo. Je m'apprête à l'ouvrir lorsque sa main se plaque sur la surface froide et me barre le passage.

– Vraiment ? soupiré-je en fixant l'emmerdeur aux yeux brillants.

– Vraiment, se contente-t-il de répondre.

Je me recule et croise les bras sur ma poitrine, par réflexe.

– Tu tiens à ce qu'on règle nos comptes *ici* et *maintenant*, Tristan ? sifflé-je.

– Pourquoi est-ce qu'il est là ?

– Roméo ?

– À ton avis ? crache-t-il les yeux plissés en faisant un pas en avant.

L'espace diminue entre nous. Et l'oxygène se raréfie. Je fixe obstinément le mur derrière lui, pour éviter de flancher.

– Mon père l'a invité, c'est son nouveau collabora...

– Je m'en fous, de ça, murmure Tristan en s'approchant encore un peu plus. Il est qui, pour toi ?

Cette fois, j'autorise mes yeux à croiser les siens. Il est si intense, si troublant. Beau à tomber. Une chaleur se répand au creux de mes reins lorsqu'il se mord la lèvre inférieure.

– Tu me fais quoi, là, Quinn ? Une crise de jalousie ? chuchoté-je.

– C'est pour ça que tu l'as amené ? lâche-t-il en posant une main de chaque côté de ma tête pour m'encercler.

– Quoi ?

– Tu voulais vérifier que ça me rendrait dingue ? me demande sa voix grave, chaude et entêtante.

– C'est mon père qui l'a invité ! grondé-je pour qu'il l'entende enfin.

– Avoue que tu y as pensé, souffle-t-il, tout bas, en penchant son visage vers moi.

– Non !

– Alors avoue au moins que je t'ai manqué.

Mon cœur rate un battement. Mes émotions se mélangent et je ne sais plus si j'ai envie de le gifler ou de le serrer contre moi, de toutes mes forces.

– Tu dois choisir, Tristan, lui dis-je d'une voix tremblante. Tu ne peux pas me rejeter comme tu l'as fait, me blesser, m'ignorer et, ensuite, jouer au mec jaloux. Tu vas me rendre folle. Tu dois choisir.

– Mais choisir quoi, Liv ?

Sa voix est douce. Son souffle chaud balaie ma bouche entrouverte et je meurs d'envie que ses lèvres touchent enfin les miennes.

– Est-ce que tu me veux, Tristan ? déglutis-je difficilement. Dis-le-moi. Oui ou non ?

– Je n'ai pas le droit de te vouloir, susurre-t-il en fixant ma bouche, maintenant si près de la sienne.

La fièvre que je lis dans son regard me fait définitivement perdre la tête. Alors que je me jette en avant pour l'embrasser, la voix de la harpie nous parvient au loin.

– Mais qu'est-ce que vous faites, à la fin ? Où est ce cheese-cake ? retentit-elle dans le couloir.

Sienna approche. Dangereusement. Tristan recule de plusieurs pas en lâchant tout bas une flopée d'injures. Je n'ai même pas pu toucher ses lèvres. Je tente de reprendre une expression normale et ouvre enfin ce foutu frigo.

À l'intérieur, le coulis fruité du cheese-cake a coulé un peu partout.

*Comme mon cœur qui dégouline, à cet instant.*

## **12. Juste à la frontière**

Depuis le dîner avec Roméo hier soir, j'ai pu repenser aux derniers mots de Tristan. Ils ont résonné dans mon esprit et dans mon sommeil toute la nuit. Et s'ils m'ont brisé le cœur sur le coup, j'ai décidé de les accepter. De respecter la décision de Tristan et d'admettre qu'il a raison. C'est ce qu'il y a de mieux à faire si je ne veux pas devenir folle. De toute façon, on n'a pas d'autre choix que celui-là.

*Ne pas se vouloir.*

Ce matin, l'atmosphère de la maison est méconnaissable. Un peu moins d'électricité dans l'air. Un silence presque apaisant. Une étrange sérénité pendant que je descends l'escalier, en tirant sur mon shorty au cas où j'aurais de la compagnie. Quelques milliers de papillons volettent gentiment sous ma peau, du creux de mon ventre au bout de mes doigts, quand j'aperçois Tristan de dos dans la cuisine, penché sur Harrison. Sa carrure, la solidité de ses épaules, la force dans ses bras et la douceur dans ses gestes me fascinent.

Sans réfléchir, je m'assieds au milieu des marches pour les regarder vivre quelques instants, pour ne pas briser ce moment de paix et de complicité fraternelle. Je contemple la tranquillité du petit, quand le grand s'occupe de lui, comme s'il se relâchait enfin, certain que rien ne peut lui arriver, comme s'il savait que c'était le parfait moment pour apprendre, suivre l'exemple, pour grandir sans avoir peur. Et j'admire le naturel de Tristan, sa grâce teintée de mélancolie, sa simplicité remplie de tendresse, quand il ne se sait pas observé, quand il n'a pas besoin d'être le mec le plus populaire du lycée, le leader du groupe de rock prometteur de la ville, le bourreau des cœurs de la plage. Je me trompe sûrement, mais j'ai l'impression que personne d'autre que moi ne connaît sa profondeur, sa gravité, tous ses doutes et ses guerres intérieures qui le rendent vulnérable.

Et notre conversation d'hier me revient encore en mémoire : il me veut, peut-être, mais il ne doit pas, il ne peut pas me vouloir.

– Sawyer, le spectacle des frères Quinn est terminé, circulez, y a rien à voir, lâche-t-il en faisant le tour du comptoir.

– J'essayais juste de reprendre mon souffle après t'avoir vu debout si tôt le matin.

– Qu'est-ce que tu en penses, Harry ? On lui fait une place ? Tu es sûr qu'on accepte les filles à notre table ?

– Il faut que je demande à Alf'ed et Elton, s'amuse le gamin, assis entre son alligator et son éléphant.

Je quitte lentement ma marche d'escalier pour les rejoindre dans la cuisine ouverte, dépose un bisou au sommet de la coupe au bol puis sur la tête de chaque peluche pour me faire accepter dans le club.

– Et Titan ? intervient Harry, indigné que j’aie pu l’oublier.

Mon cœur se dérègle aussitôt. Quelques battements supplémentaires viennent me cogner dans les

tempes à la seule idée de devoir embrasser Tristan. Depuis qu’on vit sous le même toit, on nous a forcés à ce genre d’échanges des dizaines de fois. À l’époque où on détestait ça. Mais tout a changé.

Et l’embrasser « en public », maintenant que je n’ai plus le droit de le faire, l’embrasser le plus innocemment du monde, maintenant que j’ai envie du contraire, l’embrasser comme une sœur embrasserait son frère, ça me semble tout à coup insurmontable. Je crois que je préférerais encore ne plus jamais l’approcher que devoir jouer à ça.

Mais Tristan me fait mentir en s’avançant vers moi. La chaleur de son corps près du mien me donne un frisson et ce simple frôlement me fait vaciller à l’intérieur. Il me présente sa joue, les mâchoires serrées et un soupir douloureux au bord des lèvres. J’y pose ma bouche, ordonne à mon cerveau un bisou furtif, mais ma peau aime bien trop sa peau, mon front se pose contre sa tempe, mon nez contre sa pommette, je le respire un instant – gel douche coco, shampoing, lessive –, je m’enivre de lui et goûte à l’interdit, incapable de m’en empêcher. Il ne décolle pas non plus son visage du mien, je vois seulement ses paupières se fermer, ses longs cils bruns s’abattre sur ses bonnes résolutions.

Puis le regard azur revient et me fusille en s’éloignant, hésitant entre reproches et excuses. Tristan se frotte vigoureusement les cheveux et va s’appuyer contre l’évier de la cuisine, dos à moi, contractant ses biceps dans les manches de son polo gris clair.

– Pourquoi vous êtes déjà habillés, tous les deux ? lancé-je d’une voix un peu trop enjouée, en m’adressant uniquement à Harry.

– On va à l’école ! me déclare solennellement le petit. Maman a dit que je dois êt'e beau, et g'and, et cou'ageux, et ne pas sali' ma chemise.

– Elle l’a inscrit dans une preschool privée, m’explique Tristan en se retournant finalement et en s’adossant au rebord de l’évier, les bras croisés sur son torse, le regard perdu au loin vers la fenêtre du salon. Elle lui a acheté de nouveaux vêtements, un petit cartable ridicule, mais elle n’est même pas capable de l’accompagner à sa première journée, souffle-t-il à voix basse, pour que son frère n’entende pas.

– Tu vas pouvoir te faire des copains, Harry ! Ce sera toujours mieux que rester tout seul ici, ajouté-je juste pour Tristan.

Je le rejoins près de l’évier pour me faire un café. Il ne bouge pas d’un millimètre malgré nos bras qui se frôlent. D’un coup d’œil discret sur le côté, je le vois observer mes cheveux désordonnés, puis baisser la tête pour aller mesurer la longueur de mon shorty quand je me hisse sur la pointe des pieds pour aller fouiller dans un placard haut. Je ne cherche rien de particulier. Juste une bonne raison de rester là, à ses côtés, alors que mon café est prêt.

– Harry, finis ton toast, on va être en retard, lance Tristan comme s’il fallait absolument qu’il trouve une raison de s’éloigner.

- Il ne peut pas avoir un gâteau plutôt que ce bout de pain tout mâchouillé ?
- C’est le petit-déjeuner, Sawyer. Pas un goûter d’anniversaire où il peut avoir tout ce qu’il veut, se rembrunit Tristan.
- Ah oui, c’est vrai, il ne faut surtout pas que ton frère devienne un enfant pourri gâté comme moi, ironisé-je en lui tendant un gâteau au chocolat quand même.
- Si personne ne lui donne de règles, comment tu crois qu’il va s’en sortir à l’école ? me chuchote le grand frère avec un regard noir.
- Ne t’en prends pas à moi, Quinn, c’est à ta mère qu’il faut dire tout ça.
- Mes enfants à moi ne seront pas surprotégés, annonce-t-il comme s’il y avait réfléchi. Ils auront un cadre pour ne pas faire n’importe quoi, mais ils apprendront aussi à se débrouiller tout seuls.
- « Key West : Le chanteur de rock devenu père au foyer. »
- Ça ne me dérangerait pas, avoue Tristan en haussant les épaules.
- Vraiment ? Rester à la maison toute la journée ? Jouer avec des peluches et changer des couches ?
- Ce sera toujours mieux que rester coincé derrière un bureau à se donner un air important juste parce qu’on vient de vendre une maison de vacances à un millionnaire qui en a déjà quatre, m’envoie-t-il dans les dents.
- Au moins, mon boulot me rendra indépendante. Je n’aurai pas besoin de me trouver un mari que je n’aime pas mais qui m’entretiendra.
- Tu peux aussi te marier par amour, Sawyer. Il y a des femmes un peu moins terre à terre que toi.
- Quand est-ce que tu es devenu un grand romantique, toi ?
- Et quand est-ce que tu m’as volé mon cœur de pierre ? rétorque-t-il, à la fois amusé et perplexe devant ce retournement de situation.
- Mon père s’est marié deux fois, ta mère aussi, on ne sait même pas pourquoi ils se sont choisis et combien de temps ils vont encore pouvoir tenir comme ça, alors excuse-moi de ne pas vouloir reproduire le schéma. S’engueuler sur tout, être d’accord sur rien, se noyer dans le travail pour passer le moins de temps possible ensemble et se retrouver le soir juste parce que la vie est un peu moins difficile à deux que tout seul. Le mariage ne me fait pas vraiment rêver, non.
- Personne ne t’oblige à avoir les mêmes petits rêves étriqués qu’eux, souffle Tristan, amer, comme s’il était déçu de mon discours.

La tristesse de sa voix fait sursauter la pierre dans ma poitrine. C’est comme si je pouvais la sentir se fissurer et l’âme de Tristan Quinn venir s’insinuer tout doucement dans les failles, son sang brûlant envahir mes veines froides et bleutées.

– Peut-être que je n’ai pas encore rencontré celui qui me fera changer d’avis.

Tristan me regarde mais ne réagit pas. Je me sens affreusement lasse, tout à coup, pour ne pas dire triste. Je jette l’éponge de cette joute verbale et m’approche derrière Harrison, trop occupé à savourer son gâteau pour nous écouter. Je l’entoure de mes bras, posant doucement mon menton sur sa petite tête qui sent encore le bébé, et le serre contre moi à défaut de pouvoir serrer quelqu’un d’autre.

Mais Tristan se déplace, de sa démarche nonchalante qui ne permet pas de deviner où il va et dans quel but. Lentement, il se colle derrière moi. Son polo gris sur mon débardeur noir, ses pectoraux contre mon dos. Ses bras bronzés se glissent sous les miens et il vient poser ses deux mains sur les oreilles d’Harry, avant de me susurrer à l’oreille :

– Peut-être que tu sais pertinemment que tu l’as trouvé...

Ma nuque frissonne sous la voix grave, étouffée. Et mes mains glissent toutes seules vers le visage du petit garçon pour cacher ses yeux sous mes paumes. Je tourne légèrement la tête, découvre les iris bleus remplis de lumière et de rébellion, et les lèvres charnues à quelques millimètres des miennes.

Nos souffles s’emmêlent.

– Peut-être, répété-je pendant que mon cœur s’arrête.

– Moi autti, je peux jouer à te jeu ? nous interrompt Harry en éclatant de rire et en lançant ses petits bras maigrichons en arrière pour nous atteindre.

Tristan s’écarte, je l’imite. Il toussote pour s’éclaircir la voix et lance un peu trop fort :

– C’est l’heure de partir ! Harrison Quinn, tu ne peux pas être en retard pour ton premier jour d’école !

Il dénoue la serviette que le gamin a autour du cou, frotte quelques miettes autour de sa bouche puis le soulève de sa chaise pour le remettre par terre. Du plat de la main, le grand frère lisse la chemise neuve du petit, réorganise ses cheveux dans une coupe au bol parfaite, comme s’il voulait remettre chaque chose en ordre, bien à sa place. Moi y compris, quand il m’écarte de son chemin en me tenant par la taille, pour sortir de la cuisine à la recherche de ses clés.

– Sur le crochet, l’aidé-je en le voyant tourner sur lui-même dans l’entrée. Amuse-toi bien, Harry !

Fais-toi des copains, apprends plein de choses et ne sois pas trop sage, lui dis-je comme si c’était un secret.

– Et dernier conseil, n’écoute jamais Liv ! réplique Tristan qui tient un cartable minuscule dans sa main et tend l’autre à son frère.

Le petit bonhomme attrape Alfred par la patte et court dans l’entrée. Ça fait longtemps que je ne l’ai pas vu sourire si fort.

*Et je crois pouvoir en dire autant pour moi.*

Le mois de septembre passe à une vitesse folle, entre la routine du matin avec Tristan et Harrison, mes cours par correspondance, mes longs après-midi bien remplis à l'agence et les retrouvailles à trois le soir. Tristan est très pris par son école de musique, mais fait en sorte de ne jamais délaissier son petit frère. Mon père et ma belle-mère sont toujours aussi absents – sans doute très absorbés par leur travail, mais sans doute aussi fuyant volontairement la maison et les conflits qu'implique forcément la présence de l'autre. Ni Tristan ni moi ne nous en plaignons. Les coups de fil anonymes ont l'air d'avoir cessé et je caresse l'espoir que Betty-Sue ait vu juste. C'était peut-être seulement un idiot qui s'ennuyait, qui ne sait rien du tout, qui n'a rien vu – à part peut-être un baiser échangé lors d'un jeu débile d'adolescents. Et cet idiot qui s'amusait à nous faire peur s'est lassé avant nous.

Tous les soirs, Harry nous raconte ce qu'il fait à l'école avec une lueur d'excitation dans ses billes bleues. J'ai l'impression qu'il parle mieux. Et sa présence nous empêche de dérapier, Tristan et moi, même si les regards et les soupirs continuent d'en dire long sur la nature de notre relation. On continue à s'interdire de céder à la tentation, avec une persévérance qui me surprend moi-même. Mais je crois qu'on prend presque autant de plaisir à résister, à se chercher, à vérifier que l'autre tient bon, à le surprendre dans ses moments de faiblesse, à jouer avec le feu avant d'éteindre l'incendie avec une vanne cinglante. À rester juste à la frontière de ce qui est permis et de ce qui est interdit.

*Pour un peu, on ressemblerait presque à un vieux couple... À force d'éviter à tout prix d'en devenir un.*

Tristan critique mon laxisme et ma nullité en cuisine. J'en fais autant à propos de sa sévérité et de ses comptines débiles qu'il gratte sur sa guitare. Je ris bêtement quand il réunit toute la coupe au bol du petit dans une crête punk, à l'heure du bain. Il se marre quand j'essaie d'apprendre des mots de français à Harry, à la place de l'histoire du soir, jusqu'à ce qu'il réalise que ce sont des grossièretés.

Il continue à lui mettre ces petites chemises à rayures ou à carreaux qui le font ressembler à un mini-homme d'affaires, et Tristan se justifie en disant qu'il ne veut pas qu'on regarde son petit frère de travers, dans cette preschool pour gamins surdoués et parents pleins aux as. On débat pendant des heures sur le poids des apparences dans notre société, l'importance de se fondre dans le moule à 3 ans et d'en sortir absolument à 15. Ou le contraire. Je le traite de faux rebelle. Il me dit que je n'ai rien compris. Et on fait voler des fourchettes, claquer des portes et résonner nos pas excédés dans l'escalier. Avant de continuer à discuter, des heures encore, à travers le mur mitoyen de nos chambres, fin comme une feuille de papier.

Un soir, mon meilleur ennemi toque à ma porte, alors qu'on vient juste d'aller se coucher, après une longue discussion houleuse sur la responsabilité de nos parents respectifs dans l'échec de leur mariage.

– Tu dors ?

– Non... Ils sont rentrés ?

– Toujours pas, soupire-t-il alors que je rouvre la porte de ma chambre.

– Tu crois qu'ils vont divorcer ? chuchoté-je pour ne pas réveiller Harry endormi au bout du couloir.

– Aucune idée. Ma mère n'aime pas vivre seule. Tu vas rester plantée là ?

Il m'observe dans l'embrasure de la porte. Mes pieds nus jouent nerveusement à se marcher l'un

sur l'autre.

– Je ne vais pas t'inviter à entrer, si c'est ce que tu attends, le défié-je tout à coup.

– Je ne t'ai rien demandé, réplique-t-il, l'air indifférent. Sors, alors.

On referme chacun notre porte et on s'assied par terre, contre le mur du couloir, à la frontière entre nos deux chambres. Là où c'est encore permis. L'étage est à peine éclairé par la lumière restée allumée au rez-de-chaussée, à l'intention de Sienna et Craig, qui travaillent encore plus tard que d'habitude. Nos épaules ne se frôlent pas, comme souvent ; elles reposent l'une contre l'autre, sans qu'aucun de nous deux n'y trouve rien à redire. Je replie quand même mes jambes, trop nues, trop pâles, je les tiens serrées dans mes bras et pose le menton sur mes genoux, pour me protéger de je ne sais quoi. Tristan ne s'est pas encore changé pour aller dormir. Je ne sais pas si je regrette davantage de ne pas pouvoir le voir en boxer ou que lui puisse m'observer en shorty rikiki et débardeur sans soutif. Il porte toujours son bermuda en jean et son tee-shirt blanc, dont il roule l'ourlet du bas entre deux doigts.

– S'ils divorçaient, tu crois que..., se lance-t-il, sa voix grave pleine d'hésitation.

– Que ça changerait quelque chose ? Pour nous ?

– Ton père te ramènerait sûrement en France, non ?

– Je ne sais pas. J'ai 18 ans, j'aurais le droit de refuser, dis-je sans même y avoir réfléchi.

– C'est ton père. Liv et Craig Sawyer. Vous ne pouvez pas vivre l'un sans l'autre, décide-t-il à ma place, le ton moqueur.

– Tu vis bien sans le tien, lâché-je en le regrettant aussitôt. Pardon. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu... J'admire ton indépendance. Je ne sais pas comment tu fais pour... Enfin, tu n'en parles jamais...

– C'est bon, me coupe-t-il comme s'il m'excusait. Il est mort, mais je continue à m'inspirer de lui, de sa vie, à suivre son chemin, murmure Tristan en faisant rouler sa tête derrière lui contre le mur.

– Comment il était ? osé-je demander.

– Incroyable. Il ne parlait pas beaucoup mais toujours pour dire des choses intéressantes, avec des mots justes. Tout le contraire de ma mère. Il n'allait jamais à ses soirées mondaines, il s'en foutait.

Tout ce qui l'intéressait, c'était l'aventure, la vitesse, l'adrénaline. Il a gagné des tas de grands prix, tu sais. Et quand il s'est retiré des circuits de formule 1, il a racheté une écurie et il s'est occupé de jeunes champions. Il avait un don pour ça. Capable de tirer le meilleur de n'importe qui. Il m'emmenait souvent avec lui. Tout le monde dit qu'on se ressemblait beaucoup. Physiquement... Et le reste, aussi.

– C'était un homme à femmes ? souris-je doucement.

Tristan redresse la tête pour me regarder, dans l'obscurité, et me rendre mon sourire.

– Je sais qu'il a été marié une première fois, avant ma mère. Mais c'était un homme loyal, fidèle.

Je voyais bien comment les femmes le regardaient, il avait un tel charisme... Mais de ça aussi, il s'en foutait. Il vivait sa vie, c'est tout. « Avance droit devant toi, Tristan. » « Ne t'occupe pas de ce qu'il y a autour. » « Il n'y a que toi qui sais où tu vas. » « Droit dans tes bottes, tu peux aller partout. Bien plus loin que tu ne crois. » Il me disait souvent des trucs comme ça. J'essaie de m'en souvenir, ajoute-t-il avec un léger tremblement dans la voix.

– Je suis désolée. Qu'il ne soit plus là pour toi, bredouillé-je en sentant l'émotion me gagner.

– Moi, ça va. J'ai eu la chance de le connaître. Mais Harry, il n'aura jamais tout ça. Il n'entendra pas ces phrases pour le guider dans la vie. C'est pour ça que j'essaie de m'occuper de lui maintenant que je suis là.

– Je sais, soupire-je comme si un poids venait de s'abattre sur ma poitrine. Mais il entend tes phrases à toi. Je pense qu'il t'admire autant que tu admirais ton père.

– Un grand frère, ça ne remplace pas, prononce-t-il à voix basse, presque résignée. J'en veux à mon père, parfois. De nous avoir laissés tous les deux. De ne pas avoir fait plus attention. Il avait un fils, il allait en avoir un autre, il savait qu'on avait besoin de lui... Je crois qu'être rebelle, passionné, indépendant... ça peut rendre égoïste.

Tristan se tait puis enfonce son pouce et son index dans ses yeux fermés, comme s'il avait besoin d'être seul, juste une seconde, de faire le vide. Je laisse retomber mes bras, étends mes jambes le long des siennes. Je ne parle pas, mais je me colle à lui, pour qu'il puisse prendre appui sur moi. Le silence s'éternise entre nous, peut-être le temps qu'il ravale ses larmes. Ou qu'il laisse ma chaleur l'apaiser.

– Et toi, tu en veux à ta mère de ne pas être là ? se reprend-il.

– Non, je crois qu'elle n'était pas faite pour ça. Elle a essayé. Mais je la remercie de ne pas avoir fait semblant de s'occuper de moi. J'avais 2 ans quand elle et Craig ont divorcé, je ne m'en souviens même pas. Elle n'a jamais demandé ma garde. Elle ne s'est pas opposée à ce que je quitte Paris pour les États-Unis. C'est comme ça. Mon père et moi, on s'est toujours suffi.

– Fille à papa, se moque Tristan en m'envoyant un léger coup de coude.

– On se ressemble plus que tu le crois, répliqué-je en le repoussant.

– Ouais... Un parent parti, l'autre complètement absent, une famille explosée... Ça nous fait un super point commun, Sawyer.

– Si seulement cette foutue famille n'avait jamais existé, soupire-je en regardant vers le plafond, comme si un dieu quelconque pouvait m'entendre.

– Alors on ne se serait sans doute jamais rencontrés, déduit la voix grave, redevenue sérieuse.

– Je ne sais pas si ça aurait été pire que ça, avoué-je tout bas.

– Ça quoi ? soupire-t-il en tournant son visage vers moi.

– Tu sais très bien quoi, réponds-je en laissant glisser mes yeux sur ses lèvres.

– L’interdit, prononce-t-il enfin, juste avant de m’embrasser.

Sa bouche se mêle sensuellement à la mienne et de fines bulles explosent à l’intérieur de mon corps. Je m’abandonne à ce baiser envoûtant, qui suspend le temps. Mais qui s’interrompt aussi vite.

Tristan quitte cruellement ma bouche et pose son front contre le mien, ses paupières closes et ses lèvres encore humides de moi.

– Il ne faut pas, Liv...

La porte d’entrée s’ouvre et se referme, en bas, et m’empêche de protester. Mon père monte en vitesse l’escalier, nous n’avons pas le temps de bouger. Je replie mes jambes contre moi et rentre dans ma carapace. Tristan se frotte les cheveux d’une main et, de l’autre, se passe le pouce sur la bouche, comme s’il voulait effacer la trace de la mienne.

– Qu’est-ce que vous faites là, tous les deux ? demande mon père qui nous surplombe, imprégné de tabac froid. Tout va bien ?

– Harry a fait un cauchemar, improvise Tristan. On vient juste de le recoucher.

– On attendait juste qu’il se rendorme.

Je vois une ombre passer dans le regard de mon père, comme s’il doutait de cette explication et découvrirait que sa propre fille est capable de lui mentir. Mon estomac se noue pendant que ses yeux clairs passent de Tristan à moi, puis en sens inverse, trois fois. Ils se perdent finalement au milieu de nous, là où nos épaules se touchent, là où ma bretelle de débardeur a glissé quand je l’ai laissé m’embrasser. Juste à la frontière entre nos deux chambres, dans ce couloir trop sombre et bien trop silencieux.

### **13. Photo de famille**

L’un des grands avantages de la Floride, c’est de glisser paresseusement de l’été à l’automne, presque sans qu’on le remarque. Au début de ce mois d’octobre, il fait toujours entre vingt-cinq et trente degrés à Key West, les locaux sont encore tous en shorts, et les touristes partis. Ils fuient cette humidité parfois oppressante et reviendront après la saison des averses fulgurantes et des orages nocturnes. La « haute saison », comme dit Sienna, commence en janvier dans les Keys, quand les Européens et les Nord-Américains se caillent chez eux et viennent profiter de notre hiver tout doux.

En attendant, Key West tourne au ralenti, les bars se vident et les plus petits hôtels ferment pour quelque temps, les rues commerçantes et les plages deviennent à nouveau respirables, et l’île reprend ses droits, imposant sa chaleur moite, son rythme lent et son esprit « à la cool », à la limite de la léthargie.

Évidemment, c’est la période que je préfère. Et c’est fou comme je me sens chez moi, ici, comme j’ai si facilement oublié Paris. J’ai repensé plusieurs fois au scénario de Tristan : si mon père et sa mère divorçaient, je ne sais pas ce qui se passerait. Mais ce qui est sûr, c’est que je ne veux pas partir d’ici, rentrer en France et quitter mon petit paradis.

*Même quand il prend des allures d’enfer...*

Je continue à bûcher mes cours par correspondance, le matin, mais je suis de plus en plus pressée que l'après-midi commence pour rejoindre l'agence. J'aime être dans l'action, apprendre de nouvelles choses, me surprendre moi-même en résolvant des problèmes que je pensais sans solution, et récolter le sourire fier de mon père et les regards impressionnés de ses collaborateurs les plus expérimentés. Mais surtout, ça m'évite de rester à la maison à trop penser. À longer les murs pour visiter chaque pièce et trouver partout des signes de Tristan. Sa guitare abandonnée sur le canapé du salon – dont je peux encore entendre les accords, soutenant sa foutue voix entêtante. Un de ses tee-shirts jeté sur la rambarde de l'escalier – et que Sienna a dû lui hurler de ranger au moins dix fois.

Ses baskets taille 42,5 balancées dans l'entrée – celles que j'ai déjà portées, une fois, avant de mourir de honte. Sa serviette imprégnée d'odeur de noix de coco dans la salle de bains – que je me suis interdit de renifler comme une idiote... avant d'y plonger la tête. Un short de bain qui traîne par terre, à côté de la piscine, derrière la villa – et qui me renvoie des flashes de sa nudité, de son corps inoubliable que j'aimerais tant oublier.

Sans parler de la bibliothèque du rez-de-chaussée, dans laquelle je n'ai jamais pu remettre les pieds...

– Olive ? Olive... ? prononce une voix que je ne reconnais pas, alors qu'une main me touche doucement le bras.

– Hmm ? ! sursauté-je presque.

– Désolée, s'excuse Roméo avec un sourire taquin, mais tu ne répondais pas quand je t'appelais Liv. Tout va bien ?

– Oh ! Oui, pas de souci ! J'étais juste perdue dans mes pensées. Tu as besoin de moi ?

– Est-ce que tu peux rédiger des fiches descriptives pour la vitrine et le site Internet ? On a rentré trois nouveaux biens ce matin, j'ai convaincu les clients de me laisser l'exclusivité.

– Super, bien joué ! Tu as des photos ?

– Je te laisse tout ce que j'ai.

Il dépose sur mon bureau son petit appareil photo numérique et un bloc-notes griffonné sur plusieurs pages.

– Je suis sûr que tu sauras faire, Miss Débrouille ! me sourit-il avant de s'éclipser.

Je ne sais pas trop quoi penser de ce surnom. C'est Roméo qui l'a inventé et les autres l'ont repris depuis. J'aime bien l'idée qu'on me trouve débrouillarde mais « Miss » fait un peu condescendant. Ou machiste. Et dans la bouche du brun ténébreux, je trouve que tous les mots ont l'air de flirter. Tous ces gestes aussi, quand il me félicite d'une main sur mon épaule. Quand il me prête sa veste de costume pour m'abriter de la pluie. Quand il m'ouvre la porte de l'agence et refuse systématiquement d'entrer avant moi, en m'expliquant d'un sourire franc que la galanterie se perd et que c'est bien dommage. Je n'ai pas l'habitude de tant de petites attentions. Mon père n'est tellement pas macho qu'il ne fait aucune différence entre hommes et femmes, et ce depuis que je suis toute petite. Et s'il est toujours resté « gentleman », je ne l'ai jamais vu se comporter en mari galant, séducteur ou même juste affectueux avec Sienna. Quant à

Tristan et son mode de fonctionnement – contradiction, conflit, confrontation, ses trois C préférés –, ce n'est pas un exemple non plus.

Je me rends compte que je suis incapable de distinguer une simple preuve de sympathie d'un petit jeu de séduction. Le nouveau bras droit de mon père est du genre charmeur, bavard et tactile, mais ça vient peut-être juste de sa fibre commerciale. Ou de ses origines latines. Tout ce que je sais de Roméo Rivera, c'est qu'il a 26 ans, qu'il est à moitié mexicain et que c'est un surdoué de l'immobilier.

Contrairement à moi, Roméo est très à l'aise avec les gens en général et le sexe opposé en particulier.

Ce n'est pas pour rien si mon père nous a mis en binôme. Et s'il a décidé de faire de lui son poulain.

Sans doute pour lui confier les rênes de la Luxury Homes Company avant que je sois prête, s'il décide un jour de prendre sa retraite – c'est-à-dire jamais de son vivant, j'en mets ma main à couper.

Je l'imagine déjà, en Robert Redford grisonnant, une cigarette à la main et une bouteille d'oxygène dans l'autre, déclarer qu'il est tout à fait en état de travailler encore une année. Juste le temps que sa fille apprenne vraiment bien le métier. J'aurai 40 ans, lui 70 et il me protégera toujours comme si j'en avais 12. Il essaiera encore de danser le tango chaque fois qu'il aura conclu une vente, me demandera de lui mettre la paille de son *slushie* vert dans la bouche et râlera parce qu'il n'a pas de petits-enfants à gâter autant que moi. Bien sûr, Betty-Sue sera toujours vivante, elle approchera des 100 ans et ses cheveux auront poussé jusqu'à ses pieds, elle n'aura toujours pas changé un seul de ses vêtements et elle se baladera en fauteuil roulant et grinçant, avec tout une famille de pélicans claudiquant derrière elle.

Cette photo de famille me fait sourire jusqu'à ce que mon inconscient essaie d'y glisser Tristan. Je ne sais pas comment le faire tenir dans le cadre. Je n'arrive pas une seule seconde à le visualiser à côté de moi, la quarantaine sereine, une main glissée autour de ma taille, un visage respirant le bonheur, un sourire franc sur les lèvres. Ce Tristan Quinn n'existe pas. En fait, je suis incapable de le voir autrement que torturé, ses cheveux désordonnés qu'il frotte nerveusement, son demi-sourire en coin indéchiffrable, son regard bleu perçant, insolent et provocateur, avant que quelque chose vienne soudain l'assombrir et lui faire croiser les bras sur son torse musclé. Lui, je le connais. Très bien. Et il me semble que rien ne pourrait le faire changer, ne pourrait le dompter ou l'apaiser, pas même des milliers d'années. La vérité, c'est qu'il m'est impossible de nous projeter ailleurs qu'ici et maintenant. À 18 ans. Nous détestant autant que l'inverse. Nous rejetant sans cesse. Nous interdisant tout le reste.

*Et s'il n'y a pas d'avenir possible, même pas en rêve, c'est que l'interdit est bien réel. Et qu'il a une raison d'être.*

Un poids d'une tonne s'abat sur ma poitrine quand cette pensée me percute de plein fouet, pour la millième fois. Tristan et moi, on n'a tout simplement pas le droit. Malgré l'étau qui se resserre autour de mon cœur, je continue à rédiger les fiches descriptives de ces villas splendides, sans m'arrêter, sans me permettre de craquer. Je tape à toute vitesse sur le clavier de mon ordinateur, pour éviter de m'enfoncer les ongles dans les paumes. J'écarquille grand les yeux face à l'écran aveuglant, refoulant toutes mes larmes, refusant de cligner pour ne pas leur laisser la moindre chance de couler.

Et derrière mes iris brûlants, tout au fond de mon inconscient, c'est Roméo qui se glisse dans le cadre photo, avec une étonnante facilité. Dans son costume bien taillé, avec ses cheveux noirs parfaitement coiffés, son visage doux et tranquille, ses joues rasées de près et ses mâchoires jamais contractées, ses

gestes parfaitement dosés qui me cajolent sans me brusquer, il sourit simplement et accepte de poser pour la postérité.

Puis mes yeux se ferment enfin, il fait tout noir dessous, puis rouge, et je vois Tristan envoyer un violent coup de poing à Roméo pour le dégager du cadre. Me prendre par la main et m'en faire sortir aussi, se mettre à courir avec moi, sans savoir où l'on va.

*Alerte ! Je deviens folle ! Il faut que je sorte d'ici ! Que j'arrête de penser ! Que j'arrive à respirer !*

\*\*\*

Quelques jours plus tard, j'ai réussi à terminer mes fiches et j'ai même décidé de toutes les refaire pour les mettre à jour, trouver une présentation plus claire et ajouter des tournures de phrases qui me semblent accrocheuses. La vitrine de l'agence est méconnaissable, moderne et vivante, sans rien avoir perdu de son côté haut de gamme et épuré. « Miss Débrouille » est de retour et mon père m'a félicitée pour cette initiative innovante et tout ce travail abattu. Il n'y a que comme ça que j'ai réussi à me sortir Tristan de la tête. À éviter de penser au futur. Et à ne plus me faire de films débiles sur Roméo Rivera qui ne m'intéresse même pas.

– Tu me fuis, Sawyer ? me surprend Tristan un matin, un air ombrageux sur le visage.

– Tu me fliques, Quinn ? lancé-je d'une voix un peu plus agressive que je ne l'aurais souhaité.

– Non, je me demande juste pourquoi je ne te croise plus jamais, ajoute-t-il sur un ton qui se veut indifférent.

– Parce que je suis occupée, réponds-je laconiquement, sans le regarder.

Debout dans la cuisine, il penche son corps baraqué en avant et étale nonchalamment ses bras sur le comptoir, comme s'il s'étirait. Ou peut-être comme s'il s'installait confortablement pour faire durer cette conversation que je ne voulais même pas commencer. Je remarque qu'il porte une chemise en jean usé, retroussée aux manches, qui lui donne l'air plus vieux que ses habituels tee-shirts. Mais je tente de rester concentrée sur mon café, rien que mon café.

– Harry t'a réclamée ce matin avant l'école, insiste Tristan. Il m'a demandé où tu étais. Hier soir aussi.

– Hier soir, je travaillais. Ce matin, je dormais, expliqué-je simplement. Et pose-moi les questions directement, pas la peine de te servir de ton frère.

– Je dis juste que tu lui manques, c'est tout, rétorque-t-il en haussant les épaules pour bien me montrer que lui s'en fout.

– Tu essaies de me faire culpabiliser, maintenant ? Moi aussi, j'abandonne Harry, c'est ça ?

soupiré-je en essayant de garder mon calme.

– Non... Mais tu bosses de plus en plus tard, Sawyer, tu vas finir comme ton père, lâche sa voix grave pour me provoquer.

Il se tourne légèrement sur le côté, replie un coude et laisse mollement reposer sa tête contre sa main, en attendant ma réaction. Je me force à ne pas trouver ça déstabilisant. Et affreusement sexy.

– Et toi ? changé-je aussitôt de sujet, en admirant mon propre self-control. Pourquoi tu n’es pas à ta super école de musique ?

– Pas aujourd’hui, tente-t-il d’écourter, le visage à nouveau fermé.

– Pourquoi ?

– Comme ça. Pas envie.

– Rebelle, pouffé-je en masquant ma bouche moqueuse dans mon mug de café.

– J’ai entendu, grogne-t-il en se redressant derrière le comptoir. C’est l’anniversaire de la mort de mon père, aujourd’hui. Je vais toujours au cimetière ce jour-là. Alors tu peux te marrer, t’étrangler avec ton café ou me traiter de ce que tu veux, je vais faire ce que j’ai à faire.

Il sort de la cuisine et un silence pesant s’installe après sa voix d’outre-tombe qui vient de me remettre à ma place. J’ai envie de m’excuser, mais rien ne vient. Tous les mots que je pourrais dire auraient sûrement l’air encore pires. Je l’entends mettre ses baskets, décrocher sa clé et claquer la porte de la maison. Sans réfléchir, je monte à l’étage enfiler des sous-vêtements, un short et un débardeur propres, redescends à toute vitesse en m’attachant les cheveux dans une queue de cheval sans doute très mal faite, puis sors de la villa à mon tour, en me mettant à courir derrière Tristan.

Il a pris son vélo et je regrette déjà d’avoir mis mes sandales plutôt que des tennis. Je le rattrape en accélérant ma foulée et le vois pédaler tout doucement, comme si la chaleur ambiante combinée à sa mélancolie lui pompait toute son énergie.

– Je suis désolée ! lancé-je en me plantant devant sa roue avant.

– Pousse-toi, Sawyer.

– Je ne savais pas, essayé-je de m’excuser. Je regrette, je n’aurais pas dû dire ça.

– Je m’en fous.

Il se remet à pédaler en me contournant et je trotte à côté de lui, parfois en avant, parfois à reculons pour le forcer à me regarder. Je débite des idioties qu’il ne doit pas comprendre tellement je suis essoufflée, et il continue à m’ignorer, crispant ses mâchoires et lâchant parfois son guidon d’une main pour essuyer la sueur sur son front ou se frotter machinalement les cheveux. L’air est lourd, le ciel est bas et j’ai l’impression de courir dans un four. Mais je ne m’arrête pas.

Quelques minutes plus tard, il lâche son vélo sur le trottoir, l’abandonne couché sur le côté alors que je cours toujours, en arrière pour lui faire face, trop exténuée pour parler mais toujours aussi déterminée à ne pas le lâcher. Je ne m’aperçois pas qu’on est arrivés jusqu’à ce que mon dos heurte une des deux colonnes blanches qui marquent l’entrée du cimetière de Key West. Tristan continue à avancer en soufflant :

– Je ne t’ai pas invitée.

– Je sais. Je ne veux pas..., hésité-je.

Tout en continuant à trotter à côté de lui, je pose ma main sur son avant-bras :

– Laisse-moi venir. S’il te plaît.

– OK, mais tais-toi. Et arrête de courir, tu me fatigues, ajoute-t-il en ralentissant le pas. Et enlève ta main de là !

Il fixe son avant-bras, brillant de transpiration et crispé de contrariété.

– Je me tais, je ne fais plus rien, acquiescé-je pour respecter le contrat.

En silence, je suis Tristan dans les allées bordées de palmiers et de tombes blanches bien alignées, encore étonnée qu’il m’ait laissée arriver jusque-là. J’essaie de ne pas trop le regarder, mais je vois sa pomme d’Adam descendre et remonter dans sa gorge, sa langue passer sur ses lèvres entrouvertes, plusieurs fois, comme s’il cherchait de l’air, de la salive ou n’importe quoi qui lui permette de tenir, sous cette moiteur irrespirable. Je ne pense même pas à ma gorge sèche, à mon pouls qui refuse de se calmer, à mes cuisses endolories par l’effort physique et aux ampoules sous mes pieds. Je veux juste être là et ne pas tout gâcher, respecter ce moment sacré et un peu hors du temps que Tristan me laisse passer avec lui – sans l’avoir vraiment décidé. Mais après plusieurs virages, il ralentit le pas, plisse les yeux et observe droit devant lui, sa tête légèrement penchée sur le côté.

– Arrête-toi, marmonne-t-il sans me regarder.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Cette femme blonde, là-bas, m’indique-t-il d’un geste viril du menton. C’est Sadie Quelque-chose.

– Hmm ? essayé-je d’en savoir plus sans le forcer à m’expliquer.

– La première femme de mon père, lâche sa voix grave qui me fait frissonner. Enfin, l’ex-femme, se corrige-t-il tout seul comme si ça comptait.

J’observe la blonde, aussi différente de Sienna que c’est humainement possible. Elle doit avoir bien dix ans de plus, mais a l’air de vouloir se coiffer et s’habiller « jeune ». Elle porte une robe un peu trop courte sur son corps frêle et délicat. Son brushing très travaillé semble sortir tout droit de chez un coiffeur hors de prix, comme si elle avait voulu se faire belle pour son ex-mari. Mais son visage me paraît sévère, avec ses yeux délavés et sa petite bouche pincée, arquée vers le bas. Tout chez cette femme contraste avec ma belle-mère et son corps plantureux, ancré dans le sol, son physique méditerranéen et son regard sombre, ses vêtements classe et toujours appropriés, son visage aux traits ronds et aux grands sourires forcés.

*Les goûts changeants des hommes en matière de femmes m’étonneront toujours...*

– Vous vous connaissez ? tenté-je d’une petite voix, inquiète de voir Tristan se mettre en colère.

– Je ne l’ai vue qu’une fois, à l’enterrement. Elle vit dans un autre État, je ne savais même pas qu’elle venait ici, gronde-t-il, toujours immobile.

– Peut-être que...

Je ne termine pas ma phrase, incapable de trouver une bonne raison qui expliquerait la présence de cette femme. Le ciel lourd semble éclater au-dessus de nos têtes et une grosse pluie bruyante s’abat tout à coup sur le cimetière.

– Viens, me coupe Tristan en posant sa main sur ma nuque et en m’attirant derrière le tronc d’un palmier.

Je ne sais pas si c’est pour me protéger, nous abriter, ou juste pour nous cacher de l’ex-femme, à qui il n’a apparemment pas envie de parler. Sauf peut-être pour lui dire « Vous n’avez rien à faire sur la tombe de Lawrence Quinn, barrez-vous ». C’est en tout cas ce que je lis dans ses yeux bleus noyés par l’orage. D’énormes gouttes de pluie balayaient son visage de haut en bas, trempent ses cheveux et ses longs cils, explosent sur la peau bronzée de son bras, toujours tendu entre lui et moi. Ses doigts ont presque l’air agrippés à mon cou et je ne fais rien pour les décrocher. La pluie chaude et battante s’insinue sous mes vêtements. Et la chemise de Tristan est toute collée contre son torse. Si je ne m’inquiétais pas de ce qu’il ressent, je pourrais trouver ce moment torride, chargé de tension et de sensualité.

– On s’en va, décide-t-il alors. La pluie est en train de bousiller la chemise de mon père.

Il me pousse en avant, sa main toujours sur ma nuque, et nous traversons le cimetière en courant pour aller nous abriter. Tristan trouve un minuscule pan de toit, devant un commerce fermé, qui laisse quinze centimètres de trottoir sec sous nos pieds. On se colle ici, nos corps trempés et nos souffles courts, en attendant que l’averse se termine.

– Elle te va bien, cette chemise, finis-je par murmurer en esquissant un sourire.

À ma grande surprise, il me le rend. Un sourire à la fois triste et fier. Sincère. Et la fossette qui se creuse dans sa joue fait le même petit trou dans mon cœur.

## **14. Bienvenue au Wild Motel**

– Liv Sawyer de la Luxury Homes Company, que puis-je faire pour vous ?

Ma voix sonne faux, mais je fais mon maximum pour avoir l’air plus âgée. Il y a dix secondes environ, Ellen, la standardiste, était totalement paniquée en me transférant cet appel « de la plus haute importance ». Apparemment, un client richissime cherche à s’offrir un pied-à-terre dans les Keys.

Son budget ? Huit millions.

*De dollars, oui.*

Craig et Roméo étant à l’extérieur, Janice et ses collaborateurs en réunion avec les banquiers, les agents immobiliers en vacances ou en visite, je suis actuellement la seule à faire tourner la boutique.

Évidemment, personne ne s’attendait à ce qu’un client de cette nature appelle directement à l’agence.

Généralement, les grands de ce monde sont représentés par des assistants ou autres gestionnaires de patrimoine, avec qui il est bien plus facile de discuter.

– Je cherche un produit rare, miss Sawyer, m’annonce sans détour la voix masculine au fort accent texan. Et je suis extrêmement pressé.

– Je vous écoute, monsieur... ?

– Byron. Austin Byron. De Byron Pharmaceuticals. Vous ne connaissez pas ? Vous devriez...

– Je situe parfaitement, Mr. Byron, inventé-je. Quels sont vos critères de recherche ?

Le bloc-notes sur lequel je gribouille chaque mot devient rapidement noir. Mr. Byron n’est pas difficile... il est impossible à satisfaire. Un budget de cette taille ne fait pas tout, surtout lorsqu’on désire à la fois un green de golf, une piscine à cascades et un terrain assez vaste pour y construire des écuries. Sans oublier l’escalier à double révolution, la cuisine avec accès à une terrasse panoramique donnant sur la mer, les dix chambres spacieuses, les douze salles de bains attenantes – parfaitement logique –, le style art déco des sixties et... l’abri antiatomique.

– Nous allons faire de notre mieux ! lâché-je avec entrain, en cachant mon manque total de conviction.

– Vous, miss Sawyer. *Vous* allez faire de votre mieux. Vous serez mon unique interlocutrice dans cette transaction, j’y tiens.

– Je peux vous demander pourquoi ? couiné-je presque en sentant une goutte de sueur perler sur mon front. Je débute tout juste et...

– Parce que le destin l’a voulu ainsi. Si je suis tombé sur vous aujourd’hui, ce n’est pas pour rien, glousse l’homme à l’accent si prononcé que je dois le déchiffrer.

J’inspire, expire et reprends ma voix « professionnelle ».

– Quand seriez-vous disponible pour entamer les visites ?

– Demain. Uniquement.

– ...

– Je suis un homme pressé, miss Sawyer. Si vous ne pensez pas être au niveau, je peux toujours aller dépenser mes millions ailleurs...

– Non ! m’écricé-je un peu trop fort. La Luxury Homes Company est faite pour vous, Mr. Byron.

– Je l’espère.

– À quel numéro puis-je vous joindre ?

– Occupez-vous de vos recherches. Je vous appellerai.

– Vous êtes sûr ? On procède généralement...

– Je ne donne pas mon numéro à n'importe qui, miss Sawyer, me coupe-t-il à nouveau. Faites d'abord vos preuves. Bonne journée à vous.

– Bonne jour...

*Bip. Bip. Bip.*

*Gentleman texan, mon cul...*

Ce soir-là, en rentrant à la maison aux alentours de 23 heures, j'ai mal partout. Littéralement. Mes mains sont douloureuses d'avoir tant gribouillé et pianoté sur mon téléphone. Mon dos s'est bloqué à force d'avoir été confiné dans une foutue chaise de bureau. Mon crâne est parcouru de décharges électriques qui me font monter les larmes aux yeux. Et mes pieds sont restés bien trop longtemps enfermés dans des chaussures dites de torture. En d'autres mots, des escarpins.

Craig a souri, lorsqu'il est revenu à l'agence et que je lui ai raconté le challenge que venait de me confier *Crazy Byron*. Roméo avait l'air bien plus inquiet, mais il a eu la décence de garder ça pour lui.

À mon avis, aucun des deux ne me sentait à la hauteur, mais vu le profil de l'acheteur, ils étaient assez lucides pour se rendre à l'évidence : la villa Byron n'existe pas – sauf, peut-être, dans un univers parallèle –, la vente est perdue d'avance.

*Alors autant que la petite débutante se démène pour rien, plutôt qu'eux !*

*Gé-nial.*

En m'effondrant sur mon lit, je passe mentalement en revue les deux seules maisons que j'ai prévu de lui faire visiter. Elles sont toutes les deux au bord de l'eau avec une vue à couper le souffle, superbement équipées, avec un grand terrain à l'arrière... mais tous les critères sont loin d'être réunis pour que le roi du Texas me signe son chèque à sept chiffres. Je règle malgré tout mon réveil sur 5 heures, espérant faire de nouvelles trouvailles avant notre premier rendez-vous prévu en fin de matinée.

*S'il ose se ramener en santiags, avec ses chaps et son chapeau de cow-boy, je ne réponds plus de rien !*

De l'autre côté du mur, un bruit me parvient. Tristan vient de rentrer. Je ne l'ai pas croisé aujourd'hui, et pourtant, au milieu de tout ce chaos, je n'ai cessé de penser à lui. Je m'endors en quelques secondes à peine, mon cerveau peuplé de ses yeux bleus, de ses lèvres douces et de sa chemise en jean trempée.

\*\*\*

J'attends Mr. Byron depuis vingt bonnes minutes devant une sorte de petit château baroque, à l'extrême pointe de l'île – une exclusivité sur laquelle je viens de mettre la main –, quand c'est lui que je vois finalement débarquer. Tristan. Son sourire de sale gosse vissé sur les lèvres. Et je ne comprends plus rien.

– Miss Sawyer ! se marre-t-il en imitant un salut texan, son chapeau imaginaire passant de sa tête au creux de sa main.

*Cette voix... J'aurais dû la reconnaître.*

– Tu te fous de ma gueule ? grogné-je, tremblant de colère. Tu te fous de ma gueule ? répété-je, une octave au-dessus.

– J'ai fait ça pour ton bien, Liv, me glisse-t-il, mort de rire. Tu dois t'attendre à tout, dans ce métier...

Je cache mon visage dans mes mains, trop énervée pour me lancer avec lui dans une partie effrénée de ping-pong verbal.

– Je te jure que tu me le paieras, sifflé-je en le bousculant pour descendre du perron.

– Hey ! me lance-t-il en m'attrapant doucement par le bras. Où est passé ton humour, Sawyer ?

– Il est resté dans mon lit, là où j'ai dormi moins de quatre heures pour... RIEN ! hurlé-je en insistant sur le dernier mot.

– OK, admet-il plus sérieusement. Ma blague était pourrie.

– Pire que ça ! rétorqué-je.

– Idiote ? Naze ? Débile ?

– Cruelle, murmuré-je.

Son regard change, tout à coup. Il ne plaisante plus du tout. L'intensité se lit sur chacun de ses traits et mon estomac se serre. Tristan fait un pas en avant et m'oblige à me plonger dans ses yeux. Je recule. Il avance. Je recommence, jusqu'à me retrouver dos au mur. Je tente de fuir sur le côté, il m'en empêche. Ses iris ne quittent pas les miens, tentant d'y lire mes pensées les plus secrètes. En réalisant à quel point ses lèvres sont proches des miennes et à quel point le danger est imminent, je colle mes mains à plat sur son torse et le repousse légèrement, mais il se penche et me glisse à l'oreille :

– Je ne te ferai jamais de mal, Liv. Jamais sciemment. Tu me crois ?

La chaleur me monte aux joues. Mon cœur s'emballe, mes jambes fourmillent et je dois faire tous les efforts du monde pour ne pas poser mes yeux sur sa bouche. Je ne tiendrais pas plus de deux secondes sans l'embrasser.

– Laisse-moi... partir, bredouillé-je en redoublant d'effort.

– Pourquoi ?

– Parce que je n'ai pas envie d'être là, avec toi, murmuré-je en mentant effrontément.

– La voie est libre, Liv, si c'est vraiment ce que tu veux. Elle le sera toujours.

Tout en se plaçant sur le côté pour m'ouvrir le chemin, Tristan passe lentement la main dans sa nuque en soupirant. Une odeur de noix de coco mêlée à son parfum viril me parvient, alors que son biceps se contracte. Je meurs d'envie de le toucher. De lui demander ce qu'il ressent. De savoir si se faire passer

pour *Crazy Byron* n'était qu'un prétexte pour passer du temps avec moi. S'il préfère ma colère et mes reproches à mon silence et à mon absence.

Il part avant moi, finalement, me jetant un dernier regard, un dernier sourire timide avant de quitter le perron du château baroque. Je mets quelques minutes à redescendre en température, puis reprends le chemin de l'agence. Je n'ai rien dit à personne, Craig et Roméo en ont sûrement déduit que Mr. Byron était un cas désespéré, et moi rien de mieux qu'une simple débutante.

\*\*\*

Deux jours ont passé, le week-end arrive enfin, suivi de très près par Bonnie et Fergus. Ils débarquent en fanfare dans la cuisine, tandis que je ferme la glacière.

– Samedi matin, 9 heures, comme prévu ! se dandine Fergus tout en baillant.

– Prête, Elle Fanning ? me demande la jolie Black en me claquant un baiser sur la joue.

– Dans deux minutes. Vous pouvez aller mettre vos affaires dans le coffre ! leur souris-je, excitée par ce qui nous attend.

Un week-end improvisé à Miami Beach, en passant par les Everglades. Une idée subite de ma meilleure amie que je n'ai pas pu refuser, vu la semaine d'enfer que je viens de passer. Les deux trublions sortent de la maison et traversent la cour pour se rendre jusqu'à mon SUV, je termine de préparer le déjeuner. Je suis en train d'ajouter une bouteille d'eau et une de soda à mon menu lorsqu'un tabouret crisse, derrière moi.

Tristan vient de débarquer, l'air crevé, dans ses fringues de la veille.

– Tu t'es bien éclaté ? Toute la nuit ? lui demandé-je d'une voix acide, en me retournant pour fermer le frigo.

*L'imaginer avec une autre... Ça me rend malade.*

– En quoi ça te regarde, Sawyer ? grommelle-t-il avant de vider d'un trait ma tasse de café.

Il la repose et me fixe sans détour. Il me provoque, ça ne fait aucun doute. Je ferme les yeux un instant, fais appel au peu de patience qui me reste et les rouvre, pour remplir à nouveau ma tasse et la lui tendre.

– J'ai squatté le canapé de Jackson, me révèle-t-il enfin.

– Tu devrais aller te coucher, réponds-je simplement, sans laisser transparaître mon soulagement.

– Pas envie de dormir seul...

Sa voix s'est faite plus basse encore et ses yeux brillants me racontent une histoire à laquelle je n'ose plus croire. Des frissons me parcourent, je tente de reprendre le contrôle de mes émotions, de mon corps. Je comptais me vider la tête ce week-end, pas la remplir un peu plus de doutes, de désir et de culpabilité. Alors je réponds, de la voix la plus calme et la plus indifférente possible :

– Demande à Harry, il acceptera peut-être de te prêter Alfred.

Ses yeux s'assombrissent. Accoudé au bar, il pose son menton au creux de sa main, fait pianoter doucement ses doigts sur sa lèvre inférieure, mais n'ajoute rien. Il préfère observer chacun de mes gestes, au millimètre près. Je ferme une dernière fois la glacière, attache les lacets de mes Converse, attrape mes lunettes de soleil sur le comptoir et les enfile.

Quelque part, mon esprit confus espère que les verres teintés me protégeront du regard magnétique de ce jeune Brad Pitt qui se tient en face de moi.

– À plus, lui dis-je en ramassant mes affaires.

– Vous allez où ?

– Juste en week-end, je lui réponds en haussant les épaules.

– Où ça ? insiste-t-il, d'une voix rauque.

– En quoi ça te regarde, Quinn ? lui balancé-je de manière nonchalante, comme lui quelques minutes auparavant.

Sa mâchoire se crispe et je lis sur son visage que ma réponse ne le satisfait pas. Peu importe, je refais ma queue de cheval en vitesse, puis prends la direction de la sortie sans me retourner une seule fois. Un exploit, sachant que j'en crève d'envie.

– Tu as été trop longue, Liv ! geint Bonnie depuis la banquette arrière, tandis que je m'installe au volant, à côté de Fergus. On crève de chaud ! Et Fergie a eu le temps de sortir ses compils...

– Et merde, soupiré-je en passant la première.

Un groupe de rock mexicain résonne déjà dans tout l'habitacle lorsque nous passons les grilles du grand portail. Un coup d'œil dans le rétroviseur et je crois voir Tristan, torse nu, à la fenêtre de sa chambre.

*Un mirage, Liv. Juste un putain de mirage.*

La première difficulté survient alors que nous avons quitté Key West depuis... trente-sept minutes

– le GPS est formel. La bouche pleine de soda, Fergus vire au vert et me tape sur l'épaule pour me faire comprendre d'arrêter le véhicule de toute urgence. Je me range soigneusement sur le bas-côté en évitant de provoquer un énorme accident, il se jette à l'extérieur et vomit tripes et boyaux.

– Ça, c'est fait, commente Bonnie derrière moi, en grimaçant.

– Comment ça ?

– Il ne t'a pas dit ? Fergus est malade en voiture, sur les longs trajets. Et pas qu'un peu malade.

*Vraiment malade.*

- Mais qu’est-ce qu’il fout là, alors ? m’exclamé-je, consciente que cinq heures de voiture nous attendent.
- Ben... Il ne voulait pas rester seul.
- Et j’ai amené des comprimés ! nous rassure le nauséux en sortant une plaquette de sa poche arrière.
- Il serait temps d’en prendre ! l’engueule Bonnie.
- Mais sinon, ça va, Fergie ? ris-je doucement en observant son teint cireux. Tu veux qu’on change de destination ?
- Non ! s’obstine-t-il après avoir avalé deux comprimés d’un coup. Je peux le faire !

Erreur. Fergus n’a pas tenu une heure avant de remettre ça. Et rebelote en milieu de trajet, alors que nous approchons à peine des Everglades. Sauf que cette fois, je n’ai pas pu m’arrêter aussi vite qu’il le réclamait... et qu’il a vomi sur ses pieds. Dans ma voiture.

- Mais qu’est-ce que t’as bouffé hier ? gémit Bonnie en se ruant hors de la voiture, alors que nous avons rejoint une station-service. Un bœuf entier ?
- Je suis désolé, Liv, je n’ai pas réussi à me retenir.
- Va t’asseoir à la cafèt’, lui dis-je, pressée de le voir décamper. Bois une tisane et trouve un coin pour te reposer pendant qu’on nettoie tout ça.
- Pendant qu’on nettoie tout ça ? répète la Black, l’air outré. Tu es folle ! Je ne m’approcherai pas de cette chose répugnante ! On doit bien pouvoir embaucher quelqu’un pour qu’il s’en occupe !
- OK, princesse ! grogné-je en levant la main pour qu’elle se taise. Je m’en occupe, va rejoindre Fergus et évite de le faire pleurer.

La diva en combi fleurie ne se fait pas prier. Elle file à toute vitesse en direction de la boutique, me laissant seule pour affronter la flaque de vomi.

*Ça m’apprendra à aussi mal choisir mes amis !*

Deux minutes plus tard, ils reviennent munis d’une bouteille de liquide de lavage, de serpillières et de désodorisant. Ils se mettent à la tâche et, en moins de dix minutes, le problème est réglé. Je me sens idiot de les avoir un peu maudits, l’un et l’autre.

*Ça m’apprendra à être aigrie !*

Alors que je relance le moteur une bonne heure plus tard – pause tisane et hot-dog obligeant –, le regard troublant de Tristan et son *Pas envie de dormir seul...* reviennent me hanter. Fergus change de CD, la voix entêtante de Sting remplace les fausses notes du groupe précédent ; à l’arrière, Bonnie fait les chœurs et je tente de me concentrer sur la route. Ça prend du temps, mais je finis par y arriver.

L’aiguille approche déjà des 16 heures lorsque nous nous enfonçons dans les Everglades. Les pauses vomi sont toujours aussi fréquentes et nous font prendre beaucoup de retard. Au bout d’une petite route

perdue entre deux marécages, je remarque qu'un épais nuage de fumée s'échappe de sous le capot. Bonnie, elle, hurle en voyant un alligator, à une dizaine de mètres de nous.

– Ce voyage est maudit, soupire-je en collant mon front contre le volant. On aurait dû faire demi-tour depuis longtemps.

– Pourquoi on s'arrête ? tremble la brune, les yeux fixés sur l'animal.

– C'est quoi toute cette fumée ? atterrit enfin Fergus, sur le siège avant passager.

– Je crois que ma voiture est H.S., murmuré-je.

Je tente de relancer le moteur. Impossible.

– Quoi ? ! panique Bonnie. Mais on est au milieu des Everglades ! On va crever sur place !

– Calme-toi, je réfléchis !

Je retrouve le numéro d'assistance et l'appelle. Après m'avoir fait patienter pendant une éternité, mon interlocuteur m'explique que vu notre localisation et le nombre d'appels qui m'ont précédée, je ne serai pas secourue avant le milieu de la nuit. Je raccroche après avoir laissé échapper quelques grossièretés.

*On ne se refait pas.*

Bon, résumons. Mon père est en train de conclure une vente de plusieurs millions d'euros et je refuse de le déranger. Sienna ne lèverait pas le petit doigt pour moi. Mes deux meilleurs amis sont à mes côtés, dans cette voiture échouée au milieu de nulle part. Betty-Sue provoque un accident dès qu'elle dépasse Key Largo et... Tristan déteste conduire depuis que la vitesse lui a arraché son père.

De toute façon, même si ce n'était pas le cas, il serait hors de question que je lui envoie un SOS. Le rôle de la fille en détresse : définitivement pas pour moi.

– On pourrait appeler Drake ! s'écrie soudain Bonnie, en s'emparant de mes épaules, par-derrière.

– Tu crois vraiment qu'il est du genre chevalier servant ? ironise Fergus en appelant, sans succès, ses parents.

– Essaie, on ne sait jamais, soupire-je, un peu désespérée.

*Bonnie a raison. L'alligator est bien là. Et même s'il est parfaitement immobile, il a l'air affamé.*

Apparemment, Drake est un peu étrange au téléphone. Il chuchote des trucs bizarres, comme s'il parlait à quelqu'un d'autre, puis demande simplement où on se trouve. Bonnie lui donne nos coordonnées GPS exactes et le blond jure qu'il sera là dans trois heures max.

– La bonne nouvelle, c'est qu'on a trois heures pour écouter mes dernières compils, se marre Fergus.

Pendant un instant, j'hésite à le jeter hors de la voiture pour que l'alligator nous en débarrasse. Ou bien à me jeter moi-même dans la gueule du monstre pour ne plus avoir à écouter ça.

Aucune voiture ne passe, sur cette route peu fréquentée et entourée de marécages hostiles. La première heure défile rapidement. La deuxième me paraît un peu plus longue, même si les monologues de Monsieur Vomi nous font éclater de rire. La troisième heure, elle, s'écoule péniblement.

20 h 10. Le tank de Drake se gare derrière nous. Fergus, qui s'était endormi, se réveille brusquement en criant un ridicule « Nan, j'dors pas ! », bien trop haut perché. Bonnie, elle, a un sourire vissé sur lèvres, probablement ravie que son mec ait fait tout ce chemin pour elle. Quant à moi, je tombe des nues lorsque je reconnais Tristan, qui descend du côté passager.

– Il y a un alligator, juste là ! hurlé-je en baissant brusquement ma fenêtre.

L'insolent ricane et continue d'avancer vers nous, suivi de Drake, sans même regarder ce qui l'entoure. Arrivé à ma fenêtre, il me lance, l'air parfaitement sûr de lui :

– Ils ne s'approchent pas des voitures, trouillard ! Et il est loin, ça ne craint rien.

– Bon, c'est quoi le problème ? ronchonne le blond en soulevant le capot. Le liquide de refroidissement, ça te dit quelque chose, Liv ?

– Oui, chuchoté-je en sentant mes joues rougir. Mais je n'osais pas sortir, fais-je en pointant du doigt l'alligator de deux mètres de long.

Je m'extirpe enfin du véhicule, sautille sur mes jambes endormies et tente de les aider.

Pendant l'heure qui suit, nos deux sauveteurs font tout ce qu'ils peuvent pour faire démarrer ma voiture, mais cette dernière ne réagit pas. Tandis que Tristan remonte les manches de son tee-shirt sur ses épaules, les doigts recouverts de cambouis, qu'il s'éponge le front du revers de la main, qu'il se penche en avant pour vérifier chaque pièce du moteur, je ne peux m'empêcher de le bouffer des yeux.

S'il était sexy ce matin, ce soir il est... irrésistible.

*Ses muscles, le cambouis, la nuit noire, le danger... Et ces foutus picotements au creux de mes cuisses.*

Drake doit s'y reprendre à plusieurs fois pour que je réponde à une question toute simple. Tristan ricane dans sa barbe. Les petits sourires en coin qu'il m'adresse discrètement m'indiquent qu'il est pleinement conscient de son pouvoir de séduction.

*Allumeur !*

– Bon, on ne peut rien faire de plus ce soir, décrète-t-il finalement. On laisse le SUV ici, on se trouve un motel dans le coin et on revient le chercher demain matin, avec un mécano.

– Bonne idée, je me sens pas hyper bien à nouveau, murmure Fergus, depuis le siège passager.

Son teint est redevenu verdâtre.

– Je crois que j'ai un peu abusé des M&M's, avoue-t-il en nous montrant le paquet XXL... vide.

Nous montons tous dans la voiture du guitariste – les musiciens devant, les losers derrière – et tombons

assez rapidement sur un petit hôtel des plus basiques.

– Bienvenue au Wild Motel ! chantonne Bonnie en glissant la main sur la nuque de son mec.

« *Motel Sauvage* »... Hum !

Le réceptionniste, un horrible bâton de réglisse dans la bouche, est aussi accueillant que la façade de son établissement. Son visage est abîmé, sale et décrépit, son sourire inexistant, par contre il ne cesse de reluquer les seins de Bonnie et mes jambes nues.

– Le club de strip-tease, c'est à quelques kilomètres sur la grande route, grogne Tristan en lui tendant un gros billet. Là-bas, vous avez le droit de mater.

L'homme ignore son commentaire et nous balance trois clés.

– C'est tout ce que j'ai, articule-t-il à peine. Et celle-là, c'est une single. Un lit pour une personne.

– Je prends ! lâche Fergus, l'air nauséeux. Faut vraiment que j'y aille.

Le rouquin s'empare de la clé et se barre en direction de sa chambre, son sac à dos sous le bras.

Bonnie s'approprie la deuxième clé et tend la main à Drake.

– Je sais exactement comment je vais te remercier d'être venu, lui sourit ma meilleure amie, version femme fatale.

– Bonnie ! On ne dort pas ensemble ? paniqué-je à moitié en évitant de croiser le regard de Tristan.

– Tu crois vraiment qu'il a fait tout ce chemin et que je ne vais pas passer la nuit avec lui ? me chuchote-t-elle en me prenant à part. Et puis Tristan et toi, vous habitez sous le même toit ! Vous pouvez bien partager une chambre !

– Bonnie... S'il te plaît, la supplié-je presque.

– Il vient de me dire qu'il voulait qu'on essaie, me sourit-elle, émue. Drake veut qu'on soit ensemble ! Exclusifs !

Que répondre à ça ? À part la prendre dans mes bras et lui dire d'aller s'envoyer en l'air comme si c'était la dernière fois.

Je me retrouve seule face à Tristan. Ses yeux joueurs sont soudain plus sombres. Son sourire plus crispé. Il me tend la clé et la dépose dans ma main.

*Comme cette fois... dans les coulisses.*

– Si tu veux, je dors par terre, me souffle-t-il.

– Comme si j'allais te laisser dormir sur cette moquette dégueulasse !

– Il y a la voiture de Drake, sinon, réfléchit-il tout haut en passant la main dans ses cheveux de cette manière qui me réchauffe tout en bas.

– Arrête tes conneries, Quinn. On y va.

Je prends la direction de la chambre numéro 12 et ouvre la porte un peu trop brusquement, comme pour me convaincre que tout va bien aller. Je balance mon sac sur le lit, tire les rideaux, ouvre un peu la fenêtre pour aérer et allume la télé. Pendant tout ce temps, il est resté sur le pas de la porte, à m’observer.

– Tristan ! ris-je doucement. Je ne vais pas te bouffer.

– Je le sais... Mais je suis moins sûr du contraire, lâche-t-il d’une voix profonde, en me fixant intensément.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Ma peau rougit, sur tout mon corps. Et je réalise que j’ai envie de lui comme jamais. Alors, dans cette chambre vieillotte, marron du sol au plafond, je décide que les règles ne sont pas les mêmes.

– Tout ce qui se passe au Wild Motel reste au Wild Motel, soufflé-je en avançant tout droit vers lui.

Son sourire de sale gosse traversant à nouveau son visage, Tristan ferme la porte derrière lui et s’y adosse. En quelques enjambées, je lui saute dans les bras et plonge mes mains dans ses cheveux en bataille. Nos respirations s’accélèrent, nos bouches se trouvent, se frôlent et s’entrouvrent, pour laisser libre cours à nos envies les plus secrètes. Les plus interdites.

Je gémis entre ses lèvres, ses mains s’aventurent sous mon tee-shirt, empoignent mes hanches, caressent ma peau brûlante et je lâche totalement prise.

*Une nuit sauvage, une seule, c’est tout ce que je demande.*

Mes gémissements meurent contre sa bouche. Nous nous embrassons comme s’il ne nous restait que quelques heures à vivre sur cette terre.

Mon attirance pour lui est telle que j’ai besoin de prendre possession de son corps, d’une manière ou d’une autre. Tristan grogne lorsque je tire sur sa tignasse châtain, puis approfondit notre baiser avant de me plaquer contre le mur. Je lâche un cri de surprise, ses mains se placent sous mes fesses et me soulèvent brusquement. J’enroule mes jambes autour de ses hanches tandis que nos lèvres se dévorent.

En moi, le feu se répand.

– Je ne suis plus une novice, tu sais, glissé-je timidement à son oreille. Tu peux me prendre *comme un sauvage*, cette fois.

En prononçant ses propres mots, je réalise que notre première fois – ma première fois – remonte à... loin. Très loin. Une éternité.

Presque deux mois.

*Et les efforts inhumains qu’on a fournis, lui et moi, pour rester à distance, sont sur le point de*

*s'envoler en fumée...*

*À ce stade, c'est une question de survie.*

– Sauvage ? murmure-t-il de sa voix rauque en me reposant sur le sol. Le lieu me semble approprié...

Ce regard... Cette intensité... Une bulle de plaisir vient d'éclater au creux de mes reins. Mon top rayé échoue sur la moquette de la chambre 12 du Wild Motel, suivi de mon short et de mes tennis.

Tristan m'observe de ses yeux vifs et brillants, comme s'il admirait une œuvre d'art. Seuls ma culotte ajourée et mon soutien-gorge prune protègent désormais mon intimité.

*Et j'ai envie de lui crier de me les arracher...*

Mais la rockstar veut d'abord jouer avec moi. Tout en mordillant sa lèvre inférieure, il me force à reculer jusqu'à l'armoire et me bloque contre la surface froide. Je frémis, il sourit. En coin, de cette façon qui me donne une furieuse envie de lui dévorer la bouche. Et autre chose...

Sa main fourrage dans mes cheveux blonds, je savoure cette caresse un peu brusque, jusqu'à ce que je sente l'élastique qui retient mes mèches folles glisser lentement, insidieusement. Ma queue de cheval laisse place à...

– Cette tignasse..., susurre-t-il en me bouffant du regard. Tu n'es jamais plus belle et sexy que les cheveux lâchés, Liv. Je t'interdis de les attacher...

Sa voix profonde et autoritaire me force à serrer un peu plus les cuisses. J'avance mon visage vers lui pour qu'il m'embrasse, mais il m'empoigne à nouveau par les cheveux, tout en douceur, et me force à me retourner. Je me retrouve dos à lui, face au miroir de la penderie... sa virilité pointant contre mes fesses. Il est dur. Très dur.

*Est-ce qu'il existe une image plus érotique que celle-là ?*

*Et une sensation plus grisante ?*

Tout ça est encore nouveau pour moi. Si irréel. Dans la glace, je vois son regard brûlant me défier, puis quitter mon visage pour se promener sur tout mon corps. Sa main se pose au niveau de mon nombril, puis disparaître sous l'élastique de ma culotte. Je vois mon ventre se contracter, mes jambes trembler, tandis qu'il se faufile en moi. Qu'il me touche. Me caresse. Me fait gémir.

– Chut, glisse-t-il à mon oreille, avant de la mordiller. Les murs sont fins, dans ce genre d'endroit...

Je ne peux réprimer un sourire coupable. Et complice. Nos compagnons de route ont écopé des chambres d'à côté et personne ne doit savoir ce qui est sur le point de se produire dans la nôtre.

Jamais.

*Le secret... L'interdit... Le prix que l'on doit payer, lui et moi, pour vivre ces rares instants de liberté.*

Son pouce joue au chat et à la souris avec mon clitoris. Il le frôle, l'évite, l'effleure à nouveau, le caresse

enfin, le titille, pour mieux le fuir lorsque mes gémissements reprennent. Le désir monte en moi, je me presse contre son torse, contre son érection, Tristan siffle entre ses dents et continue ses sévices. Des sons étonnants s'échappent de ma gorge.

Lorsqu'un doigt me pénètre, je ne peux retenir un cri de plaisir et mon bourreau est obligé de me faire taire en posant sa paume contre ma bouche. Je le mords, tente de me retourner, il résiste et me remet à ma place. Nos regards se percutent à nouveau dans le miroir, le sien me provoque comme jamais.

– Je mène la danse, Sawyer, affirme-t-il en plongeant un autre doigt en moi.

Ma féminité trempée est envahie de milliers de sensations. Je suffoque, perds mes mots, plaque mes mains contre le miroir pour garder l'équilibre. Tristan va et vient en moi en promenant sa langue le long de ma nuque, de mon épaule. Il mordille ma peau çà et là, je gémiss le plus doucement possible. Je suis en feu, tout en bas. Ce n'est que la deuxième fois.

– Tu vois ? Je sais comment te la faire boucler, quand je veux, souffle-t-il en s'emparant de ma culotte.

Il fait glisser le tissu le long de mes jambes. Je relève les pieds pour m'en débarrasser, puis la tête pour l'observer, sentant encore ses doigts sur moi, en moi. Sans jamais me quitter des yeux, le titan retire son tee-shirt, ses pompes, fait glisser son jean jusqu'au sol, puis son boxer. Je n'ai pas besoin de me retourner pour deviner que son sexe pointe fièrement derrière moi. Et je meurs d'impatience qu'il me prenne, encore plus fort que la dernière fois, sur ce territoire neutre où la culpabilité et la honte n'ont pas leur place. Mes inhibitions se sont envolées, comme tout le reste.

*Dans cette chambre, il n'est pas mon demi-frère. Il est juste le mec le plus sexy, le plus excitant que j'aie jamais croisé.*

Je frissonne lorsque l'agrafe de mon soutien-gorge cède. Je soupire lorsque ses mains soupèsent mes petits seins, les malaxent, pincant mes tétons. Et moi qui pensais que toutes ces femmes à la télé, dans les magazines, partout, en faisaient trop. Je suis la première à succomber à cette caresse, à perdre la tête sous le joug du plaisir. Je me mords la lèvre lorsque j'entends le bruit d'un emballage qui se déchire et je l'imagine en train d'enfiler le préservatif. Je retiens mon souffle lorsque son sexe frôle enfin mes fesses, lorsque sa main s'empare de mon menton et que son regard ardent me force à le regarder lorsqu'il me pénètre. Lentement. Insolemment. Tristan est en moi. Au plus profond de moi. Et ses allers-retours, doux mais profonds, me font déjà perdre la tête.

Sa peau claque contre la mienne. Chauffe contre la mienne. Je prends appui contre l'armoire, me penchant légèrement en avant. Mon amant aux yeux perçants pose ses mains sur mes hanches et me

pénètre encore et encore. Sa virilité coulisse dans ma chair comme si elle avait été conçue spécialement pour ça. Pour moi.

*Rien que pour moi.*

– J'ai envie de te faire des choses chaque jour, murmure-t-il en me possédant. À chaque fois que je te vois. Une putain de torture...

Je le sens s'enfoncer un peu plus profondément et je crie, incapable de me retenir. Ses mains me plaquent

subitement en arrière, contre son torse et sa paume vient à nouveau fermer ma bouche.

– Pas un mot, pas un cri, pas un souffle, susurre-t-il en me pénétrant plus vite, plus fort.

Je halète, tremble, me cambre pour mieux l'accueillir entre mes cuisses, puis je repousse sa main qui couvre ma bouche. Il la remet en place en souriant comme un sale gosse, je la mords.

– Argh !

Il la retire et vient la placer sur mon clitoris. Tout en sentant une nouvelle onde de plaisir me parcourir, je lui souris dans le miroir de la manière la plus insolente que je connaisse. Tristan passe la langue sur ses lèvres, sans me quitter des yeux, sans arrêter le mouvement de ses hanches. Il adore ça, que je lui résiste. Il adore que je me rebelle. Je sens mon corps passer de l'autre côté, la jouissance se rapprocher. Je ferme les yeux, tout contre lui, savourant chaque pénétration, chaque caresse en murmurant des phrases dénuées de sens.

– C'est trop tôt... Beaucoup trop tôt, entends-je sa voix rauque me souffler, au loin.

Et puis son bras s'enroule autour de ma taille et, malgré mes protestations, m'emmène au fond de la chambre, pour me jeter sur le lit. Les ressorts grincent, le matelas trop mou s'affaisse, je ne prends même pas la peine de défaire les draps : j'ai trop envie de lui. Toujours sur ses pieds, l'insolent me sourit fièrement, m'admirant ainsi, nue et à sa merci, dans ce motel pourri. Je le fusille du regard tandis qu'il daigne enfin me rejoindre et déposer un baiser sur mes lèvres.

Un baiser d'une douceur et d'une chasteté qui contrastent totalement avec le décor qui nous entoure et les frissons qui me traversent.

– Tristan, arrête de te faire désirer, grogné-je en plantant mes griffes dans son dos. Fais-moi jouir, et plus vite que ça !

*Depuis quand est-ce que je suis cette fille, qui parle si crûment ?*

Une lueur sombre brille dans ses yeux, mon audace l'étonne autant qu'elle l'excite. Un son viril s'échappe de sa gorge et, à une vitesse vertigineuse, il se place au-dessus de moi, son sexe effleurant sa cible. J'entrouvre la bouche, il y glisse sa langue pour m'offrir le plus indécent des baisers et me pénètre sans plus attendre.

*Sauvagement !*

Le rythme de ses assauts est effréné. D'un geste vif, il enroule mes jambes autour de son cul bombé et me baise avec fougue. La brûlure intense devient plaisir. Son torse musclé se gonfle, se contracte à chaque poussée, son érection semble grandir en moi, je me mords les joues pour ne pas gémir, ne pas crier, ne pas respirer.

Tout ce que je ressens, c'est ma peau en feu qui en veut toujours plus, mon intimité qui m'envoie des décharges un peu partout. Je n'ai jamais connu ça. Je ne pensais même pas que ça existait. Son regard déchaîné, tenace, ne rate pas une miette du spectacle. En particulier lorsque je me mets à m'agiter sous lui, à grogner son nom, à me tendre de plaisir, signes que l'orgasme m'emporte.

Les yeux fermés, le souffle court, je gémissais une longue et dernière fois, sentant la jouissance déferler en moi. Une sensation d'une force, d'une puissance que je n'ai jamais ressentie auparavant.

Un mélange de violence, de douceur, d'animalité, d'abandon.

*C'est si bon que c'en est presque douloureux !*

Tristan me rejoint en quelques va-et-vient, se logeant tout au fond de moi pour y rendre les armes.

Son grand corps glisse ensuite sur le côté, sa peau brûlante contre la mienne, sa main retrouvant sa place, au creux de ma paume. Nos respirations connaissent les mêmes saccades, nos cœurs les mêmes émois. Du moins, à cet instant, je me prends à y croire.

*Chambre 12 du Motel Sauvage, je ne suis pas près de t'oublier...*

Et Tristan non plus, si j'en crois le sourire complice et impertinent qu'il m'adresse, avant de fermer les yeux et de sombrer. Je n'ose pas bouger d'un centimètre, mais je plie doucement l'oreiller sous ma tête, par habitude. Mes paupières sont lourdes, mon corps est épuisé et la respiration régulière de mon amant me berce dans le sommeil.

Mon amant. C'est ce qu'il était, pendant une heure. Ce qu'il ne sera plus, dès demain matin.

*Faites qu'on ne se réveille jamais...*

## **15. Accord et désaccords**

Le week-end à Miami Beach a tourné court. Nos routes se sont arrêtées dans les Everglades et nous sommes rentrés tous les cinq à Key West, dès le lendemain matin. Drake et Tristan dans leur tank.

Bonnie, Fergus et moi dans mon SUV réparé par le mécano. Et personne n'a reparlé de la nuit au Wild Motel. Ma meilleure amie a gardé un sourire niais vissé sur la bouche pendant tout le trajet.

Fergie a gardé la tête penchée à travers sa vitre ouverte, pour éviter d'être malade, les mains crispées autour d'un sac en plastique de secours. Personne ne parlait. Et j'ai eu trois bonnes heures de silence pour repenser en rougissant à mes folies nocturnes, pour rejouer dans ma tête ces scènes torrides, où je n'étais pas moi, où Tristan n'était pas lui, où rien n'était interdit, où nous sommes devenus aussi sauvages que le nom de cet hôtel.

À notre réveil dans la chambre 12, j'étais complètement groggy. Tristan aussi. Sans parler, nous avons retourné nos corps endoloris, l'un face à l'autre. Nous nous sommes souri. Sans jeu, sans reproche ni provocation. Pour une fois. Doucement, il a déplacé une mèche de mes cheveux désordonnés qui me barrait le visage. Des milliards de mots affluaient sur ma langue, mais aucun ne sortait. Il a dû voir mon regard tourmenté puisqu'il a posé son pouce sur ma bouche, avant de murmurer :

– Il faut qu'on essaie encore, Liv... De ne plus craquer.

J'ai acquiescé en silence, sachant pertinemment que c'était la seule solution. La seule acceptable, en tout cas. Et j'ai accepté de refermer cette parenthèse insensée.

Depuis, nous n'avons pas échangé un seul mot. À peine un regard. Bien sûr, nous nous croisons presque tous les jours. Mais pour respecter cet accord tacite entre nous, aucun de nous deux ne joue avec le feu ni ne fait le premier pas. J'ignore tout de ce qu'il ressent. De ce que cette nuit a signifié pour lui. Mais quand Tristan ne m'envoie pas chier pendant des jours, ne me vanne pas, ne me traite pas de fille à papa, ne me cherche pas de ses yeux bleus provocateurs, je sais que quelque chose se joue sous ses cheveux en bataille. Je sais quelle guerre son esprit mène, contre moi et contre lui-même.

*La même guerre intérieure que la mienne.*

Le mois de novembre s'étire mollement dans les Keys, les jours raccourcissent et les averses se raréfient, les températures restent douces même si un vent léger se lève de l'océan. À cette époque de l'année, les habitants sortent de leur torpeur moite et la vie locale se réveille. Key West est le théâtre d'une course de bateaux à grande vitesse, d'une journée de commémoration des vétérans de guerre, d'un tournoi de pêche ouvert à tous, d'une compétition de sculpture sur sable, et d'un festival du film qui remplit à nouveau les hôtels et les bars de l'île. J'adore cette ambiance bohème et arty d'habitude mais, cette année, je n'ai pas le cœur à participer à tout ça. Je me noie dans les cours et le travail, m'enfermant dans ma chambre ou à l'agence immobilière de mon père, pendant que Tristan semble

faire la même chose de son côté, à l'école de musique, dans le garage d'un des membres de son groupe ou l'une des salles de concert qu'ils remplissent.

*Et dans lesquelles je prends bien soin de ne pas mettre un pied.*

Mais Thanksgiving approche à grands pas et je ne sais pas comment je vais pouvoir échapper à ce repas familial. Cette tradition américaine à laquelle Sienna tient tant et qu'elle prépare depuis des semaines, surexcitée à l'idée de mettre les petits plats dans les grands et de pouvoir jouer, juste une soirée, à la famille unie et soudée. J'en ai la nausée rien que d'y penser.

L'après-midi même de ce jeudi férié, j'annonce à la cantonade que je vais manquer le dîner, cette année, pour aller servir un repas gratuit à des personnes démunies. Je ne me suis pas officiellement inscrite comme volontaire, mais j'ai lu sur des affichettes dans la rue que tout le monde était le bienvenu, que ce soit pour venir manger ou aider. Ça m'a semblé être l'occasion parfaite de faire une bonne action. Mon père me félicite depuis le salon, en relevant la tête de son magazine. Je vois passer dans ses yeux une lueur d'espoir pour échapper lui aussi à la réunion familiale, Sienna soupire de déception dans la cuisine ouverte et il renonce aussitôt à son idée. J'entends les cris d'Harry au loin, qui doit être en train de jouer au ballon ou de patauger dans la piscine, derrière la villa, surveillé par son frère qui m'évite toujours.

Quelqu'un sonne à la porte de la maison. Mon père soulève un sourcil pour toute réaction. Sienna me montre ses mains pleines de farine et de potiron. Et je vais ouvrir en traînant les pieds. Une fille d'à peu près mon âge, très apprêtée, me dévisage de la tête aux pieds avant même de dire bonjour, sa lèvre supérieure découvrant ses dents comme si elle ne pouvait réprimer son mépris face à ma tenue décontractée.

– Est-ce que Tristan est là ?

– Je ne sais pas, réponds-je mécaniquement.

« Oui », ça aurait été trop sympa. « Non », trop malpoli.

– Euh... Tu peux peut-être aller voir ? s'adresse-t-elle à moi comme si j'étais la petite sœur de 8 ans.

– Tu peux aller voir toi-même, grommelé-je en haussant les épaules et en la plantant sur le pas de la porte.

– Qui c'était ? me demande Sienna quand je réapparais dans son champ de vision.

– Aucune idée. Une groupie, dis-je en allant m'asseoir dans le canapé près de mon père.

– Tu ne l'as quand même pas laissée attendre dehors ? râle ma belle-mère en s'essuyant les mains sur un torchon et en se précipitant dans l'entrée. Tristan ! hurle-t-elle sur le chemin, à m'en vriller les tympans.

Elle revient dans le salon quelques secondes plus tard, accompagnée de la fille qui me fusille du regard. Elle a des cheveux châtain foncé, impeccablement coupés au carré, une petite robe sage mais assez courte pour montrer ses jambes bronzées, des ballerines à fleurs ridicules et un stupide pendentif doré qu'elle fait glisser et re-glisser le long de sa chaîne.

*Et une paire de seins indécente alors qu'elle ne doit pas dépasser le mètre soixante et semble avoir à peine 15 ans.*

Pendant qu'elle fait connaissance avec Sienna – apparemment ravie que Tristan ait une jeune fille si bien élevée dans ses fréquentations –, j'apprends qu'elle s'appelle Piper, vient d'avoir 19 ans, était au même internat que lui pendant tout le lycée, et va désormais à la fac à Miami pour faire des études de tourisme. Ma belle-mère écoute attentivement, lui fait d'immenses sourires satisfaits et autant de compliments, tout en continuant à appeler son fils en hurlant toutes les trente secondes. Je lève les yeux au ciel et mon père se marre derrière son magazine.

Tristan finit par débarquer dans le salon, torse nu, les cheveux mouillés, en short de bain bleu marine avec une bande blanche à la ceinture qui délimite sa nudité.

*Ne regarde pas là !*

– Tee ! s'écrie la fameuse Piper en montant dans les aigus et en se jetant dans ses bras comme s'ils s'étaient quittés la veille.

*Et qu'ils formaient un couple établi, évidemment.*

Il ne lui rend pas vraiment son étreinte, une main occupée à tenir celle d'Harry et l'autre se frottant les cheveux comme s'il était gêné de la trouver là.

– Je suis trempé, s'excuse-t-il en s'écartant d'elle. Pip', qu'est-ce que tu fais ici ?

– Tristan, ce n'est pas comme ça qu'on accueille une jeune femme chez soi, enfin ! lâche sa mère en lui envoyant une petite tape affectueuse derrière la tête.

– Je passais dans le coin, s'explique la fameuse Piper avec son sourire minauder et sa voix horripilante. Comme tu ne répondais pas à ton portable, je me suis demandé si tu allais bien. Et je me suis dit que je ferais mieux de venir vérifier par moi-même qu'il ne t'était rien arrivé, s'esclaffe-telle bêtement en cherchant l'appui de Sienna.

– Et tu as bien fait, la félicite ma belle-mère, on ne sait jamais où il est ni ce qu’il fabrique, celui-là !

*Mon Dieu, elles sont aussi stupides l’une que l’autre.*

*S’il ne vous le dit pas, c’est peut-être qu’il n’a pas envie que vous le sachiez...*

Alors que je pensais être discrète, mon père me fait les gros yeux quand il m’entend soupirer d’agacement. Puis il se tourne vers moi et imite silencieusement la voix niaise et les dents en avant de la fille en agitant vivement la tête pour me faire rire. Je me souviens du doute qui s’était emparé de lui quand il nous avait surpris, Tristan et moi, assis dans le couloir de l’étage en pleine nuit. Et j’essaie de rire de bon cœur pour qu’il ne perçoive pas mon trouble. Juste ma façon habituelle de détester tous les gens que je rencontre.

C’est à ce moment que Tristan remarque ma présence dans le salon et lâche son petit frère pour se masser la nuque, des deux mains. Un tic nerveux, enfin. Il n’y a pas que moi qui trouve l’air irrespirable.

– Installez-vous, les jeunes, ne restez pas dans l’entrée ! Je retourne à ma tarte au potiron ! lance Sienna, toujours aussi excitée.

Une fois ma belle-mère hors de portée, je vois Piper jouer discrètement avec le cordon du short de bain de Tristan. Je détourne les yeux pour ne pas assister à son petit jeu de séduction – et, dans mon imagination, ce cordon blanc s’enroule automatiquement autour du cou de la fille, je ne saurais expliquer pourquoi. Sans les regarder, je perçois quelques bribes de leur conversation surjouée,

« jamais rappelée... », « désolé... », « je croyais que... », « hihhi », « boyfriend », « trop occupé », « pendentif que tu m’as offert », « hihhi », « jamais oublié... » et autres stupidités qui me donnent la nausée.

Harry vient s’installer à côté de moi sur le canapé. Apparemment épuisé par sa séance de piscine, il blottit sa coupe au bol humide au creux de mon épaule et se met à téter la patte d’Alfred en s’endormant. J’entoure son petit corps frais de mon bras, caresse sa peau de bébé pendant que les deux autres s’amuse à d’autres genres de câlineries, plantés à l’entrée du salon.

Le regard bleu de Tristan vole jusqu’à moi quand « Pip’ » se re-hisse sur la pointe des pieds pour lui dire quelque chose à l’oreille. Comme il ne lui répond pas, elle le prend doucement par le menton pour le forcer à la regarder, et lui tire bêtement la langue pour révéler son piercing fluo coincé entre ses dents en avant.

*Pas si sage que ça, la jeune fille bien élevée du pensionnat...*

– Piper, tu es en famille ? lance Sienna depuis la cuisine ouverte, en criant aussi fort que si elle se trouvait à l’étage ou même à l’autre bout de la rue. Sinon, tu restes dîner avec nous !

– Je ne veux pas vous déranger, répond la voix aiguë, faussement embarrassée.

– Mais non, voyons, c’est Thanksgiving ! Et ma belle-fille a décidé de nous fausser compagnie ce soir, la table est déjà mise pour cinq ! Ça nous fait plaisir, n’est-ce pas, Craig ? Et si tu souhaites rester dormir, nous avons tout un tas de chambres d’amis qui ne servent jamais, ici ! Tristan, aide-la à s’installer !

s'emballa ma belle-mère qui les imagine sans doute déjà mariés.

Il soupire et renverse sa tête en arrière, mais ne s'y oppose pas. Je vois sa pomme d'Adam jaillir de sa gorge, ses biceps se gonfler quand il croise les bras sur sa poitrine, le temps de réfléchir, sourire au plafond comme s'il y avait quelque chose de drôle dans cette situation. Et je remarque que le cordon de son short de bain est défait. Un vent de panique se met à tourbillonner dans ma tête. J'ai une vision d'horreur en imaginant la fameuse Piper lui faire du pied sous la table pendant tout le dîner familial. Défaire discrètement je ne sais quel autre cordon, quelle autre barrière autour de sa pudeur, tout en se faisant passer pour une fille bien sous tous rapports. Puis rejoindre Tristan dans son lit, au milieu de la nuit, pour se lover contre lui, s'en prendre à son short ou, pire, à son boxer, faire des trucs bizarres avec son piercing ou ses seins trop gros pour elle.

*Je crève de jalousie.*

Je suffoque. Je bouillonne à l'intérieur et je ne dois surtout pas le montrer à mon père. Encore moins à Tristan Quinn, le sex-symbol trop convoité, qui laisse partout où il passe une fille transie d'amour, prête à tout pour le récupérer, une autre à qui il a peut-être pris sa virginité, une autre qui a cru pouvoir le faire changer, ou qu'avec elle, c'était différent. Et il a le culot de trouver ça marrant.

J'ai de plus en plus de mal à respirer. Ou juste à le regarder. Je le hais et je voudrais lui balancer une tarte au potiron en pleine tête. Faire cesser le rire de crécelle de Piper en lui fourrant une dinde entière dans la bouche. Et donner une bonne raison à Sienna de hurler en me ruant sur son fils pour l'embrasser, le serrer, sentir sa peau, enfoncer mes doigts dans ses cheveux encore mouillés, mes ongles dans ses épaules musclées, faire cogner mon cœur contre le sien plutôt que tout seul dans son coin. Et leur montrer à tous qu'il est à moi.

*À MOI !*

Mais je ne peux pas. Je ne peux rien de tout ça. Alors je me lève, tout doucement, en tentant de masquer à mon père mes jambes qui flageolent et mes mains qui tremblent. Je pousse délicatement Harry sur le côté, qui se rendort aussitôt, étendu n'importe comment sur le canapé. Je bredouille un

« À plus tard », ramasse mes tennis dans l'entrée, me glisse hors de la maison et ne claque même pas la porte. Au prix d'un effort surhumain.

– Où tu vas ? me retient la voix de Tristan quand je traverse la cour, mes tennis toujours à la main.

– ...

– Liv, reste là ! continue-t-il quand j'atteins le portail.

– ...

– Ne fuis pas, Sawyer ! me provoque-t-il.

– ...

– Pourquoi tu ne te bats pas un peu pour moi ?

Cette fois, je m'arrête, dos à lui, figée de colère.

– Si tu ne dis rien, balance-moi tes pompes à la tête, au moins ! lâche sa voix grave et insolente.

– Tu trouves ça drôle, Quinn ? je lui réponds enfin en me retournant brusquement et en avançant droit sur lui. Ça te fait rire que cette pauvre fille ait fait tous ces kilomètres pour toi et que tu ne saches même pas lui dire oui ou non ? Ça te fait rire que ta mère décide à ta place si Piper va rester ou pas ?

– Pourquoi tu la défends, elle ? Pourquoi tu ne te défends pas toi ? lance-t-il les yeux plissés, l'air sérieux.

– Parce que je ne vais pas me battre contre toutes tes ex alors que je ne suis même pas sur la liste.

Parce que moi, je n'existe pas. Je suis censée assister à vos retrouvailles débiles, sans rien dire. La regarder te séduire, te toucher, sans rien avoir le droit de ressentir. Parce que tu as enfin rencontré une fille « bien » et que je devrais être contente pour toi. Voilà pourquoi ! m'écrié-je à voix basse.

– Je meurs d'envie de t'embrasser, Liv Sawyer. Mais ton père nous regarde par la fenêtre, me chuchote Tristan sans bouger.

Il se mord les lèvres. Je flanche à moitié. Incapable de penser. Tristan est toujours torse nu, face à moi. Son regard bleu perdu dans mes yeux au bord des larmes.

– Piper ne compte pas pour moi. J'ai été parfaitement clair avec elle quand j'ai quitté l'internat. Tu sais que je ne joue pas à ça.

– Non, mais tu joues avec moi, bredouillé-je d'une toute petite voix.

– Je vais lui dire de s'en aller. Je ne l'aurais jamais laissée rester. Ni dîner, ni dormir.

– Je m'en fous, mens-je en essayant de me recomposer un visage.

– Tu me détestes ? tente-t-il en penchant la tête.

– Non, je m'en fous.

– Je préfère quand tu me détestes, sourit-il à peine, creusant sa fossette.

– Peut-être, mais tu ne peux pas tout décider. Et tu ne peux pas tout régler avec ton putain de sourire en coin !

Je lui balance un coup de chaussure sur le bras puis les enfile pendant qu'il fait semblant d'avoir mal. Je traverse à nouveau la cour, regarde mon père par la fenêtre et mime un pistolet sur ma tempe, comme si j'allais mourir si je reste une seconde de plus dans cette maison de fous, avec ma belle-mère et mon demi-frère insupportables. Il me répond avec une corde imaginaire qu'il se passe autour du cou avant de se prendre, en louchant et en laissant sa langue pendre sur le côté. Je lui envoie un bisou pour lui souhaiter bon courage et disparaîs derrière le portail. Je cours m'enfermer dans ma voiture où je peux enfin souffler. Et hurler ma rage.

Le lendemain de Thanksgiving, qui est pourtant aussi un jour férié, mon père s'est précipité à l'agence immobilière, et Sienna à son hôtel. J'interroge le petit Harry, qui boit un biberon chocolaté sur le canapé, pour en savoir plus sur le dîner de la veille. Il me raconte que « la copine de Titan » est rentrée chez elle en boudant. Que son frère n'a pas voulu manger avec eux et que sa mère a beaucoup crié quand il est allé s'enfermer dans sa chambre. Que « Caig » a dit qu'il ne supportait plus tous ces cris et est allé fumer une « tigarette » dehors. Et que lui n'a pas du tout aimé la « ta'te au poti'on » et que maman a un petit peu pleuré.

J'essaie de lui expliquer que rien de tout ça n'est sa faute et lui propose d'aller jouer dehors pour lui changer les idées. J'emporte mon café, lui son biberon et son alligator, je m'assieds sur un petit muret dans la cour, à l'avant de la maison, en cherchant un jeu – pas trop fatigant ni trop bruyant – à lui suggérer. Mais un papier blanc attire mon attention, dépassant de la boîte aux lettres près du portail. Sienna relève le courrier chaque soir. Et le facteur ne passe pas les jours fériés. Un malaise inexplicable m'envahit, comme un minuscule signal d'alarme tout au fond de mon cerveau. Je me lève pour aller chercher ce qui se révèle être une enveloppe et qu'Harrison veut absolument attraper en premier, une fois que je l'ai soulevé dans mes bras. « Craig Sawyer » est écrit en lettres capitales au dos de l'enveloppe, mais il n'y a ni timbre ni adresse, et le point d'interrogation devient de plus en plus net dans mon esprit embrumé. Quelque chose ne va pas avec cette lettre. Je suis mon instinct et décide de décacheter délicatement l'enveloppe. Dedans, une feuille de papier pliée en trois, recouverte de lettres majuscules bancales et tremblantes, comme si elles avaient été écrites de la mauvaise main :

*« LES FRÈRE ET SŒUR VIVENT SOUS LE MÊME TOIT.*

*ILS NE DOIVENT PAS PARTAGER LE MÊME LIT.*

*HONTE SUR VOTRE FAMILLE.*

*SURVEILLEZ VOTRE FILLE OU TOUTE LA VILLE LE SAURA. »*

Je laisse tomber la feuille par terre comme si elle me brûlait les doigts. Ou que quelqu'un venait de me prendre en flagrant délit. Je la ramasse aussitôt, regarde frénétiquement autour de moi, cours ouvrir le portail pour voir si j'aperçois quelqu'un dans la rue. Mais cette lettre pourrait être là depuis des heures. Je n'arrive plus à réfléchir. Comment est-elle arrivée là ? Qui l'a écrite ? Pourquoi ? Qui sait quoi ?

– Elle est pou' qui, la lett' ? bafouille Harry qui pressent mon trouble et me regarde bizarrement.

– Où est ton frère ? paniqué-je sans lui répondre. Viens ! Rentre ! J'ai besoin de Tristan !

Je le pousse à l'intérieur de la maison, claque la porte derrière moi comme si elle me protégeait de l'extérieur, monte à l'étage en portant le petit sous les bras, l'emmène dans sa chambre et lui explique en vitesse qu'il doit rester là jusqu'à ce que je revienne. Il me demande pourquoi, je l'ignore et vais tambouriner à la porte de Tristan. J'entre sans attendre qu'il m'invite, le trouve assis par terre, adossé à son lit, sa guitare entre les bras, des tas de partitions et de feuilles griffonnées de paroles de chansons éparpillées autour de lui.

– Je suis occupée, Sawyer, marmonne-t-il en ratant son dernier accord.

– Lis ça ! je lui ordonne, tout en lui balançant la lettre anonyme et en m'asseyant sur son lit.

– Qu'est-ce que... ? commence-t-il à déchiffrer. Comment c'est arrivé ?

Son regard bleu qu'il lève vers moi me fusille.

– C'était dans la boîte. Adressée à mon père, lui dis-je en lui montrant l'enveloppe.

Il me l'attrape des mains, la froisse dans son poing et balance la boule de papier de toutes ses forces contre le mur d'en face. Tristan se remet sur ses pieds, passe cent fois ses mains dans ses cheveux en lâchant un râle grave et inquiétant.

– Il y a eu d'autres choses, avant..., marmonné-je en me faisant une fausse queue de cheval, sans élastique.

Il soupire, plisse les yeux et m'attend, désarmé autant que désarmant. Je me mets à tout lui raconter, sans m'arrêter, l'appel anonyme à la villa il y a quelque temps. L'autre coup de téléphone destiné à ma grand-mère, alors que j'étais chez elle. La voix métallique, masculine mais déformée par je ne sais quel gadget. L'hypothèse de ma grand-mère : l'abruti qui s'ennuie, s'amuse à me faire peur et prétend tout savoir.

– Sauf que là... Il sait tout, Liv ! m'engueule Tristan en fronçant les sourcils.

– Non, peut-être qu'il bluffe ! C'est impossible, personne ne nous a vus, ni dans la loge du concert, ni dans la chambre du motel. On a fait attention. On n'était toujours que tous les deux, réfléchis-je à haute voix. Attends, tu as raconté ça à quelqu'un ? douté-je l'espace d'une seconde.

– Non ! Toi ?

– Bien sûr que non !

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt, putain ?

Il revient s'asseoir à côté de moi sur le lit, sa tête penchée entre ses jambes.

– Parce que..., hésité-je. Parce que ce n'est pas comme si on savait se parler, toi et moi.

– Si, on se parle ! me contredit-il en se redressant.

– Oui, on se parle pour s'envoyer chier. Ou se dire des trucs... qu'on ne devrait pas se dire. C'est tout ce qu'on sait faire !

– Réfléchis ! lance-t-il en se relevant pour faire les cent pas dans sa chambre. Qui était là ? Sur la plage quand on s'est embrassés. Au concert quand on a..., ajoute-t-il sans finir sa phrase.

– Au Wild Motel, il n'y avait que nos meilleurs amis...

– Drake ne ferait jamais ça !

– Bonnie non plus. Et ils étaient bien occupés, tous les deux. Et Fergie a été malade toute la nuit.

– Et au bar ? continue à lister Tristan.

– Il y avait juste la moitié de la ville. Et l'intégralité des gens que je connais ici, soupiré-je, dépitée.

– Fais chier ! jure-t-il en serrant les mâchoires.

– J'ai déjà pensé à tout ça...

Je me frotte le visage comme pour démêler les nœuds dans mon cerveau.

– Je ne vois pas qui pourrait me vouloir du mal à ce point... Et Betty-Sue dit que ça doit plutôt venir de ton côté.

– Mais pourquoi il a fallu que tu en parles à ta grand-mère complètement perchée ?

– Parce que j'allais devenir folle, Tristan... Et elle a peut-être raison. Ça pourrait être une fille désespérée, à qui tu as brisé le cœur et qui voudrait te récupérer. Ou un mec jaloux de ta popularité.

– On parle d'inceste, là ! Pas de gamineries de lycée ! gronde sa voix grave, emportée.

– Ne prononce pas ce mot-là, s'il te plaît, murmuré-je à voix basse. Tu penses vraiment que c'est ce qu'on fait ?

Une foule de larmes afflue dans mes yeux avant que j'aie le temps de déchiffrer son regard bleu.

Soudain, son grand corps tombe à genoux devant moi. Tristan prend mon visage entre ses mains et murmure d'une voix à peine audible :

– Non. Ce n'est pas ça, Liv. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas ça... On va trouver ce salopard. Je te promets.

Je laisse aller mon front contre le sien. Je ne sais pas si je peux le croire, mais ses mots me rassurent. Et le contact de ses mains brûlantes sur mes joues noyées de larmes m'apaise. Son souffle près de mes lèvres me permet de respirer à nouveau. Et sa bouche sur la mienne me fait tout oublier.

Le temps d'une infinie seconde, où le plaisir vient galoper dans mes veines pour chasser l'angoisse.

*Pourquoi plus rien n'existe chaque fois que ce garçon m'embrasse ?*

– Titan ? ! susurre la voix fluette d'Harrison, qui nous regarde sur le pas de la porte.

Il laisse tomber son alligator à ses pieds, écarquille les yeux et ses grandes billes bleues semblent perdues, inquiètes, presque choquées. Puis sa petite lèvre inférieure se met à trembloter.

– Maman dit que c'est mal de fai'e ça. C'est inte'dit. Vous, vous avez le d'oit ?

## **16. Uppercut**

*Maman dit que c'est mal de fai'e ça. C'est inte'dit. Vous, vous avez le d'oit ?*

Un air glacial se répand dans la chambre de Tristan. Pourtant, mes joues sont écarlates. Mon cœur

manque un battement. Deux. Trois. La voix fluette d'Harry passe et repasse en boucle dans mon esprit en ébullition. J'ai la gorge sèche, les mains tremblantes, les scénarios s'entrechoquent sous mon crâne. Tristan et moi venons d'être pris en flagrant délit, notre dernier baiser pourrait tout briser si aucun de nous ne réagit rapidement.

Je sèche grossièrement mes larmes et lance un regard désespéré à Tristan, qui s'est relevé d'un bond. Si j'en crois son air hagard, il n'a pas l'air de beaucoup mieux maîtriser la situation que moi.

– Les bisous su' la bouche, c'est inte'dit.

Le petit bonhomme nous fixe l'un après l'autre, de plus en plus intensément. Totalement paniquée mais déterminée à m'en sortir, je me force à sourire et lui tends la main.

– Viens t'asseoir à côté de moi.

L'enfant hésite une seconde, puis ramasse sa peluche et escalade le lit en s'y reprenant à deux fois.

Sentant le regard de Tristan braqué sur moi, je me retourne et lui lance des signaux de détresse pour qu'il trouve une excuse potable. Réussir à manipuler un enfant de 3 ans, ça ne devrait pas être si compliqué. Surtout quand il admire à ce point son grand frère et lui fait une confiance aveugle...

*Sauf qu'il s'agit d'Harrison, un petit garçon torturé, qui ressemble à un bébé, mais qui en sait déjà bien trop sur le monde des grands...*

*Et sauf qu'il s'agit de Tristan, un mec tellement attaché à ses principes et à son petit frère qu'il est en train d'hésiter : le tromper ou lui expliquer la vérité ?*

– Tu sais garder un secret, Harry ? lui demande soudain son aîné.

La voix de Tristan est détendue, presque joueuse. Je soupire, réalisant qu'il a retrouvé tout son aplomb. Tristan s'avance vers nous, puis s'agenouille pour être à la hauteur de son frère. L'une de ses larges épaules frôle ma jambe. Au passage, il me décoche un sourire tendre, complice, qui me réchauffe à l'intérieur.

*Pas le moment de dessiner des petits cœurs roses. Vraiment pas le moment.*

En réponse à cette question, le petit acquiesce mais serre plus fort son alligator dans ses bras, comme si la perspective d'apprendre la vérité l'angoissait un peu. Mon cœur se brise un peu plus face à cet enfant qui grandit bien trop vite.

– Liv et moi, on répétait une scène de théâtre, lui explique Tristan. C'était juste pour nous entraîner, rien de plus. Tu comprends ?

– Alo's vous allez pas vous ma'ier ?

– Me marier ? Avec Sawyer ? Plutôt crever !

Ses yeux éclatants se perdent un instant dans les miens, puis Tristan lâche un grognement amusé et se détourne pour ébouriffer les cheveux de son petit frère. Je rétorque, un sourire aux lèvres :

– Épouser ça ? Il faudrait me droguer ! Non, me lobotomiser !

– C’est quoi d’oguer ?

Le grand éclate de rire et attire le petit dans ses bras. Contrairement à ce que je craignais, Harry n’a pas l’air de rester bloqué sur notre baiser. La voix rauque de Tristan fend à nouveau les airs :

– Bon alors, ce sera notre petit secret ? À tous les trois ?

L’enfant fait signe que oui.

– Tu ne diras rien à personne ? C’est important, Harry, insiste Tristan.

– Alf’ed il veut fai’e du théât’e ! s’écrie le bambin en embrassant sa peluche sur le museau.

Comme un éclair, il s’échappe des bras musclés et le voilà déjà passé à autre chose, parti en direction de sa chambre pour aller feuilleter je ne sais quel livre – bien trop compliqué pour lui.

Tristan et moi sommes à nouveau seuls, face à face, les yeux dans les yeux. Je soupire. Il se mord la lèvre.

– Ça aurait pu mal finir, cette histoire, murmure-t-il. Je déteste lui mentir !

– Harry l’a bien pris. On a su réagir. À notre manière…

– Ouais. D’ailleurs, bravo pour ton éloquence, sourit-il, moqueur.

– Sans moi, tu serais toujours là à fixer le mur comme si tu avais vu un fantôme !

– Sans toi, je ne serais pas dans cette merde…

Son ton n’a rien d’agressif, au contraire. Tout en se relevant, il passe la main dans sa nuque et ne me quitte pas des yeux, comme s’il attendait une réponse de ma part. Qui ne tarde pas à passer la barrière de mes lèvres.

– C’est plus fort que moi, Tristan.

– Plus fort que nous.

– Alors on fait quoi ?

– On se dispute, on se pousse à bout, on feint de se détester, comme on l’a toujours fait. Et on évite de se donner en spectacle, comme ce soir…

– Qu’est-ce qui te fait croire que je vais feindre, Quinn ? souris-je en l’étudiant.

Son sourire s’élargit, il est beau à crever lorsqu’il se marre doucement puis me balance, plus insolent que jamais :

– Tu ne m’as jamais détesté, Sawyer. Tu as toujours éprouvé une immense admiration pour moi…

Et une attirance incontrôlable.

– Ah, c’est vrai ! J’oubliais tes troubles psychologiques ! C’est l’heure de tes pilules rouges et blanches !

– Si seulement elles étaient efficaces pour me remettre les idées en place...

– Me concernant, tu veux dire ?

– Qui d’autre ?

Je balance le bloc-notes qui traîne là, mais manque ma cible. Tristan passe déjà la porte en prévenant Harry qu’il arrive pour lui construire son château. Au loin, j’entends le petit crier d’excitation et lui ordonner de porter, comme lui, une couronne.

*Le roi des emmerdeurs. Simple confirmation.*

\*\*\*

L’incident du baiser s’est produit il y a un peu plus d’une semaine et, jusque-là, Harry a tenu parole. Personne dans la villa n’a été mis au courant. Tristan n’a pas changé vis-à-vis de son petit protégé, il passe toujours autant de temps à s’occuper de lui. De mon côté, j’évite de me retrouver seule avec eux, craignant que le sujet tabou ne revienne sur le tapis. Harry est peut-être passé à autre chose, mais il n’a pas oublié. Ce serait mal le connaître.

Notre corbeau semble avoir pris des vacances. Pas d’autre lettre de menaces, ni de coup de fil alarmant. Ce qui ne nous empêche pas, Tristan et moi, de nous chuchoter des dizaines de scénarios improbables lorsque nous nous croisons et de faire des paris sur son identité. Que ce soit au petit-déjeuner, entre deux brasses dans la piscine, devant la télé ou à travers le mur qui sépare nos chambres, nous en reparlons à chaque fois qu’une idée nous traverse l’esprit. Et bien qu’il s’obstine à penser le contraire, je mise sur une ex vengeresse. Être un bourreau des cœurs comporte des risques.

– Laquelle ? me demande-t-il alors que je reviens à la charge avec ma théorie.

– Parle moins fort...

À l’instant où je prononce ces mots, Sienna entre dans la cuisine en nous adressant je ne sais quel reproche. La tornade brune fourre sa tête dans un placard, en ressort un sachet de patates douces et se met aux fourneaux – sa nouvelle lubie : préparer les repas à l’avance et tout congeler. Tristan et moi regardons nos assiettes pleines en face de nous, sur le comptoir, sans trop savoir comment nous échapper.

– Je vais finir au salon, tente mon voisin.

– Tu ne bouges pas et toi non plus, Liv ! Vous êtes peut-être rentrés trop tard pour dîner avec nous, mais vous dînez ensemble et ici, point barre !

D’abord interloqué par les aboiements de sa mère, Tristan se met à rire lorsqu’il réalise qu’elle le menace de son épluche-légumes. À ma plus grande surprise, le rebelle de service ne pipe pas mot et se contente d’attraper son téléphone pour rédiger un SMS. Qu’il envoie à... moi.

[Donc je disais, avant que *Cuisinator* nous rejoigne... Laquelle de mes ex ?]

Je sors de ma poche mon smartphone à l'écran fissuré et tape à toute vitesse :

[Lana ?]

[Trop gentille et innocente pour faire un truc pareil.]

[Piper ?]

[Négatif. Elle ne savait rien de toi quand les menaces ont commencé.]

*Là, bizarrement, il ne parle pas d'innocence...*

[Les jumelles ? (Je viens de vomir un petit peu dans ma bouche.)]

Tristan lit mon dernier message et lâche un rire grave et sexy. Le salaud. Une envie furieuse me prend : le pousser violemment de son tabouret pour qu'il se casse un os ou deux. Mais déjà, sa réponse fait vibrer mon téléphone.

[Pas assez de neurones à elles deux pour imaginer un tel coup...]

Cette fois, c'est moi qui glousse tout bas.

[Qui, alors ? Tu t'es tapé toutes les filles du coin, on est censés passer un appel à témoins ?]

Tristan pose les coudes sur le comptoir, l'air pensif. Puis il se remet à taper, tandis que Sienna ignore toujours tout de notre conversation secrète, obnubilée par ses patates.

[Et si ce n'était pas l'une de mes ex... Mais l'un des tiens ?]

[Tu veux dire...]

Je croise son regard et y lis une haine farouche.

[Ouais, lui. Le connard à qui tu m'as empêché de casser la gueule l'autre jour. K.Y.L.E.]

Je fais non de la tête.

[Il n'a aucune raison de me faire chanter. Rien à y gagner...]

Tristan soupire et repousse son assiette.

[Bon, on est bien avancés... Ça peut être n'importe qui, on ne résoudra pas ce mystère ce soir. Un dessert, Sawyer ?]

[Même par SMS, il faut que tu m'appelles par mon nom de famille...]

[J'aime bien t'appeler comme ça.]

[Parce que ça m'énerve ?]

[Entre autres. Aussi parce que ça me rappelle qu'on ne porte pas le même nom, toi et moi...]

J'écarquille les yeux en réalisant que c'est la vraie raison. Le fait que nous n'ayons pas le même patronyme rend notre relation moins... scandaleuse, interdite. Et cette attention de sa part, même dissimulée, me donne une envie folle de l'embrasser. Je dois cependant me contenter d'un énième texto :

[Je n'avais pas réalisé... J'aime beaucoup (passionnément) cette idée, Quinn <3]

Son regard s'est adouci, il me sourit enfin et une nuée de papillons s'envole au creux de mon estomac. Foutue fossette. Détournant les yeux, je rédige à toute vitesse :

[Un milkshake Oreo ! *Le Bachelor* m'attend !]

[Mais bien sûr... Il y a un match des Miami Heat ce soir.]

[Tristan ? Tu veux mourir étouffé dans ton sommeil ?]

Le titan lève les yeux au ciel, saute de son tabouret, tire sur le bas de son tee-shirt Led Zeppelin. Je n'en perds pas une miette. Il le remarque, s'approche de moi et me fixe, le regard sombre et joueur, se retenant clairement de sourire.

– Tu en rêves, Sawyer, de me rejoindre dans mon sommeil... Ou plutôt, dans mon lit..., susurre-t-il avant de se rendre de sa démarche nonchalante jusqu'au frigo.

Un peu tremblante, les joues et le cœur en feu, je vérifie que Sienna, face à son mixeur, n'a rien entendu, puis je quitte la cuisine en tapant :

[Je vais attendre mon milkshake au salon, allumeur !]

Je m'affale sur le canapé et allume la télé. Je salive d'avance en pensant à mon dessert – ou à celui qui va me l'apporter. Harry est couché, mon père est retranché dans son bureau, Sienna est maintenant hors de mon champ de vision, en tête à tête avec sa purée. La soirée s'annonce merveilleuse. À une chose près...

En guise de milkshake Oreo, je reçois par SMS sa recette et réalise que Tristan n'est plus dans les parages. Lorsque je m'apprête à lui demander ce qu'il fait, la réponse me vient comme par magie, dans un dernier texto :

[J'ai un rencard ce soir. À plus, Sawyer.]

Je cligne plusieurs fois des yeux pour vérifier que j'ai bien lu : « Rencard ». C'est la première fois que Tristan me fait froidement ce coup-là. Chercher à me rendre jalouse, il l'a fait des milliards de fois ; chercher délibérément à me blesser, jamais. Ça ne lui ressemble pas. Je serre les mâchoires et ravale mes larmes lorsqu'une masse vient soudain s'écrouler sur le canapé, juste à côté de moi.

Tristan, un putain de sourire en coin sur les lèvres.

– Bah quoi ? se marre-t-il alors que je l’assassine du regard. J’ai rendez-vous avec le *Bachelor* !

*Connard.*

*MON connard.*

\*\*\*

Fergus est un peu dépassé. Correction : Fergus est *complètement* dépassé. Depuis la cuisine de la petite maison de ses parents, il tente de contrôler les allées et venues de ses invités – dont la plupart ne l’étaient pas.

– Je pensais qu’on serait une quinzaine, on est plus du double ! gémit-il.

Le rouquin paniqué prend son courage à deux mains et récupère fermement une bouteille de Jack

Daniel’s qu’un parfait inconnu vient de voler dans un placard.

– Et ça continue d’arriver ! lui apprend Bonnie.

D’abord décidée à aider notre copain de galère, la jolie Black change rapidement d’avis. Elle repère Drake dans la pièce d’à côté et nous abandonne en virevoltant dans sa robe bouffante.

– Mon père va me tuer. S’il découvre que j’ai organisé une soirée en son absence...

– Fergie, ça va aller, dans quatre heures tout le monde sera parti et, en attendant, on va limiter la casse !

– Les temps sont durs pour ma famille en ce moment, si on abîme quoi que ce soit, je suis mort !

Ce n’est que la seconde fois que je viens ici, dans cette petite maison un peu vieillotte et poussiéreuse. Fergus n’aime pas mélanger famille et amis, je crois qu’il a du mal à assumer le côté *old school* et un peu rigide de ses parents, des immigrés irlandais qui n’ont jamais eu le grand train de vie dont leur fils rêve. Je jette un œil autour de moi et remarque que quelques meubles anciens semblent manquer, ici et là. Je n’ose pas demander à mon ami s’il les a déplacés ou si ses parents les ont vendus pour arrondir leurs fins de mois. Tout ce que je sais, c’est que Fergie a besoin de mon soutien inconditionnel.

*Évidemment, à cet instant, une brune titubante se douche à la bière au milieu du couloir...*

Je tente de baisser la musique à plusieurs reprises, mais il y a toujours un petit malin pour la remettre à fond. Fergus hyperventile en voyant le nombre de verres renversés sur le parquet, je passe dans les rangs avec un sac-poubelle, histoire de parfaire ma réputation. Les gens se foutent gentiment de moi, on me décerne le titre de Miss Ordures, mais je ne flanche pas. Je suis là pour aider mon ami, qui s’est bêtement cru capable d’organiser une fiesta dans les Keys, avec tous ces gosses de riches, aussi flambeurs qu’irresponsables.

– Pas de doute, tu sais comment t’amuser, Sawyer...

Mon sac-poubelle à la main, je me retourne brusquement et tombe sur Tristan, un sourire moqueur sur les lèvres. Il est sexy comme pas possible dans son jean brut et son polo bleu marine. Pour ma part, j’ai les

cheveux dans tous les sens et de la bière un peu partout sur moi. Après m'avoir reluquée de la tête aux pieds, il vide sa bouteille d'un trait puis me la tend, comme s'il cherchait à m'aider.

– Tu n'es pas obligée d'être parfaite en permanence, tu sais... Tu as le droit de lâcher prise.

– Quand je lâche prise, je fais des choses que je ne devrais pas faire, murmuré-je en le fixant sans détour.

Il croise les bras sur son torse, étonné par ma hardiesse. Les membres de son groupe l'appellent un peu plus loin, il les ignore.

– Des regrets, Sawyer ?

– Aucun. J'assume tout ce que j'ai fait, dit ou ressenti. Mais ça ne veut pas dire que je suis prête à recommencer...

– Jamais ?

Son regard s'est assombri, je jurerais qu'il a frémi.

– On ne peut jamais dire « jamais ».

Son regard fixe un point invisible, dans mon cou. Puis il passe la langue sur sa lèvre inférieure et, sans ajouter un mot, me contourne pour s'éloigner. J'expire enfin, en réalisant que je retenais ma respiration. Au moment où je tente d'avancer, une main se pose sur ma nuque et me retient. La voix chaude et profonde de Tristan emplît mes oreilles :

– Même si tu me disais « jamais », j'arriverais à te faire changer d'avis, Liv.

– Arrogant, soufflé-je, le cœur affolé.

– Non, juste lucide.

Aussi vite qu'il est arrivé, le titan repart en direction de ses potes qui jouent à boire de la bière en faisant le poirier. Je tente de maîtriser les battements de mon cœur quand Fergus se jette sur moi, à deux doigts de fondre en larmes.

– J'en ai trouvé deux... Deux... Deux...

– Deux quoi ? Fergie, du calme !

– Dans le lit de... de...

– De qui ?

– De mes parents !

Cette fois, je l'attrape par le tee-shirt et le tire jusqu'à la salle à manger où est entreposée la réserve d'alcool. Je nous sers un shooter de je ne sais quoi et lui tends le sien, en lui ordonnant de boire. Pour son bien. Puisque la situation lui échappe et qu'il est complètement impuissant, autant qu'il se détende un peu.

Ça passera mieux.

– À trois, tu bois !

– Mais...

– Fergus, bois ou j'appelle les flics ! Un... Deux... Trois !

L'alcool transparent me brûle la gorge, mais je nous ressers une deuxième tournée et mon ami semble se détendre tout à coup. En buvant mon second verre, je croise le regard de Tristan, un peu plus loin. J'ignore s'il me surveille, mais ça en a tout l'air.

*Est-ce qu'il est venu... pour moi ?*

Je quitte le salon – transformé en dancefloor – une heure plus tard environ, laissant Bonnie et Fergus faire leur show. Une fois dans la cuisine, je descends un immense verre d'eau glacée et observe l'hématome qui est déjà en train de se former sur mon bras droit.

*Note pour plus tard : danser avec Fergie, plus jamais !*

Des rires me parviennent depuis le couloir, je m'adosse au plan de travail pour souffler deux minutes. À part un mec endormi par terre, la pièce est vide, presque tous les fêtards se sont agglutinés dans le salon. C'est là que j'ai laissé Tristan. Il y a cinq minutes, j'ai croisé son regard lorsque je dansais en essayant de suivre la chorégraphie de Bonnie. Lui était immobile, adossé au mur, entouré de ses musiciens, plusieurs filles lui gravitant autour. Il avait l'air de les ignorer. Il préférerait me regarder. De cet air qui me rend folle. Qui me réchauffe, tout en bas. Et jamais je n'ai autant désiré l'embrasser. Pour lutter contre cette pulsion aussi fulgurante qu'interdite, j'ai quitté la pièce pour atterrir ici. Seule.

*Lâcher prise ? Pas ce soir...*

– Je crois que je l'ai vue quelque part ! Liv ! Liv ! entends-je soudain.

Je ne reconnais pas la voix immédiatement. Je déchiffre juste qu'il s'agit, un : d'un mec. Deux : d'un mec bourré.

– Liv Sawyer, le meilleur coup de Key West !

Cette fois, je comprends et j'accours dans sa direction, en manquant de trébucher sur le mec allongé à même le carrelage. Dans le couloir, Kyle Evans est en train de raconter ses mensonges à un nouveau public. Et il se trouve que je suis l'héroïne de son histoire inventée de toutes pièces.

– Ah ! Te voilà, ma belle !

– Kyle, arrête avec tes conneries ! Et arrête de boire...

Je m'approche du grand brun aux yeux fouineurs et tente de lui faire comprendre de se taire, mais il m'attrape par la taille et ne me lâche plus. J'essaie de le repousser, il m'emporte avec lui. Autour de nous, les gens rient, persuadés qu'ils ont en face d'eux le couple le plus dépravé de l'île.

– Kyle, mec, déconne pas. Laisse-la, lui dit Drake qui croise notre chemin.

– Mais je ne lui fais rien ! Et elle ne serait pas venue si elle ne voulait pas me voir !

– Lâche-moi, Kyle !

Mon ton ne laisse aucune place au doute : je tiens *vraiment* à ce qu’il me lâche et je suis à deux doigts de me servir de mes dents pour y parvenir. Mais la pression de ses mains autour de ma taille augmente et il me susurre, l’haleine empestant la bière :

– Viens, on va remettre ça quelque part...

Je m’apprête à lui hurler dessus et à lui balancer un coup de genou *au bon endroit* quand un immense poing vient s’écraser au milieu de son visage. Uppercut. Je crie de stupeur et recule, enfin libérée de l’emprise de cet enfoiré. Lorsque je tourne la tête, je hoquette en voyant Tristan se jeter sur Kyle, déjà sonné et ne tenant droit que grâce au mur.

– Arrête, Tristan ! Il n’en vaut pas la peine ! m’écrié-je en tentant de les séparer.

Je pose ma main sur son biceps tendu, il se retourne soudain et plonge ses yeux dans les miens. Je lis tellement de choses dans ses prunelles azur. Un mélange de violence, de colère, d’inquiétude, de jalousie et quelque chose qui ressemble à de la tendresse. Peut-être même à plus que ça... Mais ce si beau regard m’échappe lorsque le poing de Kyle s’abat sur la joue de Tristan et que la baston reprend.

Cette fois, impossible de les arrêter. Leurs potes s’en mêlent, loyauté oblige. Au bout d’une minute, ils sont une dizaine à se taper dessus. Moi ? Je crie, dans le vide.

*Et j’ai une envie folle de participer...*

Fergus débarque, transpirant d’avoir trop dansé et furieux de voir son couloir se transformer en ring de boxe. Je ne pense pas l’avoir jamais entendu crier si fort :

– DEHORS ! TOUT LE MONDE, DEHORS !

– Les flics arrivent, je les ai appelés ! ajoute Bonnie.

– Quoi ? Mais pourquoi tu as fait ça ? enrage le rouquin. Ils vont prévenir mes parents !

– J’ai eu peur, dit-elle timidement. Pour Liv.

– DEHORS, J’AI DIT ! PAS D’EXCEPTION !

Les gens ont suffisamment bu, suffisamment dansé, flirté, cogné, alors ils quittent la maison sans rechigner, les uns après les autres. Kyle disparaît, en sale état, traîné par ses potes. Les Key Why s’éclipsent eux aussi, Tristan en dernier, se retournant une fois vers moi en me faisant signe de le suivre. Mais je résiste. Je reste auprès de Fergus, atrocement gênée :

– Fergie, je vais t’aider à ranger...

– Non. Rentre, Liv. Franchement, tu en as assez fait. Ton ex est un porc et ton demi-frère une bombe à retardement.

– Tu es sûr que... ? insisté-je tristement.

– Bonnie va m'aider. Vas-y.

Je crois que c'est la première vraie dispute que j'ai avec lui. En tout cas, la première fois que je le décois à ce point. Alors, faute de pouvoir me rendre utile, je me traîne vers la sortie et rejoins Tristan, adossé au porche en bois, se tenant la mâchoire comme si elle était douloureuse.

*Et quelque chose me dit qu'un nouveau duel va commencer...*

## **17. À l'abri des regards**

– À quoi tu joues, Quinn ? Tu vas nous faire prendre !

Je cours derrière lui depuis qu'on a quitté la maison de Fergus, à pied, mais Tristan refuse de m'adresser la parole. Bizarrement, sa colère contre Kyle a l'air de s'être retournée contre moi.

Maintenant qu'on est rentrés, je suis obligée de chuchoter alors que j'ai envie de hurler. Il fait nuit, toute la villa est endormie et il ne fait aucun effort pour ne pas faire de bruit.

– Tu as entendu ce que j'ai dit ?

Je le rattrape dans l'escalier en montant sur la pointe des pieds, le dépasse et me plante face à lui.

Debout sur la marche la plus haute, je le surplombe de quelques centimètres. Pour une fois. Il allume la lumière, j'aperçois la marque rouge sur sa joue, qui est en train de virer au violet, et j'éteins. Il rallume aussitôt.

– Tristan !

– Quoi ? répond-il à voix haute, agacé.

Je lui plaque la main sur la bouche et attends quelques secondes, pour vérifier que personne ne s'est réveillé – mon père ou ma belle-mère pourraient surprendre notre conversation.

– On dirait que tu fais tout ce que tu peux pour nous griller.

– Et alors ?

Sa voix grave s'est faite plus basse, mais son visage est toujours intense, ses mâchoires crispées, ses sourcils froncés et son regard d'un bleu presque noir.

– Si ça se sait, on est morts...

– Non, il suffit d'assumer ce qu'on fait.

– Tu n’es pas sérieux ? murmuré-je en sentant un frisson me parcourir.

– Si, j’en ai marre, de ce putain de secret ! De ne pas pouvoir être moi-même ! Je vais péter les plombs à force de jouer un double jeu. J’ai l’impression d’être schizophrène.

– D’abord, parle moins fort ! Ensuite, arrête de ne penser qu’à toi ! Et enfin, réfléchis un peu !

– Je ne fais que ça, réfléchir, Sawyer ! Tu n’es pas la seule à cogiter, j’ai retourné la question dans tous les sens, un putain de million de fois. Et je ne vois pas où est le problème. Tu n’es pas ma sœur, je ne suis pas ton frère...

– Tout le monde pense le contraire ! le coupé-je.

– On s’en fout, de tout le monde !

– Pas moi ! Moi je ne m’en fous pas ! Je croyais qu’on était d’accord...

– J’ai changé d’avis, c’est tout. Je n’ai plus envie de me cacher. Ça n’a aucun sens !

– Est-ce que tu as pensé une seule seconde aux conséquences ?

– Oui, Liv ! Et j’en ai ras le bol de penser ! Moi, je veux vivre ! s’énerve-t-il vraiment.

Nos voix étouffées s’entrechoquent. Puis plus rien. Je n’ai jamais entendu de silence plus assourdissant. Une seule marche nous sépare, mais c’est un gouffre d’incompréhension qui se creuse entre nous. Et nous éloigne de plus en plus. Si je fais un pas vers lui, je tombe. Si je recule, je le perds.

Et si c’est Tristan qui m’attire à lui, il m’entraînera dans sa chute. À cet instant, aucune de ces options ne me semble supportable. Alors je laisse s’installer ce silence étouffant, ce malaise qui m’opprime, sans bouger d’un centimètre. Ni quitter son regard qui me défie de lui dire oui.

– Je ne comprends pas, dit-il d’une voix lasse. Tu pourrais te battre contre les autres. Mais tu préfères te battre contre moi.

Tristan fixe ma bouche, comme si elle était son dernier espoir, comme si ses yeux bleus avaient le pouvoir de lui extorquer la vérité. Mais elle est incapable de prononcer le moindre mot. Alors il me contourne et va s’enfermer dans sa chambre. La porte qui claque me fait sursauter. Tout mon corps tremble quand je me retrouve seule. Et c’est comme s’il venait de me quitter.

*Ou plutôt, et c’est bien pire, comme si je n’avais rien fait pour l’en empêcher.*

\*\*\*

Je ne voulais pas aller à ce concert. Mais dans mon entourage, proche ou éloigné, je ne connais pas une seule personne de moins de 30 ans qui n’y va pas. Tout le monde ne parle que de ça, depuis le début du mois de décembre. Les Key Why jouent à Miami pour la première fois, dans un bar à la mode qui fait aussi salle de concert. Aucun jeune de Key West n’oserait rater cet événement – même s’il faut faire trois heures de route pour les voir jouer trente minutes. Le groupe de Tristan s’est fait repérer par un producteur de musique, en vacances dans les Keys, qui a décidé de donner sa chance aux cinq garçons en

leur proposant d'assurer la première partie d'un concert. « La chance de notre vie », a dit Drake. « Pas s'il veut nous transformer en boys band », a râlé Tristan en haussant les épaules, par pur esprit de contradiction.

*Il fait la gueule non-stop depuis notre dernière conversation.*

*Et je crois que je ne fais pas beaucoup mieux...*

En tout cas, si je suis là, c'est juste pour ne pas attirer l'attention sur moi en ne venant pas. Et aussi parce que j'ai promis à Bonnie de lui faire une standing ovation quand le groupe remerciera sa choriste. Et un tout petit peu pour observer Tristan hors de sa zone de confort, face à un public plus exigeant que ses groupies habituelles.

*Bon, OK. Et aussi pour le voir chanter, danser et transpirer sur scène. Il n'est jamais plus sexy qu'habité par sa musique.*

*Bon, OK. Je l'ai déjà vu encore plus sexy que ça, habité par... moi.*

*Bon, et si j'arrêtais de parler toute seule dans ma tête ?*

Il a suffi d'une seule chanson pour que des filles – plus âgées que moi et bien plus apprêtées –

lâchent leur cocktail et leur conversation pour se tourner vers lui. Les deux mains agrippées au micro sur pied, sa chemise noire à moitié sortie de son jean près du corps, ses cheveux déjà ébouriffés et ses yeux clos, Tristan entame une reprise dont il a ralenti le rythme. Un vieux tube rock que sa voix grave transforme en ballade sensuelle, a capella, jusqu'à ce que le groupe s'énerve derrière lui et retrouve l'énergie de la version originale. Ils ont réussi à capter l'attention du public. Deux ou trois chansons plus tard, même les créations originales des Key Why font leur effet : les bras se lèvent dans la salle, les corps bougent en rythme, les mains applaudissent et les cris fusent face à un Tristan en transe. Ses cheveux sont trempés sur sa nuque, sa chemise lui colle au torse et sa voix se fait de plus en plus rauque. Son charisme écrase tout sur son passage. Moi y compris.

Sur ma droite, j'entends un groupe de femmes débattre sur l'âge probable du « chanteur canon », plutôt dans les vingt, plutôt dans les trente, selon la taille de ses muscles, la lumière sur son visage, la profondeur de sa voix, « toutes les cigarettes et les whiskys qu'il doit s'envoyer », « son petit sourire innocent » qui contraste avec son sex-appeal et sa virilité, et « tout le vécu dans son regard ». Je ris intérieurement de tout ce qu'elles ignorent sur lui, de tout ce qu'elles inventent aussi.

*Et je ne peux pas m'empêcher de ressentir une sorte de fierté... mal placée.*

Drake s'avance près du micro de Tristan pour annoncer que ce sera leur dernière chanson et présenter les membres du groupe : Elijah à la basse, Cory au clavier, Jackson à la batterie, Bonnie aux chœurs – et je n'oublie pas de hurler « T'es la meilleure ! » – puis Tristan au chant. C'est évidemment lui qui reçoit l'ovation la plus nourrie. Et la plus féminine. Il tente d'écourter d'un « merci » à peine murmuré, mais qui obtient l'effet contraire à celui recherché. Ses nouvelles groupies ne résistent pas à son petit sourire réservé, à la limite entre vraie modestie et fausse indifférence.

Les Key Why se lancent dans une reprise des Stones, un rock rythmé mais modernisé, qui permet

au groupe comme au public de se défouler une dernière fois. Je danse sans m'en rendre compte, happée par l'euphorie collective et la chorégraphie vintage que Bonnie improvise en secouant son afro en même temps que son postérieur. C'est seulement quand Tristan tend la main à une fille du premier rang pour la faire monter sur scène que j'entends les paroles : « I wanna be your lover, baby, I wanna be your man. Love you like no other, baby, like no other can. »

*« Je veux être ton amant, bébé, je veux être ton homme. Je t'aime comme personne, bébé, comme personne ne peut t'aimer. »*

La veinarde se trémousse à côté du chanteur qui joue les séducteurs, les autres filles dans la salle hurlent d'excitation et d'envie. Et je bous à l'intérieur. Malgré moi. À cause de cette chanson débile aux paroles simplistes. De l'effet qu'a Tristan, où qu'il soit et quoi qu'il fasse, sur la gent féminine. Et de la pointe de jalousie qui me picote le cœur, parce qu'il ne me regarde pas une seule fois en chantant ça.

– Je le déteste... Mais je voudrais quand même être lui, lâche Fergus à côté de moi, totalement fasciné.

– C'est tellement facile, grommelé-je en levant les yeux au ciel.

*Je pensais que mon meilleur ami en voulait à Tristan pour la soirée. J'ignorais qu'il en était aussi un peu jaloux...*

– Bon, alors juste être lui, ça me suffirait, soupire Fergie en changeant de cible.

Mon ami dépité me désigne Roméo Rivera, accoudé au bar, apparemment seul, mais entouré de deux femmes court vêtues et qui lui font les yeux doux, peut-être pour un verre gratuit, peut-être en espérant passer la nuit avec lui. Je ne savais pas qu'il viendrait aussi à ce concert. Et je savais encore moins que le style « latin lover + gendre idéal » rencontrait tant de succès.

*À moins que ce soit le look de jeune businessman friqué... Je dois encore être trop naïve.*

– C'est le bras droit de mon père, expliqué-je à Fergus.

– Je sais. Un bon job et une fille sexy, c'est tout ce que je demande, soupire-t-il en implorant le ciel.

– Non, juste une fille qui est d'accord, c'est ça que tu veux ! plaisanté-je pour essayer de le dérider.

– Pas faux. Mais dans ma liste au père Noël, j'ai mis toutes les options, faux seins et mini-jupe. J'ai demandé de la barbe aussi. Mais pour moi, hein, par pour elle ! Et quelques centimètres en plus. Et quelques kilos de muscles, mais j'ai peur d'abuser. Et je veux bien échanger mes origines irlandaises contre des italiennes ou des mexicaines. Et aussi...

– On a compris, Fergie ! Moi aussi, il y a des choses que j'aimerais bien changer dans cette putain de vie !

Je me suis énervée trop fort. Mais tout le temps que Fergus était en train de geindre, Tristan a enfin posé ses yeux sur moi. Il est descendu de scène et a fendu la foule jusqu'au bar, avec des filles tout autour de lui, lui agrippant la nuque, la taille, ou lui susurrant je ne sais quoi à l'oreille. Et tout ça, il l'a fait sans me quitter du regard. Avec un air de défi sur son visage grave.

– J’ai soif, je reviens ! annoncé-je à Fergus en le plantant sur place.

J’ai besoin de me changer les idées, de ne surtout pas tomber dans le piège de la jalousie. J’essaie de me frayer un chemin jusqu’au bar et c’est Roméo qui vole à mon secours, sans le vouloir.

– Oh, salut Liv ! lance mon collègue.

Et j’ai l’impression qu’il est bien content de trouver une tête connue dans la foule pour se donner une contenance.

– Je ne savais pas que tu étais là. Ah mais oui, tu es la sœur de... Enfin la demi-sœur du chanteur.

Le groupe est très bon, d’ailleurs !

Roméo croit bien faire en se lançant dans cette conversation amicale, mais j’ai juste envie de parler d’autre chose. De tout sauf de Tristan Quinn. D’avoir une discussion simple avec une personne simple, sans arrière-pensées ni provocation, sans jeu de séduction ni jeu de pouvoir.

– Je t’offre quelque chose à boire ? me propose gentiment le grand brun. Un soda, ça ira ?

– Ouais, je meurs de soif ! Merci.

Les deux prétendantes en mini-jupe s’en vont, les sourcils rivés au milieu du front, comme si elles ne voyaient pas ce que Roméo pouvait bien me trouver de plus qu’à elles. Je réalise alors ce que peut avoir d’ambigu un simple verre offert par un collègue de travail plus âgé que moi et qui veut juste se montrer sympa. Un regard bleu azur, rempli de colère, croise le mien juste à ce moment-là. Je me fige. Tristan a l’air persuadé que j’essaie de le rendre jaloux, à mon tour. Et cette idée ne m’avait même pas effleurée. Pas ce soir. Pas après notre dernière conversation houleuse sur l’avenir impossible de notre relation. Je soulève mes cheveux dans une fausse queue de cheval, comme si ce tic nerveux pouvait m’aider à reprendre le contrôle de la situation. C’est alors que la rockstar saute de son tabouret, se frotte nerveusement l’arrière du crâne et prend une jolie blonde par la main. Celle qu’il a fait monter sur scène tout à l’heure. Il longe le côté du bar d’un pas décidé, la fille trotinant derrière lui, puis disparaît derrière un épais rideau noir, vers ce qui me semble être des coulisses. Je ne réfléchis pas une seconde de plus.

– Besoin pressant, je reviens ! m’excusé-je auprès de Roméo, qui a l’air de ne rien comprendre, mais me sourit poliment quand même.

Je cours, me faufile entre les groupes de gens debout, me cogne la hanche contre un coin de table en lâchant dix gros mots, puis franchis le rideau, progresse dans une semi-obscurité jusqu’à trouver la porte d’une loge fermée. « Key Why » est écrit au feutre noir sur une feuille de papier scotchée de travers. Je suis certaine qu’ils sont là-dedans, tous les deux. Certaine que je dois entrer, sur-le-champ, pour les empêcher de faire ce qu’ils sont en train de faire. J’essaie seulement de trouver quoi dire, sur quel ton, avec quelle voix et pour quelle raison. Mais rien ne me vient.

– Fais chier ! braillé-je en ouvrant violemment la porte.

Tristan est seul, assis sur une table, face à moi. Comme s’il m’attendait là depuis de longues secondes. Ses mains sont posées sur le rebord de la table, ses jambes se balancent dans le vide et sa tête penchée en

avant se redresse pour me regarder. Fièremment, comme s'il venait de remporter cette guerre.

– Tu ne marches pas, tu cours, Sawyer !

Son insupportable sourire victorieux me fait serrer les poings et plisser les yeux.

– Où est la fille ?

– Aucune idée, lâche-t-il en faisant l'innocent, d'un haussement d'épaules.

– Tu es content de toi ?

– Assez.

– Ça t'amuse de te servir de tes groupies pour me tendre un piège ?

– Ça t'amuse de te faire offrir un verre par un mec plus vieux pour me rendre jaloux ? Un mec qui bosse avec ton père en plus !

– Tu te fais des films ! Et toi, tu trouves ça normal de choisir une chanson débile pour proposer à une inconnue d'être « son homme » ?

– Ça ne devrait pas te poser de problème, puisque tu ne veux pas que je sois le tien.

– Donc c'est ça, le petit jeu ? Prouver que je veux plus que ce que je dis ?

– Je ne joue pas, Sawyer. C'est ça que tu n'arrives pas à comprendre.

– Pourquoi je devrais te croire ? Tu t'amuses avec toutes les autres. Elles sont toutes persuadées que tu ne veux qu'elles. Tes fans à qui tu chantes des mots d'amour droit dans les yeux. Tes ex qui reviennent à la charge. Celles qui appellent à la maison en pleurnichant. Celles qui osent se pointer en pensant que tu les attends. Lana qui ne s'est toujours pas remise de toi. Piper qui s'invite à Thanksgiving comme si c'était absolument normal. Et Ashley, Jenn, Kayla. Je suis sûre que je me souviens mieux de leurs prénoms que toi ! Même les nounous d'Harry te regardent comme si tu leur avais brisé le cœur !

Je ne peux plus m'arrêter de parler. Toutes mes frustrations et toutes mes rancœurs, toutes mes insécurités et toutes mes peurs se déversent dans cette loge silencieuse, à l'abri des regards et des oreilles indiscretes, pendant que Tristan continue à balancer lentement ses jambes sous la table, sa tête penchée sur le côté pour mieux m'écouter.

– Comment je pourrais te faire confiance ? Tu as toutes les filles que tu veux. Et elles te croient toutes célibataire !

En entendant ce dernier mot, Tristan saute sur ses pieds et parcourt les quelques mètres qui nous séparent, à une vitesse folle, comme s'il flottait au-dessus du sol. Puis ses mains se saisissent de mon visage, sa bouche se pose sur la mienne et son élan fougueux me fait reculer jusqu'à heurter la porte fermée.

– Dis-moi que je ne le suis pas, Liv. Célibataire. Il n'y a que toi qui peux décider. Si tu veux être avec moi. Ou pas. C'est aussi simple que ça !

Sa voix grave murmure autant qu'elle crie. J'ai l'impression d'entendre un ultimatum. Son souffle chaud fait voler les mèches de cheveux qui barrent mon visage. Et ses yeux bleus me transpercent de part en part. Comme s'ils essayaient de voir clair dans les miens. D'aller creuser au fond de mon cœur. Tout à coup, je me sens démunie, mise à nu, incapable de lui mentir, de retenir les aveux qui me brûlent les lèvres.

*Tout ce que je ne me suis jamais avoué à moi-même.*

– Je veux être la seule, susurré-je.

– ...

– J'ai... J'ai des sentiments pour toi. Plus que je ne le dis. Et plus que tu ne le crois. Et je... je voudrais qu'on soit... que tu sois mon... Et merde ! Je ne veux plus crever de jalousie en silence ! Je ne veux plus voir une seule de ces filles te toucher, te bouffer du regard et faire tout ce que je n'ai pas le droit de faire !

– Alors fais-le, Liv !

– Je ne peux pas ! Je ne suis pas une rebelle comme toi. Je ne vais pas supporter les cris de Sienna.

Les larmes d'Harry qui ne comprendra pas. Le silence de mon père qui se dira que tout est de sa faute.

Et le regard des autres, énuméré-je en sentant l'émotion me gagner.

– OK, OK...

Tristan soupire et m'attire contre lui, comme s'il baissait les armes. Je pose mon front sur son torse, il appuie son menton sur ma tête et m'entoure de ses bras. Avant de me serrer, tellement fort que je n'ai presque plus peur.

– OK pour quoi ? marmonné-je dans son cou.

– Pour le compromis. C'est ce que font les... *couples*, non ?

– Les quoi ? dis-je dans un sourire.

– OK pour qu'on continue à se cacher, mais seulement si tu arrêtes de te retenir, de douter de moi, de penser qu'on n'a pas le droit...

– Je te promets d'essayer.

– On garde le secret, mais on est ensemble, pour de vrai, annonce sa voix grave, presque solennelle.

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

– Exclusifs ! Plus de Kyle, de Jake, de Roméo ou de mec à qui j'ai besoin de mettre mon poing dans la gueule !

- Ça me va... Mais plus de Piper ni de Lana !
- Et plus de plan foireux avec des verres offerts !
- Et plus de groupies que tu laisses te tripoter !
- Et plus de capotes !
- Quoi ?!

Je m'étrangle à moitié et redresse tellement vite la tête que je me cogne contre la porte derrière moi.

- Merde, j'ai cru que ça passerait tout seul, se marre Tristan pendant que je grimace.
- Sois sérieux !

Je l'oblige à me regarder en attrapant son menton. Je n'avais jamais réfléchi à la question. Et surtout, jamais je n'aurais pensé qu'elle viendrait de lui.

- Seulement si tu en as envie, Liv. Mais on pourrait aller faire des tests, ensemble. Se faire confiance, pour une fois.
- Il faudrait que je prenne la pilule, pensé-je à haute voix.
- Je peux venir avec toi. Il y a un centre où on peut faire tout ça discrètement, à côté du campus.
- Je ne veux même pas savoir pourquoi tu sais ces choses-là. Et avec qui tu as déjà eu besoin de faire tout ça...
- Personne. C'était pour un copain à moi, sourit-il, l'air tellement innocent que j'ai envie de le croire.

Ses lèvres se posent sur les miennes, en douceur, les frôlent, les effleurent. Son parfum m'enivre.

Mes mains vont se perdre dans ses cheveux fous. Et j'oublie tout.

\*\*\*

Deux jours plus tard, nous voilà devant le centre de santé pour les jeunes de la ville, presque déguisés. Tristan a emprunté un teddy à je ne sais qui et ressemble à n'importe quel étudiant, aux couleurs de la fac de Key West. Il a mis du gel dans ses cheveux et les a coiffés en arrière, comme s'il sortait de la douche, pour changer sa tignasse châtain en bataille en quelque chose de plus sage. Je n'ose pas lui dire que je le trouve beau quand même. Et il m'a apporté une casquette trop grande pour que j'y camoufle mes longs cheveux blonds. Il essaie de me faire rire pendant qu'on attend notre rendez-vous sur un banc, lui à un bout, moi à l'autre.

- J'ai l'impression d'être un joueur de football américain débile qui a encore fauté avec une pom-pom girl hier soir.
- Et qui n'ose pas la regarder dans les yeux, au cas où elle serait déjà enceinte, ajouté-je.

– Je te préviens que même si c’est des jumeaux, je ne t’épouse pas !

– Je ne t’ai rien demandé, Kevin !

– Ce n’est pas ce que tu disais hier soir, Britney...

Son regard coquin et son petit rire me rassurent. Une prise de sang chacun plus tard, Tristan range une mèche de mes cheveux échappée de la casquette puis me laisse aller dans le bureau d’un médecin et va m’attendre dehors. Une femme en blouse me reçoit, me pose quelques questions et me prescrit la pilule sans plus de formalités, en me félicitant de cette initiative. Et avant d’ajouter, avec un petit clin d’œil qui devait se vouloir complice :

– Quand on a trouvé la bonne personne, il n’y a aucune raison de ne pas se faire du bien.

*La. Bonne. Personne.*

– Pour les jumeaux, je ne sais pas, mais la gynécologue nous voit déjà mariés ! lancé-je à Tristan quand je le retrouve sur le banc.

– Dans tes rêves, Sawyer !

– Fais gaffe, Quinn, je peux encore changer d’avis !

– Je n’ai rien dit...

Il lève les deux mains en l’air pour preuve de son innocence, mais me tend son irrésistible sourire coupable. Je balance un petit coup de pied sous sa chaussure, par principe, puis vais m’écrouler à côté de lui sur le banc, au creux de son épaule, soulagée que l’épreuve soit terminée. Tristan regarde furtivement autour de lui, retire ma casquette et s’en sert pour cacher nos visages, avant de m’embrasser, à l’abri des regards.

*Et merde. Si je ne nous connaissais pas, je dirais que Kevin et Britney sont amoureux.*

## **18. Face à la mer**

6 h 12.

J’ouvre un œil et réalise que Tristan est venu me rejoindre dans la nuit. Je ne porte qu’une minuscule culotte, il est profondément endormi, sur le ventre, la tête tournée vers moi. Je n’ai pas la force de paniquer, de penser au danger. Peut-être que ses déclarations me rassurent. Que la décision qu’on a prise ensemble me rend plus sereine. C’est certainement lui qui me donne tout ce courage. En tout cas, je me contente d’émerger en caressant son dos musclé du bout des doigts et en observant son visage paisible. À cet instant, la possibilité que quelqu’un nous trouve ici, dans mon lit, au petit matin, me paraît moins abominable que ce qui m’attend.

La période de Noël approche, ainsi que la corvée qui l’accompagne. Me rendre en France pour passer quelques jours avec ma mère, et faire en sorte que le temps passe le plus vite possible. Mon père y tient, c’est pour lui que je fais ce sacrifice. Pour qu’il cesse de culpabiliser de ne pas m’avoir offert la *figure maternelle* que je méritais. En réalité, je m’en passe volontiers. Je peux paraître excessive, dure, mais

c'est comme ça que j'ai appris à me protéger.

Ni elle ni moi ne jouons plus la comédie depuis des années. Et plutôt qu'attendre qu'elle se réveille, qu'elle change, qu'elle cesse d'être cette mère absente, égoïste, indifférente, j'ai choisi de l'imiter, de vivre ma vie sans elle. De la tenir à l'écart, plutôt que me sentir abandonnée. Marianne Hardy a fait son choix, seize ans plus tôt, lorsqu'elle a décidé qu'elle ne voulait plus jouer à la poupée. Et encore moins à la maman.

*Je ne porte ni son nom, ni son amour.*

*La seule chose qui nous relie ? La blondeur de nos cheveux, la couleur de nos yeux et la clarté de nos peaux.*

Tristan s'étire mollement, près de moi. Sans ouvrir les yeux, il se retourne sur le dos, me laissant admirer son torse parfaitement dessiné, la finesse de ses traits, les faibles rayons de lumière qui semblent glisser sur sa peau. La couette remonte jusqu'à son nombril, m'empêchant de m'aventurer plus bas. Peu importe, je n'ai pas besoin de ça. Pas maintenant. Sa beauté suffit à m'apaiser.

– Tu comptes me mater jusqu'à quand, Sawyer ?

Son sourire en coin est particulièrement tentateur. Son regard animal. Sa voix rauque est sortie de nulle part et a résonné bien plus fort qu'elle n'aurait dû. En me mordant les joues pour ne pas glousser, je me précipite sur lui et plaque ma main sur sa bouche. Un sourire défiant sur les lèvres, je lui murmure :

– Tu veux qu'on se fasse choper ? Parle moins fort, surtout si c'est pour dire ce genre de conneries...

– Tu es accro, assume ! souffle-t-il en retirant brusquement ma main.

En moins de deux secondes, je me retrouve coincée entre un matelas moelleux et un corps de titan.

Ses lèvres se perdent dans mon cou, je gémiss puis m'agite pour le repousser. Échec cuisant : l'insolent me maîtrise avec une facilité déconcertante.

– Arrête de lutter, je t'ai déjà dit que c'était perdu d'avance...

– Lâche-moi si tu ne veux pas finir stérile...

Il rit de sa voix profonde, puis plonge ses yeux hypnotisants dans les miens.

– Liv Sawyer et sa délicatesse légendaire...

– Si tu voulais une Miss America ou une poulette sans cervelle, il ne fallait pas me choisir.

– J'ai eu exactement ce que je voulais, sourit-il de cette manière qui me désarme. Un garçon manqué aux yeux de glace, au caractère de feu et aux jambes interminables. Une fille sublime et lumineuse, qui dit des gros mots et qui ne sait pas à quel point elle me rend dingue.

Son sourire ravageur et la flamme qui brûle dans ses yeux me font tout oublier : l'interdit, le danger dû à l'endroit où on se trouve, le calvaire qui m'attend dans quarante-huit heures et même mon téléphone qui

vibre frénétiquement, pour la troisième fois en trois minutes.

– Réponds, on ne sait jamais, soupire finalement Tristan en me libérant de son emprise.

Un peu à contrecœur, je tends le bras jusqu'à ma table de nuit et récupère mon portable. Le prénom de Bonnie est affiché sur mon écran, Fergus figure également dans les destinataires. Au total, trois SMS.

[Je suis officiellement la reine des cocues. Prosternez-vous devant moi.]

[Drake a couché avec la poufiasse aux cheveux roses ! Et à mon avis, c'est pas la seule...]

[J'aurais dû m'en douter. Aucun mec de 18 ans n'est monogame. À moins d'être un enfant de chœur. Ou d'être recouvert d'acné. Et d'écailles. Sur tout le corps. JE HAIS LES MECS !]

Je laisse brusquement retomber ma tête sur l'oreiller, lâche un grognement et repousse la main de Tristan qui vient de se poser délicatement sur mon ventre.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il en s'appuyant sur son coude, de profil.

– Drake est un connard.

– Et c'est ma faute ?

– Tu savais qu'il sautait tout ce qui bougeait ?

– On n'est pas du genre à se raconter nos histoires de cœur au coin du feu, Liv...

– Ouais. Parce que vous, les *mecs*, les vrais, les durs, vous valez mieux que ça, ironisé-je en attrapant mon tee-shirt XXL pour l'enfiler.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit, grogne-t-il.

Je me retourne pour lui faire face, il ébouriffe ses cheveux en baillant et je ne sais quel déclic se produit en moi, mais je reviens me lover contre lui.

– Désolée, soufflé-je. Bonnie est ma meilleure amie...

– Et Drake est le mien, mais je ne peux pas le contrôler.

– Lui casser la gueule, tu pourrais ?

– Le castrer, aussi, si ça peut rendre service.

– Bonnie te sera très reconnaissante.

– C'est à toi que je veux faire plaisir, Liv, juste à toi, murmure-t-il, cette fois sérieusement.

Ses lèvres effleurent les miennes, avec une douceur enivrante. Et lorsque je m'apprête à entrouvrir la bouche pour y inviter sa langue, le sale gosse me pince le bout du nez, se lève et disparaît de ma chambre dans son boxer qui me dévoile tout – et me nargue au passage. Comme s'il n'avait jamais passé cette nuit

clandestinement, avec moi.

– Tu vas me manquer quand tu seras en France, chuchote-t-il en repassant juste la tête.

Heureusement, Drake saura comment m’occuper en ton absence...

J’attrape une tong qui traîne par terre et la jette dans sa direction. Il l’évite, l’air très fier de lui.

– Violente, avec ça...

– Enfoiré.

– Peste.

– Salaud.

– Sexy.

– ...

– Je ne te ferai jamais ça, Liv.

– Sûr ?

– À quoi bon ? Il n’y en a qu’une comme toi.

Son regard affolant me détaille de haut en bas, insistant sur mes jambes nues. Je rougis instantanément. Puis Tristan m’adresse une sorte de salut militaire assorti du plus alléchant des sourires et s’éloigne pour de bon. La maison s’enferme à nouveau dans le silence.

*Six jours sans lui... Fais chier !*

\*\*\*

Craig me dépose à l’aéroport en s’assurant que j’ai assez de vêtements chauds dans ma valise, assez de M&M’s pour tenir les dix heures d’avion et assez de mouchoirs dans ma poche pour m’aider au moment de notre séparation – mon père, ce grand blagueur. Ensuite, il prend son ton le plus sérieux et me répète qu’il m’aime, qu’à sa façon, Marianne aussi, que lui et moi, c’est pour la vie et que je suis sa plus grande réussite à ce jour. Bien sûr, il ne peut pas s’empêcher d’ajouter qu’il aurait préféré avoir un fils, pour l’appeler Craig Junior.

*Hi-la-rant.*

Je tapote du pied pendant une heure, dors pendant deux, lis trois magazines débiles, gobe quatre bonbons d’un coup, sans appétit, échange cinq mots polis avec ma voisine et somnole pendant les six heures restantes du vol. À l’arrivée, une grande blonde en tailleur noir m’attend, son oreillette Bluetooth encore en place.

*Une hôtesse d’accueil ? Non, ma mère.*

– Liv, qu’est-ce que tu es belle !

– Bonjour, maman.

– Et bronzée !

– Merci...

Ses compliments me mettent toujours un peu mal à l’aise, comme s’ils venaient d’une étrangère. Je grelotte dans mon manteau, souffle sur mes mains en espérant sauver un doigt ou deux. Je suis passée de 25 degrés à moins 1, entre l’hiver floridien et la mi-décembre à Paris. Indifférente à ma douleur, Marianne me détaille des pieds à la tête, comme si elle m’évaluait avant de m’acheter, puis me serre faussement dans ses bras – en prenant garde de ne pas froisser son beau costume de businesswoman.

*Ma mère gagne beaucoup d’argent et ça lui suffit pour être heureuse.*

– J’ai une petite surprise pour toi ! On va passer deux jours à Paris... puis trois jours en Bretagne !

Comme ça, tu verras la mer !

– Je vis au bord de l’océan, maman. Je le vois en ouvrant mes volets, chaque matin...

Elle hausse les épaules, trop préoccupée par autre chose pour chercher à se justifier, et prend la direction de la sortie. Elle va me traîner en Bretagne pour son boulot, j’en mets ma main à couper !

Ma mère me voit cinq jours par an, mais même pendant cette période, je ne suis pas sa priorité. Lasse mais habituée, je la suis en reniflant et en traînant ma valise de deux tonnes derrière moi.

*Qu’est-ce que j’ai bien pu foutre là-dedans ?*

Une fois dans la voiture – une berline rutilante probablement offerte par son patron, qui l’apprécie aussi bien pendant les heures de bureau qu’en dehors –, j’allume le chauffage à fond, ce qui n’est pas à son goût.

– Tu veux faire couler tout mon maquillage ? s’écrie-t-elle. Je travaille dur pour rester jeune, tu comprendras un jour !

– Donc il vaut mieux que je chope la crève, c’est ça ? Tant que tu fais dix ans de moins que ton âge ?

– Dix ans ? C’est tout ?

Sa petite voix triste m’horripile, alors je tourne la tête vers la fenêtre et observe le paysage, pourtant hideux, du périph’ parisien. Une fois dans son loft du quatrième arrondissement, je peux me coller à un radiateur, retirer deux couches de vêtements sur quatre et me requinquer avec une tasse de café noir. Marianne, elle, se prépare une tisane rajeunissante et s’éclipse pour passer un coup de fil *express*.

*Traduction : elle sera de retour dans quarante-cinq minutes.*

Je redécouvre ma chambre, une petite pièce claire et peu meublée, sans aucune photo sur les murs ni

touche personnelle. C'est ici que je dors à chaque fois que je viens. Ici que je passe des nuits sans rêves, en attendant de rentrer auprès de ma vraie famille.

*Craig. Betty-Sue. Les Keys.*

J'envisage de vider ma valise, mais change finalement d'avis. Je renfile mon deuxième pull, mon manteau, mon écharpe et mon bonnet et je pars à l'assaut de Paris, une ville qui me fascine, malgré le bruit, la pollution... et la proximité de ma mère. Je marche seule, pendant plusieurs heures, dans les ruelles, sur les grandes avenues, j'entre dans quelques magasins, je regarde tout, mais n'achète rien, je souris à certains passants, fais la gueule à d'autres, j'observe les visages heureux, à quelques jours des fêtes. Et tout à coup, mon père me manque terriblement.

*Sans parler de Tristan...*

Je repasse la porte du loft en fin d'après-midi, Marianne est en train de faire décongeler une soupe, toujours vissée au téléphone. Elle me fait à peine un signe de la main. Je vais m'enfermer dans ma chambre. Ma carapace se fissure, parfois. Voir à quel point elle se fout de moi et de ma présence me blesse. Un peu. Juste un peu.

Je fouille dans ma valise à la recherche d'une nouvelle paire de chaussettes, avant de remarquer cinq petits paquets bien dissimulés entre mes pulls et mes jeans. Ils sont tous numérotés – de un à cinq.

Je déchire le premier emballage en imaginant mon idiot de père en train de préparer son coup.

Raté. C'est l'écriture de Tristan que je reconnais sur le post-it jaune, collé sur son tee-shirt des Led Zep. Sur le petit carré fluo :

*« Je sais déjà que ton odeur va me manquer. J'espère que c'est réciproque... »*

Si je l'avais eu en face de moi, je serais probablement déjà en train de le vanner. Je n'aurais pas pu m'en empêcher. Mais je suis seule... et profondément touchée. Tellement surprise, tellement émue que je me laisse aller. Je souris, les larmes aux yeux et enfouis ma tête dans le coton qui sent bon le déodorant, la lessive et son odeur à lui. Rien qu'à lui. Après m'être shootée pendant plusieurs minutes, je retourne le post-it et découvre un deuxième message :

*« Cinq surprises pour cinq jours sans moi. »*

*Ne triche pas, Sawyer. N'ouvre le suivant que demain...*

*En attendant, mets mon tee-shirt sans rien en dessous. C'est un ordre. »*

De l'autre côté du mur, Marianne m'appelle et me fait sortir de mes rêveries. Je la rejoins et dîne avec elle parce que je n'ai pas d'autre choix. Notre discussion est limitée à trois sujets : ses produits

« miracle », son boulot « captivant » et le fait qu'on pourrait aisément nous prendre pour des

« sœurs ». Autant dire que je prétexte le décalage horaire pour aller me coucher avant le dessert. Et je me glisse sous les draps avec, contre ma peau, le tee-shirt de celui dont je suis follement amoureuse.

*Ça, ce n'est plus un secret...*

Sans réfléchir à l'heure qu'il est à Key West, je décide de lui envoyer un selfie. Je me prends en photo, allongée sur mon lit, le tee-shirt bien en évidence, éclairée par ma lampe de chevet. J'hésite entre un sourire tout à fait sérieux – trop niais – ou une grimace débile – trop gamin. Et je finis par tirer la langue, juste un peu, en souriant avec mes yeux.

*« Le compromis. C'est ce que font les couples, non ? »*

\*\*\*

Deuxième jour à Paris. J'affronte les quelques flocons et la bruine qui tombent sur le quartier du Marais en écoutant en boucle le petit lecteur MP3 qui se trouvait à l'intérieur du deuxième paquet. En tout, trente pistes, vingt-neuf chansons. Celles qui nous ont rapprochés, celles sur lesquelles nous nous sommes disputés, détestés, désirés, apprivoisés. Du rock, un peu de blues, de jazz et même de la pop. La piste numéro un – ma préférée, de loin – est un enregistrement de Tristan, de sa voix profonde, sensuelle, qui me conseille d'aller visiter tel ou tel disquaire de la capitale, là où son père l'a emmené lors de leur unique voyage à Paris, entre *hommes*. Il avait 14 ans. C'était juste avant que la mort ne les sépare.

*Si je croyais aux contes de fées, je dirais qu'on y retournera ensemble un jour, lui et moi...*

Mais pour l'instant, je me contente d'un nouveau selfie dans l'un des magasins de disques, les écouteurs dans les oreilles, pour envoyer un nouveau clin d'œil à Tristan, en guise de merci... Une façon aussi d'exprimer les mots que je ne peux pas lui dire.

Troisième matin, après une nuit remplie de rêves, d'accords de guitare envoûtants et de boxer moulant. Départ pour la Bretagne, direction le Morbihan. Marianne conduit prudemment, les yeux rivés sur la route, tandis que je grignote mes pop-corn au chocolat – l'un de mes péchés mignons –

qui se trouvaient dans le troisième emballage surprise.

Je prends une nouvelle photo de moi dans la voiture, la bouche pleine et du chocolat sur le menton.

*Tant pis. Tristan m'a demandé de me lâcher, non ?*

– Il nous reste quatre heures de route, il va falloir que tu me parles, Liv...

– De quoi ? demandé-je, surprise par sa requête.

– De toi. De ta vie là-bas. De ton petit copain...

– Quel petit copain ?

– Oh, ne me prends pas pour une idiote ! À qui tu envoies tous ces textos, ces photos ? Et puis je trouve que tu as changé. Tu fais plus... femme.

– Et je t'intéresse, maintenant que je suis une femme ?

Je ne voulais pas être blessante, c'est sorti tout seul. Ma mère crispe ses doigts autour de son volant et

n'ajoute rien pendant de longues minutes. La tension est étouffante dans la berline.

– C'est difficile de faire comme si ça n'existait pas, me lancé-je. Cette distance entre nous. On est des étrangères l'une pour l'autre.

– Tu arrives à peine à m'appeler maman, murmure Marianne.

– Tu ne veux pas en être une.

– C'est ton père qui t'a dit ça ?

– Non. Dix-huit ans d'expérience.

Elle soupire doucement, je me réfugie à nouveau dans le paysage. Les pop-corn de Tristan ne font pas long feu, tout comme mes espoirs que cette conversation mène quelque part.

Les trois jours qui suivent, j'affronte le froid et le vent bretons pendant de longues marches sur la plage. Ici, la nature est reine, toute-puissante. L'eau prend des nuances sombres, les marées capricieuses agitent les vagues pleines d'écume, qui viennent se jeter contre les rochers. Je respire l'iode et l'air pur pour m'en mettre plein les poumons. Marianne est très prise par son boulot, je ne lui en veux pas. Je crois même que c'est mieux comme ça : j'ai tout le temps de penser à Tristan, d'attendre ses réponses, sans que ma mère devine ma nervosité, de rire bêtement aux messages qu'il m'envoie, de pianoter frénétiquement, pendant des heures, pour discuter avec lui. Je lui ai avoué que ces « vacances » n'avaient rien d'un enfer sur terre. Il n'a pas pu s'empêcher de déclarer que c'était grâce à lui. Et j'ai nié en bloc, évidemment.

Jusque-là, on ne s'était pas vraiment autorisés à s'envoyer des messages, par prudence, de peur de laisser des traces sur nos portables, de peur de se faire pincer en plein échange virtuel par l'un de nos parents. Mais la distance et le manque ont tout changé. J'ai craqué en premier. Et je ne le regrette pas.

Dans le paquet numéro quatre se cache une nouvelle merveille. Je pousse un petit cri de fille fleur bleue – mais en rut – en découvrant la photo de nous que Tristan a prise à mon insu. On ne voit que nos visages, je suis endormie, j'ai l'air parfaitement sereine. Il sourit.

*La nuit qu'on a passée dans mon lit...*

*Pourquoi est-ce que j'ai l'air plus belle, quand il est avec moi ?*

Le dernier jour de mon exil en France, Marianne et moi reprenons la route direction la région parisienne – plus précisément, l'aéroport. Je ne devrais sûrement pas, en tout cas je devrais mieux le cacher, mais je fourmille d'impatience à l'idée de monter dans mon avion et de m'envoler vers les États-Unis. La liste des gens que je meurs d'envie de retrouver n'est pas très longue, mais ça ne change rien à mon excitation. Je me sens enfin d'humeur à fêter Noël...

– Je ne savais pas quoi t'acheter pour les fêtes alors tu feras ce que tu veux avec ça, me dit ma mère en me tendant une enveloppe. C'est dans deux jours, ne l'ouvre pas avant ! Je t'appellerai de toute façon, c'est notre petite tradition.

– Oui, merci.

*Deux appels par an et un chèque, comme chaque année depuis que j'ai 12 ans.*

Je dors dans la voiture, elle téléphone et écoute les infos. Une fois à l'aéroport, on échange quelques banalités, quelques sourires un peu forcés, un baiser et puis ma mère me laisse avant que j'atteigne le hall d'embarquement. Dans mon sac à main, le cinquième et dernier paquet de Tristan, que j'ai précieusement gardé pour l'avion.

Le résultat des tests que nous avons passés au centre médical, deux semaines plus tôt. Je plaque les feuilles contre mon cœur, de surprise autant que pour les cacher au passager d'à côté. Je m'attendais à tout sauf à ça. Mon pouls s'accélère et mon cerveau bouillonne. Je suis sûrement en train de rougir.

Mais j'ose à nouveau regarder ces deux bouts de papier précieux, discrètement, solennellement, comme si toute ma vie se jouait sur ces quelques lignes en gras. Tout va bien, nos tests sont négatifs.

Et j'ai envie de hurler ma joie, comme si je pouvais enfin célébrer une petite victoire dans toute cette histoire. Les feuilles sont à nouveau collées contre mon cœur qui cogne. Quand je les regarde une troisième fois, le sourire aux lèvres, j'aperçois deux gros smileys dessinés à l'encre rouge, tout en bas. Et l'inscription :

*« Tu vas voir ce que tu vas voir, Sawyer... »*

## **19. Avant la tempête**

*Home, sweet home !*

*« Sweet », peut-être pas. Mais au moins IL sera là.*

Depuis qu'on vit tous ensemble, les vacances de Noël des Lombardi-Quinn-Sawyer suivent une étrange tradition... D'abord, un réveillon où tout le monde fait plus ou moins la gueule. Puis Sienna part avec Harry pour passer les fêtes dans sa famille à elle – Tristan en est dispensé depuis qu'il s'est assez mal comporté pour faire honte à sa mère. Et mon père en profite pour se faire un week-end prolongé entre copains – d'anciens collègues ou confrères de l'immobilier avec qui il va skier –

puisque les affaires sont en berne à cette époque de l'année. C'est là que je retrouve ma liberté.

Officiellement, je suis confiée à la garde de Betty-Sue, mais ma grand-mère peut se révéler la plus laxiste et donc le meilleur des chaperons de la terre. Pour la plupart des gens, les fêtes de fin d'année sont l'occasion de se réunir. Chez nous, c'est plutôt chacun de son côté. Bizarre que ça n'ait jamais mis la puce à l'oreille de mon père ou de ma belle-mère, quand même, avec leur soi-disant rêve de jolie famille recomposée.

Bref, je ne suis pas une grande fan de Noël, d'habitude. Mais la seule idée de revoir Tristan, après cinq longs jours de séparation et autant de petites attentions de sa part pendant mon voyage en France, me donne des fourmis partout.

*Saloperies d'insectes, avec leurs milliers de petites pattes qui me rendent folle.*

J'étais déçue de ne pas le voir hier, quand je suis rentrée à Key West. Mais la rockstar avait des obligations – répétitions puis rendez-vous avec le producteur intéressé par les Key Why – et cette image

de lui, en leader de son groupe négociant un tout premier contrat, ne me l'a rendu que plus sexy. Et l'attente plus excitante encore. J'étais déçue, aussi, de ne pas l'apercevoir ce matin, les cheveux ébouriffés au réveil, en tee-shirt et boxer, avec son beau visage rempli de mauvaise humeur

– une des facettes de lui que je préfère. Mais mon père m'a expliqué qu'il était rentré tard et reparti très tôt, et j'ai dû faire semblant de me contenter de cette explication. Tout en pensant à cette nuit passée dans mon lit, juste à côté de lui, dans le sien, tous les deux séparés par ce si fin mais si cruel mur mitoyen.

[Arrête de te faire désirer, Quinn... Montre-toi !]

[Je ne peux pas.]

[Pourquoi ?:( ]

[Je ne vais pas pouvoir m'empêcher de me jeter sur toi !:)]

[Allumeur ! <3 ]

Notre échange de textos m'empêche de lui en vouloir. Et depuis que la journée s'étire, paresseuse, apathique, interminable, en attendant le dîner du réveillon, j'ai bêtement le cœur qui bat chaque fois que j'entends un bruit dans la rue ou près de la porte d'entrée. Mais je dois encore attendre, encore et encore. Affalée sur le canapé du salon avec Harry, Alfred et un saladier de pop-corn salé, je me remets doucement du décalage horaire en câlinant le petit qui rend la pareille à sa peluche. On enchaîne les dessins animés peuplés d'elfes, de lutins et de rennes, puis des films de Noël que j'ai déjà vus six fois.

*Et toujours pas de Tristan...*

Cette année, je trouve qu'il règne une drôle d'atmosphère à la villa, pour un jour de Noël. Un grand vide, un calme inhabituel. Si j'étais superstitieuse, je dirais qu'une grosse tempête s'annonce.

Ou alors, c'est juste que tout le monde ici a baissé les bras. D'après ce que j'ai compris, Sienna a fait appel à un traiteur plutôt que cuisiner elle-même. Et les décorations de Noël sont plutôt sommaires pour celle qui aime tant la surenchère : un sapin moins grand que d'habitude, quelques sucres d'orge suspendus aux branches et une guirlande lumineuse qui me semble en permanence éteinte. Et il n'y a que la grosse chaussette rouge d'Harrison qui attend près de la cheminée, comme si personne d'autre n'avait voulu jouer le jeu.

– Toc toc toc ! s'écrie Betty-Sue en entrant dans la maison sans sonner. Ouh là, quelle ambiance !

Ma grand-mère baisse la voix, étonnée de me voir dans cet état et de constater le vide autour de moi. Elle fait une grimace gênée pour excuser son trop grand enthousiasme et s'avance sur la pointe des pieds pour nous rejoindre sur le canapé.

– Qu'est-ce qui se passe, tout le monde fait grève ?

– Je crois que papa fait sa valise en haut. Sienna est dans son bureau, elle avait des derniers trucs à régler pour l'hôtel. Ils partent tous tôt demain matin.

– Nous autti ! s'exclame le petit bonhomme en parlant de lui et de son alligator.

– Et Tristan ? me demande Betty-Sue avec un regard espiègle.

– Pas de nouvelle, lancé-je à haute voix, l’air de m’en foutre complètement. Et je n’en peux plus de l’attendre ; je sais qu’il reste ici la semaine prochaine, ajouté-je en chuchotant à l’oreille de ma grand-mère.

– Hmm... Tu crois que... ?

– Tiens, Betty-Sue, vous êtes déjà là ? nous interrompt Sienna.

– Oui, mais je peux repartir et revenir juste pour les cadeaux, si vous préférez !

– Ce n’est pas la peine de le prendre comme ça. Je disais juste que je ne vous ai pas entendue sonner. Et c’est ce que font généralement les gens quand ils sont invités à dîner.

– Désolée, j’ai laissé mes bonnes manières juste devant votre portail, quand je me suis accroupie pour faire pipi dans vos fleurs, s’amuse Betty-Sue.

Si la plupart du temps, ma belle-mère et ma grand-mère arrivent à rester cordiales, elles n’ont jamais été les meilleures amies du monde. Et plus la première se montre désagréable, plus la seconde force le trait sur son côté hippie. Mais là, ça démarre fort ! Heureusement, Sienna prend apparemment sur elle pour ne pas s’énerver, ni même chercher à répondre. Je ricane silencieusement pendant que les deux femmes échangent un sourire forcé. Et un regard appuyé qui en dit long sur leur inimitié.

– Il est déjà 19 h 15, il faut qu’on passe à table ! poursuit Sienna en tapant dans ses mains, comme pour se donner du courage.

Elle va déballer les plats du traiteur dans la cuisine et les amène deux par deux dans la salle à manger, tout en hurlant ses directives :

– Harry chéri, va te laver les mains et laisse cette maudite peluche là où elle est ! Liv, tu appelles Tristan ? Il m’a promis d’être là à 19 heures ! On ne peut pas lui faire confiance, à celui-là ! Craig !

s’époumone-t-elle vers l’escalier, tout le monde t’attend ! Une valise, ça ne prend quand même pas autant de temps !

Betty-Sue et moi soupirons à l’unisson, en nous traînant jusqu’à la salle à manger, pendant qu’Harrison s’exécute et que mon père apparaît enfin au rez-de-chaussée.

– On peut savoir pourquoi tu cries ? demande-t-il à sa femme sur un ton las.

– Parce que j’aimerais bien ne pas être la seule à me décarcasser pour fêter Noël en famille !

Tristan pense que c’est un hôtel, ici ! Liv n’a rien fait pour m’aider. Et tu es tellement obsédé par ton petit week-end en célibataire que tu ne t’occupes de rien d’autre ! Est-ce qu’on peut juste passer un moment agréable tous ensemble ou c’est trop demander ?

– C’est l’hôpital qui se fout de la charité, marmonne Craig, le visage fermé.

– Qu’est-ce que tu viens de dire ?

Sienna fulmine, avec ses poings serrés qui tentent de rentrer dans ses hanches, tellement crispés que sa peau blanchit sur ses phalanges. Betty-Sue s’empêche de rire, en glissant son foulard multicolore sur sa bouche pincée. Harrison regarde tour à tour sa mère et son beau-père, l’air effrayé. Et je me lève pour aller lui changer les idées quand j’aperçois sa petite lèvre inférieure qui se met à trembler. C’est le moment que choisit Tristan pour arriver, de sa démarche nonchalante, en adressant un signe de la main à ma grand-mère et une grimace à son petit frère.

Puis son regard bleu se pose enfin sur moi, à la fois perçant, tendre et joueur, comme s’il souriait des yeux. Et avec un je ne sais quoi qui me semble briller plus fort qu’avant. Les petites pattes excitées des fourmis se remettent à danser un ballet frénétique dans tout mon corps. Mais ma grand-mère se racle la gorge exagérément, pour briser ce silence si long qu’il en devient gênant. Je relève mes cheveux dans une queue de cheval nerveuse et Tristan perçoit alors la tension générale. Et redevient glacial :

– Si personne n’a envie d’être là, on n’est pas obligés de jouer à la famille modèle, propose-t-il d’une voix grave, tout en haussant les épaules.

– Je te signale que tu as quinze minutes de retard ! le coupe Sienna, toujours hors d’elle. Et tu t’en fiches peut-être, comme d’absolument tout le reste, mais c’est important pour Harrison qu’on fête Noël !

– Tu sais qu’il est dans la même pièce que nous ? Il est petit, pas sourd ni débile ! soupire son fils aîné.

– Tristan a raison... pour une fois, intervient mon père. Je ne vois pas l’intérêt de faire semblant si c’est pour que Noël ressemble à ça. Je vais fumer une cigarette.

– Craig, tu restes ici ! Qu’est-ce que ça veut dire ? hurle soudain ma belle-mère.

– Si c’est comme ça que vous vous adressez à votre mari, il ne faut pas vous étonner qu’il vous fuie, lâche froidement Betty-Sue.

– Qui vous a demandé votre avis, à vous ? Liv, tu ne quittes pas la table ! lance Sienna alors que je viens de prendre Harry dans mes bras pour l’emmener dans une autre pièce.

– Du calme..., tente de temporeriser mon père, lui qui déteste les conflits. Ne parle plus jamais comme ça ni à ma mère, ni à ma fille, ajoute-t-il à voix basse, en fixant sa femme droit dans les yeux.

Tous les six, on n’a jamais formé une famille modèle, ni même une famille tout court. Les cris et les conflits sont notre lot quotidien, mais l’ambiance n’a jamais été électrique à ce point. J’ai l’impression que les rancœurs de plusieurs années ont décidé d’exploser ce soir. Et je sens venir le moment où la tornade italienne va s’abattre dans la salle à manger, où l’air est déjà irrespirable.

Tristan vient me prendre Harry dans les bras, me murmure un « Ça va ? » et s’éloigne avec son petit frère. Betty-Sue lève son verre vide et ironise :

– Santé, bonheur et joie dans les cœurs ! Merci pour l’invitation, mais je vais y aller. Il y a des chiens, des cochons et des pélicans qui m’attendent à la maison. Et qui ont un meilleur sens de l’hospitalité.

– Je te ramène, souffle mon père en prenant sa mère par les épaules, d’abord pour qu’elle se taise et

n'envenime pas les choses, mais surtout pour trouver une porte de sortie.

Je me retrouve seule avec Sienna dans la salle à manger, avec six chaises vides et une dizaine de plats encore pleins sur la table. Ma belle-mère me ferait presque de la peine, pétrifiée par cet échec cuisant et tout ce silence, elle qui aime tant le vacarme des grandes tablées. Sans doute choquée, aussi, que mon père lui ait tenu tête pour une fois, et que cet affront soit si lourd de sens. Et peut-être déçue d'elle-même, de ne pas avoir su prendre sur elle pour préserver les faux-semblants auxquels elle tient tant. Mais elle n'a pas l'air de comprendre que c'est sa goutte d'eau à elle qui vient de faire déborder le vase. Le vase fragile et bancal qu'elle a pris soin de remplir de tous ses cris, de tous ses reproches, de son égoïsme et de son hypocrisie. Et ça me tue qu'elle soit incapable de se remettre en question, juste une fois. J'ai l'impression qu'à la place elle est déjà en train de réfléchir à l'avenir, de calculer tout ce qu'elle pourrait perdre. Et je voudrais bien lui dire que ça va aller, mais je me contente de lui adresser un regard désolé et je quitte la pièce sans un mot. Perdue, moi aussi, dans l'infinité des scénarios.

*Et dans tout ce que je pourrais, égoïstement, y gagner...*

Je rejoins Tristan et Harry au salon : le grand est en train de jouer de la guitare au petit et les comptines de Noël se transforment en ballades mélancoliques aux accents folk. Je me roule en boule sur le canapé, tout près d'eux. Tristan vient poser son épaule contre la mienne, discrètement, sans lever les yeux de ses accords. Et je me laisse bercer par la musique, apaiser par sa chaleur, tout en écrivant silencieusement une liste au Père Noël.

*« Je voudrais voir mon père sourire à nouveau, faire l'idiot et me forcer à danser le tango.*

*Je voudrais qu'Harrison se trouve les parents qu'il mérite, aimants, tendres, normaux.*

*Je voudrais que Sienna et Craig divorcent sans se déchirer, qu'on retourne vivre dans notre maison d'avant, juste tous les trois, avec Betty-Sue et papa.*

*Je voudrais que Tristan Quinn me chante des ballades à moi, qu'il me transperce de ses yeux bleus, m'enveloppe de ses bras, là maintenant, je voudrais que tout soit possible, que les interdits n'existent pas. Je voudrais juste pouvoir l'aimer sans me demander si j'ai le droit. »*

\*\*\*

Le lendemain matin, tout semble rentré dans l'ordre, à quelques détails près. Dans la cuisine, Sienna fait comme si de rien n'était, embrasse Tristan en l'abreuvant de consignes inutiles, nous donne à chacun une petite carte de Noël dont s'échappent deux billets verts – le seul cadeau qu'elle soit capable de nous faire. Puis elle explique pour la dixième fois à Harry qu'elle l'emmène voir ses grands-parents, tantes, oncles et cousins en Virginie. Comme pour rassurer tout le monde – et elle-même en premier lieu – sur le motif de son départ, qui n'a rien à voir avec la dispute de la veille.

Après des au revoir qui s'éternisent, elle finit par emmener son petit garçon et son énorme valise sur le trottoir devant la maison, affrontant le vent de décembre en attendant le taxi qu'elle a commandé.

D'habitude, c'est mon père qui les conduit à l'aéroport. Je ne sais pas comment a fini leur soirée à tous les deux, mais il y a une couverture et un oreiller qui ont l'air d'avoir servi sur le canapé du salon. Et mon père – je le connais par cœur – se cache dans le jardin à l'arrière de la villa : il fume cigarette sur

cigarette, pestant contre le vent violent qui l'empêche de les allumer. Puis il se met à nettoyer la piscine à l'aide d'une immense épuisette, histoire de s'occuper, ramassant chaque feuille qui vole et se noie dans l'eau turquoise. Il ne réapparaît dans la cuisine que lorsque la voie est libre.

– Ça souffle fort, dehors ! dit-il avec un petit sourire gêné.

– Pas besoin de nous parler de la météo, Craig, tu peux rejoindre tes potes sans qu'on pense que tu nous abandonnes ! lance Tristan, légèrement impertinent.

– Je n'attendais pas ta permission, mais merci quand même. Faites attention à vous, ils annoncent une tempête pour le week-end.

– Question tempête, je crois qu'on est rodés.

Son insolence, son haussement d'épaules nonchalant et sa tête à claques m'avaient terriblement manqué... Et pourtant, ils m'exaspèrent déjà.

*Mais quand est-ce qu'on va enfin se retrouver seuls, juste tous les deux, sans avoir besoin de jouer un rôle ?*

– Ça va aller, papa, ne te fatigue pas à lui répondre.

– Ce que tu fais ou ne fais pas avec ma mère ne regarde que toi, Craig, continue Tristan dans la provocation, un sourire narquois aux lèvres.

– La ferme, Quinn ! lancé-je en écrasant ma paume sur son visage pour le faire taire.

*Ce qu'il ne faut pas faire, juste pour pouvoir le toucher...*

– Olive verte, tu es sûre de vouloir rester seule avec cet énergumène ?

– Je devrais pouvoir survivre.

– Tu sais que tu peux toujours aller t'installer chez Betty-Sue s'il est insupportable.

– Crois-moi, je n'hésiterai pas.

– Quant à toi, petit malin, ce que tu fais ou ne fais pas avec ma fille me regarde, en revanche.

Mon père a murmuré ces mots sur un ton faussement menaçant, son index pointé près du visage de

Tristan. Je retiens ma respiration et j'ai l'impression que tout le monde peut entendre mon cœur cogner dans ma poitrine.

– Si tu lui rends la vie impossible, si tu la fais pleurer ou qu'elle s'arrache les cheveux à cause de toi, tu auras affaire à moi. Tu es censé veiller sur elle et la protéger. Compris ?

Puis mon père sourit de toutes ses dents, tapote affectueusement la joue de Tristan et vient m'embrasser sur le front. Avant de ramasser sa petite valise dans l'entrée et de sortir de la maison en lançant : «

Amusez-vous bien ! »

– Respire, Sawyer ! Il a dit ça comme ça. Pour me remettre à ma place. Pas parce qu’il a compris des trucs.

– Tu n’en sais rien du tout !

– Détends-toi, il ne plaisanterait pas s’il savait qu’on...

– Tu fais chier, Quinn ! Pourquoi il faut toujours que tu cherches la merde ? Que tu joues avec le feu ?

Il se contente de hausser les épaules, comme si ça n’avait pas d’importance ou que je faisais tout un plat de pas grand-chose. Je ne comprends pas son comportement détaché, je-m’en-foutiste, alors qu’on devrait juste être en train de se sauter dessus. J’ai l’impression d’être la seule à ressentir cette urgence. Et ça ne fait que m’énerver davantage.

– Tu avais promis d’être prudent, pourquoi tu prends des risques en le provoquant ? On dirait que tu essaies de tout gâcher !

– Mais de quoi tu parles ?

– De nous ! Tu étais parfait quand je me trouvais à huit mille kilomètres de toi. Et tu es incapable d’être juste normal quand je suis là !

– Je te rappelle que c’est toi qui m’as demandé de rester discret en public. Tout ce que je fais, c’est respecter ton choix, ne me le reproche pas.

– Discret, pas distant !

– Tu ne sais pas ce que tu veux, Liv...

– Si, toi ! Depuis que j’ai mis les pieds en France, je ne rêve que de ça. Toi ! Nous deux, seuls !

– Et est-ce que tu sais à quel point c’est insupportable pour moi ? De savoir que tu es rentrée et de ne même pas pouvoir te toucher ? De devoir te regarder sur des putains de photos de téléphone portable ? Et de ne même pas pouvoir croiser ton regard en vrai, de peur de me trahir ? De t’écrire tout ce que j’ai envie de te faire... et de ne rien pouvoir faire du tout ? C’est toi qui nous imposes ce putain de secret ! Si ça ne tenait qu’à moi, tout ça n’existerait même pas !

Sa colère, ma déception, ses frustrations, mes angoisses, nos retrouvailles manquées, tout ça m’empêche de rester dans la même pièce que lui. Je cours m’enfermer dans ma chambre en claquant violemment la porte. Pendant deux bonnes heures, je revis les derniers jours et les dernières minutes dans ma tête. La conversation avec mon père m’a fait froid dans le dos. Et l’attitude désinvolte de Tristan me tue. Je m’étais fait toute une histoire à l’idée de me retrouver seule avec lui, enfin. Je m’étais imaginé qu’il attendait lui aussi avec hâte notre tête-à-tête, après les quelques jours passés loin l’un de l’autre. Et je n’ai pas fermé l’œil de la nuit en pensant à nos parents qui pourraient se séparer, à toute la liberté dont on pourrait alors jouir... Mais apparemment, j’ai vu trop grand. Tout ce que j’ai obtenu ce matin, c’est Tristan dans son rôle de demi-frère odieux, d’incorrigible provocateur, de rebelle incapable de simplicité. Je suis déçue de lui, de mes attentes et de ma naïveté.

Ces deux heures, je les passe à ressasser, à me demander à quel moment je me suis trompée. Mais aussi à écouter le silence dans la villa. À écouter Tristan qui ne revient pas me parler. Ses pas qui ne viennent pas me chercher. Une sirène criarde interrompt soudain le flot de questions dans ma tête. Je ne sais pas si elle vient de la maison ou de la rue, mais elle me vrille les tympans. Je ne crois pas l'avoir déjà entendue avant. Bouffée de stress. Sueurs froides. Pouls en vrac. Jusqu'à ce que sa voix me parvienne.

– Liv, bouge-toi, il faut qu'on descende ! entends-je de l'autre côté du mur.

– Quoi ? Où ça ?

– C'est une alerte au cyclone, braille Tristan en ouvrant la porte de ma chambre.

– Tu plaisantes ?

– J'aimerais bien, mais non. Ici, on ne rigole pas avec ça ! Viens !

– Je ne vais nulle part avec toi !

– Sawyer, ce n'est pas le moment ? Suis-moi et ne discute pas. S'il te plaît !

– Pour aller où ?

– La *safe room*, en bas.

– Cette pièce n'existe même pas !

– Putain, Liv ! Les cyclones tropicaux sont fréquents dans les Keys ! Presque tout le monde a un endroit où se barricader en cas de danger. Et cette sirène est une alerte à la population ! Ça veut dire que le danger est imminent.

Je suis pétrifiée par cette avalanche d'informations. Cette situation ne s'est jamais présentée en six ans, depuis que je vis en Floride. Je pense tout à coup à mon père, à Harry, à Betty-Sue. À Fergus et Bonnie. Et même à Sienna. Je regarde Tristan, qui se frotte les cheveux en cherchant d'autres arguments pour me convaincre. Je m'observe aussi, toujours vêtue du shorty et du débardeur que je porte la nuit. Rien n'a de sens. Rien n'est comme ça devrait être. Mais mon cerveau se remet en marche quand j'aperçois les arbres penchés à travers la fenêtre de ma chambre.

– J'ai peur ! bredouillé-je, prise de panique.

– Viens ! Si tu meurs, ton père va me tuer !

– Tu seras mort aussi, abruti !

Tristan m'ignore et me saisit par la nuque, en glissant ses doigts sous mes cheveux lâchés, avec son éternelle assurance et même un soupçon de possessivité. Puis il me fait dévaler les escaliers devant lui, entre dans la bibliothèque du rez-de-chaussée, va ouvrir une lourde porte, tout au fond, dont je ne connaissais même pas l'existence. Il s'y engouffre après moi et referme la porte blindée derrière nous. Je découvre alors une pièce blanche, du sol au plafond, de la taille d'une chambre, mais sans fenêtre. Des étagères en fer courent le long du mur du fond, contenant des boîtes de conserve, des paquets de céréales,

de gâteaux, et des packs d'eau parfaitement alignés. Pour tout meuble : deux banquettes qui forment un L dans un angle de la pièce. Tristan s'affale sur l'une d'elles, je vais m'asseoir sur l'autre, par réflexe, et serre mes jambes nues dans mes bras, essayant de contenir la boule d'angoisse qui grandit dans mon estomac.

La sirène assourdissante finit par s'arrêter, remplacée par une voix expliquant via des haut-parleurs les consignes de sécurité. S'enfermer dans l'abri le plus proche. Ne pas en sortir jusqu'à nouvel ordre. Ne pas rester dans sa voiture. Ne pas encombrer les lignes téléphoniques et les laisser disponibles pour les secours. Ne pas chercher à rejoindre ses proches.

– Je suis sûre que Betty-Sue n'a pas d'abri.

– Je pense que si. Sinon, elle s'est réfugiée chez un voisin. Tu es à moitié française, Liv. Mais les habitants des Keys sont habitués à ce genre d'alerte, ils ne font pas n'importe quoi. Ta grand-mère est folle, mais pas suicidaire.

– Et mon père ? Et ton frère, ta mère ?

– Les avions ne décollent pas en cas d'alerte cyclonique. Ils doivent être bloqués à l'aéroport. Et ils sont en sécurité là-bas.

– Donc ils vont revenir ?

– Pas avant plusieurs heures.

– Tu as ton portable sur toi ?

– Non.

– Fais chier. Moi non plus.

– J'imagine que ce sera juste toi et moi, en tête-à-tête...

Tristan a dit ça sur un ton indolent, presque blasé, avec son stupide sourire en coin. Comme je ne réagis pas, il s'allonge entièrement sur la banquette, croise les mains derrière sa tête et pousse un long soupir.

– Quelles sont les cinq choses que tu voudrais faire en dernier, si tu devais mourir aujourd'hui ?

me demande sa voix grave, tout à coup.

– C'est quoi cette question ?

– Réponds !

– Hmm... Je voudrais m'asseoir sur la plage et regarder l'océan. Manger du pop-corn jusqu'à l'écœurement. Danser un tango débile avec mon père. Me rouler dans l'herbe avec Betty-Sue, comme quand j'étais petite, avec tous ses chiens qui courent autour de nous. Et...

J'ai énuméré les quatre premières choses spontanément, en comptant sur mes doigts. Le dernier reste en

suspens pendant que des idées folles affluent dans ma tête.

– Et... ?

– Et j’hésite.

– Entre quoi et quoi ?

– Te gifler. Te mordre. T’étrangler. Ou te jeter quelque chose de très pointu au visage.

– Et comme tu n’as ni plage, ni pop-corn à disposition, ni ton père, ni Betty-Sue, il ne te reste plus que moi pour réaliser tes dernières volontés...

– Ne me tente pas.

– Je t’attends.

Il sourit au plafond et sa petite fossette me fait fondre autant qu’elle m’agace. Je lui balance mon oreiller en pleine tête. Il sourit de plus belle, mais ne bouge pas.

– C’est quoi, tes cinq vœux à toi ?

– Faire un dernier concert. Serrer Harry dans mes bras. Provoquer ton père. Et faire l’amour avec toi.

– Ça ne fait que quatre, murmuré-je, sonnée.

– La cinquième, c’est re-faire l’amour avec toi.

Cette fois, il tourne ses yeux bleus et brillants vers moi. La beauté et la tentation incarnées. Je saute sur mes pieds, comme si une brûlure intense m’empêchait de tenir en place. Et je me rue sur lui, incapable de lui résister une seconde de plus.

Ma bouche le percute et le dévore. J’embrasse Tristan comme si c’était effectivement la dernière fois. Ou la première fois depuis bien trop longtemps. Je l’embrasse avec rage, pour me venger de toutes les émotions contraires qu’il me fait subir. Et je l’embrasse avec une passion sauvage, que je ne me connaissais même pas. Puis il me plaque d’un geste sec sur cette banquette et bloque mes bras au-dessus de ma tête.

– Pourquoi tu m’en veux autant, Liv Sawyer ?

– Je n’ai pas envie de parler, dis-je en me débattant pour tenter d’atteindre sa bouche à nouveau.

– Je ne t’embrasserai que quand tes réponses me conviendront. Dis-moi ce que tu me reproches.

– Je pensais que tu serais là quand je rentrerais de France, avoué-je d’une petite voix.

Ses lèvres me frôlent, avec une douceur inouïe qui me fait fermer les yeux.

– Quoi d’autre ? murmure-t-il.

– Je pensais que tu me laisserais un mot, pour me dire que tu n’étais pas là. Ou que tu m’enverrais un texto en premier. Ou que...

– Je ne suis pas ce genre de gars.

Il m’embrasse à nouveau, dans le cou, tout en caressant ma poitrine par-dessus mon débardeur. Et une chair de poule fiévreuse naît sur ma peau.

– Quel « genre de gars » est un boyfriend aussi parfait quand il est loin de moi, et aussi inexistant quand il est là ?

– Si tu veux un vrai boyfriend, à plein temps et au grand jour, tu n’as qu’à me le demander, Liv...

Tristan glisse sa langue entre mes lèvres et m’embrasse encore, de la plus sensuelle des manières.

– Je pensais juste qu’après avoir mis des surprises et des mots doux dans ma valise, tu ne serais pas aussi distant...

– Tu me trouves vraiment... distant ? me demande sa voix grave et entêtante.

Puis son corps musclé se presse un peu plus fort contre le mien. Et à nouveau sa langue dans ma bouche, suave, provocante.

– Continue, m’ordonne-t-il en stoppant son baiser.

– Je pensais que l’engueulade de Craig et Sienna te ferait réfléchir autant que moi, à l’avenir...

– Tu n’as aucune idée de tout ce que j’ai pensé à te dire, à te faire, depuis qu’ils se déchirent.

Il joint le geste à la parole en remontant son genou entre mes cuisses. Puis ses mains quittent mes poignets qu’elles ensèrent pour venir se plaquer sur mes seins. Tristan fond sur ma bouche et ce nouveau baiser déchaîné me remplit de chaleur, tout en bas.

– Encore un reproche ? s’enquiert sa voix joueuse.

J’hésite à rendre les armes, pour passer aux choses sérieuses – et c’est bien ce que mon corps me réclame. Mais mon esprit en ébullition aime beaucoup trop ce petit jeu. Et le sourire provocant de Tristan me pousse à faire durer ce questions-réponses diabolique, ce ton insolent dans chacun de ses mots, ce souffle de plus en plus court au bord de ses lèvres humides, ce crescendo dans ses caresses.

Tout ce qui me rend folle chez lui.

– Je pensais qu’avec les résultats de nos tests, tu serais pressé de te retrouver seul avec moi, chuchoté-je en ajoutant un soupçon de défi dans ma voix. Que tu éviterais de jouer à « Qui est le plus fort ? » avec mon père, juste avant qu’il parte. Que tu ne me laisserais pas mariner dans ma chambre, en m’obligeant à te détester... En fait, je pensais bêtement que tu me sauterai dessus à la seconde où tout le monde aurait quitté la villa.

– Écoute-moi bien, Sawyer !

Sa voix s'est faite plus profonde. Une ombre orgueilleuse passe dans le bleu de ses yeux. Et ses mâchoires se contractent, comme si son ego de jeune mâle viril en avait pris un coup.

– Petit un, je suis le plus fort.

Et sa main s'insinue sous mon débardeur.

– Petit deux, tu adores me détester.

Et ses doigts pincent mon sein jusqu'à me faire pousser un petit cri.

– Petit trois, ça fait sept jours que je t'attends, tout seul comme un con, avec des images de toi partout dans cette maison. Tu pouvais bien patienter deux petites heures.

*Salopard...*

Son sourire narquois sent la vengeance à plein nez. Sa bouche fière de lui vient me narguer, tout près, mais elle contourne ma bouche pour foncer sur ma poitrine. Puis elle descend encore. Je ne l'arrête pas. Cette fois, je n'ai plus envie de l'entendre me provoquer. Je préfère la regarder faire.

Embrasser mon ventre. Lentement. S'arrêter sur mon nombril. Le titiller. Mordre l'élastique de mon shorty pour le faire glisser vers le bas. La boule de feu grandit au creux de moi. Mon désir fulgurant me rend audacieuse.

Je me redresse sur cette banquette, presque assise. Je retire mon débardeur moi-même, sans le quitter du regard. Tristan ne sourit plus. Il me bouffe des yeux, les lèvres entrouvertes. Son regard s'arrête sur mes seins nus, comme s'ils l'hypnotisaient. Et je glisse mes pouces dans le coton pour me déshabiller, une jambe, puis l'autre, trop pressée pour me souvenir de ma timidité.

Tristan semble arrêter de respirer, juste une seconde. Puis il déglutit et je vois sa pomme d'Adam descendre et remonter dans sa gorge. Je ne me laisserai jamais de ce signe de virilité. Il se frotte vigoureusement les cheveux. Et je crois que je ne pourrai pas non plus me passer de cet adorable tic de nervosité.

Mais il reprend rapidement le contrôle et s'agenouille à même le sol, guidant mes fesses tout au bord de la banquette. Dans cette pièce de sûreté qui n'a jamais aussi bien porté son nom. Tout semble avoir disparu, la menace de cyclone, l'inquiétude pour les gens que nous aimons et, plus que tout, les interdits qui nous étouffent, l'angoisse permanente que l'un de nos gestes nous trahisse. Ici, tout est permis.

Et la *safe room* se transforme en *sex room*.

Tristan caresse lentement mes jambes puis embrasse la peau fine à l'intérieur de mes cuisses, me donnant la chair de poule. Il remonte encore et je sens son souffle chaud s'approcher de mon intimité.

Une impulsion irrésistible me pousse à lui arracher son tee-shirt, pour que le spectacle soit encore plus parfait : ses cheveux en bataille, son torse nu, ses muscles tendus. Et son regard brillant de désir pour moi.

– Je vais te montrer comment c'est, quand je me jette vraiment sur toi.

Sa voix grave et insolente me fait frémir. Puis une flèche me transperce en même temps que sa langue m'atteint. Ce simple contact me renverse et je dois me cramponner à ses épaules pour ne pas basculer en arrière. Il continue à me dévorer, sans aucune retenue, enfouissant son visage entre mes cuisses, suçotant mon clitoris, imprimant des cercles et des spirales divines qui me donnent le vertige.

Pour achever de me rendre dingue, ses mains caressent mes seins tendus de désir. Tout mon corps tremble, mais je ne peux m'empêcher d'en redemander. Je me cambre, plonge mes doigts dans ses cheveux soyeux, augmente encore la pression de sa bouche sur mon sexe, et mon cri de jouissance s'envole. Je plane. Je me sens incroyablement légère. Les petites pattes des fourmis sont devenues des milliers de bulles de plaisir qui pétillent dans mon corps. Et un sourire béat s'éternise sur mon visage pendant que je reprends mon souffle.

– OK... Fais-moi penser à te piquer dans ton orgueil tout de suite, la prochaine fois.

Je ris de ma propre insolence et attrape le tee-shirt vert foncé de Tristan pour masquer ma nudité.

– Quelle prochaine fois ?

Il s'assied par terre, face à moi, toujours torse nu et toujours beau à crever. Il plie ses jambes et pose ses coudes sur ses genoux, laisse retomber ses mains que je trouve si gracieuses, si nonchalantes, si masculines. Et il fronce les sourcils, l'air préoccupé, comme s'il faisait semblant de bouder.

– Tu fais grève, c'est ça ?

– Non, j'attends juste que tu te remettes de tes émotions, déclare-t-il fièrement.

– Trop sympa...

Tristan me détaille, longuement, et j'imagine mes cheveux tout emmêlés, mes joues rougies par l'orgasme, ma peau si claire partout ailleurs et mes jambes qu'il trouve interminables. Je me vois toujours plus belle que je ne suis, dans ses yeux bleus, brillants et bienveillants. Je ne sais pas combien de temps nous passons à nous observer, en silence, dans cette pièce confinée. Comme si on rattrapait tout le temps passé séparés. Et comme si on prenait plaisir à retarder le moment de se retrouver, vraiment.

– Pourquoi tu te caches ? murmure-t-il enfin, en plissant les yeux.

– Je me quoi... ?

Il tend lentement une main, attrape entre son index et son majeur un bout du tee-shirt qui me recouvre, puis tire sur le tissu, doucement. Mais je le retiens en souriant.

– Tu devras te contenter de ce que tu vois...

– Sawyer, lâche-t-il sérieusement, tu sais que je ne me contente jamais de ce qu'on me donne.

– Quinn, dis-je en l'imitant, tu sais que plus tu insistes, plus je résiste.

Mon sourire un peu peste l'amuse, sa fossette se creuse. Et le combat sensuel qui s'annonce fait briller ses yeux.

– Heureusement que tes cuisses sont moins farouches que toi.

Sa voix grave m’envoie cette pique pendant que son regard bleu se balade à la limite entre ma nudité et le coton vert foncé.

– Qu’est-ce qu’elles ont mes cuisses ?

– Elles me rendent fou, voilà ce qu’elles ont...

Cette fois, la profondeur et le sérieux de sa voix me donnent des frissons. Je ne suis pas du genre à aimer les compliments. Soit je les trouve faux, exagérés, soit ils me mettent mal à l’aise. Mais quand ils sortent de sa bouche à lui, c’est tout autre chose qui se produit...

Je me tourne sur le côté, garde le tee-shirt bien plaqué contre mon buste, puis serre les jambes et enferme mes mains entre mes cuisses. Du genre « la boutique est fermée ».

– Tes hanches, souffle-t-il. Dans tes shorts de gamine, je n’aurais jamais imaginé des courbes aussi... féminines.

– Arrête.

– Mais j’avais deviné tes petites fesses bombées.

– Tristan...

– Ta cambrure. J’adore que tu sois si cambrée.

– Ce n’est pas comme ça que tu vas...

– Et tes seins.

– Tais-toi...

– Tes petits seins qui tiennent parfaitement dans mes mains.

– Ne dis plus rien !

– Tes tétons qui m’aguichent quand tu portes tes débardeurs moulants, sans soutif.

– ...

– Ta taille toute fine.

– ...

– Ton nombril qui me fait un clin d’œil.

– ...

– Ta peau qui devient si douce, sur ton ventre, quand je descends.

– ...

– Et tes lèvres. Roses. Soyeuses. Sucrées.

– Stop ! lâché-je en sentant le rouge sur mes joues.

– Je n’ai pas besoin de te voir, Liv. Je connais ton corps. Je n’ai qu’à fermer les yeux pour te déshabiller. Je l’ai fait presque tous les soirs, quand j’étais seul dans mon lit, après avoir eu envie de toi toute la journée. Tu peux te cacher sous mon tee-shirt, tu peux serrer les jambes... Mais tu ne peux pas m’empêcher de te voir toute nue.

Il sourit, les paupières closes, le visage tendu vers moi. Ses mains dessinent mes lignes imaginaires dans les airs.

– Je vois tout, là-dessous... Je peux presque les toucher... Tes cuisses, tes hanches, ta cambrure...

Sa voix rauque me réchauffe, comme une caresse sur ma peau nue. Son assurance, à la limite de l’arrogance, m’intimide. Mais ses descriptions de moi, ses compliments me donnent envie de me ruer sur lui.

– Tes fesses, ta taille, tes seins... Tu ne sais pas à quel point ils m’excitent. Même quand ils ne sont pas là, devant moi. Quand tu ne peux pas avoir celle que tu désires, tu fais avec les souvenirs. Et tu...

– Et quand ils sont là, devant toi ?

Je l’ai coupé, presque malgré moi. Mon chuchotement essoufflé lui fait rouvrir les yeux. Il les plonge dans les miens, découvre mon trouble et son maudit sourire en coin revient.

– Tu m’excites, Liv Sawyer.

*Et toi, si tu savais dans quel état tu me mets !*

Une sirène retentit à nouveau et fait éclater notre bulle de sensualité. Je retiens ma respiration, prie pour que ce ne soit pas déjà la fin. Mais la voix autoritaire explique que l’alerte cyclonique est prolongée et que le confinement doit encore durer. Tristan sourit à cette annonce, comme si le dieu des vents était son meilleur complice. Puis il me rejoint sur la banquette, s’allonge à côté de moi, glisse son biceps sous ma tête et murmure à mon oreille :

– Avoue, tu as eu peur que tout s’arrête...

– Pas du tout ! mens-je en descendant la braguette de son short.

– Avoue que tu adores cette histoire de cyclone, maintenant...

– Peut-être..., cédé-je en glissant ma main sur son boxer.

– Avoue que tu as d’envie de savoir ce que ça fait, toi aussi, sans capote...

Un frisson me parcourt à nouveau, tout le long de la colonne vertébrale, des reins à la nuque. Ses mots me surprennent. Mais sa proposition me plaît. Son sexe est déjà dur, sous ma paume, et je franchis la barrière du lycra pour aller lui dire oui, à ma façon. Lui dire que cette joute verbale a assez duré. Que je ne veux rien d'autre que sa nudité et la mienne. Que j'ai envie de le sentir. En moi.

Sans rien pour nous séparer, pour une fois.

– Enlève tout, susurré-je.

Tristan soulève juste un peu les fesses pour se débarrasser de son short et de son boxer d'un seul coup. Il se retrouve nu, allongé sur le dos, si près de moi que je peux tout voir, tout toucher. Et je ne m'en prive pas. À mon tour de le dévorer du regard. D'admirer tout ce qui m'excite chez lui. Et pas seulement en souvenir...

Mes yeux suivent la ligne sombre qui s'étire sur son bas-ventre. Mes doigts frôlent son sexe tendu, qui pointe vers son nombril. Il me semble gigantesque. Malgré la gaucherie de mes caresses, Tristan soupire de plus en plus fort. Et une douce chaleur se répand à nouveau entre mes cuisses.

– Viens sur moi...

Sa voix n'est pas autoritaire. Plutôt chaude, profonde, pleine de promesses. Il tire enfin sur son tee-shirt vert qui me couvre toujours, fait claquer le tissu en le balançant par terre et sourit en redécouvrant mon corps nu. Son regard est fiévreux, gourmand, victorieux, conquérant.

– J'ai beau te connaître... et te déshabiller dans ma tête... mais c'est en vrai que je te préfère, Liv Sawyer. Nue. Entièrement nue. Et sur moi.

Son murmure rauque et sexy me donne des ailes. Lentement, je me redresse pour aller m'asseoir à califourchon sur lui. Je n'ai pas vraiment d'appréhension, mais je ne sais pas quoi faire de tout ce pouvoir qu'il me donne. J'ai envie de lui, mais j'ignore comment. Alors je me penche pour l'embrasser, pour puiser dans ce baiser un peu de son assurance, un peu de sa sensualité. Il caresse mes cuisses, mes fesses, joue de sa langue sur mes lèvres, et j'oublie à nouveau la pudeur, l'inexpérience, le cyclone au-dehors. Je presse mes seins sur son torse. Brûlant. Je sens son sexe frôler mon intimité. Provocant. Et mon bassin ondule, tout seul, pour profiter de ces délicieux frottements.

– Tu es prête ?

J'acquiesce de la tête, la bouche entrouverte mais incapable de prononcer un seul mot. Mon amant, patient, guide d'une main son sexe vers le mien. Dans ma fente, impatiente, il se glisse doucement m'offrant des sensations inédites et inouïes. Cette percée me coupe le souffle. Elle se poursuit, un peu plus loin. Je peux tout sentir de sa force, de sa peau si douce, de son désir si dur. Je me cambre pour l'accueillir encore. Je l'entends grogner pendant que je gémiss. Nos corps trouvent le rythme, l'alchimie, cet angle parfait où chacun de nos mouvements me comble d'un plaisir intense, d'une brûlure délicieuse. Tristan empoigne mes cheveux fous, je l'embrasse encore, passionnément. Son bassin remue sous le mien. Il me susurre à l'oreille à quel point c'est bon. Et ses dents mordillent mon lobe, jusqu'à me faire mal. Je le repousse d'une main à plat sur son torse. Il me sourit insolemment. J'aime tout chez lui, qu'il soit en moi, qu'il me touche partout. Tout me semble irréel.

Comme un tourbillon de sensations, violentes, grisantes, étourdissantes.

*Le cyclone n'est pas là, dehors. Il est en nous...*

Puis les doigts de Tristan viennent caresser mon clitoris, comme si je n'en avais pas encore assez.

Il attend que le plaisir monte, que je perde pied. Tout en me possédant, encore, un peu plus vite, un peu plus fort. Je le sens craquer à son tour, lâcher prise. Ses grognements se transforment en râle et décuplent mon plaisir. Il enfonce sa main dans la chair de ma cuisse. Et j'adore le voir se cramponner à moi. Je crois qu'il va jouir. Mais je décolle en premier, sans le vouloir, happée par ses caresses insensées. Mon intimité en feu le reçoit une dernière fois. Et son plaisir explose, tout au creux de moi.

*Je ne suis pas près de l'oublier, ce souvenir-là.*

## **20. En pleine lumière**

Tout s'est joué à quelques minutes. Tristan et moi avons fini par nous endormir dans notre cachette, longtemps après que la voix transmise par les haut-parleurs a levé l'alerte cyclonique. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés là, enlacés, alors que plus rien ne nous y obligeait.

Mais mon père a fini par débouler à la maison, en ouvrant la porte avec fracas. Il n'y a que le bruit et ses appels qui ont réussi à nous réveiller. Nous nous sommes rhabillés en vitesse, pendant que mon père nous cherchait à l'étage en hurlant, avons discipliné nos cheveux en bataille et soudé nos lèvres une dernière fois. Juste avant d'émerger de la fameuse pièce de sûreté, les joues encore rosies de plaisirs et d'interdits. Si Craig était resté silencieux en rentrant, s'il ne nous avait pas sortis de notre torpeur, nous aurions été découverts.

*Au sens propre aussi bien qu'au sens figuré...*

Mon père est revenu dès qu'il a pu, inquiet pour moi, pour nous. Il était l'un des premiers à s'échapper de l'aéroport lorsque les autorités ont décrété que le cyclone ne menaçait plus les Keys. Il a eu Betty-Sue au téléphone, qui se porte comme un charme. Chiens, chats et cochon lui ont tenu compagnie dans son abri de fortune. Harry et Sienna, eux, ont tenté de prendre leur avion – malgré la demi-journée de retard –, mais ont finalement fait marche arrière. Je crois que la brune n'en pouvait plus d'essayer de rassurer son fils, complètement traumatisé, qui hoquetait en serrant Alfred dans ses bras quand ils sont rentrés à la maison. Seul Tristan a pu redonner le sourire au petit émotif.

Je n'ai finalement pas eu ma semaine de liberté tant espérée mais, face au miroir de ma chambre, je distingue une petite trace rouge sur mon oreille droite – là où Tristan m'a mordue, quelques heures plus tôt – et ma déception s'envole. Je me console à ma manière, en repensant à ces quelques heures de pur abandon. Tristan et moi, seuls au monde dans la *safe room*, en pleine tempête. Une tempête de corps déchaînés, de sensations nouvelles, de râles et de soupirs. L'intensité de son regard, la douceur de ses mains, la force de son désir...

Bonnie et son tacot viennent me chercher aux alentours de 20 heures. J'attache rapidement mes cheveux, enfile ma veste par-dessus mon tee-shirt *Les Dents de la mer* et dévale les escaliers sans croiser personne – si ce n'est mon père qui me fait un signe depuis le patio où il fume en cachette. En m'installant sur le siège avant en cuir usé, je tire sur le col de ma veste. Le vent continue à sévir, même si le ciel s'est

largement dégagé.

– La nature s’acharne parce qu’elle sait..., m’apprend ma meilleure amie en faisant ronfler son moteur.

– Elle sait quoi ?

– Que tous les hommes sont des ordures. Et que ce Noël craint !

*Drake... Elle ne s’en est toujours pas remise.*

– Et ? dis-je doucement, pleine de compassion.

– Et j’espère qu’il a fait dans son froc en pensant qu’il allait se manger un cyclone !

Quand Bonnie est en colère, elle ne cherche pas à le cacher. Sa pauvre voiture en fait les frais lorsqu’elle démarre en trombe et manque de heurter un palmier.

– Putain, Ebony Robinson, je tiens à ma vie ! On ne passe pas prendre Fergus ?

– Non. La dernière fois que je l’ai vu, tu étais à Paris. Ou en Bretagne ou je ne sais où. Bref, il était censé me remonter le moral, et au lieu de ça, il m’a soulée pendant une bonne heure en me reparlant de sa soirée loupée et de ton demi-frère qui est un sombre connard.

– Il a vraiment dit ça ?

– « Sombre connard » ? répète-t-elle.

– Oui.

– Non.

– Ah...

– Il a dit pire que ça.

– OK...

– Tu ne veux pas savoir ? Parce que c’est vrai que Tristan est vraiment un sale...

– Non, ça va, Bonnie. Pas envie de parler de lui.

Je fais semblant de le détester autant que mes meilleurs amis. Mais j’ai du mal à entendre tout ça.

Que Fergus le jalouse un peu, d’accord. Qu’il continue à lui en vouloir, à la limite. Mais si Bonnie s’y met aussi... Je ne sais pas si elle fait ça pour me faire plaisir, parce qu’elle pense que c’est ce que j’ai envie d’entendre. Mais dans cette voiture, je me sens terriblement seule, tout à coup.

Je soupire, je repense à la scène en question – Tristan qui me défend face à Kyle, en dépassant

« légèrement » les bornes – et je me laisse conduire en silence jusqu’à Duval Street, en repensant que

mon secret ne doit jamais, jamais être révélé. Je tends le doigt vers une grande place libre, Bonnie pile brusquement, récoltant quelques klaxons bien mérités, et se gare en s'y reprenant à plusieurs fois.

Pas de direction assistée. Le vent continue de souffler, son afro penche sur le côté, mais elle ne prend même pas la peine de vérifier.

– Je n'ai pas faim, soupire-t-elle une fois le moteur éteint.

– C'était ton idée, le restau !

– Ouais, je sais, mais je n'ai plus envie de rien.

– Bonnie...

– Je crois qu'il a cassé quelque chose, renifle-t-elle. À l'intérieur de moi, tu vois ?

– Tu vas l'oublier.

– Comment tu fais, toi ?

– Moi ?

– Pour t'en foutre d'être célibataire. Tu ne te sens jamais seule ? Incomplète ? Ça ne te manque pas, d'être avec quelqu'un ? De plaire, de vibrer, de rire, de t'exciter, de... ?

– Non.

Je suis mortifiée par ses questions. Et tout autant par ma réponse. Je mens à ma meilleure amie avec une aisance, une facilité qui me dérange. J'ai pris l'habitude de m'inventer une vie. Ou plutôt, d'en cacher toute une partie. Seulement la plus importante. Celle qui me rend vraiment vivante. Le secret est maintenant ancré en moi, comme gravé sous ma peau. Et je crains de ne plus jamais pouvoir m'en débarrasser.

– Tu peux me donner ton secret ? murmure-t-elle d'une toute petite voix.

*Non plus...*

\*\*\*

31 décembre. 21 heures.

– Souviens-toi, lui rappelé-je. Il faut qu'on s'engueule au moins une fois pendant la soirée.

Tristan n'écoute pas un seul mot qui sort de ma bouche. De son regard vif, il fixe mon top en satin juste assez court pour dévoiler une fine bande de peau sur mon ventre. Cette intensité... J'en ai la chair de poule. Comme s'il cherchait à voir ce qui se cache en dessous.

– Quinn ! me rebellé-je.

– Tu n’avais rien de plus court ? Ni de plus moulant ?

Sa voix est particulièrement rauque. Il se racle la gorge puis me sourit insolemment en tirant sur ses manches de chemise. Noire, comme son pantalon, ses chaussures... et même sa cravate. Le bad boy a enfilé un costard. Il est littéralement à tomber par terre.

– Tu n’avais rien de plus conventionnel ? rétorqué-je en observant sa dégaine.

– C’était tenue de soirée exigée, non ?

– Je ne te pensais pas aussi docile !

Arrogant comme jamais, il penche la tête en arrière, tire lentement sur sa cravate et l’enroule autour de son poing.

– On ne sait jamais, elle pourrait nous être utile. En fin de soirée...

Son ton enjôleur et son regard sont sans équivoque et les picotements reviennent à la charge. Mes cuisses le réclament. Sauvagement. Je lâche un gémissement ridicule en l’imaginant me bander les yeux... ou encore mieux : m’attacher.

*Redescends sur terre, nympho.*

– Bon, on s’engueule, hein ? Au moins devant Bonnie et Fergus...

– Pas de problème, Sawyer, sourit-il en refermant la porte de ma chambre derrière lui. C’est bien connu, je ne peux pas te blairer.

– Tristan, ta mère est dans les parages... Et mon père ne doit pas être bien loin.

– Je sais.

Ses yeux brillent d’une lueur dangereuse... irrésistible. Ses larges épaules se plaquent contre le bois, il passe la main dans sa nuque en se mordant la lèvre.

– Tristan, sors de là.

– Pas envie.

– Moi non plus. Sors quand même.

– Ce bout de satin me rend fou. Tu me rends fou.

Je chancelle sur mes talons, respire difficilement, ma poitrine est comprimée sous le tissu satiné.

Je meurs d’envie de céder, d’arracher tous les vêtements qui nous emprisonnent, les miens, les siens, et de le laisser me faire tout ce qu’il souhaite, là, maintenant, immédiatement. Mais la réalité revient au galop lorsque la voix criarde retentit :

– Tristan ! Liv ! Vos amis vous attendent dans la cour ! Et dites au chauffeur de la limo qu’il n’a pas intérêt à abîmer mes fleurs tropicales !

Un seul coup d’œil en direction de Tristan, et je constate que l’ambiance a changé. D’ailleurs, en ouvrant la porte pour sortir, je l’entends grommeler :

– Plus efficace que n’importe quelle contraception : Sienna Lombardi...

L’atmosphère qui règne dans la limousine est... particulière. Bonnie fait la gueule à Drake, mais minaude à foison pour qu’il s’intéresse à elle. Fergus ne daigne pas croiser le regard de Tristan, encore moins serrer sa main, mais se montre tout à fait normal avec moi. Lana me fixe étrangement, comme si elle avait deviné quelque chose – et je commence à croire que les appels anonymes sont son œuvre. Elijah et Cory ont ramené des filles aussi bavardes que vulgaires tandis que Jackson dort la bouche ouverte, déjà bourré.

Tristan s’est assis pile en face de moi et je le vois, à chaque dos-d’âne, observer discrètement mon top qui remonte. Lorsque nos regards se croisent, il me sourit discrètement avant de se détourner.

– Drake, sois cool avec Bonnie ce soir, l’entends-je dire à son meilleur ami.

J’ignore ce que le blond lui répond, mais je me retourne vers l’intéressée qui est fort occupée à faire pigeonner son maxi décolleté.

– Bill et Bob sont de sortie, ce soir...

– Je veux qu’il en bave, me sourit-elle d’un air mauvais. Et je compte me taper le premier venu, juste pour lui prouver que je n’ai pas besoin de lui. Non mais, regarde-le, il est ridicule dans son costard.

Elle le trouve sexy à mourir mais, peu importe, je la soutiens. Surtout que j’ai besoin d’une excuse pour foutre la pagaille...

– Ouais, ils le sont tous. Et ça se prend pour des rockstars...

J’ai fait en sorte de parler assez fort pour que tout le monde m’entende, Tristan en particulier. Et la scène de théâtre peut débuter. Il s’empare aussitôt de la perche que je lui tends :

– Tu as un problème, Sawyer ? Si c’est le cas, tu peux dégager de cette limo quand ça te chante.

– Ouhhh, commentent ses copains, excités par l’embrouille qui s’annonce.

– Je ne bouge pas d’ici. Mais je t’en prie, casse-toi ! Simon ! Arrêtez-vous, s’il vous plaît !

Le chauffeur m’entend, fait ralentir le véhicule, puis se range sur le bas-côté.

– Tu te crois maligne ? me fixe Tristan, de ses yeux faussement dédaigneux.

*Plus sexy, tu meurs...*

– Descends, si je te dérange à ce point, lui souris-je.

– Tu ne me déranges pas. Tu m’indiffères.

– Arrête, je vais pleurer !

Autour de nous, ça ricane joyeusement. Notre petit show continue pendant tout le trajet, Simon ayant eu le bon sens de reprendre la route.

– C’est toi qui m’as insulté, pas le contraire ! se marre Tristan dix minutes plus tard, en descendant de la limousine.

– Je ne faisais que dire la vérité, riposté-je.

Drake et Bonnie s’interposent entre nous.

– Bon, on a compris, vous vous détestez !

– Ouais, si on pouvait passer à autre chose et aller se bourrer la gueule tranquillement…

– Je n’aurais pas dit mieux !

– Fais gaffe Bonnie, t’as un téton qui se fait la malle !

Jackson vient de se réveiller et tient à peine debout. Drake l’éloigne rapidement de Bonnie, qui était prête à lui en foutre une, après avoir vérifié que sa dignité était intacte.

*Hmm… C’est discutable.*

Il n’y a pas à dire, les gosses de riches savent organiser une putain de soirée de Nouvel An.

Je bois une coupe de champagne, puis deux, puis je ne les compte plus. Je croise le regard de Tristan parfois. Il m’observe sans insistance, en toute légèreté, un petit sourire en coin sur les lèvres.

Je danse comme une folle sur du Nirvana, puis sur du Beyoncé. Bonnie et moi tentons une nouvelle chorégraphie, nous finissons à quatre pattes sur le sol. Fergus ne sait plus où se mettre et jure qu’il ne nous connaît pas.

Les heures défilent sans que je m’en rende compte. J’ignore gentiment les quelques mecs qui m’approchent, vais prendre l’air, croise Tristan et me retiens de lui sauter au cou. Je décide de suivre les Key Why et de me rafraîchir en piquant une tête dans la piscine, en sous-vêtements. Je ne cherche pas à me donner en spectacle, juste à m’amuser. Les bulles me montent un peu à la tête, je flotte délicieusement à la surface de l’eau, n’entendant plus le vacarme de la techno.

Cette fois, ses yeux se plissent et ne me quittent pas, comme une ombre secrète et protectrice.

Elena Je-Ne-Sais-Quoi, la fille qui organise cette soirée chez son papa millionnaire, n’est pas très regardante. Ses invités font strictement n’importe quoi, elle s’en fout, tant qu’elle peut rouler des pelles à son boyfriend de dix ans son aîné. Sa clique, par contre, un groupe de six filles surexcitées, tourne dangereusement autour de Tristan. Depuis le transat où je suis assise, enroulée dans une serviette, je les observe.

*Lui. Je l'observe lui.*

Il tente de les décourager gentiment, leur fait comprendre qu'il n'est pas intéressé, mais elles reviennent à la charge. L'une déboutonne sa chemise, une autre lui chuchote des trucs à l'oreille.

Alors il perd son sourire et sort son arme favorite : sa repartie aussi affûtée qu'une lame de samouraï.

En quelques minutes, l'essaim d'abeilles est anéanti. Aucune d'elles n'aura la chance de le butiner cette nuit.

*Bzzzzz. PAF !*

*Rire machiavélique.*

Le compte à rebours va commencer. Bonnie me prévient, survoltée, depuis la terrasse supérieure, et m'ordonne de ramener mes fesses pour ne pas rater ça. La piscine se vide, les gens accourent en direction de la maison. Tristan sort de mon champ de vision. Je me lève maladroitement de mon transat, renverse ma coupe de champagne et marche sur du verre.

– Et merde !

Je me rassieds pour évaluer les dégâts, retire le petit bout de verre qui s'est logé sous mon pied et constate que je saigne à peine. Au loin, je les entends crier...

*Dix. Neuf. Huit. Sept...*

Un bruit attire mon attention, plus haut, et je vois une grande silhouette dévaler la pente du jardin qui mène jusqu'à la piscine, jouer au Yamakasi en sautant par-dessus la rambarde et atterrir à quelques mètres de moi.

*Six. Cinq. Quatre...*

– Putain, j'ai cru qu'on ne serait jamais seuls, me souffle Tristan en s'emparant de ma taille pour me relever.

Ma serviette tombe. Il m'entraîne derrière le pool house. Je me retrouve plaquée contre lui, le corps tremblant. J'ai la tête qui tourne, son odeur me rend dingue, je regarde à droite, puis à gauche, priant pour que personne ne nous surprenne et ne vienne gâcher ce petit miracle.

*Trois, deux, un...*

Sa bouche se pose délicatement sur la mienne, d'abord, puis j'entrouvre les lèvres et sa langue s'insinue à l'intérieur. Je gémiss doucement, il grogne en intensifiant notre baiser. Ses mains descendent le long de mon dos nu et viennent se poser sur ma culotte, empoignent mes fesses.

Frissons. Puis, alors que j'en veux encore, toujours plus, elles remontent et entourent mon visage. Ses lèvres me quittent, il se recule d'un pas.

– Bordel, qu'est-ce que tu m'as fait, Sawyer ?

Sa respiration est saccadée, son torse se soulève rapidement sous sa chemise noire dont les premiers boutons ont sauté. Ses yeux azur ne quittent pas les miens, ils les interrogent. Son trouble me fend le cœur.

– Je ne sais pas. Je n’ai pas fait exprès, dis-je doucement.

– Bonne année, Liv.

– Elle démarre sacrément bien !

Perdus dans notre bulle, dans nos regards, dans notre désir, nous mettons un temps fou à percevoir les hurlements de joie et les cris excités qui retentissent un peu partout. Les invités sont à nouveau sortis dans le jardin, Bonnie et Fergus s’approchent de nous à grands pas. Je reviens au transat, attrape immédiatement ma serviette et l’enroule à nouveau autour de moi.

– Qu’est-ce que tu foutais ? m’engueule Bonnie.

– Tu as raté le meilleur ! ajoute Fergie.

*Je ne crois pas, non...*

Mes meilleurs amis m’embrassent, Tristan s’efface.

\*\*\*

Sienna attend ça depuis des lustres. À l’entendre, ce Business Woman Award – prix décerné tous les deux ans dans les Keys – lui revient de droit. Il arrive même avec un peu de retard.

Ce qui explique le niveau d’excitation dans lequel elle se trouve et pourquoi elle nous stresse depuis trois jours pour qu’on soit tous prêts, tirés à quatre épingles, à 18 heures tapantes. Après nous avoir tous réunis dans le hall, la reine du jour nous passe en revue :

– Harry, tu es parfait, mais ce soir, Alfred reste à la maison. Tristan, la cravate, j’y tenais...

Je me retiens de rougir en repensant à cette soirée inoubliable et à la nuit qui a suivi, quand la cravate s’est retrouvée dans mon lit. Mon complice, lui, adresse un sourire arrogant à sa mère.

– J’ai mis une chemise blanche, il ne faut pas pousser !

Elle lève les yeux au ciel et se retourne vers son mari, acquiesce en admirant son costume qui a dû coûter un bras ou deux, avant de poser les yeux sur moi :

– Liv, très jolie robe...

– Tu l’as subtilement posée sur mon lit, ce matin.

– Et j’ai bien fait ! Tu es ravissante. Si tu pouvais juste lâcher tes cheveux...

– Et t’épiler la moustache, ajoute Tristan avant de se prendre un coup d’épaule de mon père.

Nous faisons le trajet « en famille », et étonnamment, dans l'énorme SUV de Craig, personne ne

crie, personne ne boude, tout le monde a presque l'air heureux d'être là. Mon père n'a pas le droit de fumer, mais il fait avec. Harry a abandonné son meilleur ami poilu et mâchouillé, mais ne semble pas traumatisé. Tristan s'apprête à soutenir sa mère *en public* et ne s'en plaint même pas. Et moi ? Je sens juste son genou qui frôle le mien et ce simple contact me donne envie d'aller n'importe où, tant qu'il est là.

« Sienna Lombardi, Businesswoman de l'année » est écrit en grosses lettres dorées sur le panneau qui jouxte les grilles du country club de Key West. Ma belle-mère se précipite hors de la voiture dès qu'elle le peut et file en direction du beau monde, dans sa robe vaporeuse de créateur.

*Rouge. Comme le sang qu'elle serait prête à faire couler pour réussir.*

Le parc est sublime, la salle de réception à tomber par terre. Je me fraie un petit chemin dans la foule et accède au bar, tenu par quatre pingouins aux physiques... avantageux. J'accepte la coupe de champagne que l'un d'entre eux me tend, mon père me la confisque et Tristan me tend un soda à la place.

*Ils font équipe, maintenant ?*

Ici, même la limonade est prétentieuse. Elle est rosée, servie dans un verre en cristal, assortie d'une rondelle de citron parfaitement tranchée, de glaçons parfaitement carrés. La musique classique accompagne les rires des invités – tous de la haute – et personne n'ose vraiment taper dans les petits fours. Personne ? Ça, c'était avant que Tristan et moi n'arrivions pour dévaliser le buffet. Autour de nous, les discussions semblent ennuyeuses, les sourires paraissent faux, les regards jugent. Je ne suis définitivement pas à ma place.

– Où est Harry ? demandé-je soudain à Tristan qui me tend un autre verre.

– Confié au service des nounous.

– Il doit s'éclater, lui !

– J'en doute. Même les gosses de 3 ans peuvent être coincés et prétentieux. Imagine ce qu'il doit endurer, entouré de la progéniture de tous ces gens.

– Allons le sauver !

– Pas tout de suite, mais c'est prévu, sourit-il en me retenant. J'irai le chercher quand la cérémonie commencera vraiment.

– La cérémonie ?

– Des discours sur ma mère, des courbettes, des anecdotes qui ne feront rire personne. Ah, et un film à sa gloire aussi, je crois...

– Tue-moi !

– Quoi ? rit-il en ébouriffant ses cheveux rebelles.

– Tue-moi avant que ça commence !

– Non, tu restes avec moi, Sawyer. On est ensemble, pour le pire et pour le meilleur...

– Mais tu es un grand romantique, toi, en fait ! me moqué-je en prenant une voix de niaise.

– Ferme-la.

*Court, mais efficace.*

*Et le voilà parti je ne sais où. Susceptible, Quinn ?*

L'heure suivante passe au ralenti. Mon binôme m'a lâché. Je parle à deux femmes inintéressantes au possible, à trois gamines qui me demandent si mon *frère* est célibataire, puis au serveur que je considère désormais comme mon meilleur ami. Je suis toujours aux softs, mais il ne lésine pas sur la quantité de sirop à la menthe.

Lorsque les lumières s'éteignent, je devine que quelque chose est sur le point de se produire. Un grand écran blanc descend du plafond et la foule s'extasie.

*Pour un écran blanc, vraiment ?*

Tout le monde se place stratégiquement pour bien voir le film qui va être diffusé. Je m'échappe après avoir vu s'inscrire en lettres capitales : « Sienna Lombardi ou la force de vaincre ».

Je cherche un endroit à l'abri des regards, des rires et des sifflements admiratifs. Je me réfugie au fond de la pièce en rasant les murs et atterris derrière l'écran, là où personne ne pourra me voir.

Tristan a eu la même idée : il est déjà installé sur une table, les jambes pendant dans le vide.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Le film est bien plus intéressant de ce côté, sourit le sale gosse en fixant l'écran totalement noir.

Je le rejoins et m'assieds à ses côtés, balançant mes jambes d'avant en arrière.

– Tu m'as abandonnée, tout à l'heure...

– Pas très romantique de ma part, hein ?

Malgré la pénombre, je le force à me regarder dans les yeux. Dans les siens, je lis un milliard d'émotions contradictoires.

– C'est difficile, hein ? soufflé-je sans arriver à déchiffrer ce qu'il pense.

– Quoi ?

– De jouer un rôle sans arrêt. Et de savoir quand il faut arrêter de jouer.

– Ouais, c'est déstabilisant, murmure-t-il en fixant ses pieds.

– Tu préfères tout arrêter ?

– Non.

– ...

– Et toi ? me demande-t-il dans un souffle.

– Jamais de la vie !

Je ne pensais pas mettre une telle intensité dans ma réponse, encore moins pousser ce cri ridicule, mais ma sincérité semble le toucher. Le troubler, même. J’en profite pour me livrer un peu plus, ce que j’ai tant de mal à faire d’habitude, ce qui me vient naturellement, là, maintenant.

– Je sais que je ne suis pas aussi expansive que toi. Aussi démonstrative... Mais à force de me surveiller, de te voir jouer l’indifférence, je suis un peu paumée, parfois. Je ne sais plus quand on peut être nous-mêmes. Mais à l’intérieur... ce que je ressens... c’est toujours aussi fort...

La rockstar pose son front contre le mien, comme s’il comprenait parfaitement ce que je viens de lui avouer. Comme s’il m’en remerciait.

– Dans un autre monde, une autre réalité, je t’aurais embrassé devant la terre entière..., lui murmuré-je enfin.

Puis j’attrape son si beau visage entre mes mains et je colle mes lèvres humides contre les siennes.

Je l’embrasse comme si c’était la première et la dernière fois réunies, je caresse sa langue, je mordille sa bouche, je serre mes mains autour de lui pour le sentir contre moi, avec moi. Tristan me rend mon baiser avec fougue, presque avec hargne, il me prouve à quel point il me veut, malgré les interdits, les tabous et toutes les barrières que nous franchissons, encore une fois.

Ni lui ni moi n’entendons les chuchotements horrifiés, jusqu’à ce que le cri bestial de Sienna nous fasse sursauter. Nos bouches se séparent et je réalise que je suis face à la foule, en pleine lumière. Le film tourne toujours, le son ne s’est pas arrêté, mais l’écran est remonté. Je panique, je saute de la table pour m’éloigner de Tristan, comme pour effacer la faute que nous venons de commettre. Lui reste immobile, comme paralysé. Face à nous, Sienna s’est levée, la bouche ouverte et le regard plein d’effroi. Ma tête se met à tourner, un poids d’une tonne m’écrase la poitrine, je ne rêve plus que d’une chose : disparaître. Et quand je croise le regard ahuri et peiné de mon père, je tombe encore plus bas.

La chute est atrocement effrayante, douloureuse. J’ignore si je me relèverai un jour.

*Ils vont nous juger, nous détester, nous rejeter.*

*Tristan et moi... Ce n’est plus un secret.*

## **21. Un beau gâchis**

*Ce sublime baiser... L’écran qui remonte... Tristan et moi, pris au piège, face à tous ces visages ahuris.*

*Si seulement je pouvais effacer cette image. L'arracher de mon esprit où elle s'est logée, pour toujours.*

Sienna voit rouge. La tornade brune, humiliée par notre faute, fend la foule du country club et nous ordonne d'une voix glaciale de la suivre. Tristan obtempère, saute sur ses pieds et me tend la main en m'encourageant de son regard grave et protecteur. Mon cœur me pousse à lui faire confiance, à croire en lui, en nous, mais je reste prostrée, incapable de bouger. Les murmures se multiplient, gagnent en volume. Craig intervient, se rend jusqu'à moi en soutenant tous les regards accusateurs, il attrape doucement mon poignet et me convainc de le suivre jusqu'au parking. Je retrouve l'usage de mes pieds, mais toujours pas de la parole.

Dans la voiture règne un silence de mort. Je lutte contre les larmes, je suis dans un état second.

Harry s'endort rapidement, pelotonné dans son siège auto. Tristan est tourné dans la direction opposée, ses larges épaules formant une barrière entre nous. En descendant du SUV, je réalise que le pire est encore à venir.

– Vous ne vous êtes pas contentés de gâcher ma remise de prix, non ! Vous avez aussi fait en sorte que je n'ose plus *JAMAIS* sortir de chez moi tellement j'ai honte !

Les cris de Sienna résonnent depuis une bonne heure dans la villa familiale. Tandis que mon père reste muet, résolument tourné vers la fenêtre, sa femme s'époumone sans montrer le moindre signe de fatigue. Et malgré mes tympans qui sifflent, malgré tout ce qui me dérange chez elle, je culpabilise.

Je m'en veux d'avoir ruiné sa soirée. Je m'en veux d'avoir déçu mon père, de m'être donnée en spectacle, d'avoir *sali* la photo de famille. Et de faire subir tout ça à Tristan. Mais plus que tout, je m'en veux d'être tombée amoureuse du seul garçon que je n'ai pas le droit d'aimer. « Pas le droit », c'est ce qu'ils doivent tous penser. Alors que je venais juste de réussir à lui dire, ou presque, que je l'aimais. J'ai l'impression qu'on est revenus au point de départ.

Tristan ne m'a pas regardée, ne m'a pas dit un seul mot depuis que nous avons quitté le country club. Le regard dur, l'air intouchable, il fixe l'écran plat de la télévision éteinte, comme s'il allait réussir à passer à travers pour s'évader.

*Comme je le comprends...*

Et Sienna qui continue d'enrager en faisant les cent pas autour de moi :

– Dites quelque chose, bon sang ! Vous nous devez au moins ça ! Craig, réagis ! Tu te rends compte de ce qu'ils ont fait ?

– Ce n'était qu'un baiser ? demande soudain mon père, l'air las, sans nous regarder. Un seul ? Rien de plus ?

Je suis épuisée. Épuisée de mentir, de jouer un rôle, de me cacher. Je suis sur le point de tout avouer quand Tristan se tourne enfin vers moi. Mon cœur s'arrête, je réalise qu'il n'est plus le même.

Notre bulle, notre sérénité, notre osmose viennent *vraiment* d'exploser. Tout ce chemin que nous avons parcouru, c'était pour rien ? Il a les bras croisés, la mâchoire contractée, ses yeux me sondent

longuement, avec une certaine tendresse. Je m'attendais à y trouver de la colère, de la méfiance, j'avais tout faux.

Il semble comprendre que je m'apprête à tout révéler. Il semble lire toute la détresse dans mon regard. Et d'un infime signe de la tête, il me dit non. Il m'empêche de le faire. Je ne suis pas sûre de comprendre pourquoi. Je me sens perdue. Une larme coule sur ma joue, Tristan se détourne et prend les choses en main. Sa voix rauque vient à mon secours.

– C'était une erreur..., souffle-t-il en direction de mon père. Je suis désolé pour ce que j'ai fait. Je suis le seul responsable, ne soyez pas trop durs avec Liv. Ça ne se reproduira plus. Jamais.

Mon cœur se brise en un milliard de morceaux. Je sais qu'il ne pense pas vraiment ces mots. Je sais qu'il cherche juste à nous sortir de ce trou noir, mais je ne parviens plus à rester là et à faire semblant, alors je prends la fuite. Une fois dans ma chambre, je peux laisser libre cours à mes sanglots. Toute la nuit.

\*\*\*

L'information a circulé dans toute l'île en moins de vingt-quatre heures.

Bonnie et Fergus ont débarqué chez moi dès le lendemain de la catastrophe, alors que Tristan était introuvable, apparemment déterminé à ne pas me croiser, à ne pas me parler. La maison était déserte, il était temps que je me libère. Mes meilleurs amis ont eu droit à la version intégrale, à toute l'histoire *Tristan et Liv* depuis le départ. Bonnie était furax, Fergus sonné. Tous les deux persuadés que je le détestais. Dégoûtés que j'aie pu leur mentir si longtemps. Et puis ils se sont faits à l'idée, petit à petit, dans la douleur. Il faut dire que mes larmes intarissables les ont probablement aidés à faire preuve de compassion. Après m'avoir posé un million de questions, Bonnie en a conclu qu'en tant que meilleure amie, elle aurait dû savoir. Fergus s'est contenté de soupirer qu'il était officiellement le dernier loser de la bande. Et on s'est mis d'accord, tous les trois : interdiction de reparler de tout ça, le temps que je remette mes idées au clair. Et que la vie reprenne.

*Est-ce qu'il ressent ce vide à l'intérieur, lui aussi ?*

Accompagner mes deux meilleurs amis à la plage et quitter la villa équivaut à une séance de torture. Tout comme affronter les regards, les sourires de travers, les jugements hâtifs. Parano ou pas, il me semble que plus rien n'est comme avant.

– Tu n'as qu'à te teindre les cheveux et te faire gonfler les seins. Les gens n'y verront que du feu !

plaisante Fergus en se tartinant d'écran total.

Bonnie le trucidé du regard et relève ses lunettes de soleil sur son crâne.

– Personne ne te regarde, Liv, c'est dans ta tête.

– Et ça, c'est quoi ? grogné-je.

Je montre du doigt la bande de mecs qui s'est installée à quelques mètres de nous et plus particulièrement le petit brun qui me prend en photo en ricanant.

– Dégagez, bande de rapaces !

Ma meilleure amie se précipite dans leur direction en hurlant et en agitant sa capeline. Je rassemble mes affaires, déterminée à retourner dans ma tanière. À ce stade, rien ne pourrait me reconforter... si ce n'est les bras de Tristan. Sauf qu'ils ne s'ouvrent plus pour moi. J'ai perdu ce privilège en l'embrassant devant tout le monde. Et on doit plus que jamais faire semblant. Ne plus s'approcher.

Jouer à nouveau à se détester. Et se fuir pour éviter de dérapier.

– Liv, reste avec nous, me sourit tristement Fergus. C'est un mauvais moment à passer, mais ça va se tasser. Les gens vont vite trouver autre chose à se mettre sous la dent... Regarde, Bonnie et moi, on a accepté la situation, ce sera pareil pour les autres.

– Merci... d'avoir compris...

Je serre les poings, je me mords la lèvre, je suis décidée à ne plus pleurer. Je fixe l'océan. L'eau est particulièrement claire aujourd'hui et, malgré quelques nuages, le soleil se reflète paresseusement à la surface. Mais cette soudaine sérénité est vite interrompue par la diva qui se pointe à nouveau, aussi bruyante qu'essoufflée :

– Ce voyeur en a eu pour son argent ! En me jetant sur lui, j'ai fait un mouvement un peu trop brusque et mon haut de maillot a sauté.

– J'espère qu'il a immortalisé ce moment ! se marre le seul mec de notre bande.

– Ouais, moi aussi..., sourit-elle insolemment.

Le soleil a bien baissé lorsque je saute du tacot de Bonnie et franchis à pied le portail de la maison.

Avant même de traverser la cour, je perçois la voix stridente de Sienna. J'accélère le pas, pressentant l'urgence et, une fois sur le pavé, je fixe les yeux au même endroit qu'elle, à côté de la double porte du garage. Mon sang se glace. En grosses lettres noires dégoulinantes, l'inscription « INCESTE ».

– J'ai travaillé tellement dur, toute ma vie, pour arriver là où j'en suis aujourd'hui, se morfond ma belle-mère. Les gens me respectent... me craignent...

Elle se parle à elle-même, la voix chevrotante, fixant avec horreur les traits de peinture. Moi ? Je décède à petit feu, face à cette nouvelle accusation terrifiante. Toute la ville doit penser ce qui est gribouillé sur ce mur...

*Est-ce que Tristan a vu ? Est-ce que ça l'a rendu fou ?*

– Comment est-ce qu'ils ont réussi à passer le portail ? murmuré-je, comme pour moi-même.

Je suis sous le choc. Dans les vapes. Sienna se retourne brusquement et me remarque enfin. Elle est comme possédée. Ses yeux se plissent méchamment, sa bouche s'ouvre très grand et elle m'aboie dessus :

– Nettoie-moi ça, tout de suite ! Je ne veux plus jamais voir cette horreur, même si ça doit te prendre toute la nuit ! Et je vous jure que si Tristan et toi, vous aggravez la situation, je vous fous dehors !

– Ça nous sauverait presque la vie...

Mon sursaut d'insolence ne passe pas inaperçu. Ma dernière remarque la rend plus furieuse encore, mais elle préfère déguerpir plutôt que prolonger ce débat. Je laisse tomber mes affaires de plage sur le sol, vais chercher un seau d'eau, une brosse dure et du détergent. Je retourne dans la cour et commence à frotter la surface rugueuse, jusqu'à ce que chacune de mes phalanges soit rougie et douloureuse. Je fais deux pas en arrière, réalise que je ne suis même pas arrivée à bout de la deuxième lettre et de nouvelles larmes coulent, de frustration. De solitude. De manque de lui.

*Tristan, aide-moi...*

N'ayant d'autre choix, je me remets au boulot, sans sentir sa présence dans mon dos.

– Un peu plus haut à droite, Sawyer...

Sa voix grave et sérieuse me fait sursauter. Je lâche ma brosse et me retourne, des larmes plein les yeux :

– Tu trouves ça drôle ?

Parfaitement immobile face à moi, Tristan me fixe intensément, d'une manière étrange. Quelque chose le perturbe. Quelque chose d'autre que cet immonde graffiti.

– Pourquoi tu pleures, Liv ? Parle-moi...

Un poids d'une tonne se loge dans ma poitrine.

*Parce que depuis que je suis amoureuse de toi et que plus rien ne va ?*

*Parce que ta bouche, ta peau, ton âme, je crève d'envie de les embrasser, malgré tout ce que ça pourrait me coûter ?*

– Je ne sais pas. Pour ça, mens-je en pointant le tag du doigt. Viens m'aider.

Je renifle sans cesse et ma voix est trop fluette pour être crédible. Mais je ne peux pas lui révéler ce que je viens de penser. Ça me fait trop mal. Pour éviter de soutenir son regard – il n'est pas dupe –, je ramasse la brosse et me repositionne face au mur.

– Je l'ai fait pour toi, Liv. Dire à Craig et à Sienna que c'était une erreur. Pour t'empêcher de leur balancer la vérité.

– Mais pourquoi ? Je croyais que tu n'attendais que ça ! lâché-je en me retournant vers lui.

– Parce que tu n'étais pas prête.

– ...

– Le jour où tu l'annonces, je veux que tu le fasses fièrement. Pas parce que ton père t'a mise au pied du mur.

– Je *suis* fière d’être avec toi, Tristan. J’ai confiance en nous. J’ai juste peur... de tout, murmuré-je.

– Alors je vais t’apprendre à ne plus avoir peur. Ça prendra peut-être du temps, mais en attendant, ne me fuis pas, souffle-t-il en se rapprochant. Putain, Liv, reste avec moi. Il faut qu’on affronte cet enfer ensemble.

Sa voix est si basse, si profonde que je l’entends à peine. Ses lèvres sont dangereusement proches des miennes, sa main se pose sur la brosse et me force à la laisser tomber. Dos au mur, je m’abandonne à un instant de faiblesse. Son regard brillant est un appel au crime. Tout comme son assurance, ses cheveux en bataille, sa bouche entrouverte, son souffle chaud, sa peau hâlée, son odeur entêtante... Alors je fais taire toutes mes voix intérieures et je l’embrasse sauvagement. Je joins mes lèvres aux siennes, je les goûte, les dévore et, pendant quelques secondes, je m’envole. Je suis libre.

Vivante.

Mais ce baiser s’arrête trop vite, trop brusquement, quand Tristan se recule et récupère la brosse.

Son grand bras musclé s’étire et il se met à frotter le mur comme un forcené, sans prêter attention à moi, à ma respiration chaotique et à ma frustration.

Les cris de Betty-Sue, par contre, même lui ne parvient pas à les ignorer. Tout en accourant jusqu’à nous depuis le portail, la hippie agite les bras dans tous les sens :

– Ah, vous êtes là ! s’écrie-t-elle. J’avais peur de vous retrouver enfermés dans les oubliettes...

Mais, qu’est-ce que c’est que cette saloperie, sur le mur ?! *CESTE* ? Ça ne veut rien dire ! lâche-t-elle en faisant semblant de ne pas comprendre.

– Qu’est-ce que c’est que ce tee-shirt ? se marre Tristan.

Étourdie par son entrée musclée, je n’avais même pas remarqué ce qu’elle portait. Un tee-shirt noir XXL sur lequel on peut lire, en lettres multicolores gribouillées : « Roméo et Juliette étaient innocents, eux aussi... »

J’éclate de rire, serre ma grand-mère dans mes bras et mets un peu plus de temps que d’habitude à la lâcher. Saloperies de larmes.

– Ça va aller, ma toute petite, me chuchote-t-elle. Quand on s’aime vraiment, on peut tout affronter...

Je sursaute et me tourne vers Tristan, espérant qu’il n’a rien entendu. Raté : juste avant qu’il se replace face au mur, je crois voir sa fossette se creuser.

– Maman Montaigu et papa Capulet ne vous mènent pas trop la vie dure ?

– Sienna gueule tout le temps, dans le vent, résume le titan sans s’arrêter de frotter. Craig est plus prudent. Il observe. Je crois qu’il est inquiet pour Liv, mais il évite de nous étouffer avec toutes les questions qu’il se pose.

– Vous leur avez dit toute la vérité ?

– Pas encore, fais-je en baissant les yeux. Bientôt.

Betty-Sue me contemple avec douceur, devinant la guerre que je mène intérieurement, contre moi-même.

– Et Harry ?

– Harry est le plus intelligent de nous tous, lâche son grand frère, maintenant sur la pointe des pieds. Dans sa petite tête, je crois qu’il a tout compris depuis longtemps.

Alors qu’il s’attaque à la dernière lettre, sa voix est grave, saccadée par l’effort, elle me berce à cet instant où j’en ai tant besoin. Je réalise que je suis presque prête. Qu’il compte bien plus pour moi que tout le reste. Ma petite vie tranquille, mon image, ma fierté. Tristan mérite que je me batte pour lui.

Pour nous.

*Mais comment mener ce combat sans blesser mon père au passage ?*

\*\*\*

Craig me parle peu depuis l’*incident* du country club. Il n’est ni vraiment froid, ni vraiment fâché, juste moins présent. Souvent dans la lune. Moins blagueur qu’à l’accoutumée. Rien de terrible, sauf que ça fait trois semaines que ça dure. Trois semaines pendant lesquelles Tristan et moi nous sommes vus en cachette, pour épargner tout le monde, nous les premiers. Mais il faut que ça cesse, mon père me manque. Le secret me pèse. Cette distance entre nous m’est devenue insupportable.

Voilà pourquoi je débarque dans son bureau un dimanche midi, un ignoble slushie vert à la main en guise de calumet de la paix.

– Craig Sawyer, il faut qu’on parle !

Ma voix se voulait théâtrale et affirmée ; en réalité, elle s’est révélée haut perchée et tremblotante.

– Liv ? C’est ton *day off*...

– Pas besoin d’un contrat pour venir passer du temps avec toi.

– C’est bon à savoir, me sourit-il.

Mon cœur s’allège un peu, je fais glisser le breuvage chimique jusqu’à lui, il en boit quelques gorgées en soupirant d’aise.

– Tu m’as manqué, papa.

– Je ne suis parti nulle part...

– Tu sais ce que je veux dire.

– Oui. Tu m’as manqué aussi, Olive verte.

Je m’assieds sur le fauteuil en face de lui et me mets à triturer une pauvre feuille de papier qui passait par là.

– Le bilan des deux dernières semaines n’est pas bon ?

– Un peu moins d’acquéreurs, rien de dramatique.

– C’est ma faute ? Les gens ne veulent plus faire affaire avec toi à cause de... moi ?

– Ne te tracasse pas pour ça, Liv.

– Je suis désolée, papa, murmuré-je, la gorge serrée.

Sa grande silhouette en costard noir se lève, fait le tour du bureau pour venir s’asseoir juste à côté de moi. Tout en posant son immense main sur la mienne – si petite en comparaison –, il répond tout bas :

– Tu n’as pas besoin de t’excuser, petite, tu l’as déjà assez fait.

La culpabilité m’étreint à nouveau et je suis incapable de retenir la confession qui force mes lèvres.

– Je ne t’ai pas tout dit. Sur Tristan et moi...

– Je sais.

Respiration coupée.

– Comment ?

– Vous êtes aussi mauvais acteurs l’un que l’autre. J’ai ouvert les yeux, tout simplement. Ça se voit, ça se sent, ces choses-là. Je me demande comment j’ai pu l’ignorer si longtemps.

– J’ai beau lutter contre mes sentiments pour lui, ils ne font que grandir..., sangloté-je soudain en cachant mon visage dans mes mains. Et je ne veux plus lutter. Je veux avoir le droit de l’aimer...

Les bras de mon père m’entourent instantanément et me serrent. Sa manière de me dire qu’il sera toujours là. Quels que soient mes choix, mes égarements, mes erreurs. Toujours là.

– Je t’aime tellement, Olive verte, souffle-t-il à mon oreille. Ça ne changera jamais.

– Si seulement tout était plus simple...

Craig se redresse et m’observe, un sourire tendre sur les lèvres.

– Je ne suis pas plus malin qu’un autre, mais je ne pense pas que la vie soit faite pour être simple.

Parfois, plus elle est brouillonne, imprévisible, différente, plus elle est belle.

Je renifle, essuie les larmes qui me barrent la joue et m’empare du slushie pour en boire une gorgée. Mon

père ne me quitte pas des yeux, son sourire figé sur ses lèvres. Le vrai Craig est de retour.

– Fais les bons choix, Liv, c’est tout ce que je peux te conseiller. Ta vie t’appartient.

*Tristan ! Je choisis Tristan !!*

*On ne peut pas être coupables de s’aimer...*

## **22. Toutes les portes claquées**

– ... ta petite fille chérie... ! ... toujours passée avant moi... ! ... incapable d’aimer qui que ce soit... !

Les mots de Sienna font trembler les murs de la villa. Encore. Le couple parental ne bat plus de l’aile, il est cloué au sol. Depuis plusieurs jours, entre mon père et ma belle-mère, c’est la guerre ouverte. Et si Tristan et moi avons une part de responsabilité dans la tension qui s’est installée dans la maison, ces deux-là ne nous ont pas attendus pour ne plus s’aimer.

Il n’est même pas 7 heures du matin. Les cris enragés de Sienna résonnent dans la cuisine du rez-de-chaussée, montent l’escalier comme une vague immense, assourdissante, et viennent se fracasser contre la porte de ma chambre. Je bondis hors de mon lit, me précipite sur le palier, les yeux à peine ouverts mais le cœur réveillé en sursaut. En bas, l’unique réponse de mon père me parvient, d’une voix placide mais ferme, presque insensible :

– Parle moins fort.

– ... tes cliques et tes claques... ! Si c’est ce que tu veux ! Vigliacco ! ... de ta lâcheté... !

En bas, le nouveau monologue furieux de ma belle-mère m’arrive par bribes saccadées, entrecoupées d’insultes en italien que je ne comprends pas, comme si elle était trop tourmentée pour faire des phrases entières ou compréhensibles.

En haut, la porte de Tristan s’ouvre violemment. Je le vois sortir, les cheveux en bataille et le visage brouillé. Il passe derrière moi à toute vitesse, les sourcils froncés, et laisse sur son passage un courant d’air glacial qui me donne la chair de poule. Il se dirige droit vers la chambre d’Harrison, laisse la porte grande ouverte et se penche au-dessus de son frère. Je vois sa grande main gracieuse passer doucement dans la coupe au bol du bambin. Harry finit par redresser son petit corps frêle, s’assied dans son lit et tend les bras à Tristan. Puis ils s’enroulent l’un autour de l’autre, s’enchevêtrent.

En tee-shirt et boxer noirs, Tristan me tourne le dos. Au-dessus d’une de ses larges épaules, Harry laisse retomber sa tête. Ses billes bleues me fixent, de loin, et je vois de grosses larmes silencieuses rouler sur ses joues. Mon cœur se fendille.

Après avoir bercé son petit frère quelques minutes, Tristan le recouche et referme la porte de sa chambre. Son regard d’un bleu orageux croise enfin le mien. J’y lis un mélange de colère et de vulnérabilité, un appel à l’aide autant qu’une menace d’exploser à tout moment.

– ... tes responsabilités... di merda... ! Sois un homme, Craig... !

– Putain, tu vas la fermer ?! hurle Tristan à sa mère en se penchant dangereusement sur la rambarde de

l'escalier. Tu as un autre fils mort de trouille là-haut, au cas où tu l'aurais oublié !

La voix de Sienna s'éteint aussitôt. Et celle de Tristan, déchirée, continue à résonner longtemps dans le silence. On entend des talons hauts fracasser le plancher jusque dans l'entrée, des bruits de sac à main et de clés, puis la porte de la villa claquer. Mon père monte lentement l'escalier, d'un pas lourd et las. Il n'est pas encore arrivé en haut que Tristan le prend à partie :

– Pourquoi tu ne la fais pas taire, bordel ?!

– Je sais que tu es énervé. Mais laisse-moi régler ça, Tristan, à ma manière. Comment va Harry ?

– Mal ! Tu ne règles rien, Craig, tu laisses faire !

Mon père ouvre la bouche pour répondre, mais Tristan s'est déjà retranché dans sa chambre, en envoyant valser la porte. Je n'ai pas pu m'empêcher de sursauter.

– On va peut-être devoir déménager, Liv. La situation devient invivable pour tout le monde. Il faut que j'y réfléchisse.

– Qu'est-ce que ça veut dire... ? répons-je d'une voix tremblante, mal assurée.

– Je ne sais pas, lâche-t-il dans un soupir, avant d'aller à son tour consoler Harrison.

L'aveu d'impuissance de mon père craquelle encore un peu plus mon cœur. J'imagine Tristan allongé sur son lit, les mains croisées derrière la tête et les yeux cherchant désespérément des solutions au plafond. Ou peut-être affalé sur le ventre, la tête enfouie sous son oreiller pour s'empêcher de hurler. J'ai une envie folle de le rejoindre, de me faire une toute petite place pour m'étendre à côté de lui, sans parler. Juste pour que mon corps gelé et sa cuirasse glaciale produisent de la chaleur, ensemble, comme on sait si bien le faire. À la place, je regagne ma chambre et m'assieds par terre, dos à la porte. En tentant de faire refluer toutes les questions qui m'assaillent.

*Est-ce que mon père va nous séparer ?*

*Est-ce qu'il va quitter Sienna, pour de bon ?*

*Est-ce qu'on déménagera dans notre ancienne maison, ici, à Key West ?*

*Est-ce qu'il songe à me ramener en France, le plus loin possible de Tristan Quinn ?*

*Est-ce que je vais supporter de quitter cette villa, que j'ai pourtant détestée quand on m'a forcée à y emménager ?*

*Est-ce que je vais réussir à vivre sans lui ?*

Une nuit, j'ai rêvé que Sienna abattait le mur mitoyen entre nos chambres puis qu'elle installait à la place une barrière de fils barbelés mortels. Ma punition : voir Tristan en permanence, le regarder dormir, s'habiller, se déshabiller, l'écouter jouer de la guitare, chanter, téléphoner, râler contre le monde entier. Le trouver beau, fort, triste, insupportable, fragile ou terriblement attirant. Tout ça sans jamais pouvoir l'approcher.

Mon père m'a juré qu'il n'a pas raconté à ma belle-mère les secrets que je lui ai confiés. Mes sentiments pour Tristan. Notre histoire qui a vraiment compté. Qui compte encore, plus que jamais, malgré l'inextricable nœud qu'elle est devenue. Je ne sais pas si Sienna a adhéré à la version « C'était juste une erreur », mais vu le peu de mots et de regards que j'échange avec son fils devant elle, elle a toutes les raisons de le croire. Et vu le peu de mots et de regards qu'elle échange avec son mari, je pourrais en dire autant de leur mariage... Une erreur.

Entre Tristan et moi, c'est toujours aussi fort, mais ça n'a jamais été aussi compliqué. L'enfer a vraiment commencé. Quand nous sommes seuls tous les deux, je me sens forte, prête à tout. Nos baisers volés me rendent folle de bonheur, folle de lui. Nos regards échangés me laissent croire que tout est possible, que la tempête finira par s'essouffler. Mais en public, mes certitudes s'envolent. La méchanceté des gens, leur cruauté, leur impudeur. Les jugements qu'on nous fait subir constamment me poussent à bout. M'obligent à m'éloigner de lui. Malgré moi. Peu à peu, une montagne se dresse entre nous deux, de plus en plus haute et de plus en plus raide, impossible à gravir. Et cette distance entre nous me remplit d'un vide immense qui me donne le vertige, mais qui me semble inéluctable.

Presque mérité. Comme si je devais payer. Et pourtant, je ne me sentais plus coupable de l'aimer.

Alors pourquoi je me referme, doucement ? Pourquoi je m'éteins, peu à peu ? C'est comme si je

voulais disparaître, pour ne plus être une proie facile. Contrairement à Tristan, je suis incapable de supporter le regard des autres. Leurs insultes, leurs blagues de mauvais goût. Les chuchotements derrière mon dos. Les coups d'œil fuyants, appuyés, réprobateurs ou dégoûtés. Les familles entières qui se retournent sur mon passage. Les voitures qui passent en me klaxonnant. Un jour, à l'épicerie, un mec que j'ai vaguement connu au lycée m'a poursuivie dans les rayons, un concombre à la main, en me chuchotant :

– Sawyer, tu as envie de goûter ? Ou tu ne manges que dans ton propre potager... ?

Je lui ai balancé ma bouteille de lait à la tête avant de m'enfuir en courant pour qu'il ne me voie pas pleurer. Une autre fois, c'est une ancienne prof que j'ai croisée dans la rue. Une femme dont j'ai toujours admiré l'intelligence et la bonté. Elle accompagnait toute une classe, peut-être en route vers un musée. En m'apercevant, les ados se sont mis à siffler, rire et mimer des poses suggestives en criant « mon frère, oh oui, mon frère ! ». Elle les a fait changer de trottoir puis m'a frôlée en me murmurant « Désolée ». Et en vérifiant que personne ne la voyait m'adresser la parole. Je crois que j'aurais encore préféré son indifférence.

À la bibliothèque, alors que j'allais emprunter des manuels sur le droit immobilier pour mes cours, quelqu'un a glissé un autre livre dans ma pile : *Inceste : comment se reconstruire ?* À la boulangerie, on m'a demandé si je n'avais pas honte d'oser me montrer après « ça ». À l'agence immobilière, des clients ont refusé des visites parce qu'elles étaient prévues avec moi. Roméo est venu à mon secours. Mon père m'a répété que ce n'était pas ma faute et que je ne devais pas m'en faire pour ça. Mais je sais qu'au moins deux ventes ont été annulées à cause de la « mauvaise réputation de la Luxury Homes Company ».

J'ai essayé de tenir bon, de toutes mes forces. Jusqu'à cette ultime scène d'humiliation. À la station-service, un type d'une trentaine d'années – qui portait une alliance à son annulaire gauche, détail qui a son importance – m'a gentiment offert son aide en me voyant pleurer. J'ai cru à un sursaut d'humanité. À la bonne rencontre providentielle. À l'exception qui allait me redonner confiance ou, en tout cas,

illuminer ma journée. Mais le type souriant a fini par me proposer à voix basse de glisser

« sa pompe dans mon réservoir, si tu vois ce que je veux dire ». Je voyais très bien, alors je suis remontée dans ma voiture. Il a ajouté :

– Si tu peux faire ça avec ton frère, un homme marié ne devrait pas te poser de problème !

J'ai failli avoir un accident en rentrant, tellement les larmes noyaient mes yeux et obstruaient ma vision. Alors j'ai décidé de ne plus mettre le nez dehors. Plus jamais. Cours pas correspondance et manuels achetés sur Internet. Un peu de travail administratif pour l'agence, depuis la maison. Bonnie et Fergus invités dans ma chambre. Quelques jeux sans entrain avec Harry, dans le jardin de derrière

– surtout pas devant, où l'on peut me voir depuis la rue. Longues conversations avec Betty-Sue, au téléphone uniquement, et elle me passe même ses compagnons à quatre pattes pour que j'entende les grognements mignons du cochon, les miaulements des chats – qui m'ont plutôt l'air de la griffer en crachant quand elle s'approche d'eux – et enfin le bruit totalement inaudible du bébé pélican réclamant à manger.

*Ma grand-mère est la seule à pouvoir m'arracher un sourire.*

– Sawyer, tu m'entends ?

La voix étouffée de Tristan me parvient, de l'autre côté du mur, un soir où je pensais la maison vide. Mon livre me tombe des mains et s'écroule sur le parquet, à l'envers, les pages toutes cornées dessous. Je ne le ramasse même pas.

– Je rêve ou tu viens de me balancer quelque chose à la tronche ?

– Non...

– Donc tu m'entends.

– Oui...

– Tu sais quel jour on est ?

– ...

– Le 14 février.

– ...

– C'est la putain de Saint-Valentin, Sawyer ! Même Craig et Sienna sont sortis !

– Ensemble ?!

– Aucune idée. Mais ils ont emmené Harry.

– Pourquoi tu me dis tout ça ?

– Parce qu’on n’a pas échangé un seul mot depuis... Depuis quand, déjà ?

– Trop longtemps..., murmuré-je pour moi-même.

– Je n’ai pas entendu.

– Je sais...

– Il n’y a personne à la maison et on se parle quand même derrière ce fichu mur ! s’agace à nouveau Tristan.

– Viens, chuchoté-je encore, sans oser parler plus fort.

– Quoi ?

– Non, rien.

– Je ne te manque pas ?

Sa question est comme un coup de poignard affûté dans mon cœur. Mais sa voix grave et profonde m’enveloppe d’une étrange chaleur. J’ai l’impression de sentir chacune de mes cellules se réveiller, revivre. Mais je ne veux pas croire à ce que j’entends. Je ne veux pas tomber dans le panneau.

L’histoire d’amour impossible. L’espoir d’autre chose.

– Quel rapport avec la Saint-Valentin, Quinn ? lui demandé-je dans un soupir.

– Je n’en ai rien à faire de cette fête débile ! Et je sais que toi aussi. On ne serait jamais sortis un jour pareil, si on avait été ensemble, si on avait été libres, dans une autre vie. Mais voilà, justement, on n’est pas ensemble ! On n’est pas libres. Et je ne sais même pas pourquoi ! Et ça me rend fou, Liv !

Tout ce qu’on a à faire, c’est décider de l’être. Aller boire un verre, manger un morceau, comme des gens normaux. Montrer à tous ces abrutis qu’ils peuvent penser ce qu’ils veulent, dire ce qu’ils veulent, taguer leurs conneries sur notre façade, ça ne changera rien à ce qui se passe ici. À toi et moi.

Je surgis à la porte de sa chambre, aimantée par sa voix puissante, rassurée par ses certitudes, fascinée par sa force de caractère, capable de tout. Mue par je ne sais quel sentiment bien plus fort et bien plus grand que moi.

– Je te préviens, je ne me change pas.

Tristan observe mon short en jean aux revers tout effilochés, mon tee-shirt tout simple, blanc à rayures bleues, ma queue de cheval à moitié défaits, et il me sourit. Et j’en perds toute mon assurance.

Il s’approche, sa maudite fossette creusée dans sa joue, une étincelle de joie et de malice faisant briller son regard fier.

– Juste ça, alors..., dit-il en tirant doucement sur mon élastique pour détacher mes cheveux.

– Toi et ton esprit de contradiction, soupiré-je, amusée.

Il écarte mes cheveux emmêlés puis saisit mon visage entre ses mains avant de m’embrasser.

*J’en meurs de bonheur et d’apaisement, comme si un médecin génial venait de trouver le remède à mon mal.*

\*\*\*

Quelques minutes plus tard, nous marchons tous les deux côte à côte, le long de la route qui mène au centre-ville. Nous ignorons les quelques klaxons et les cris inaudibles lâchement lancés depuis les vitres ouvertes. Mais mon cœur bat déjà un peu plus vite que la normale. Arrivés devant le Dirty Club, Tristan me demande « Prête ? », je réponds non mais nous entrons quand même. Il passe sa main chaude sous mes cheveux pour la poser sur ma nuque, comme pour m’assurer qu’il est là, qu’il peut me protéger. Il choisit une petite table près du mur, s’assied face à la foule et me laisse la place

« facile », celle qui ne va pas m’obliger à affronter tous les regards. Puis Tristan se penche pour me dire, par-dessus la musique trop forte :

– Est-ce que tu aurais pu imaginer que tant d’imbéciles sortiraient pour la Saint-Valentin ? Même les mecs les plus cools. Les gros durs.

– J’ai l’impression que toute la ville est là.

– C’est ce qu’on voulait, non ? Leur montrer, à tous !

– Je t’en supplie, ne m’embrasse pas !

– OK, je vais te faire picoler d’abord.

Son sourire de sale gosse appelle automatiquement le mien. Il m’abandonne une minute pour aller au bar, après m’avoir susurré « Je ne serai pas loin ». C’est la première fois de ma vie que je déteste tant la solitude. Qu’elle me semble si dangereuse. Puis Tristan revient avec deux bières, s’affale sur sa chaise et me tend son verre pour trinquer. Je le trouve beau à crever dans son tee-shirt gris foncé.

Avec son visage qui respire l’audace et la provocation, son langage corporel évoquant plutôt une nonchalance sexy, en même temps qu’un cran indéboulonnable.

– Ça se passe plutôt bien, non ?

– Je ne sais pas. Ils sont combien à faire des mimes obscènes derrière mon dos ?

– Juste trois ou quatre, dit-il en souriant à quelqu’un derrière moi, avant de lui tendre son plus beau doigt d’honneur.

– Pourquoi on s’inflige ça ?

– Parce qu’on ne fait rien de mal ! On boit une bière dans un bar ! Et on les emmerde, Liv !

- Faites-vous soigner ! lance soudain quelqu'un depuis le fond de la salle.
- On s'en va ? proposé-je aussitôt.
- Non, ils finiront par se lasser.
- Ils sont cinq dans les Key Why, tu ne pouvais pas en choisir un autre, Sawyer ? m'agresse une voix féminine.
- Ne te retourne pas, ignore-la, me souffle Tristan en serrant les dents.
- Moi, j'avais le droit de coucher avec lui, pas toi ! hurle une autre groupie dépitée.
- Dommage pour toi, Kayla ! lui rétorque-t-il avec un haussement d'épaules.
- Bande de tarés !
- Vous me dégoûtez !

Les insultes se multiplient derrière moi, à l'infini. Les cris enflent, un peu plus forts, un peu plus aigus, toujours plus excités. Les sifflets et les huées se propagent comme une traînée de poudre et me vrillent les tympans. C'est fou comme l'être humain aime l'effet de meute, comme il a besoin du bruit des autres pour se mettre à beugler à son tour, comme il se jette à corps perdu sur le premier champ de bataille sanglant qu'il trouve. Il a suffi qu'un seul de ces sauvages se lance pour que tous les autres trouvent tout à coup du courage. Mon cœur s'emballe et ma tête bourdonne. Tristan finit par se lever, en renversant sa table et nos bières au passage, puis par hurler vers le plafond :

- C'est quoi, votre putain de problème ?! Qu'un seul d'entre vous vienne me le dire en face !

Il serre les poings, éructe, et mon premier réflexe est d'aller le retenir. Je serre mes mains autour de sa taille, collée dans son dos, je le tire vers moi en le suppliant d'arrêter, de sortir de là. Puis c'est le patron du Dirty Club qui vient s'interposer entre Tristan et nos adversaires, nous demandant de sortir de son bar avant que les choses ne dégénèrent. Au passage, le tenancier bourru me glisse qu'il sait pertinemment que je n'ai pas 21 ans, que je ne devrais pas boire d'alcool et que j'ai intérêt à décamper vite fait. Cette nouvelle attaque broie mes dernières résistances. Le corps musclé et enragé de Tristan m'échappe et je m'élanche vers la sortie, morte de honte, d'angoisse et de chaleur. La porte claque derrière moi. Le vacarme s'arrête enfin. Je continue à courir dans la rue, je laisse le vent frais du soir me gifler les joues, apaiser mon sang qui boue. Et l'adrénaline qui circule dans mes veines m'empêche pour l'instant de pleurer, ou juste de penser.

– Tu fuis encore, Sawyer ! Pourquoi tu me fuis ?!

La voix éraillée de Tristan déchire la nuit. Je m'arrête net, il me rattrape sur le trottoir. Puis il s'écarte, marche à reculons sur la route, tout en empoignant le col de son tee-shirt, tirant sur le tissu, l'éloignant de son cou, comme s'il avait du mal à respirer. Ses cheveux sont en bataille, les traits de son beau visage tout en désordre. Et son air blessé me bouleverse. Mais moins que les mots qu'il prononce, sur le ton du désespoir :

– Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu ne les affrontes pas avec moi ?

– Je ne peux pas... Je ne suis pas aussi forte que toi.

– Mais je veux t'aider ! Être là pour toi ! Te protéger de tous ces connards. Je veux bien être ton épaule, ton élan, ton armure, tout ce que tu veux ! Il n'y a qu'à deux qu'on est plus forts qu'eux !

– On a essayé, Tristan. Je suis venue avec toi. On a joué au couple qui se fout de tout, qui est au-dessus d'eux, ça ne marche pas. Ils n'arrêteront pas tant qu'ils ne nous auront pas détruits.

– Et tu ne nous défends même pas ! Dès que ça se corse, tu t'en vas ! Tu me laisses me battre tout seul, pour nous deux, comme si...

– Comme si quoi ?

– Comme si ça ne comptait pas !

– Tu ne penses pas ce que tu dis...

Mes yeux le défient de me prouver le contraire. Je soutiens son regard, pour une fois. J'ignore les larmes qui affluent sous mes paupières et je le fixe encore. Mais ses iris bleus et brillants se détournent. Ils balayent un moment le bitume entre nous.

– Si, Liv, souffle-t-il d'une voix presque éteinte. Je te fais toujours passer avant moi. Toi, tu te protèges. Tu sauves ta peau avant la nôtre. L'avis des autres, l'image que tu donnes, toutes tes peurs...

ça vaut plus que notre histoire.

Tristan marque une pause, lâche son tee-shirt tout froissé et lève les yeux vers le ciel bleu marine.

Je suis bêtement le mouvement, comme si la solution se trouvait tout là-haut. Comme si je pouvais maintenir le lien entre nous, juste en regardant la même stupide étoile que lui. Mais il finit par lâcher dans un souffle :

– J’ai été tellement con... de croire que tu étais différente. Qu’on était différents, mieux que les autres ! Que j’avais trouvé mon alter ego. Putain, comment j’ai pu croire une seconde à ces conneries d’âme sœur ?

Il garde la tête penchée en arrière. Je ne sais pas s’il pleure, s’il sourit, de cette façon amère que je déteste. Je ne vois plus que sa pomme d’Adam qui transperce sa peau. Comme un coup d’épée qui m’arrive en plein cœur.

Puis Tristan se retourne. Son corps baraqué s’en va, au milieu de la route. Il plonge ses deux poings serrés dans ses poches. Sa démarche lente, gracieuse et nonchalante l’emmène loin de moi.

Son image devient floue, noyée sous mes larmes.

*Est-ce que je viens de le perdre ?*

*Pour de bon ?*

### **23. Fini !**

C’est fini. Je ne pleure plus. Je vais récupérer Tristan Quinn, un point c’est tout. Ça ne peut pas s’arrêter comme ça. Il était énervé. J’étais épuisée. On n’était pas nous-mêmes. Cette scène au bar puis au milieu de la route n’était rien d’autre qu’un cauchemar. Une erreur, aussi stupide que tragique.

Mais je vais réparer ça. C’est mon nouveau challenge, mon leitmotiv, le plus beau des défis. Et je suis prête à le relever. Moi, Liv Sawyer. En me servant de mes atouts et de mes qualités, celles que j’ai failli oublier : mon entêtement, mon pouvoir de persuasion, mon côté rusé pour me sortir des pires situations – et ce n’est pas moi qui le dis, c’est mon père.

*Et non, je n’ai pas l’air débile en me répétant tout ça face au miroir de la salle de bains.*

Avant, il y a encore quelques mois de ça, j’étais cette fille un peu dure, froide, solitaire, un garçon manqué qui disait des gros mots, balançait des trucs et tenait tête aux gens. Je n’avais pas beaucoup d’amis, et encore moins d’amoureux – le concept même m’était étranger –, mais au moins, les gens me respectaient. Ou alors ils m’ignoraient et ça m’allait tout aussi bien. Donc c’est décidé : il est hors de question que je me transforme en l’une de ces pleurnicheuses, qui se laisse emmerder sans réagir, qui a peur de tout, craque à la moindre agression extérieure, détourne les yeux quand on la regarde de travers, déprime parce que son mec est parti et renifle en pensant à tout ce qu’elle aurait dû dire et à tout ce qu’elle aurait dû faire.

*Répète après moi : « C’est fini, ces conneries ! FI-NI ! »*

Sauf qu’apparemment, je suis la seule dans cet état d’esprit. Et que pour se pardonner, tout oublier, tout recommencer, c’est quand même mieux d’être deux. Depuis deux jours, Tristan me donne plutôt l’impression de vivre sous le même toit qu’un fantôme. Il m’ignore de toutes ses forces. Il me croise sans me voir. Et il fuit la maison le plus souvent et le plus longtemps possible. Je dois profiter de chaque

occasion où il est là, dans la même pièce que moi, pour tenter quelques approches. D'abord timides, puis joueuses. Parfois agaçantes, peut-être. Mais je veux tout essayer.

Au petit-déjeuner : une bonne dose de sel dans son mug, discrètement subtilisé. Mais ça ne le fait même pas sourire. Il se contente de vider le café dans l'évier et de s'en aller. Au dîner : une imitation très réussie de Sienna, mes poings sur les hanches et ma bouche pincée, comme si j'étais excédée par un détail insignifiant. Harry éclate de rire, mais Tristan quitte aussitôt la table, avec un long soupir sonore, comme si on était désormais deux à lui pourrir la vie. Un soir : je vole sa guitare et l'emmène dans ma chambre. Je m'assieds dos à notre mur mitoyen, me mets à jouer, n'importe comment, en marmonnant une ballade dont j'invente les paroles au fur et à mesure. Et j'attends la réaction de mon voisin de palier, en espérant l'avoir touché. Tout ce que j'obtiens, c'est qu'il sort de sa chambre, descend l'escalier, enfille ses baskets et claque la porte de la villa. Il ne va même pas dormir là. Le lendemain et même les jours qui suivent, pas un son ne sort de sa bouche. Toujours pas la moindre émotion dans son regard. Aucune expression ne semble animer son beau visage. Et cette indifférence me rend malade. Ça ne fait plus deux jours, ça fait deux semaines.

*Comment il fait pour tenir ? Est-ce que ça veut dire qu'il ne ressent vraiment rien ? Que je ne lui fais plus aucun effet ? Ou juste qu'il est trop fier pour se laisser attendrir ? Trop têtu pour céder ? Ou juste assez bon comédien pour ne rien laisser passer ?*

Il n'y a qu'une seule façon de le savoir. Une nuit, quand toute la maison est endormie, je m'introduis dans sa chambre sur la pointe des pieds. Habillée comme il aime, avec un shorty qui laisse mes jambes nues, un débardeur sans soutien-gorge et mes cheveux lâchés que j'ai secoués pour leur donner un côté sauvage, désordonné. Sa lampe de chevet est allumée, je vois qu'il ne dort pas. Je me plante devant lui : aucune réaction. Je me glisse sur son lit, à côté de son corps nonchalamment étendu, mais qui se crispe aussitôt. Il fixe le plafond, genre imperturbable. Alors je franchis l'ultime barrière, me faufile sous les draps pour me blottir contre lui, sentir sa peau, glisser mon bras gelé autour de son corps chaud, enfouir mon visage dans son cou qui m'a tant manqué.

Je crois percevoir une hésitation de sa part. Ses pectoraux se soulèvent comme s'il cherchait de l'air. Son nez frôle mes cheveux et me respire. Son poing serré se détend, comme si l'idée de me toucher le démangeait. Mais il renonce. Me repousse doucement et s'assied dans son lit, tout en haut, avant de murmurer :

– Tu ne peux pas faire ça, Liv. Ou alors tu n'as pas compris. Ce n'est pas ça que je veux. Enfin, je ne dis pas que je ne le veux pas. Mais... me provoquer quand personne ne nous voit. Venir ici en secret. Essayer de me faire rire dans le dos de Sienna. Et continuer à jouer à ce petit jeu clandestin.

C'est tout ce qui me rend fou. Je me suis assez battu contre ça, contre toi, je n'ai plus envie. Ne plus avoir à me cacher, voilà ce que je veux. C'est tout.

Il soupire à nouveau et son souffle chaud et puissant soulève légèrement mes cheveux. Puis il quitte lentement sa chambre. Je le suis sans bouger, juste en écoutant ses pas : couloir, escalier, bibliothèque du rez-de-chaussée, porte fermée. Il va dormir sur ce canapé, celui où nous avons fait l'amour pour la première fois, et je me demande si ce choix est parfaitement innocent. Je me retrouve seule, assise sur son lit, dans son univers à lui. Je peux encore entendre sa voix étouffée qui m'a fait frissonner, sentir ce mélange de lessive et de son parfum un peu passé, entrevoir l'infime sourire qu'il n'a pas pu retenir quand il a avoué « Je ne dis pas que je ne le veux pas ».

Au moins, il m'a parlé. Il m'a expliqué. Il n'a pas totalement fermé la porte. Il m'a repoussée mais, pour une fois, ça a semblé lui coûter. Et s'il n'a « plus envie », je peux peut-être la lui redonner...

En ce début de mois de mars, la plupart des étudiants ont quitté Key West pour passer leur *spring break* à Fort Lauderdale, en Floride, où tout est bien moins cher qu'ici. C'est la semaine de toutes les folies. Fergus et Bonnie n'auraient raté ça pour rien au monde. Drake, Elijah, Cory et Jackson non plus. Le seul Key Why qui a décidé de passer son tour, c'est Tristan. Et je suis presque rassurée qu'il n'ait pas profité de cette occasion pour aller se changer les idées avec ses copains en rut. Ou avec je ne sais quelle fille en bikini qui lui aurait susurré à l'oreille : « Comment s'appelle l'idiot qui n'a pas voulu de toi ? Viens là, que je te la fasse oublier ! »

– Est-ce que l'un de vous deux peut me garder Harrison aujourd'hui ? nous demande Sienna un matin. Monica vient de me planter.

– Erica, marmonné-je dans mon mug de café. La nounou s'appelle Erica.

– Qu'est-ce que son prénom change à mon problème, Liv ?!

Ma belle-mère est d'humeur bagarreuse. Ça a toujours été le cas, mais depuis l'épisode du country club, elle est déchaînée. J'hésite à prendre la fuite. Tristan reste silencieux, à l'autre bout du comptoir, mais je vois ses mâchoires se contracter au son de la voix acérée de sa mère. Le petit bonhomme, lui, avale son biberon chocolaté sur le canapé du salon, en nous observant tous les trois.

– Je peux l'emmener à la plage ce matin, proposé-je. La plage aux chiens, ça te dit, Harry ?

– Pour qu'il se fasse mordre et soit défiguré à vie ? s'indigne Sienna, bouche et yeux grands ouverts.

– Ce sera toujours mieux que moisir ici avec sa chemise bien repassée et sa coupe au bol bien rangée, intervient Tristan.

*Une façon de voler à mon secours ? Ou juste de faire taire sa mère ?*

– Merci pour ton cynisme. Si tu as une activité intéressante et sûre à proposer, on t'écoute !

– Tu peux y aller, maman, on se débrouillera très bien sans toi.

La voix exaspérée de Tristan et son air insolent commencent à faire bouillir ma belle-mère. Elle prend sur elle pour ne pas hurler, ramasse son sac à main, son portable et ses clés, puis nous lance depuis l'entrée, de son ton le plus faussement enjoué :

– Votre frère ne sort pas d'ici sans mon autorisation, la discussion est close. Pour le reste, je vous laisse vous organiser entre vous. À ce soir, Harry chéri !

Porte qui claque. Voiture qui démarre. Soupçons à l'unisson dans la cuisine. Un mélange de soulagement pour Tristan et moi, depuis que la présence toxique de Sienna a quitté la maison, et de couteau remué dans la plaie quand elle a prononcé « votre frère ».

– Tu peux aller faire ce que tu veux, je vais m'occuper de lui, lâche l'aîné avant de se lever.

- Non, tous les deux ! s’écrit le cadet en accourant dans la cuisine.
- Tu ne veux pas essayer le skateboard que je t’ai acheté ?
- Si, avec Liv !
- OK, alors je vous laisse. Amusez-vous bien !
- Non, tu viens !
- Putain, grogne-t-il dans sa barbe.
- Son entêtement me rappelle quelqu’un..., soufflé-je, l’air de rien.

Tristan me tourne le dos pour que je ne le voie pas sourire. Mais sa fossette l’a trahi. Il se penche pour prendre son petit frère dans ses bras et nous voilà partis tous les trois. Mon cours de « gestion et transaction immobilière » peut bien attendre. Des fourmillements d’excitation me parcourent rien qu’à l’idée de passer un moment avec *lui*, même si c’est un enfant de 3 ans qui vient de l’y obliger.

Une fois Harry paré de son casque et de ses genouillères, la cour à l’avant de la villa se transforme en skatepark. Le petit malin nous demande de lui donner une main chacun et de courir pour le faire avancer. Il ne se fatigue pas. En vrai petit chef, il crie « plus vite ! », « moins vite ! », « enco’e ! »,

« mets-toi là ! », « pousse ! », « non, pas toi ! ». Puis il fait semblant de tomber pour qu’on soit deux à le ramasser. Et nous place stratégiquement en ronde ou en chaîne humaine pour nous forcer à nous toucher. Et bizarrement, ni Tristan ni moi n’opposons de résistance au mini-tyran.

– C’est mieux quand il me ressemble à moi plutôt qu’à sa mère, non ? me chuchote l’aîné.

– Sans hésiter.

Tristan se tait, comme s’il regrettait d’avoir baissé la garde pour me faire cette petite blague.

J’essaie d’enchaîner pour l’empêcher de réfléchir, de se contrôler, de perdre sa spontanéité.

– C’est mieux quand on se parle que quand on se fait la gueule, non ?

– Hmm... Joker.

– Faites le pont, je passe en dessous ! nous ordonne à nouveau Harry.

Je lève mes bras au-dessus de ma tête, Tristan m’imite mais nos mains restent suspendues en l’air, à quelques centimètres les unes des autres, sans se toucher. Nos regards, eux, s’entremêlent.

– Mieux, un vrai pont ! râle Harrison. Attendez, je me mets tout là-bas ! Vous restez comme ça !

Pas le droit de bouger.

Le petit garçon – qui mange de moins en moins les « r » – file tout au bout de la cour, son skate sous le

bras. Et le grand me sourit, à la fois gêné, amusé, curieux de savoir jusqu'où tout ça peut aller.

J'approche mes mains des siennes jusqu'à ce que nos peaux se frôlent.

– Il devient aussi têtu que toi, aussi autoritaire qu'elle... et aussi déterminé que moi ! dis-je en souriant.

– Ça veut dire quoi, ça ?

– Il sait comment obtenir ce qu'il veut...

– Et qu'est-ce qu'il veut, d'après toi ?

– La même chose que moi.

J'entrelace mes doigts à ceux de Tristan. Il se laisse faire. Je réduis la distance entre nous, tout doucement, et Harry ne semble rien trouver à redire à ce pont qui rétrécit. Face à moi, Tristan se mord furtivement la lèvre. Je meurs d'envie de l'embrasser. Et je crois que c'est réciproque. Ses yeux bleus se posent sur ma bouche, sa poitrine se soulève un peu plus vite. Il fait une chaleur à crever.

– Qu'est-ce que vous fichez ? nous fait sursauter la voix suraiguë de Sienna.

*Fais chier. Fais chier, fais chier, fais chier !!!*

– On joue avec Harry, pas la peine de hurler, lui répond Tristan en lâchant mes mains.

– J'espère bien que ce n'est pas ce que je crois ! aboie-t-elle en nous fusillant du regard, chacun à notre tour. J'ai oublié mon classeur ! Vous auriez pu me le dire quand je suis partie !

Ma belle-mère entre dans la villa, en fracassant tout sur son passage. Notre beau silence. Notre rapprochement. La douce sérénité qui régnait dans la cour. Et même le jeu d'Harrison, qui se met à pleurnicher.

– Mais je dois passer sous le pont !

– Le skateboard, c'est dangereux ! le gronde Sienna en ressortant, son classeur sous le bras. Je t'ai déjà dit que tu étais trop petit ! Si tu tombes, tu vas t'ouvrir le menton ! Et tu es censé mettre d'autres vêtements quand tu joues dehors, pas ceux-là !

Le petit observe consciencieusement sa chemisette à petits carreaux bleus, son bermuda beige tout sale aux genoux, et ses grosses billes tristes se mettent à briller des larmes qu'il retient.

– C'est pas grave, Harry ! C'était une mauvaise idée, de toute façon.

Tristan le rejoint, hisse son petit frère sur ses épaules et les deux garçons disparaissent à leur tour dans la maison.

*C'était la meilleure idée de la terre ! Allez tous vous faire voir !*

Je vérifie que mon portable est dans ma poche, me glisse derrière le portail et laisse Sienna toute seule,

plantée au milieu de la cour. Je m'en vais en courant et en priant très fort pour qu'elle trébuche sur le skate et s'ouvre le menton, se pète les deux chevilles, déchire sa robe de créateur et se rompt les cordes vocales en poussant un cri hystérique.

Vingt minutes et six textos plus tard, Bonnie me rejoint sur la plage aux chiens, un vague chignon de tresses emmêlées au sommet du crâne et d'énormes lunettes de soleil qui lui mangent le visage.

J'ai comme l'impression que ce *spring break* n'a pas été de tout repos.

– Je suis rentrée il y a une heure et je n'ai pas dormi depuis six jours, ça a intérêt à être important !

– Cas d'extrême urgence.

– Je t'écoute, Porcelaine.

– J'ai besoin d'un de tes plans machiavéliques...

– OK, tu m'intéresses.

– Pour récupérer tu sais qui.

– Tristan Quinn ?

– Non, Fergus O'Reilly ! Bien sûr que je te parle de Tristan, de qui d'autre ?!

Bonnie fait tomber ses lunettes sur son nez, m'adresse un sourcil interrogateur puis redresse son épaisse monture noire du bout du doigt. Pas théâtrale pour un sou.

– Ne mentionne plus jamais ce nom irlandais devant moi. Il a vomi sur mes tongs alors que j'étais à deux doigts de conclure avec un beau Black, juste sous les yeux de Drake. Ça aurait été mon heure de gloire, Liv ! La vengeance suprême. Bref, j'ai le plan parfait pour toi.

– Vas-y...

– Implants mammaires. Bonnet C ou D, minimum.

– Bonnie !

– Bon, OK, moins cher : tu ne veux pas te taper un des Key Why sous son nez ? Pas Drake, évidemment. Mais il t'en reste trois.

– Le but, c'est de *récupérer* Tristan. Pas de le faire fuir définitivement.

– Elijah est pas mal, quand même... En plus, on a les mêmes tresses. Je crois que je suis dans ma phase « Black Power ». Qu'est-ce qui m'a pris de craquer pour un Blanc qui ne comprend rien à ma beauté africaine ?

Dans le sable, Bonnie se dresse sur les genoux et se met à secouer ses fesses façon transe énervée plutôt que danse sensuelle.

– Focus, Beyoncé !

Pendant qu'elle s'écroule à côté de moi et reprend son souffle, je lui raconte mes tentatives d'approches ratées. Mes petites provocations auxquelles Tristan n'a pas mordu. Son discours quand je me suis faufilée dans son lit en pleine nuit. Son ras-le-bol. Puis notre rapprochement avorté par Sienna, avant de déclarer que c'était de toute façon « une mauvaise idée ».

– OK, je crois que tu essaies trop. On dirait moi quand je suis désespérée. Non, on dirait moi tout le temps ! Mais tu n'es pas comme ça, toi, normalement. Tristan dit qu'il n'a plus envie de se battre, mais c'est ce qu'il préfère chez toi ! La difficulté. Le défi permanent. Là, il sait qu'il n'a qu'à claquer des doigts pour te faire revenir. Pourquoi tu ne te fais pas désirer ? Joue l'indifférente ! Arrête de battre des cils et de lisser ta belle crinière blonde dès qu'il t'approche !

– Tu veux que je me rase la tête ?!

– Tu sais que je te tresse tout ça quand tu veux ?! Non, il faut que tu lui manques, Liv ! Que tu le fasses languir. Qu'il stresse un peu, qu'il se demande comment et avec qui tu te consoles. Jusqu'à ce qu'il crève de ne pas te voir.

– Tu crois ? Il dit aussi qu'il en a marre de me voir fuir...

– Non, il en a marre que vous vous cachiez, que tu reviennes à la charge sans assumer. Mais il n'a jamais dit qu'il ne voulait plus rien du tout. Il veut te voir prendre une vraie décision. C'est simple : barre-toi et assume ton choix. Viens t'installer chez moi !

– J'adore ta famille, Bonnie... Mais vous êtes déjà douze !

– Seulement sept, mais oui, ça va être serré. Alors va voir ta mère quelque temps ! Si ça se trouve, tu rencontreras un beau Parisien qui te fera oublier Tristan sur-le-champ. Il y a des Noirs, à Paris ?

– Oui. Mais tu t'égares à nouveau... J'ai un boulot, ici !

– Ah je sais ! Ta grand-mère ! Va habiter chez elle ! Vous vous entendez hyper bien. Elle va te rebooster, elle ! Tu pourras toujours bosser à l'agence de ton père et garder un œil sur ce qui se passe chez toi. Et si ça foire, elle aura bien un truc à te faire sniffer ou fumer pour te consoler.

– Promis, je ferai tourner !

J'embrasse ma meilleure amie sur la joue, d'un bisou ventouse bien sonore digne de ma grand-mère. Je ne sais pas si cette solution créera le déclic que j'attends chez Tristan. Mais je n'ai plus rien à perdre. J'ai dit que j'allais tout essayer. Cette idée de la dernière chance est aussi ma façon de me battre pour lui.

Je sors aussitôt mon portable pour rédiger un message :

[Betty-Sue, tu veux bien m'adopter ? Liv]

Sa réponse me parvient, au moins quinze minutes plus tard, remplie de lettres et de signes bizarres, avec des espaces en moins et des points en plus.

[J'ai recueilli TOUS. Les animaux de cetteville, Je peux bien. Faire une place à ma petitefille ! #On va \$'amuser comme des fôlles !++]

[Et on va apprendre à écrire des textos normaux. :-) Merci, merci, merci ! J'arrive ce soir !]

## 24. Embrasse-moi si tu l'oses

– Toujours la même chose, bougonne Betty-Sue. Saloperie de concours de pêche ! Vais leur truquer leurs hameçons, moi... Tu m'écoutes, Liv ?

– Hmm... ?

– Les hommes sont d'une lâcheté... S'en prendre à plus petit que soit, c'est dégueulasse. Et pour s'amuser, en plus ! Se divertir ! Avec des poissons ! Tu as déjà vu créatures plus innocentes que ça ?

Elle est à deux doigts de mimer Nemo pour que je visualise mieux. Ma grand-mère est en boucle

depuis une bonne heure. Chaque année, mi-avril, le Key West Fishing Tournament réunit les pêcheurs amateurs ou confirmés de la ville. Ils exposent leurs plus belles prises et les plus chanceux gagnent des prix totalement inutiles. Les poissons multicolores en piteux état sont parfois relâchés, parfois non. Et dans les deux cas, Betty-Sue ne cache pas sa contrariété – mot extrêmement poli comparé à tous ceux qui sortent de sa bouche.

Assise à la vieille table en bois dont la peinture jaune s'écaille, je m'enfile mon troisième mug de café et tente de rester focalisée sur mes révisions de droit immobilier. Pas évident quand le tourbillon

« Green Peace » sévit dans la maison. Sur la table, deux chats sont pelotonnés derrière mon ordinateur, tandis que Lulu, le grand chien blanc aux yeux bleus, s'est endormi sur mes pieds.

Je passe au chapitre suivant, Betty-Sue continue ses allers-retours dans sa robe orange vif, préparant son plan d'action :

– Je vais aller dans la zone de pêche et faire un boucan pas possible pour faire fuir tous les poissons !

Elle marque une pause. Courte. Trop courte.

– Tiens, tu te souviens que ton père vient dîner ce soir ? Je vais essayer de le convaincre de rester.

Pour toujours.

Je souris à ma grand-mère, parfaitement consciente de son plan machiavélique. Depuis que je me

suis installée chez elle, elle a décrété que sa prochaine mission consisterait à arracher mon père des griffes de Sienna Lombardi. Comme s'il était sa victime.

– Elle le drogue ! recommence-t-elle. Je ne vois pas d'autre explication !

– C'est compliqué. Aujourd'hui, ils ont l'air de se détester, mais papa l'a vraiment aimée.

– Quand ?

– Au tout début.

Sa moue sceptique me fait rire.

– Il veut probablement faire les choses en douceur, on doit respecter son...

– En douceur ? Parce que tu la trouves douce, *elle* ?!

– Non, soupiré-je en repensant à leurs derniers échanges. Mais papa n'est pas retenu en otage, que je sache !

*Quoique...*

– Quand même, il n'y a pas de logique, murmure ma grand-mère en s'emparant de son sac en osier.

– Comment ça ?

– Lui qui est toujours là-bas, alors qu'ils ne s'aiment plus. Toi qui es ici, alors que...

– Je sais..., fais-je en baissant les yeux.

*... alors que je suis follement amoureuse de Tristan.*

La porte se referme derrière elle, me laissant tout le loisir de contempler le silence qui m'entoure.

Et le manque de lui qui m'étouffe. Dépitée, je referme mon ordinateur et m'empare de mon téléphone.

Son dernier message remonte à deux jours. En le recevant, j'ai cru mourir de joie, d'excitation, de soulagement. En le lisant, par contre...

[Message d'Harry : il te fait des « g'os câlins », tu lui manques, à Alfred aussi.]

Je ne lui ai pas répondu, ne sachant pas comment l'interpréter. Simple prétexte pour échanger quelques mots ou vraie réponse attendue par Harry ? Preuve que je manque aussi à son grand frère ou, au contraire, qu'il survit parfaitement sans moi ? Tout ce que je sais, c'est que mon cœur s'emballe beaucoup trop à chaque fois que le prénom « Tristan » s'affiche sur mon écran. Et qu'il se serre douloureusement lorsque son ton reste froid, distant.

Le plan imaginé par mes soins – et ceux de Bonnie – il y a trois semaines était pourtant simple.

Quitter la villa, notre mur commun, m'éloigner pour qu'il n'ait d'autre choix que revenir. Pour qu'il réalise la force de notre lien.

*J'y crois encore...*

*Nigaude (n. f.) : Personne niaise, de faible intelligence et de peu de sens commun.*

– Me teindre les cheveux ? Tu veux que toute ma famille me renie ?

Fergus court vers la cuisine pour m'échapper, ses mains protégeant sa tignasse rousse.

– Bon, alors juste une petite crête ! lui proposé-je en le retrouvant dans le placard à provisions.

– Liv, si tu tiens à notre amitié, pose ces ciseaux !

Je lui obéis en riant, attrape une barre de céréales et lui tends la moitié.

– Bon, j'imagine que si je t'habille en cuir des pieds à la tête, ça sera suffisant...

– Je suis transparent, Liv, personne ne me remarquera.

– Arrête de dire ça, fais-je en l'embrassant. Je te vois, moi.

– Je sais... C'est bien pour ça que j'accepte de te suivre dans tous tes plans foireux !

– Les gens adorent ça, se déguiser !

– Je ne suis pas les gens.

– Non, c'est vrai. Toi, tu es largement au-dessus.

– Continue comme ça et je te laisserai peut-être me raser le crâne..., sourit-il en sortant du placard.

Une demi-heure plus tard, deux étrangers bizarrement attifés nous fixent dans le miroir. Un petit mec en marcel et jean baggy, une casquette à l'envers sur la tête. Une fille bien trop maquillée, brune au carré court – Betty-Sue a eu sa période perruques... synthétiques – dans une robe baba cool trop ample pour elle.

– Rappelle-moi pourquoi on s'humilie comme ça ?

Fergus soupire en tirant sur son « débardeur de rappeur has been », comme il l'appelle. Il maudit aussi Bonnie d'être au fond de son lit, grippée.

– J'ai besoin de le voir..., soufflé-je. Mais il ne doit pas me reconnaître.

– Tu crois vraiment que c'est la peine de se déguiser ? Il y aura au moins cinq cents personnes dans ce bar ! Et Tristan sera sur scène, trop occupé pour te chercher dans la foule !

– On ne sait jamais...

– Et tu peux me rappeler pourquoi tu ne veux pas qu'il te repère, déjà ? Ça sert à quoi, cette partie de cache-cache ? Je ne comprends pas pourquoi vous n'êtes pas ensemble...

– Je voulais qu'il vienne me chercher, murmuré-je en enfilant mes Converse. Je pensais qu'il le ferait, il ne l'a pas fait. Et si je lui cours après, il va me fuir.

– Donc ?

– Donc il me manque à en crever, alors je fais avec les moyens du bord !

*En l’occurrence, me faire passer pour une autre, juste pour avoir la chance de l’admirer sur scène pendant quelques minutes.*

*Pathétique. Ou désespéré. Ou un peu des deux.*

– Ça va te faire plus de mal que de bien, Liv...

– Ça, je te le dirai après.

La façade du petit bar en front de mer est éclairée par des ampoules multicolores, ses jolies tables rouges débordent de couples d’amoureux ou en phase de l’être. Personne ne me jette un seul regard tandis que Fergus, lui, fait naître quelques sourires sur son passage. Je prends mon meilleur ami par la main et l’attire à l’intérieur. L’ambiance change du tout au tout. Il fait très sombre. Atrociement chaud. L’air ne circule plus. La voix de Tristan, au micro, me transperce. Je m’accoude au bar qui jouxte l’entrée et ne le quitte plus du regard.

J’avais oublié à quel point un seul être pouvait vous bouleverser.

Tout de noir vêtu, le leader des Key Why chante les yeux fermés, le corps tendu, chargé d’émotions. Lorsque Tristan souffle d’une voix grave *I want you back*, je me prends à espérer qu’il parle de moi. Il répète à nouveau ce refrain entêtant et j’en suis enfin persuadée. J’arrive à le comprendre mieux que personne. À cerner ce qui l’habite, ce qui le hante, ce qui le torture.

*Je lui manque.*

Alors, sans réfléchir, je m’appuie sur les épaules de Fergus, suis à deux doigts de m’écrouler, mais grimpe sur le bar. J’arrache ma perruque, mes cheveux tombent en cascade sur mes épaules. En bas, le barman un peu je-m’en-foutiste me demande mollement de descendre, je l’ignore. Face à la scène, je le fixe, obstinément, jusqu’à ce que le regard brillant de Tristan croise enfin le mien. Et que le temps s’arrête.

*Ce sourire... Ce visage... Ils m’ont tellement manqué.*

La rockstar continue de chanter, mais il est ailleurs. Ses groupies le pensent avec elles, il est avec moi. Rien qu’avec moi. Ses yeux restent braqués dans ma direction jusqu’aux dernières notes, jusqu’au dernier *I want you back*. Tout a du sens, à nouveau. Je me sens moi. Mon corps s’éveille, fonctionne à nouveau.

La chanson prend fin, Drake annonce une pause de dix minutes tandis que Tristan saute déjà de la scène. Un peu affolée, ne sachant pas où il va, je descends de ma tour de contrôle en me faisant aider par le barman.

– Je reviens, Fergie.

Mon meilleur ami ne m’écoute même pas, envoûté par la petite rousse qui vient de l’aborder. Je fends la foule en cherchant Tristan, sans le trouver. Je demande à droite et à gauche, les gens m’indiquent le chemin de la salle d’à côté. J’ignorais qu’un si petit bar pouvait en posséder deux. Peu importe, je me fraie un chemin. Je suis venue pour lui. Il m’a vue. Il m’a souri.

*Je suis prête. Pour de bon !*

Je continue à jouer des coudes, sans vraiment savoir où je vais. Soudain, je l'aperçois, entouré de ses musiciens et d'inconnus, une bière à la main.

– Tristan !

Je ne reconnais pas ma propre voix. Son prénom est sorti de ma gorge de manière imprévisible, violente, crue. Ses larges épaules se dressent, ses iris bleus plongent dans les miens, mais il reste immobile. Ou presque. Interrompant sa conversation, il s'approche d'un pas. Un seul. Sans aucune hostilité, il me fait comprendre que c'est à moi de faire le reste du chemin. Alors j'avance, laissant mes jambes me transporter vers lui. Vers l'interdit. Je meurs d'envie de le retrouver, de le toucher, de sentir son odeur, alors j'accélère encore le pas. Plus je le regarde et plus je le trouve beau. Et tout son langage corporel me murmure « Embrasse-moi si tu l'oses... ».

*Comment ne pas t'embrasser ?*

Mes lèvres s'écrasent sur les siennes et je l'embrasse comme je n'avais jamais embrassé personne.

Pas même lui. À cet instant, je vole. Je flotte dans les airs, ma bouche soudée à celui que j'aime. Je retiens mes larmes, je gémis, je râle, je ris. Je me fous des murmures, des cris excités, moqueurs, des sifflements racoleurs. J'embrasse Tristan Quinn comme si je ne savais rien faire de mieux. Je glisse mes mains sous son tee-shirt et je sens sa chaleur, sa moiteur. Il grogne et m'embrasse de plus belle.

Avec une fougue immense, une force qui m'arrache une larme. Une seule. De joie.

– Dégueu..., murmure une fille en nous frôlant.

Je ne détache pas mes lèvres de celles de Tristan, mais je lance mon bras en arrière d'un geste rageur, un peu au hasard. J'entre en contact avec la peste et la pousse pour qu'elle disparaisse plus vite. Elle m'insulte, je ris de plus belle. Amusé par ma hardiesse, Tristan me serre plus fort contre lui.

Sans rompre notre baiser, il enroule ses mains autour de ma taille et me soulève, pour que j'arrive à sa hauteur. Je suis au nirvana. Je n'ai plus peur. Plus honte.

*Je l'ai, lui. Et c'est tout ce qui compte.*

Mes pieds retrouvent le sol, mes doigts se perdent dans sa tignasse rebelle. Tristan me mord la lèvre, puis recule pour reprendre sa respiration :

– Putain... Tu viens vraiment de faire ça ? D'envoyer chier le monde entier pour moi ?

Sa voix rauque me fait frémir. Je souris avant de me perdre dans ses yeux limpides.

– Si tu savais comme je t'aime, Liv Sawyer...

Mon cœur explose en un milliard de particules. Je me jette à nouveau contre lui, l'embrasse passionnément, toute tremblante et trop émue pour lui répondre quoi que ce soit. Mon *Je t'aime*, je le

veux tellement parfait que pour le dire, il faut d'abord que je me débarrasse de la boule que j'ai dans la gorge. Nos lèvres s'effleurent, nos langues se caressent... et soudain, tout s'arrête. Bien trop vite à mon goût.

– Le concert reprend ! gueule Elijah en tirant Tristan par le bras.

– Une autre scène nous attend dans une heure, mec ! ajoute Drake en lui faisant signe d'accélérer.

C'est pas le soir pour rejouer les *Feux de l'amour* !

Tristan se retourne vers moi, son sourire en coin est de retour. Plus insolent, plus redoutable, plus irrésistible, tu meurs.

– Suite au prochain épisode, Sawyer ?

J'acquiesce bêtement et le voilà déjà sur scène, sa voix mettant le feu à tous les corps agglutinés et transpirants. Cette fois, il susurre une reprise de *I Put a Spell on you*.

« *Je t'ai ensorcelée.* »

*Hum. Quelqu'un d'autre que moi a chaud ?*

J'aperçois à peine les regards de travers et les sourires cruels lorsque je récupère Fergus. Je n'entends pas les insultes, et si certains ont probablement le mot « inceste » sur le bout de la langue, ils ne m'en font pas cadeau ce soir. Ou alors peut-être suis-je trop heureuse pour l'entendre...

J'empêche mon meilleur ami de se noyer dans son troisième verre, lui confisque sa fausse carte d'identité et le traîne en dehors du bar. Je laisse la voix chaude et profonde de Tristan s'essouffler peu à peu, alors que je m'éloigne et prépare mon prochain grand coup.

*Il m'aime. Je ne rêve pas. IL M'AIME !*

J'ai du mal à me départir de mon sourire niais pendant les heures qui suivent. Du mal à trouver le sommeil, cette nuit-là. Du mal à me concentrer pendant les visites, à répondre aux questions des potentiels clients, le lendemain. Du mal à attendre que les aiguilles atteignent les 20 heures, enfin.

Mon espion m'a bien informée. Betty-Sue et tous ces gens qui vivent dans sa tête sont unanimes : papa et Sienna sont de sortie ce soir, chacun de leur côté. Mon gros sac à mes pieds, je sonne donc à la porte de la villa à 20 h 30 pétantes, espérant ne pas tomber sur eux. Confirmation : je ne tombe pas sur eux, mais à la renverse.

*Yeux azur. Bouche insolente. Carrure de quarterback. Cheveux en bataille. Pomme d'Adam saillante. J'ai parlé de ses yeux ?*

*Un parfait mélange d'intensité et de malice : le secret de Tristan Quinn.*

– Qu'est-ce que tu fais là, Sawyer ?

Tout en me souriant, il promène son regard partout sur moi. Je pose mon index sur mes lèvres et lui fais

comprendre de ne rien ajouter. Je recule de deux pas et sors la pancarte que je cachais dans mon dos. Sur la face recto, je lui laisse le temps de lire : « JE SUIS PRÊTE ! »

Comme s'il était gêné, ou surpris, le titan penche sa tête en avant et fourrage la main dans ses cheveux. Puis il se redresse et me fixe insolemment, en croisant les bras sur son torse. J'en profite pour retourner la pancarte et lui montrer la face cachée : « JE T'AIME, QUINN ! »

En dessous, écrit en plus petit : « Dis, tu veux bien aimer une fille à papa dingue de toi ? »

Il éclate de rire, je lâche le carton et parcours la distance qui nous sépare. Je me jette dans ses bras et glousse tandis qu'il me fait tourner dans les airs en grognant dans mon cou.

– Saloperie..., murmure-t-il en me serrant. Tu m'auras rendu fou jusqu'au bout !

– C'est peut-être pour ça que tu m'aimes, non ?

Il soupire, me souffle quelques mots doux et je me laisse emporter par son corps brûlant. La scène ne pourrait pas être plus parfaite. Je ris de plus belle lorsque Tristan fait soudain demi-tour, s'empare de mon sac et le balance à l'intérieur de la maison. La porte claque derrière nous.

– Tu ne vas plus nulle part, Sawyer !

Il me tend la main, je lui échappe et pars en direction des escaliers. Dans ma course folle, j'en viens presque à renverser Harry, qui est assis sur la première marche, la patte d'Alfred dans la bouche.

– Liv, t'es revenue. Tu pars plus ?

– Non, bonhomme, je reste avec vous, lui souris-je tendrement.

Tristan nous rejoint et le petit atterrit dans les bras du grand, direction sa chambre. Sur le chemin, je couvre Harry de bisous en forçant le géant à le pencher vers moi. L'enfant hurle de rire et en redemande. Tristan, lui, fait semblant d'être jaloux :

– Et voilà, je l'ai à peine retrouvée qu'un autre, plus jeune et plus beau que moi, me la pique !

– Ça n'arrivera pas... jamais, lui chuchoté-je à l'oreille.

Son regard croise le mien, un infime instant, et ce que j'y lis me fait rougir. Des images de nous, nus, brûlants, insatiables, me reviennent.

– C'est l'heure du dodo, Don Juan !

Tristan couche rapidement Harrison, l'embrasse sur le front et allume sa veilleuse.

– Vous allez faire dodo vous aussi ?

– Hum... Bonne nuit, *little bro*'.

Ce regard qu'il me jette... Déterminé, affamé, sauvage. Tout mon corps tremble déjà de lui.

Tout se passe très vite, comme dans une scène en accéléré. À un détail près : j'ai tellement envie de lui que je pourrais hurler.

Fébriles, nous nous précipitons dans le couloir pour atteindre la tanière de Tristan. Une fois dans la pièce aux murs sombres, remplie de piles de disques, de partitions et d'instruments de musique, mon corps prend vraiment conscience du manque qu'il a subi. Tristan réalise probablement la même chose, au même instant. Mon pouls s'accélère, mes joues s'embrasent sous l'effet de son regard ardent. La porte de sa chambre se referme soudain derrière nous, dans un claquement souple et léger.

Je laisse mon dos heurter le bois frais et tire Tristan par le col pour le plaquer contre moi.

– Arrête de me regarder, embrasse-moi. J'ai attendu trop longtemps...

Ses lèvres s'étirent dans un sourire diabolique, il résiste à ma ridicule prise de pouvoir et pose ses deux mains à plat sur la porte, de chaque côté de ma tête. Je suis cernée. Il sait que ça me rend folle, c'est justement l'effet recherché. Son souffle se mélange au mien, nos poitrines se soulèvent à l'unisson. Puis l'insolent approche lentement sa bouche de la mienne. Sa voix rauque s'élève et résonne dans tout mon corps :

– J'aime te regarder, Liv... Ça te pose un problème ?

– Aussi... intensément ? murmuré-je, troublée. Comme si tu voyais mon corps nu, à travers mes vêtements ?

– Exactement.

*Cette voix, pour laquelle je ferais n'importe quoi...*

Ses yeux clairs s'assombrissent lorsqu'ils se posent sur ma bouche entrouverte, prête à tout. Avec lui. Pour lui. Un baiser, je ne demande que ça.

– Alors comme ça, Sawyer, tu voudrais que je t'embrasse ? sourit-il à nouveau.

En guise de réponse, je tente de lui voler ce foutu baiser, mais le sale gosse m'esquive de peu.

Fidèle à lui-même, il a décidé de s'improviser maître du jeu. Coincée entre ses deux bras, je n'ai d'autre choix que de rester sagement en place, contre la porte.

« Sagement » ? *Je ne crois pas, non...*

– Tu veux jouer, Quinn ? Alors jouons...

Mon regard insoumis plongé dans le sien, je commence à déboutonner ma chemise bleu ciel.

Lentement, insolemment, bouton par bouton. Les yeux du play-boy passent de ma bouche à mon décolleté, sans plus savoir où s'arrêter. Rapidement, mon absence de soutien-gorge devient évidente et son corps se tend, tout près du mien. Je n'ai pas besoin de baisser les yeux pour savoir qu'une bosse s'est formée sous son jean.

– Putain, Liv...

Tristan soupire longuement, se mord la lèvre, puis retire une main de la porte pour la passer énergiquement dans ses cheveux. Je profite de cette ouverture et bondis en avant, pressant enfin mes lèvres affamées contre les siennes. Il ne lutte pas, accueille ma bouche, ma langue, mes gémissements, mon désir et me soulève dans ses bras pour me plaquer contre le mur d'à côté. Là, il se détache de moi un instant pour tirer d'un coup sec sur ma chemise et faire sauter tous les boutons restants. Je lâche un cri aigu, plus excitée que jamais par son audace. Très fier de son geste, la brute me débarrasse du tissu, puis revient m'embrasser en me mordillant la lèvre inférieure. Je frémis de tout mon corps. Mes tétons sont durs comme de la pierre, il les réchauffe dans ses paumes sans cesser de m'embrasser.

*Et le tourbillon commence...*

Le baiser s'intensifie, je glisse mes mains dans sa nuque et le retourne pour qu'il se retrouve, à son tour, dos au mur. Pas de raison qu'il soit le seul à mener cette danse.

– Tu ne lâches jamais rien, hein ? rit-il doucement entre mes lèvres.

– Non.

– Tu as raison. C'est bien plus excitant comme ça...

Quelques secondes plus tard, il me fait basculer à nouveau et je m'écrase contre la surface froide.

Nos mains baladeuses, nos lèvres soudées, Tristan et moi tournons et tournons encore dans cette chambre, nous cognant contre le lit, trébuchant sur un tas de magazines, un ampli, une Gibson. Je perds mes tongs, il retire ses baskets, je gémiss, il grogne. Je sens son érection contre ma cuisse, il caresse mes seins, effleure la peau de mon ventre, mes flancs, mes reins. J'ai dangereusement envie de lui.

À bout de souffle, je finis par rompre cette étreinte et passe son tee-shirt par-dessus sa tête. Ses lèvres se perdent le long de mon épaule nue, je déboutonne son jean pour le laisser glisser le long de ses jambes. Pareil pour son boxer gris, que je tire jusqu'à ses chevilles. Tristan s'en débarrasse, puis se fige. Il respire un peu plus fort lorsqu'il sent ma main se poser sur sa virilité.

Quelque chose de violent, de passionné, de dément s'empare de moi. Au contact de son sexe, le sang se transforme en lave dans mes veines. Je le prends au creux de ma main, l'effleure, le caresse, le presse légèrement. Tristan lâche un juron, mais son érection se tend un peu plus contre ma paume, comme si son corps et sa raison se battaient en duel. Je le caresse de haut en bas, ressentant un plaisir immense à l'intérieur de mes cuisses. Il est dur, extrêmement dur. Alléchant, aussi.

Alors, pendant que ses yeux m'observent sans rater le moindre de mes mouvements, je m'installe à genoux, sur le sol. Son regard surpris, voilé par le désir, Tristan laisse échapper, de sa voix profonde :

– Liv ?

– Tristan ? lui souris-je en le regardant d'en bas, de manière polissonne.

– Tu es sûre ?

Inutile de lui répondre. Je n'ai jamais fait de fellation à qui que ce soit, n'en ai jamais ressenti l'envie, mais avec lui, c'est différent. Tout est différent. Je rapproche mes lèvres de son sexe et en frôle le bout. C'est doux. Chaud. Il se crispe, me fixe de ses yeux brillants, hésitant entre m'encourager ou me soulever du sol pour me stopper net. Pourtant, il en a autant envie que moi, de ce nouveau plaisir...

– Tu n'es pas obligée..., murmure-t-il.

Pour le faire taire, pour qu'il arrête de me protéger de lui, de moi, je pose mes deux mains sur ses flancs et le prends dans ma bouche. Ma première fois. Un étrange et agréable brouillard me submerge. Le goût salé de sa peau se répand sur ma langue. Je vais un peu plus loin, pour l'explorer, en prenant mon temps pour ne rien gâcher. Je ne suis qu'une débutante, j'ai encore beaucoup à apprendre.

D'en bas, les larges épaules de mon amant me paraissent plus immenses encore. Sa beauté m'impressionne, les courbes de son corps, si parfaitement dessinées, me renversent, tandis qu'il penche la tête en arrière pour mieux savourer mes caresses. Je vais à l'instinct, ne cherchant que son plaisir... et le mien.

Petit à petit, ma bouche progresse, se fait plus précise, plus aventureuse, aussi. Elle sait, désormais.

Jusqu'où aller, quand l'effleurer, le titiller, l'aspirer, le sucer. Mes mains se joignent à la danse et, rapidement, Tristan se raidit, jure, me fixe avec tendresse, puis avec ferveur, palpite contre ma paume et dans ma bouche.

– Liv, tu cherches à me tuer... ?

Sa voix n'est qu'un souffle rauque, à peine audible. Une vague de chaleur me traverse, descend et remonte tout le long de mon corps, comme si son plaisir et mon désir se mélangeaient dans mes veines. Et tout à coup, Tristan se retrouve à ma hauteur, à genoux. Il me renverse sur le parquet froid pour grimper sur moi.

– Tu vas voir, Sawyer...

Je meurs d'envie qu'il mette ses menaces à exécution. Tristan me mord le cou, les flancs, je glousse d'excitation, prête comme jamais à m'abandonner à lui. Ses mains redoutables se débarrassent à toute vitesse de mon slim noir, puis de ma culotte échancrée. Nous voilà à égalité : parfaitement nus, l'un et l'autre. Son regard de tueur me détaille, jusque dans les moindres recoins, puis se pose sur mes cuisses. Ou juste à côté. Là où je suis trempée.

– Il serait temps que tu me montres ce que tu sais faire, rockstar, lui souris-je insolemment.

– Tu ne te souviens pas ? Pourtant, il n'y a pas si longtemps, tu criais mon nom...

Sa remarque fait mouche. M'excite. Mes cuisses fourmillent frénétiquement. Je n'ai plus envie de lui, j'ai besoin de lui. *En moi.*

– Si, justement, ça fait bien trop longtemps..., murmuré-je.

Tristan embrasse mon nombril, passe sa langue sur un grain de beauté près de mes lèvres, écarte mes cuisses et frôle mon clitoris. Je me cambre, grogne quelques mots inaudibles, il aspire mon bourgeon,

puis enfonce sa langue en moi. Je halète, m'accroche au bout du tapis qui s'étend non loin de là, gémis lorsque ses doigts s'en prennent à mes tétons.

– Tu avais *vraiment* oublié tout ça ? chuchote mon bourreau des corps, depuis mon entrejambe.

– Tais-toi et bosse.

Mon grognement le fait doucement rire et son souffle contre ma chair m'emporte un peu plus vers les confins du plaisir. Je m'agite, sa bouche me recouvre, chaude, humide.

*Affolante.*

– Encore !

Alors que je suis sur le point de jouir, Tristan met fin à ses caresses et remonte le long de mon corps pour m'embrasser sauvagement. Une fois encore, je ne peux réprimer un gémissement, surtout lorsque sa virilité vient se loger au creux de mes cuisses. Sans me pénétrer, l'insolent se met à onduler des hanches, imprimant des allers-retours le long de ma peau ultrasensible. Le frottement de son sexe contre le mien me rend folle. Dingue. Cinglée. Je me transforme en sauvageonne. Je plante mes ongles dans son dos, respire à mille à l'heure, me cambre à m'en briser la colonne pour mieux le sentir contre moi. Je n'ai plus une once de patience.

– Tristan ! Viens ! En moi ! le supplié-je soudain.

Sa bouche se plaque sur la mienne lorsqu'il me pénètre brusquement, de toute sa longueur. Mon cri est étouffé par ses lèvres. Ses assauts sont rapides, profonds, fougueux. Mes cuisses s'ouvrent un peu plus sur son passage, mon bassin ondule, j'encourage chacun de ses va-et-vient, chacune de ses percées. Tristan me prend, encore et encore, et des sensations sauvages m'envahissent. Animales.

*Rien n'est meilleur que ça. L'abandon total. L'osmose de nos deux corps. La force de notre désir. La puissance de notre plaisir.*

Sa respiration s'affole encore un peu plus. Nos peaux claquent l'une contre l'autre, dans un bruit parfait. Je le sens s'enfoncer plus profondément, grandir en moi, se contracter davantage. Tristan me susurre que je n'ai jamais été aussi trempée, qu'il a rêvé un milliard de fois de cette scène, pendant notre séparation, qu'aucune autre que moi ne lui a jamais fait cet effet-là.

Je suis à deux doigts de lui glisser à l'oreille que je l'aime, follement, passionnément, éperdument, quand tous mes muscles se tendent, de ma mâchoire à mes orteils. Au contact de la sienne, ma peau s'épanouit, s'embrase, se liquéfie, l'orgasme me traverse, me coupe le souffle. Ma bouche s'ouvre, se referme dans le vide. Je ne suis même pas capable de crier son nom, tant le plaisir m'emporte.

Puis Tristan me rejoint tout là-haut, se plantant une dernière fois en moi pour exploser. Si notre étreinte était sauvage, brusque, intense, ce point final a quelque chose de... tendre. D'attentionné. Le garçon qui peuple mes jours et mes nuits s'allonge à côté de moi, la respiration saccadée. Il me caresse la joue, puis fait pivoter mon visage vers lui.

– Je n'ai jamais connu ça..., murmure-t-il. Jamais, avant toi.

## 25. Le moment d'avouer

– Ne bouge pas, Sawyer... Et je t'interdis de gâcher ce moment en commençant à réfléchir.

Les bras de Tristan se resserrent autour de moi, forts, chauds, rassurants. Aucune couette, aucun drap, aucun vêtement ne couvre nos corps nus. Juste une semi-obscurité. Et aucun de nous ne pense à se cacher, à interrompre cet instant sacré pour préserver sa pudeur ou sa fierté. Je me sens incroyablement sereine, légère. Mais je ne plane pas. Je suis bien ancrée, contre lui, dans cette vie-là.

Mon corps épuisé pèse mollement dans ses bras, comme s'il avait trouvé sa juste place et pouvait s'y abandonner. Je me retourne juste un peu pour m'enfoncer encore dans cette douce torpeur, mon dos contre son torse, mes fesses contre son...

– N'essaie même pas de sortir de mon lit !

– Ce que tu peux être possessif, Quinn ! me moqué-je en mordant dans son biceps qui m'étreint. Je n'avais l'intention d'aller nulle part.

– Je voulais juste vérifier, susurre-t-il feignant l'indifférence.

– Je rejoindrai quand même mon lit avant que...

– Chut !

Tristan lâche un grognement viril, mécontent, puis colle sa paume contre ma bouche.

– Je sais qu'ils vont finir par rentrer. Je sais qu'ils ne doivent pas nous trouver ici, nus, ensemble.

Mais Sienna a un mariage dans son hôtel, elle sera de retour tard dans la nuit ou tôt demain matin. Et ton père m'a dit qu'il allait en profiter pour fumer toutes les clopes qu'il veut et refaire le monde avec ses copains.

– Je sais tout ça, Tristan. J'ai un très bon indic' ! dis-je en jubilant.

– Hmm... Genre longs cheveux gris, robes arc-en-ciel et qui passe à la maison pour se renseigner, l'air de rien ?

– OK, j'ai l'indic' le moins discret de la ville ! réalisé-je.

– Mais sans doute la meilleure grand-mère de la terre, sourit-il dans mon dos.

Je me retourne entre ses bras pour m'allonger de l'autre côté, face à lui. Je glisse un bras sous l'oreiller qu'on partage. Pose ma tête sur son épaule et glisse ma jambe nue entre les siennes. Je n'en ai jamais assez qu'on s'imbrique. Jamais assez d'observer ses cheveux châtain en bataille, le grain de sa peau hâlée, les traits fins et délicats de son visage malgré la virilité de sa mâchoire carrée, son nez droit et fier, sa lèvre supérieure, à peine arrogante quand il sourit, sa lèvre du bas, irrésistible de sensualité. Je noie mon regard dans le sien, bleu, perçant, lumineux. Désarmant.

– Est-ce que je t'ai déjà dit que tu étais le garçon le plus imprévisible que j'aie jamais rencontré ?

Je ne sais jamais si tu vas me balancer une vanne, me susurrer des mots crus ou me dire le truc le plus mignon que j'aie jamais entendu...

– Oui, j'ai cru comprendre que tu m'aimais bien, avec tes pancartes..., me souffle sa bouche insolente. Mais ce que tu as écrit, non, tu ne me l'as jamais dit.

Ses yeux brillants me lancent un défi. Et mon cœur rate un battement. Ma main vient se glisser sur sa joue, mon pouce frôle le creux de sa fossette et mes lèvres s'entrouvrent, timides, hésitant une seconde encore.

– Je ne le répéterai à personne, vient-il murmurer tout près de ma bouche.

– Je t'aime...

C'était le moment d'avouer. Ma voix était presque inaudible, mais elle s'est quand même faufilée au milieu du silence, dans l'obscurité. Le sourire qui vient m'embrasser a obtenu ce qu'il voulait. Je lui rends son baiser, folle de bonheur, comme soulagée de cet aveu enfin prononcé.

*Et peut-être encore plus, plus que jamais amoureuse de lui maintenant que c'est dit.*

Puis notre baiser s'interrompt, trop vite. Le sourire s'efface sur le beau visage de Tristan. Sombre, tout à coup. Il se redresse légèrement en posant son index sur ma bouche. Le bruit étrange qui l'a fait sursauter me parvient aussi. Dans les escaliers. Mon cœur s'arrête une nouvelle fois.

– Quelle heure il est ?!

– Minuit passé.

– Ton père ne peut pas rentrer si tôt !

– Un cambrioleur ?

– Bien sûr que non, Sawyer ! lâche-t-il en fronçant les sourcils.

– Il faut que je me cache, alors !

– Attends...

– Ça ne peut être que mon père ou ta mère, Tristan...

– Je vais voir !

– Non ! Me laisse pas !

Je retiens Tristan par le bras, morte de peur, de froid. Le parquet craque et fait taire mes protestations.

– C'est sûr, il y a quelqu'un, chuchoté-je en serrant mes bras autour de moi pour m'empêcher de trembler.

– Habille-toi !

Tristan enfle ses vêtements en même temps que moi. Puis il vient lisser mes cheveux désordonnés, avant

de poser sa large main sur ma nuque, comme chaque fois que j'ai besoin de sa présence, de sa chaleur, de son assurance. Après un silence interminable, c'est la porte d'entrée, en bas, que l'on entend s'ouvrir et se refermer.

– Reste là...

Il se frotte vigoureusement les cheveux puis se glisse hors de sa chambre, pieds nus, avec la grâce et la discrétion d'un chat. J'ai l'impression d'attendre une éternité. Mais il revient quelques secondes plus tard, de sa démarche nonchalante, et sa voix grave me souffle :

– Il n'y a personne.

– Sûr ?!

– Attends, je vais juste vérifier que ce n'est pas Harry qui s'est levé.

Je le suis dans le couloir obscur, en essayant de comprendre, d'expliquer les bruits. On n'a pourtant pas rêvé. Et de nouveaux frissons se réveillent sur ma peau.

– Il n'est pas là, Liv ! Harry n'est pas dans son lit !

La voix de Tristan se brise et il se met à courir, partout, comme un fou. Il ouvre les portes de l'étage, une par une, violemment, appelle son petit frère, en hurlant. Je me précipite au rez-de-chaussée pour faire la même chose. Mais déjà, une sensation d'impuissance s'empare de moi. La cuisine, le salon, la bibliothèque, les toilettes sont vides. La villa est grande, mais pas tant que ça. J'ai l'impression d'en avoir déjà fait le tour trois fois. Je crie le prénom du bambin, encore et encore.

Retourne dans les pièces où je ne l'ai pas trouvé. Tristan surgit de la *safe room*, au bord de l'implosion.

– Putain, il est où ?!

Il se met à ouvrir les placards, à tirer toutes les chaises, à s'allonger pour regarder sous les meubles, à chercher derrière les coussins, les rideaux, à fouiller le moindre recoin. Je l'imites, comme s'il y avait des endroits qu'il avait pu oublier. Je cherche là où ne pourrait jamais se cacher un enfant de 3 ans. Je me sens inutile, vide, glacée. Mais je cherche quand même. Acharnée.

Puis Tristan s'arrête net, me regarde. Une étincelle traverse ses yeux bleus, écarquillés. Il se précipite dans la cour, devant la maison. « Harry ! » résonne dans la nuit, comme un long sanglot étouffé dans un cri. Je suis le frère aîné dehors, priant pour que le plus petit ait eu une soudaine envie de faire du skateboard à minuit passé. Et que cet enfer s'arrête là.

– Hey, toi !

Tristan interpelle une silhouette, petite, fluette, qui s'immobilise derrière le portail de la maison avant de s'enfuir en courant.

– Arrêtez-vous ! hurlé-je comme si ça pouvait avoir un quelconque effet.

Vingt ou trente mètres derrière, Tristan s'élanche à sa poursuite. Au loin, la silhouette passe sous un

lampadaire et ses cheveux roux me sautent aux yeux. Pas un blond vénitien, pas un châtain cuivré, non, un vrai orange. Vif. Irlandais. Qui ne ressemble à aucun autre.

– Fergus ?!

Mon cri suraigu n’atteint ni Tristan ni celui qu’il poursuit. J’ai l’impression que la terre est en train de s’ouvrir en deux, juste sous mes pieds. Et je n’arrive pas à réaliser.

– Tu as vu qui c’était ?! gronde Tristan en revenant dans la cour, hors d’haleine, la peau de ses bras brillante de sueur, son regard rempli de terreur.

– Oui... Tu n’as pas réussi à le rattraper ?

– Non, Liv ! Je l’ai perdu, cet enfoiré !

– Tris...

– Appelle-le !

– Il ne ferait jamais de mal à Harry, tu le sais. Et puis il n’était pas dans le jardin, juste derrière le portail. Il n’a pas mis les pieds chez nous...

– Qu’est-ce qu’il foutait là, bordel ?!

– Je ne sais pas... C’est mon meilleur ami, il ne ferait pas ce que tu crois.

– Pourquoi il court, alors ? Pourquoi il ne s’arrête pas, bordel ?!

Tristan envoie un coup de pied rageur dans le portail. J’hésite à le laisser seul. Mon cerveau fait des nœuds : m’occuper de lui ? Appeler Fergie ? Continuer à chercher Harry ? Je finis par aller récupérer mon portable, là-haut, et je redescends en courant, le téléphone à l’oreille. Les sonneries s’éternisent, mais personne ne décroche. J’appelle Fergus trois fois, six fois, dix fois. La onzième fois, je tombe directement sur le répondeur. Et je dois me retenir de ne pas balancer mon portable contre le mur, de toutes mes forces. Un minuscule doute s’insinue dans mon cerveau.

*Est-ce que c’est juste une coïncidence ?*

*Qu’est-ce que Fergus O’Reilly a à voir avec Harrison Quinn ?*

*Quel rapport entre mon meilleur copain, qui ne ferait pas de mal à une mouche et pourrait même avoir peur d’elle, et un petit garçon de 3 ans, innocent, et au moins aussi peureux que lui ?*

*Et pourquoi on ne le trouve pas, bon sang ?!*

Je mets la main sur une lampe de poche dans un tiroir de la cuisine et retourne dans la rue, Tristan sur mes talons.

– Si Harry est là, il ne peut pas être bien loin.

– Quoi, une fugue ?!

– Je n’en sais rien ! Il est peut-être juste allé se promener.

– Tout seul ?! À cette heure-là ?!

– Ou alors il a fait un cauchemar ! Ou il a eu peur de quelque chose et il a voulu s’enfuir...

– Il serait venu me voir, Liv ! gronde Tristan comme si je remettais son rôle de grand frère en question.

– Il faut bien continuer à le chercher ! m’écrié-je aussi, sentant mes nerfs lâcher.

– Et ton Fergus ?! se souvient-il soudain. Qu’est-ce qu’il foutait derrière le portail ?! Et pourquoi il s’est barré ?

– Je ne sais pas..., tremblé-je.

– Et comment ça, « si Harry est là » ?! Ça veut dire quoi ? Qu’il n’est peut-être plus là ? Que quelqu’un l’a emmené ? Qu’il s’est fait kidnapper ? Ou pire ?

Tristan éructe, comme si je n’avais pas le droit d’évoquer ces possibilités. Les deux mains perdues dans ses cheveux en bataille, il fait demi-tour et se lance à nouveau vers la maison. J’ai envie de le croire. J’ai tellement envie qu’Harrison soit planqué quelque part. Je cours le rejoindre. Tristan revient du jardin de derrière, l’air hagard, le visage brouillé.

– Il sait qu’il ne doit pas s’approcher de la piscine, dis-je doucement... Et la porte est toujours fermée.

Et je m’en veux aussitôt. De cette banalité. De ces phrases qui ne servent à rien. Et de n’en trouver aucune autre pour le rassurer, pour l’aider, pour tenter de comprendre ce qui a pu arriver.

– Il sait tout, Liv. Harry n’a jamais fait une bêtise de sa vie. Jamais. C’est le seul enfant au monde qui respecte les interdits, qui écoute tout ce qu’on lui dit, qui ne fait jamais rien de grave, de fou, d’inquiétant... Il est tellement sage, tellement sérieux et responsable, tellement plus que moi. Alors pourquoi il n’est pas là ?

Tristan craque et s’écroule sur la première marche de l’escalier. Sa voix d’outre-tombe me fait trembler. Son regard désespéré me bouleverse. Tout le malheur du monde a l’air de s’être écroulé sur ses larges épaules, secouées de sanglots. Je me précipite près de lui, entoure sa tête de mes bras. Il enfouit son visage tout contre moi et étouffe ses cris contre mon ventre.

*Ça me fait tellement mal de le voir comme ça.*

– Il faut qu’on appelle la police, chuchoté-je une fois qu’il s’est un peu calmé.

– Je le tuerai. Celui qui s’en est pris à mon frère, je le tuerai. Et si c’est ce putain de Fergus, je le tuerai à petit feu. Pour qu’il souffre comme jamais...

Ses mâchoires se contractent, une épaisse veine naît sur sa tempe et je continue de caresser ses cheveux désordonnés. Je tente de le soulager, comme je peux, d’absorber un peu de sa colère, de sa douleur et

d'oublier les miennes. De prendre les choses en main, pour une fois. D'être à sa hauteur.

J'ai l'intime conviction que Fergus n'y est pour rien. Le code du portail change toutes les semaines depuis l'intrusion des tagueurs et je n'ai dévoilé à personne la dernière combinaison pour s'introduire dans la villa. Ça ne peut pas être lui. Mais est-ce quelqu'un d'autre ?

– Il faut que tu préviennes ta mère, Tristan. Et que j'appelle mon père. On ne peut plus attendre...

On ne peut pas les laisser en dehors de ça.

Il acquiesce en silence, se relève lentement, ferme les yeux comme s'il était pris d'un vertige, puis essuie son visage dans le creux de son bras, comme si ses larmes n'avaient jamais coulé. Il glisse sa main dans la mienne et sort son portable de sa poche. Je compose le 911 pendant qu'il appelle Sienna.

Ses doigts s'accrochent aux miens. Je l'entends la supplier de rentrer, sans pouvoir lui dire pourquoi.

À l'autre bout du fil, on me met en attente. Je patiente quelques minutes puis n'y tiens plus : je raccroche pour appeler mon père. Il comprend aussitôt que quelque chose ne va pas. Je lui raconte toute la vérité, lui dis tout ce que je sais. Il me demande de ne pas bouger, me promet d'arriver aussi vite qu'il le peut. C'est lui qui se charge d'appeler les autorités en chemin. Tristan et moi ? On ne doit pas bouger d'ici, rester à la maison en espérant voir réapparaître le petit bonhomme et son alligator.

Quand on raccroche, nos mains sont toujours enlacées. On finit par s'asseoir, côte à côte, sur une marche de l'escalier.

– J'aurais dû sortir de la chambre plus tôt, dès qu'on a entendu un bruit, soupire-t-il. J'ai trop attendu...

– C'est moi qui t'ai empêché d'y aller. J'avais peur...

– Je ne t'ai pas crue quand tu as parlé d'un cambrioleur.

– Parce que tu voulais me rassurer...

– Harry était sous ma responsabilité. C'est tout ce que j'ai à faire de vraiment important, dans ma vie. Veiller sur lui. À la place, je...

– Tu passes la nuit avec moi. Parce que je me suis invitée dans ton lit, balbutié-je, rongée par la culpabilité.

– Ce n'est pas ta faute, siffle-t-il en serrant les dents.

– On va le retrouver, dis-je d'une toute petite voix, en sentant mes larmes monter.

Un SUV fait crisser ses pneus devant le portail. Mon père arrive en courant dans la maison, apportant avec lui un courant d'air froid imprégné de tabac. Il se plante face à nous, essoufflé, explique qu'il a prévenu la police, évoqué la fuite de Fergus, qu'une patrouille va arriver. Puis il se tait, nous regarde, chacun notre tour, avec une infinie tristesse au fond des yeux. Pas une seconde, je n'y lis de la colère, des reproches. Je n'y vois que de l'amour, de la compassion, de l'angoisse mal dissimulée.

Sans lâcher la main de Tristan, je me jette dans les bras de mon père. Il me serre. Me berce presque, en caressant mes cheveux. Mon bras est toujours tendu en arrière, relié à celui que j'aime. Et à qui j'ai tant envie de transmettre un peu de cette affection paternelle, un peu de ce réconfort, même éphémère.

Comme s'il m'avait devinée, Craig lui tend doucement la main pour l'inviter à rejoindre notre étreinte. Au bout de mes doigts, je sens Tristan bouger. Il se redresse, en laissant échapper un soupir rauque, comme si le moindre mouvement lui était douloureux. Il descend de sa marche d'escalier, comme si elle était un immense fossé à traverser. Puis il vient percuter l'épaule de mon père pour s'y écrouler. Enfin.

– Qu'est-ce que j'ai fait, Craig ?!

– Toi, rien, lui assure mon père d'une voix ferme. Vous n'avez rien fait de mal, ni l'un ni l'autre.

Ses deux bras nous entourent. Ses deux mains se posent sur chacune de nos têtes. Et une image me revient en mémoire, attendrissante et cruelle : Harrison blotti contre son frère, ses petites jambes maigrichonnes entourées autour de sa taille, sa tête reposant sur son épaule, dans sa position préférée, l'endroit où il se sentait le plus en sécurité.

– Où il est, papa ? reniflé-je. Il doit avoir tellement peur...

– On va le retrouver, dit mon père, comme je l'ai dit à Tristan tout à l'heure.

– Qu'est-ce qui se passe ? nous interrompt Sienna d'une voix blanche.

Tristan recule, comme si on venait de le prendre en flagrant délit de faiblesse, de câlin interdit. Pas avec moi, pour une fois. Mais avec son beau-père. Le seul adulte qu'il tolère. Derrière la fenêtre du salon, au loin dans la rue, des lumières bleues se mettent à clignoter. Et des sirènes se font déjà entendre.

– Maman...

– Qu'est-ce qu'elle fait là ?

– Maman, écoute-moi...

– Pourquoi vous êtes tous ici, au milieu de la nuit ?

Il y a dans son regard un mélange d'incompréhension et d'agressivité. Comme si elle débarquait à une soirée à laquelle elle n'est pas invitée, mais qui a quand même lieu chez elle. Comme si on s'était tous ligüés contre elle, à son insu. Comme si on avait enfin décidé de s'aimer. Sans elle. Et que les flics arrivaient pour l'arrêter, l'expulser de cette maison qui est la sienne. De cette « famille » à laquelle elle rêvait.

Ma belle-mère semble réfléchir à toute vitesse, hésiter entre nous en vouloir de l'exclure ou nous supplier de l'inclure. Son désarroi est touchant de sincérité. Mais je réalise alors que dans tout ce qu'elle envisage, désespérément, elle n'a pas encore pensé au pire. À la vérité.

– Harry a disparu.

J'aurais voulu qu'il attende encore un peu. Mais c'était le moment d'avouer. La voix grave de Tristan a

brisé le silence. Définitivement. Et tous nos cœurs avec.

## 26. « DISPARU »

– Harry a disparu.

Je ne sais pas combien de secondes se sont écoulées entre l’aveu déchirant de Tristan et la réaction de sa mère. Dix, peut-être même vingt. Vingt longues secondes de silence incrédule. Puis Sienna est tombée, dans l’entrée, comme au ralenti. Elle s’est écroulée sur elle-même, sans un son. Pas vraiment évanouie, mais trop choquée pour pouvoir tenir debout, prononcer un seul mot ou lâcher un seul cri.

Mon père s’est précipité pour ramasser son corps amorphe, vide de toute énergie et de toute émotion, et l’allonger sur le canapé du salon.

Le temps que ma belle-mère reprenne ses esprits, la villa est littéralement envahie. Des policiers, des secouristes, des hommes en uniforme, d’autres en costume-cravate, des femmes, des jeunes, des vieux, comme si toute la ville s’était donné rendez-vous chez nous, au milieu de la nuit. Sans que je sache comment elle est arrivée là, une couverture m’entoure les épaules. Celle que quelqu’un a dû tenter de poser sur Tristan gît à ses pieds. Tous ses muscles sont tendus, ses poings serrés, ses mâchoires contractées, et des gyrophares reflètent leur lumière bleue criarde dans ses yeux, qui ne m’ont jamais semblé si noirs.

De loin, j’entends mon père répondre aux questions, essayer de gérer la situation, toujours aussi calme, en apparence. Mais je devine tout son désarroi à sa voix, hésitante, presque étouffée. Et à son économie de mots, comme s’il ne savait plus quoi dire, ni comment le dire.

– Harrison Quinn. Il a 3 ans. Non, ce n’est pas mon fils. Celui de Sienna Lombardi, ma... Mon épouse. Oui, son père est mort. Avant sa naissance. Non... je ne l’ai jamais adopté. La question ne s’est pas posée.

Tristan surgit entre mon père et l’homme qui prend des notes sur son petit calepin, sans doute un enquêteur, qui ne s’arrête d’écrire que pour sortir un mouchoir de sa poche de pantalon et s’en tapoter le front.

– Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes et je m’en fous.

– Lieutenant Boyle.

– Tout ce que vous avez à faire, c’est retrouver mon frère, continue Tristan qui l’ignore. Vous êtes en train de perdre du temps, là !

– Non, jeune homme. Je suis en train de suivre la procédure en cas de disparition d’enfant.

– Je vous vois venir, avec vos questions et vos sourcils pas contents de la réponse. Craig n’a rien à voir là-dedans ! Il n’était même pas à la maison. Et il adore Harry. Qu’il l’ait adopté ou pas ne change rien. Ne commencez pas à chercher des suspects de je ne sais quoi. Mon petit frère a disparu. Juste disparu. Et vous êtes censé le retrouver. Le retrouver vivant. Rien d’autre ! C’est ça, votre putain de job !

La voix grave de Tristan craque et je m’approche doucement de lui pour l’empêcher de dire davantage de

gros mots ou de s'attirer des ennuis. Le lieutenant s'éponge à nouveau le front en respirant bruyamment. Il a un léger surpoids, concentré uniquement au-dessus de sa ceinture qui a du mal à retenir son pantalon de costume beige. Mais plus que la chaleur de ce début de mois de mai, même à 1 heure du matin, c'est la tension dans la maison qui semble lui donner chaud. De fines gouttes de sueur perlent sous ses lunettes sans monture.

– On ne dit pas que chaque minute compte, quand un enfant disparaît ? demandé-je d'une petite voix.

– Mes hommes sont déjà au travail, miss... ?

– Sawyer. Liv Sawyer, je suis sa fille, dis-je en montrant mon père du menton.

– La demi-sœur du disparu, donc, conclut l'enquêteur en griffonnant son calepin.

– Si vous voulez.

L'expression me glace. Je ne sais pas ce qui est pire, qu'Harry soit désigné comme le « disparu »

ou que cette histoire de demi-frère soit remise sur le tapis dans une situation pareille.

– Fergus ! s'écrie soudain Tristan. Fergus O'Reilly, il était là cette nuit ! Vous lui avez parlé ?! Il a peut-être...

– Il a été conduit au poste de police, où il se fait interroger en ce moment même, le coupe l'enquêteur.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? Il a vu quelque chose ? Ce salopard...

– Je ne suis pas en mesure de vous divulguer quoi que ce soit à ce sujet. Mr. O'Reilly est entendu en qualité de témoin. Pour le moment, j'ai besoin d'une description précise du disparu : taille, poids, couleur des cheveux et des yeux, vêtements qu'il portait. Avec le plus de détails possible.

Les larmes me montent aux yeux pendant que Tristan décrit Harrison, sa coupe au bol, ses billes bleues, son petit pyjama à carreaux, un bermuda et une chemisette à boutons, et son alligator.

– Alfred a disparu aussi ! lance-t-il en venant poser sa main sur ma nuque, une lueur d'espoir au fond de ses yeux bleus.

– Harry ne s'en sépare jamais...

– Je sais ! Mais donc, c'est qu'il est parti avec lui. Il l'a emmené, Liv ! S'il s'était fait kidnapper, agresser ou je ne sais quoi, il n'aurait pas eu le temps de prendre sa peluche ! Il a pensé à Alfred ! Il est peut-être juste allé se promener, en mâchouillant sa patte comme il le fait tout le temps !

Un quasi-sourire sur les lèvres, Tristan me serre contre lui, comme s'il avait la preuve que rien n'a pu arriver à Harry. Le lieutenant nous regarde plus qu'il nous écoute. Ses petits yeux étonnés suivent les doigts de Tristan resserrés autour de mon cou, observent notre étreinte. Il doit être l'un des seuls habitants de Key West à ne pas avoir eu vent du scandale. Ou bien il l'a déjà oublié. Ou alors c'est le genre d'hommes à trouver totalement inintéressantes les rumeurs ou les histoires de cœur d'adolescents.

*Je prie secrètement pour la dernière option.*

Mon père revient du salon en brandissant plusieurs photos d'Harry, en pied ou en portrait, seul ou entouré. L'enquêteur les passe à une jeune femme à côté de lui, une brune aux cheveux tirés en arrière et à la peau hâlée, et lui marmonne de lancer une Alerte-Enlèvement – apparemment pas assez discrètement.

– Mais il n'a sans doute pas été enlevé, je vous dis ! s'énerve Tristan. Son doudou...

– Ce n'est pas à vous d'en juger, jeune homme. Vous vouliez que je fasse mon « putain de job », c'est ça ? Voilà comment ça va se passer. J'ai besoin de savoir qui est la dernière personne à avoir vu le petit garçon. Et comment s'est déroulée l'intégralité de la soirée qui a précédé sa disparition. Est-ce que son comportement a changé ces derniers temps ? Est-ce qu'il y a des problèmes dans la famille ?

Comment est-ce qu'...

– Il n'y a que ça, des problèmes ! s'écrie Sienna du fond de la pièce.

Elle se relève en écartant l'épaisse couverture que quelqu'un a aussi étendue sur elle, le temps qu'elle se remette du choc. Puis elle titube presque jusqu'à nous, dans l'entrée. Je réalise que la phase

« Je suis trop bouleversée pour pouvoir hurler » est terminée. Ma belle-mère a besoin de passer ses nerfs sur quelqu'un, et je ne peux rien faire d'autre que la comprendre.

*J'aurais seulement aimé que ce ne soit pas moi...*

*Mais qui d'autre ?*

– Mon fils aîné devait garder son petit frère pendant que j'étais occupée à l'hôtel. À la place, il passe la nuit avec cette... cette... fille ! Qui avait décidé de déménager ! Et qui revient, quand personne n'est là ! Pour faire ses coups en douce, comme toujours !

– Sienna..., dit mon père.

– Maman..., lâche Tristan presque en même temps.

– Non, je veux parler ! Et vous allez me laisser parler ! hurle-t-elle de plus belle.

– Je vous écoute.

Le lieutenant Boyle dégaine à nouveau calepin et stylo, apparemment ravi d'obtenir des informations sans avoir à les extorquer.

– Tu ne vas jamais nous laisser tranquilles ?! crie ma belle-mère dans ma direction. Tu devais rester loin de lui ! C'est toi qui apportes le malheur dans cette famille ! Qu'est-ce que tu avais besoin de venir le chercher, en pleine nuit ?! De lui remettre toutes ces idées dans la tête ! Mon bébé a disparu à cause de toi ! Et Dieu sait ce que vous étiez en train de faire pour ne rien entendre ! Il disparaît sous vos yeux et vous n'êtes même pas capables de...

– Et tu étais où, toi ?! gronde Tristan à côté de moi. Tu étais où pendant que ton fils de 3 ans dormait seul

dans sa chambre ? Tu faisais quoi quand il a disparu ?! Tu as vu quelque chose ? Entendu quelque chose ? Non, parce que tu n'étais même pas là, putain ! C'est toi, sa mère ! Pas Liv ! Pas moi !

Les hurlements enragés de Sienna emplissent la villa, mais plus rien d'intelligible ne semble sortir de sa bouche. Elle se griffe le visage et c'est la première fois que sa douleur et ses cris me semblent sincères. Mon père la prend par les épaules et l'emmène à l'écart. Il n'y a que lui qui est capable de la gérer quand elle est dans cet état-là. Il me jette un coup d'œil par-dessus son épaule, pour s'assurer que je vais bien, je lui réponds en hochant la tête et j'attends qu'il disparaisse pour éclater en sanglots.

Tristan me prend dans ses bras mais, pour une fois, la chaleur de son corps ne suffit pas. Elle ne se répand pas jusqu'à moi, ne m'enveloppe pas, ne m'apaise pas. Mes larmes s'écrasent sur son tee-shirt.

Son épaule ne semble pas assez large pour porter tout mon poids et celui de la culpabilité.

*Quelque chose s'est brisé.*

– Je vais tout vous raconter, finit-il par soupirer en direction de l'enquêteur.

La jeune femme de tout à l'heure m'emmène dans la cuisine pour me faire un café. Et, sans que je m'en aperçoive vraiment, m'interroger. À quelques mètres de moi, debout dans la salle à manger, Tristan relate la soirée, la nuit, la disparition d'Harry, pendant que le lieutenant Boyle noircit des pages et des pages de calepin, le visage ruisselant de sueur. Je raconte aussi ma version. Sans doute la même. Sans oubli ni mensonge. Sans arrêter de penser une seconde à Harrison, que je n'ai pas protégé, trop occupée à penser à moi. À Tristan, que j'ai empêché de remplir son rôle de grand frère, en le voulant rien que pour moi. À Sienna, à qui j'ai arraché le fils, le plus petit, le plus fragile, et qui a toutes les raisons de m'en vouloir à mort. À mon père, qui vit aussi un enfer à cause de moi.

*Moi, moi, moi... Comment ai-je pu être aussi égoïste ? Me faire passer avant tout le monde ? Être aveuglée par mon désir de revoir Tristan, de posséder Tristan, d'aimer Tristan sans que personne ne vienne se mettre entre nous ?*

\*\*\*

Une nuit blanche plus tard, Harry est toujours introuvable. Les fouilles des policiers, dans un périmètre de cinq kilomètres autour de la maison, n'ont rien donné. Et les effectifs ont été doublés, tôt ce matin, pour reprendre les recherches. Le jour est maintenant bien levé et l'idée que le petit bonhomme ait passé une nuit dehors seul, ou pire, entre les mains d'un tordu, m'est insupportable.

Sienna a été prise en charge par un médecin qui lui a administré des calmants. Elle dort enfin. Mon père a les yeux cernés et une légère barbe blonde et piquante sur les joues, il sent affreusement le tabac. Tristan, lui, porte un masque de douleur et de fatigue sur le visage, je ne l'ai jamais vu si différent, si fermé, si éloigné. Et toujours si beau, malgré la dureté de ses traits.

Il est 9 heures passées quand le lieutenant Boyle et sa collègue, la détective Cruz, réapparaissent dans la maison. Ses cheveux à elle sont toujours impeccablement plaqués en arrière et enfermés dans un minuscule chignon tout serré. Lui porte encore son costume beige mais a retiré sa veste, et sa chemise blanche est déjà trempée de sueur, dans le dos et sous les bras.

– Pour l’instant, on ne privilégie aucune piste mais on n’en écarte aucune non plus. Enlèvement, fugue, accident, mauvaise rencontre, noyade, énumère-t-il froidement sur ses doigts, comme s’il s’agissait d’une liste de courses.

– Et l’enquête de voisinage n’a malheureusement rien donné, ajoute la jeune femme, plus compatissante. Personne n’a rien vu, rien entendu hier soir. Mais l’avis de recherche devrait peut-être aider à faire parler...

– Fergus ! s’écrie Tristan en les interrompant. Il était là, juste devant chez nous, il sait forcément quelque chose ! L’interrogatoire, qu’est-ce que ça a donné ?

– Mr. O’Reilly a été interrogé et relâché cette nuit.

– Mais alors, qu’est-ce qu’il foutait ici ? En pleine nuit ! Juste quand mon frère disparaît !

– Il rendait visite à miss Sawyer, qui fait partie de son cercle d’amis. Rien d’inhabituel à cela.

– Mais cet enfoiré a couru quand je l’ai...

– Mr. O’Reilly a déclaré avoir eu peur de vous quand vous avez hurlé et que vous vous êtes lancé à sa poursuite. Il ignorait la raison de votre colère. Et il a précisé que ce n’est pas rare de vous voir dans cet état...

– Oh ! Je vois ! C’est moi le suspect, maintenant, c’est ça ?! braille-t-il avec un faux rire glaçant.

– Tristan, essaie de le raisonner mon père.

Je glisse doucement ma main autour de son biceps contracté, en essayant de le calmer à mon tour.

Mais il dégage son bras et s’éloigne.

– Pourquoi personne ne fait rien, putain ?! crie-t-il avant de claquer la porte de la villa.

– Mr. Sawyer, je vais devoir vous demander de garder votre beau-fils à la maison. Il ne peut pas perturber les recherches comme il l’a fait cette nuit. Mes hommes ont besoin de concentration.

– Et Tristan a besoin de réponses, lâche mon père d’une voix posée, mais ferme. Je ne vais pas l’enfermer comme un animal. Il est majeur, il a perdu son frère. À moins que vous l’arrêtiez, il est libre de le chercher.

Boyle se tait et se contente de montrer son mécontentement par quelques respirations bruyantes. Je remets à Cruz un paquet d’affiches que nous avons imprimées cette nuit, avec mon père. « DISPARU »

est écrit en gros et en rouge, tout en haut, au-dessus de la photo d’Harry et de toutes les informations nécessaires. Même à l’envers, son petit sourire timide me fend le cœur. Je donne aussi à la détective la petite brosse à dents verte qu’elle m’a demandée pour un prélèvement ADN. Et j’ai l’impression que chaque seconde qui passe, chaque action engagée nous enfonce un peu plus dans l’enfer. Nous éloigne un peu plus d’Harrison.

*Et m'éloigne encore de Tristan...*

Pendant les jours qui suivent, toute la ville se met à chercher le petit garçon. Les habitants organisent des battues dans les marécages ou sur les plages, progressant en ligne, mètre par mètre.

Des sauveteurs et des plongeurs professionnels sont envoyés en mer. Un hélicoptère survole l'océan, plusieurs fois. La maison de Betty-Sue est fouillée de fond en comble, comme les résidences de tous ceux qui connaissent Harry de près ou de loin. Les cinq membres des Key Why. Bonnie, qui fait tout ce qu'elle peut pour aider. Fergus, qui refuse de prendre mes appels, de m'ouvrir sa porte ou de répondre à une seule de mes questions depuis qu'il s'est fait arrêter et emmener au poste de police, comme si c'était de ma faute. Les nounous et l'orthophoniste d'Harry. Tous ceux qui s'occupent de lui dans sa preschool privée. Les femmes de ménage de Sienna et tous les employés de l'hôtel. Roméo Rivera et tous les autres collègues de mon père. L'agence immobilière et le Lombardi sont aussi passés au peigne fin. Mais rien.

*Comment est-ce seulement possible ?*

*Comment peut-on être là la veille, et disparaître le lendemain, sans laisser aucune trace ?*

Les journées passent et nous perdons tous la notion du temps, du jour et de la nuit. Une conférence de presse est organisée et Sienna s'exprime enfin. Face à la caméra, habillée, coiffée, maquillée, pour tenter de cacher sa mine dévastée, elle supplie ceux qui savent quelque chose de parler. Elle demande qu'on lui rende son bébé. Elle dit qu'elle n'a plus de larmes pour pleurer mais qu'elle a beaucoup, beaucoup d'argent, et qu'elle est prête à payer. Derrière elle, mon père reste muet, les bras croisés. Et Tristan a refusé d'apparaître avec eux. La voix chevrotante de sa mère passe sur toutes les chaînes de télé locales, sur toutes les stations de radio. Une photo d'elle tenant un cliché encadré d'Harry sur son cœur est publiée dans le journal. Étrangement, plus personne ne parle de Tristan et moi, du baiser au gala, des graffitis et des bagarres sur fond d'inceste. Une histoire sordide en a chassé une autre. Et je déteste le monde entier, tous ces gens, de se nourrir de ces tragédies comme d'un nouveau divertissement dans leurs pauvres vies.

Depuis la disparition, je ne vois Tristan qu'en coup de vent. Notre vie à tous semble s'être arrêtée.

Mais c'est lui qui cherche son petit frère le plus activement, sans jamais s'arrêter. Je ne sais pas quand il a dormi pour la dernière fois. Je ne sais pas s'il a pensé à manger. Je crois qu'il est tout simplement incapable de penser à quoi que ce soit et à qui que ce soit d'autre qu'Harrison. Sienna reste allongée dans son lit, la plupart du temps, assommée par les médicaments. Mon père tente de gérer comme il peut l'hôtel qui a fermé, l'agence qui continue de vivre sans lui, les factures à payer, l'intendance de la maison, les curieux qui se pressent parfois devant le portail de la villa, ceux qui appellent pour donner de fausses pistes en espérant un peu d'argent, et les policiers qui ne communiquent pas assez.

Même éreinté, il continue à se faire du souci pour moi. Pour Tristan. Pour sa femme – ou ce qu'il en reste.

*Et je crois que je n'ai jamais autant aimé ni admiré mon père.*

Après dix jours sans nouvelles d'Harrison, une marche blanche est organisée dans les rues, sans que je sache qui en est à l'initiative. Depuis le centre-ville jusqu'à notre maison. Je me laisse guider par Betty-Sue et Bonnie, enfile par-dessus mon débardeur le tee-shirt blanc qu'elles me tendent, à l'effigie d'Harry. Tristan porte le même. Je le retrouve en tête du cortège. Son regard triste croise le mien, j'y lis pour la

première fois depuis longtemps quelques émotions, quelques sentiments. Je retrouve mon Tristan Quinn, si dur, si fort en dehors, incapable de demander de l'aide, serrant les poings pour ne pas craquer, contractant les mâchoires pour s'empêcher de pleurer. Mais si fragile à l'intérieur, si perdu, si impuissant. Il glisse les mains dans les poches de son short, en regardant droit devant lui. J'y insinue la mienne pour faufiler mes doigts contre sa paume. Il ressort la main. Serre la mienne. Entrelace nos doigts. Et sourit, presque.

*Et dans ses yeux brillants, je lis une peine immense, mais aussi un immense amour.*

Si on nous regarde de travers, à cet instant, je ne le vois pas. Si des murmures se lèvent de la foule, je ne les entends pas. Ou alors ma grand-mère s'occupe personnellement de leur cas. Mais je crois que personne ne le fait. Personne n'a la tête à ça. Nous marchons lentement, avec les milliers de visages d'Harry qui se déplacent derrière nous, son petit sourire figé sur des torsos musclés, étiré sur des ventres bedonnants, dans une grimace étrange, ses billes bleues qui fixent l'horizon où il est introuvable, son absence sur autant de corps bien présents. Je ne sais pas si ça aide Tristan, mais je me sens moins seule, tout à coup. Moins glacée, malgré la chaleur du mois de mai. Moins coupable, malgré tout ce que j'ai fait.

La marche se termine devant notre villa, par vagues infinies. Avant de s'en aller, certains déposent des peluches devant le portail. D'autres des plats à réchauffer, avec un petit mot pour Sienna. D'autres encore des dessins d'enfants ou des messages à destination d'Harry : « Rentre vite », « On t'attend », «

Il y a toujours de l'espoir », comme si ces vœux et ces cadeaux pouvaient l'aider à revenir. Mon père les remercie, les yeux humides. Il donne parfois des nouvelles de ma belle-mère, « trop faible pour participer, mais heureuse de cet élan de solidarité ».

– Tu oses te pointer ici ?! hurle soudain Tristan derrière moi.

Je le vois fendre la foule et attraper Fergus par le col, qui ne se débat même pas.

– On t'a vu rôder chez nous, cette nuit-là ! On t'a vu partir en courant ! J'ai essayé de te rattraper, enfoiré, tu ne t'es même pas arrêté ! Je ne sais pas ce que tu as raconté aux flics, mais à moi, tu vas me dire la vérité !

Tristan, furieux, traîne Fergus jusqu'au portail et le plaque violemment contre le vantail. Je les rejoins en courant, à la fois inquiète qu'une bagarre explose, énervée après mon meilleur ami enfermé dans son mutisme et sentant des pulsions de violence me démanger aussi.

– Qu'est-ce que tu lui as fait, bordel ? Qu'est-ce que tu as fait à mon frère ?! braille Tristan à quelques centimètres du visage du rouquin.

– Rien, je vous le jure !

– Quand est-ce que tu vas t'expliquer, à la fin ?! le supplié-je de parler.

– Lâche-le, Tristan, s'interpose mon père.

Des flics, chargés d'encadrer la marche, arrivent à leur tour pour séparer les deux garçons et disperser la foule. Ils sont bientôt rejoints par le lieutenant Boyle, qui suivait en voiture, et qui nous fait tous entrer à l'intérieur de la villa.

– Je voulais parler à Liv..., renifle Fergus une fois la porte refermée.

– On est tous là pour t’écouter, jeune homme ! À moins que tu préfères qu’on fasse ça au poste ?

Les yeux de Tristan, de mon père, du lieutenant et les miens se braquent sur lui. Il ne peut plus reculer. Et même s’il le voulait, je crois qu’il n’en aurait pas la force.

– Je suis désolé, je...

– Crache le morceau ! s’impatiente Tristan, que mon père empêche d’approcher plus près.

– Je n’ai rien fait à Harrison, je ne l’ai même pas vu, ce soir-là.

– Alors qu’est-ce que tu foutais là ?! insisté-je. Pourquoi tu refuses de répondre, Fergie ?!

*Fergie.* Ce surnom affectueux s’est échappé de ma bouche, dans un cri rauque, presque malgré moi. Désarmé, celui que je pensais être mon meilleur ami finit par parler. En rougissant jusqu’à la racine des cheveux et en tremblant de tout son corps.

– Je voulais juste vous espionner, Tristan et toi, avoue-t-il en baissant la tête. Pour vous faire peur... Les coups de fil, la lettre anonyme, le graffiti... C’était moi.

– Quoi ?!

– Hein ?!

– Putain !

– Mais pourquoi ?!

Sous mes pieds, c’est comme si la terre s’arrêtait de tourner. Puis se remettait à repartir en sens inverse, à toute vitesse. J’inspire un grand coup pour ne pas céder au vertige, pour tenir debout, tandis que petit à petit, les pièces du puzzle s’assemblent.

– L’agence immobilière de mon père a fait faillite à cause du tien... Je ne pensais pas que ça irait aussi loin, Liv. Je me disais juste que si votre famille avait des problèmes, l’agence de ton père marcherait un peu moins bien. Et que mon père pourrait remonter un peu la pente. C’est son plus gros concurrent. Il a tout pris. Et on n’avait plus rien. Je voulais juste aider ma famille !

– En brisant la mienne ?! rugit mon père, hors de lui.

– Je vous demande pardon, Mr. Sawyer. Je ne sais pas pourquoi j’ai fait ça. Pourquoi je n’ai pas arrêté avant. J’étais pris là-dedans et... Je vous jure que je ne suis pour rien dans la disparition d’Harry. C’est ça, que je venais vous dire. Et j’aurais dû le faire il y a 10 jours, je sais. Mais j’avais tellement peur...

– T’es une pourriture, O’Reilly ! siffle Tristan entre ses dents serrées. Tu as de la chance que ce flic soit là...

– Fergus... Comment tu as pu me faire ça ?!

– Je suis tellement désolé, je...

– Pourquoi tu es parti en courant quand Tristan t’a vu ?

– Je ne savais même pas qu’Harry avait disparu. Je pensais qu’il avait découvert que je vous espionnais, qu’il allait me casser la gueule pour ça.

– Si seulement j’avais pu, crois-moi...

– Mr. O’Reilly, vous avez menti à un enquêteur de police, intervient le lieutenant Boyle, contrarié.

Vous auriez dû nous raconter ça lors de votre tout premier interrogatoire.

– J’ai pensé que personne ne me croirait, que ça ferait de moi un suspect...

– Est-ce que vous avez d’autres informations à nous donner sur la nuit de la disparition ? insiste le flic, calepin à la main.

– Non, je vous ai tout dit. Je n’ai rien vu. Il faisait nuit. Je vous promets que je vous le dirais si j’avais aperçu le petit. Ou quelqu’un d’autre.

« *Quelqu’un d’autre...* » *Mais qui ?*

## **27. 17 jours**

Dix-sept jours. La petite voix d’Harry s’est tue il y a plus de deux semaines, l’enquête n’a pas avancé d’un millimètre et, sans lui, sans le petit visage sous la coupe au bol, la villa n’a plus aucune âme. À part les inspecteurs qui nous rendent visite – de plus en plus rarement – et les gratins et autres plats de lasagnes qu’on dépose sur le pas de notre porte, plus rien ne semble bouger entre ces murs.

Sienna gobe des médicaments. Craig fume des clopes. Tristan serre les dents. Je ferme les yeux très fort pour tenter de faire disparaître la réalité. Mais quand je les rouvre, le cauchemar est toujours aussi vivant.

Toute l’île semble fonctionner au ralenti. Les affichettes restent fermement placardées sur toutes les vitrines, mais personne n’ose vraiment les regarder. Les habitants murmurent le prénom d’Harry dans toutes leurs conversations, mais à voix de plus en plus basse. Le soir, les rues se vident plus vite que d’ordinaire, chacun rentrant pour surveiller ses chérubins de très près.

J’ignore si les gens y croient encore, mais nous, oui. Sienna, Craig, Tristan et moi, oui. Malgré toutes les rancœurs, on a au moins ça pour nous souder. L’amour qu’on porte au petit bonhomme.

L’espoir qui est encore là, en nous, plus fort que le doute, que la peur. Est-ce de la folie de penser qu’après dix-sept jours, on retrouvera notre petit disparu vivant, en parfaite santé, son sourire timide et émouvant au coin des lèvres ? Sûrement. Mais on ne lâche rien. Parce qu’il est insupportable d’imaginer le contraire. De se dire que sa vie s’est arrêtée, à seulement 3 ans. Ce serait trop injuste.

*Inacceptable.*

\*\*\*

– Liv, tu ne démarres pas ?

La voix de Bonnie me sort de ma rêverie et j’allume enfin le moteur.

– Fergus m’a appelée ce matin, dit-elle d’un air faussement détaché.

– Pas envie d’en parler.

– Il pleurait.

– Il peut crever, je m’en contrefous.

– Tu ne le penses pas, murmure-t-elle tristement.

– Bonnie, tu crois vraiment que je vais aller consoler ce traître alors qu’Harry est... ?

Les mots ne suivent pas. Harry est quoi ? Introuvable ? Terrifié ? Entre les mains d’un détraqué ?

Un frisson me parcourt l’échine. Un connard choisit ce moment pour me faire une queue de poisson, je le klaxonne comme une tarée. Et grille un feu rouge sans le vouloir, ce qui fait bondir ma voisine d’à côté dont la perruque n’est plus très bien en place.

– Liv, range-toi sur le bas-côté. Je suis sur le point de m’arracher tous les cheveux !

– Ce ne sont pas les tiens !

– Calme-toi ou tu vas nous tuer !

Elle se recoiffe d’un air indigné, je ravale ma colère et tente de me détendre en allumant la radio.

La voix d’Ed Sheeran se répand dans l’habitacle, je zappe en espérant tomber sur quelque chose de plus gai. Raté. Une ballade déprimante d’Alanis Morissette. *Back to Black* d’Amy Winehouse. *The Blower’s Daughter* de Damian Rice.

*La chanson la plus triste au monde...*

– Les ondes tentent de me passer un message, ou quoi ? grommelé-je en changeant encore de station.

– Mets les infos, ça te changera les idées !

Bonnie pensait bien faire en nous connectant à la radio locale. Sauf que l’interview en cours concerne Harry. Que je reconnais immédiatement la voix asthmatique du lieutenant Boyle. Et que les termes qu’il utilise – « Les espoirs s’amenuisent » – me donnent envie d’éclater en sanglots. Ma meilleure amie et copilote réagit et fait disparaître la voix en chantant par-dessus. Une reprise de *Glee : Don’t Stop Believin’...*

« *Ne cesse jamais d’y croire...* »

La situation est à la fois ridicule et cruelle, mais elle me fait rire. Je me gare enfin devant le supermarché, retire la clé du contact et me laisse aller contre mon appui-tête. Soudain, c’est comme si toutes mes forces m’avaient quittée.

– Et si on se contentait des lasagnes, finalement ?

– Viens faire les courses, feignasse. J’ai réussi à te faire sortir de cette maison, ce n’est pas pour renoncer si vite !

Sur ce, le tyran aux ongles multicolores fait le tour de la voiture, m’extirpe de ma place, m’embrasse sur la joue et m’attrape par la main pour me traîner jusqu’au magasin. Rien que ça. Et je réalise que depuis dix-sept jours, c’est seulement la troisième fois que je quitte la villa. Mais surtout la première que je sors sans aucun membre du clan Lombardi-Quinn-Sawyer. Bonnie a beau être indispensable à ma vie, elle ne fait pas encore partie de la famille.

*Et je me sens atrocement vulnérable, sans « les miens »...*

Aux fruits et légumes, la plupart des regards se concentrent sur moi, avant de se détourner assez rapidement. Être le centre de l’attention lorsqu’on ne désire rien d’autre que passer incognito est étrange, pour ne pas dire oppressant. Cette sensation, je l’ai déjà vécue, mais pour d’autres raisons. Et là encore, je ressens de la part des gens un mélange de compassion... et de jugement. D’après son regard, cette dame au chapeau ridicule et au nez bien trop long pour son maigre visage se dit que tout est de ma faute. L’homme qui l’accompagne et porte son panier, lui, a l’air de me plaindre sincèrement. Et de regretter d’avoir épousé une mégère.

Bonnie m’emmène ensuite au rayon traiteur. Là, les regards laissent place à des murmures gênés, parfois accusateurs. Je les ignore comme je peux, en me concentrant sur le tourbillon qui m’accompagne. Elle balance dans mon caddie des *grilled cheese* à tous les goûts, des pizzas de toutes les couleurs, des salades sans aucune crudité dedans. De la « confort food », comme elle dit. Comme si une seule bouchée de ces saloperies allait me remonter le moral.

*Harry... Où es-tu ?*

Aux surgelés, les langues se délient carrément. Comme si acheter un pot de glace au *cookie dough* alors que mon demi-frère a disparu était un crime. Une femme guindée en robe noire, la bouche pincée et la démarche raide, délaisse son caddie pour s’avancer vers moi. Son visage me dit vaguement quelque chose. Je n’ai pas le temps de changer d’allée qu’elle me lance froidement :

– En tant qu’amie de Sienna, je crois que je peux me permettre de vous dire le fond de ma pensée...

– Je vous en prie, ne vous gênez pas, la provoqué-je.

C’est soit je fonce dedans, soit je m’écroule. Déstabilisée par mon insolence, elle me regarde de la tête aux pieds, avant de souffler :

– Vous n’avez pas honte ?

– D’exister ? Non.

– Vous avez détruit sa vie ! Sienna ne sera plus jamais la même !

– Eh oh, cocotte, on se calme ! s’interpose soudain Bonnie.

– Cocotte ? répète la brune, outrée.

– Croyez-moi, je m’apprêtais à dire bien pire, grogné-je. Je peux finir mes courses, maintenant ?

– J’espère que vous irez en enfer...

– Moi toute seule ou vous incluez d’autres personnes ? Histoire que je sache avec qui je vais faire le voyage...

– Viens, Liv, on se barre.

Une foule s’est amassée autour de nous, sans que je m’en rende compte. Bonnie s’éloigne avec nos courses, mais je reste immobile, plantée dans le sol. Tout à coup, la violence de la situation me prend à la gorge. Alors, tout en fixant les gens qui m’entourent, les uns après les autres, je lâche d’une voix forte mais tremblante :

– Je l’ai perdu aussi, vous savez ? Harry...

La plupart des regards frôlent le sol, maintenant. Certains m’adressent des sourires contrits, d’autres froncent un peu plus les sourcils, persuadés que je suis une manipulatrice, que je cherche à gagner la compassion des plus naïfs. Mais je me fous de ce qu’ils pensent de moi. Je veux juste qu’ils n’oublient pas Harry. Qu’ils ne fassent pas une croix sur lui trop vite.

– Vous pouvez penser ce que vous voulez, dire ce qui vous chante, je suis la première à m’en vouloir. Mais tout ce qui compte, c’est Harry. Qu’il revienne. Qu’on le retrouve. Et pour ça, il faudrait se concentrer sur lui, plutôt que chercher des coupables. Ou alors trouver le vrai ! Dix-sept jours... Il y a encore de l’espoir !

Silence... de mort. Personne ne semble y croire. Même la peste en tenue de deuil ne sait plus quoi ajouter. Alors je tourne le dos à tous ces gens et je quitte le supermarché sans Bonnie, sans mes courses, et je vais m’enfermer dans mon SUV. Pour pleurer.

\*\*\*

Trois semaines que l’agence tourne sans mon père. Craig s’apprête finalement à retourner au bureau ce matin, pour relancer les affaires. À quelques minutes de quitter la villa, il me sert mon café et, une lueur de tristesse dans le regard, m’annonce :

– Tu reprends ton poste dès cet après-midi, Olive verte. On a besoin de toi, là-bas.

– Et ici ? On a besoin de moi aussi ! On ne sait jamais ce qui...

– Non, Liv. Si l’enquête avance et que tu peux être utile à Harry de quelque manière que ce soit, tu auras

toute la liberté que tu voudras. Mais en attendant, il faut que tu y retournes. Aujourd'hui. Non négociable.

– Dans une semaine ? le supplié-je presque.

– Non. À 14 heures. Pétantes.

– Papa...

– Moi aussi, je me sens coupable de reprendre ma vie comme avant, Liv ! s'impatiente-t-il soudain.

Je sursaute en l'entendant s'emporter, il s'en rend compte et baisse légèrement le ton :

– Moi aussi, je voudrais servir à quelque chose pour qu'on le retrouve. Mais on va tous crever à petit feu dans cette maison si on ne fait rien que l'attendre. Alors tu fais ce que je te dis. Tu mets une tenue correcte, tu reviens à l'agence et tu te forces à vivre à nouveau.

Ses yeux luisent et je réalise que même lui ne parvient plus à retenir ses larmes. À force de tenter de consoler tout le monde, il n'a pas une seconde pour penser à lui. Pour digérer tout ce qui lui tombe dessus, en rafales. Harry. Son mariage raté. Les terribles erreurs commises par sa fille.

– À 14 heures, murmuré-je. Je serai là.

C'est l'ombre de mon père qui quitte la cuisine, puis la villa, dans un costume bien trop gris et ennuyeux pour lui. Et je me fais la promesse de ne plus le décevoir.

\*\*\*

Tristan était introuvable toute la matinée : rien de nouveau. Si je dors avec lui la plupart des nuits, dans son lit ou dans le mien, si je me love contre sa peau sans que rien ne se passe, il disparaît chaque matin. Il se lance à la recherche de son frère, frénétiquement, furieusement, et plus rien d'autre n'existe.

Mon père avait raison. Le travail me rend quelques bribes de moi. Lorsque je réponds au téléphone, ma voix est plus affirmée, plus chaude. Lorsque je rédige une nouvelle annonce, relis un contrat de location ou réponds à l'e-mail d'un client, mes démons se taisent durant quelques minutes.

À ce stade, je ne suis plus là par obligation. Je suis là pour respirer à nouveau.

En fin de journée, je fais une énorme rechute dans la grande salle de réunion du rez-de-chaussée.

Tous nos collègues nous réunissent, mon père et moi, de manière solennelle. Leur intention est bonne. Très bonne. Le résultat catastrophique. Janice prend la parole et je me dissous. Son petit discours et l'énorme bouquet de fleurs sont adressés à Harry. Je ne tiens pas jusqu'au bout. Je m'enfuis, le corps traversé par des sanglots. Une main me retient, alors que je suis sur le point de sortir de l'agence. Roméo.

– Liv, je suis désolé. C'était mon idée... Je voulais que vous sachiez qu'on était avec vous.

Sa voix douce et inquiète ne fait qu'augmenter ma peine. Je renifle, fais des bruits étranges, grimace, tente de retenir mes sanglots. Et j'atterris dans ses bras, pour mouiller de mes larmes sa belle chemise blanche. Il sent l'after-shave. Très fort. Trop fort. J'en ai presque mal au cœur, mais je ne bouge pas.

– Je ne sais pas ce qu’il va se passer, mais ça va aller..., me chuchote mon nouvel ange gardien. Tu es forte, Liv. Bien plus forte que tu ne le crois.

Nous restons dans cette position pendant de longues secondes, jusqu’à ce que ma respiration revienne à la normale. Un peu gênée, je recule et tente de sourire à mon collègue, qui me tend mon sac à main, récupéré sur mon bureau.

– Tu peux y aller. Je dirai à ton père que tu es rentrée.

– Merci, Roméo.

– Les amis, c’est à ça que ça sert, ajoute-t-il en haussant les épaules avant de s’éloigner.

Un soleil bas m’accueille à la sortie de l’agence et réchauffe instantanément mes jambes nues. Les larmes ont laissé des traces sur mon visage. Pour me donner une contenance, j’attache rapidement mes cheveux, face à la vitrine, et repère quelqu’un qui m’observe. Quelqu’un qui m’est bien plus que familier.

*Tristan !*

Je me retourne, le cœur battant, heureuse de le voir à une heure où il est généralement ailleurs, loin de moi. Mais son regard est froid. Méfiant.

– Qu’est-ce que... ?

– Tu crois vraiment que j’ai besoin de voir ça, Liv ?

– Quoi ?

– Toi, dans les bras de ce connard ? siffle-t-il d’une voix glaciale avant de remonter sur son vélo.

Derrière une putain de vitrine ! Pas franchement discret...

Je me précipite et me plante face à sa roue avant, pour l’empêcher d’aller où que ce soit. Pas sans moi.

– Tristan, ne fais pas ça !

– Tu crois vraiment que ce sera pire que ce que tu viens de faire ?

– C’était totalement innocent ! Il me consolait !

– Parce que c’est son rôle, maintenant ? rit-il amèrement.

– Tristan, arrête. S’il te plaît... C’est *toi* que j’aime.

Ma voix s’est brisée et son regard s’est adouci. Soudain, ses bras s’enroulent autour de ma taille et me tirent contre lui. Fort. Très fort. Il sent merveilleusement bon. Cette étreinte, j’en avais cruellement besoin, et lui aussi. Nos respirations se calent l’une sur l’autre, nos chaleurs se mélangent et, rapidement, c’est au tour de nos lèvres de se souder. Juste un instant.

– Viens, Sawyer, il y a trop de curieux par ici.

Son petit sourire en coin sur les lèvres, il me montre le guidon et me fait signe de monter dessus.

– Tu me prends pour une kamikaze ? Je suis une fille à papa, moi...

– Fais-moi confiance. Monte.

Tristan stabilise l'engin pour me permettre de grimper. En bravant la petite voix intérieure qui m'ordonne de ne pas le faire, je m'installe tant bien que mal, avec son aide.

– C'est dur ! Et ça me rentre dans le...

Trop tard. Le vélo est déjà en route vers une destination inconnue et je m'accroche comme je peux en criant à chaque obstacle rencontré. Des pavés. Un léger virage. Un bout de trottoir qu'on descend.

Tristan se marre, dans mon dos, mais fait tout de même en sorte de ne prendre aucun risque.

Quelques minutes plus tard, mon calvaire prend fin aux abords d'un petit garage. Je descends enfin de l'instrument de torture, masse mon arrière-train tandis que Tristan me demande de l'attendre sur place. Il réapparaît rapidement, cette fois sur un scooter. Il sourit en voyant ma mine ahurie, puis me balance un casque rouge.

– Un pote me devait un service..., m'explique-t-il sommairement en enfilant le sien, noir. Tu m'accompagnes Sawyer ou tu préfères rentrer en guidon ?

J'éclate de rire – la première fois depuis une éternité –, grimpe derrière lui, me colle amoureusement à son dos et nous démarrons sur la grande route qui nous éloigne de Key West. Cette sensation de liberté, je ne l'ai pas ressentie depuis... la disparition d'Harry. Et alors que la tristesse revient, je tente de la chasser.

*Contre sa peau, je pourrais presque y arriver...*

Nous remontons jusqu'à Islamorada, une autre île des Keys. Je voudrais que ce périple ne prenne jamais fin, mais Tristan arrête finalement le moteur devant un restaurant cubain.

– Tu as faim ? me demande le titan en retirant son casque.

Ses bras nus et musclés me semblent plus bronzés. Rien d'étonnant vu le temps qu'il consacre à chercher son frère, partout sur l'île.

– Non, réponds-je finalement.

– Moi non plus.

– Alors ?

– Alors, il faut qu'on mange.

Il descend du scooter, détache mon casque et me le retire. Puis il m'inspecte de la tête aux pieds, l'air soucieux et gourmand à la fois.

– Tu as fondu, Liv. Viens, je vais te remplumer !

Je souris et attrape la main qu'il me tend. Nous entrons dans le restaurant, où personne ne nous connaît, et choisissons une table en terrasse, avec vue sur l'océan. Plutôt que m'installer en face de lui, je m'assieds à ses côtés et ne lâche plus sa main une seule seconde.

– Il pourrait être n'importe où..., murmure soudain Tristan en fixant la surface de l'eau.

Il n'attend pas de réponse de ma part. Alors je me contente de poser ma tête sur son épaule et de regarder dans la même direction, en serrant un peu plus fort sa main dans la mienne. Mes gambas au miel arrivent, suivies de son steak de requin. Nous mangeons sans appétit, bercés par les notes de musique latine qui s'échappent de la salle du restaurant. Mon téléphone vibre : un SMS de mon père qui me demande pourquoi ni moi ni Tristan ne sommes à la maison. Je lui réponds rapidement en lui disant où nous nous trouvons, pour éviter qu'il s'inquiète, puis Tristan attrape mon téléphone et me le confisque.

*Miracle : son sourire de sale gosse est de retour.*

*Juste un putain de sourire... et tout s'éclaire !*

– Ce soir, on est en tête à tête, Sawyer.

– Toute la vie, si c'est ce que tu veux, souris-je tendrement.

Il me fixe intensément, tout à coup. Comme si ma dernière phrase, pourtant légère, l'avait bousculé. Touché en plein cœur.

– Je t'aime à en crever Liv, tu sais...

Sa voix rauque, brisée, me bouleverse. Et ses yeux. Ils sont plongés dans les miens avec une émotion si crue, si sincère. J'ai tout le mal du monde à lui répondre sans pleurer, mais j'y parviens.

En lui murmurant :

– Et je t'aime comme une dingue. Je crois qu'on est condamnés, toi et moi. À s'aimer. Malgré tout...

Nos verres s'entrechoquent et se renversent sur la table lorsqu'il plonge en avant pour m'embrasser brusquement. Éperdument. Je ris et pleure à la fois contre ses lèvres, de surprise, de plaisir, rassurée par sa passion, son audace. Son souffle chaud et sucré se mêle au mien et je gémiss, tandis que sa langue se met à caresser mes lèvres. Cette intensité, je ne l'avais plus ressentie en lui.

*Plus depuis...*

*Stop !*

*Ne plus penser ! Profiter !*

## 28. 32 jours

Trente-deux jours.

– Tu vas où ?

– Le chercher.

– Tristan...

– Oui, Liv, encore. Je vais chercher mon frère. Et je ne vais rien faire d'autre que ça, si c'est ta question. Peut-être que je suis fou, peut-être qu'il est mort... Mais peut-être pas. Et si Harry est vivant, ça veut dire qu'il attend quelque part que je vienne le chercher. Alors je vais continuer. Et j'arrêterai de chercher seulement quand on l'aura retrouvé.

– D'accord, réponds-je doucement. Je voulais juste te demander si je pouvais venir avec toi.

– Ah. Désolé. Oui, OK.

Tristan se frotte l'arrière du crâne, gêné de s'être énervé contre moi, mais incapable de s'en empêcher. Je sais qu'il se sent seul, incompris, qu'il en a marre qu'on lui dise de reprendre sa vie. De faire de la musique. De retourner à l'école. D'organiser un concert. Mais il n'a pas touché à sa guitare depuis cette nuit-là. Il n'a plus rien fredonné, pas une seule fois. Et plus les jours passent et plus il se tend, plus il se débat, plus il enrage. Contre n'importe qui. Moi y compris.

C'est comme ça depuis un mois : le jour, il cherche ; la nuit, il réfléchit. Parfois, quand il dort avec moi, il m'explique ses théories, ce qu'il a lu sur des forums de parents cherchant leurs enfants disparus, ce qu'il a appris sur les affaires résolues en Floride, ce qu'il imagine dans ses pires cauchemars et tout ce à quoi il continue de croire.

Moi, l'absence d'Harry m'anesthésie. J'ai l'impression de vivre au ralenti. De « sous-vivre », plutôt que survivre. Je ne sais même pas si ça se dit. Mais Tristan, lui, cherche avec la même intensité qu'au premier jour, il se bat sans relâche, peut-être même un peu plus fort chaque jour. Plus Harry s'éloigne et plus il s'acharne. Plus le temps joue contre lui, plus il lui court après. Plus les gens se désintéressent à l'affaire, plus il s'obstine. Il finit par rejeter tout le reste et tout le monde, tout ce qui peut se mettre en travers de son chemin. Le chemin vers son frère.

*Et tout ce que je peux faire, c'est prendre le même chemin et courir derrière lui, pour m'assurer qu'il va bien. Et ne pas rompre le lien.*

Un mois. Ça fait plus d'un mois sans nouvelles d'Harrison, sans un signe, sans une seule trace de lui. Hier, les enquêteurs sont revenus à la maison pour expliquer à Sienna, avec le plus de tact possible, que les chances s'amenuisaient. Que les recherches n'allaient pas pouvoir durer éternellement et que les effectifs avaient déjà dû être réduits de moitié. Qu'il y a des milliers d'autres enfants disparus aux États-Unis, que la police doit aussi donner sa chance aux autres, aux petits fugueurs qui pourraient rentrer, à ceux qu'on pourrait retrouver. Et qu'elle devrait penser à se tourner vers une association, désormais. Pourtant, ma belle-mère avait réussi à reprendre un peu le dessus.

Elle s'était levée, avait accepté de manger. Avait même demandé des nouvelles de son hôtel. Et puis la

sentence est tombée. La détective Cruz a posé sa main sur l'avant-bras de ma belle-mère et lui a chuchoté :

– Désolée, on va continuer à chercher, mais vous devriez commencer à vous faire à l'idée...

Sienna ne l'a pas laissée finir et s'est à nouveau griffé le visage en rugissant, comme une bête sauvage. Puis elle est allée se recoucher, assommée par son cocktail de pilules magiques. Et le lieutenant Boyle a tapoté l'épaule de mon père en murmurant « Bon courage, vieux », en suant sous ses petites lunettes et en respirant bruyamment au moment de partir, sans pouvoir cacher son soulagement. Tristan, lui, a marmonné cent fois « Je m'en fous, j'arrêterai pas ». Il a cherché du soutien dans mon regard, il n'y a trouvé que des larmes. Alors ce matin, j'essaie de me montrer forte, comme lui, pleine d'espoir et d'énergie.

– Tu veux aller où ?

– Partout. Parc, preschool, orthophoniste, nounou. Je sais qu'on a déjà parlé à tous ces gens, fouillé tous ces endroits, mais il faut continuer, on finira bien par trouver quelque chose !

– Tu crois que quelqu'un va finir par se trahir, à la longue ?

– Mais oui ! À 3 ans, on n'a pas d'ami caché. Donc, celui qui s'en est pris à lui est forcément quelqu'un de son entourage. Donc, on le connaît. Tu me suis ?

– Oui... Parce que s'il a pensé à emmener Alfred avec lui, c'est qu'il a suivi quelqu'un en qui il avait confiance, répété-je de tête la théorie de Tristan depuis un mois.

– C'est ça, Sawyer !

– Mais qui aurait pu vouloir l'enlever ? On ne connaît personne qui...

– Si. Tu as vu de quoi est capable ton putain de meilleur ami ? Crois-moi, il y a d'autres tarés parmi tous les gens qu'on croit sympas.

– Pas faux.

Je n'ose pas lui dire qu'il y a quand même une différence. D'un côté, un adolescent mal dans sa peau et malade de jalousie qui essaie de foutre la merde parce qu'il se sent seul ou pour que son père soit fier de lui. De l'autre, un adulte psychopathe capable de kidnapper un enfant de 3 ans et de se taire pendant un mois. Je ne cherche pas d'excuses à Fergus. D'ailleurs, on ne se parle plus. De toute façon, sa famille a déménagé dans un autre État depuis qu'il a avoué ses conneries. Mais un homme qui s'en prend à un gamin, c'est autre chose. Et pour faire quoi ? Le séquestrer ? Le tuer ? Ou pire ? Comment ne pas penser au pire ?

– Arrête de réfléchir, Sawyer. Je sais ce que tu te dis. Il n'a peut-être même pas été enlevé. Il est allé se promener tout seul, en pleine nuit, et une voiture l'a renversé. Le chauffard a caché le corps et s'est barré. Ou alors Harry a marché jusqu'à la plage et s'est noyé. Ou il est tombé quelque part, il s'est fait mal, et trop faible, il n'a pas réussi à se sortir de là. Mais dans tous les cas, il est mort. Et je ne veux pas qu'il soit mort, Liv. Mon frère ne peut pas être mort, d'accord ? J'ai besoin qu'il se soit fait enlever ! Et qu'un tordu l'ait gardé en vie, tout ce temps. Et qu'il ne lui ait pas fait trop de mal. Et qu'on le retrouve, vivant ! OK ? Tu peux faire ça pour moi ? Tu peux croire ça avec moi, s'il te plaît ?

– Oui...

– Des gens en mal d'enfant, c'est peut-être ça ! Une gentille maman et un papa protecteur, qui l'élèvent comme s'il était le leur. En le transformant en enfant pourri gâté tellement ils l'aiment !

Peut-être qu'il ne souffre même pas, Liv !

– Oui, peut-être...

Ses yeux bleus désespérés me supplient. Sa voix grave, sur le point de craquer, me bouleverse. Ses poings serrés me font mal. Et j'acquiesce, juste pour lui faire du bien, à lui. Je ravale mes larmes et je lui dis oui. Encore oui.

– On y va ? bredouillé-je.

– Je te suis.

Il me sourit, comme pour me dire merci, mais sa fossette ne se creuse pas. Je sais qu'il doute, au fond de lui. Je sais qu'il ne sourira pas vraiment tant qu'il ne saura pas. Pendant près de cinq heures, ce matin, nous arpentons la ville à pied. Les yeux cherchant partout, le moindre signe, la moindre trace de pas, le petit bout de tissu à carreaux qui pourrait être son pyjama. À plusieurs reprises, on croit voir un morceau de la peluche verte, mais ce n'est rien d'autre qu'une touffe d'herbe, un peu de mousse, une feuille coincée sous une pierre. Inlassablement, Tristan interroge un inconnu, un gardien de parc, un passant qui ne lui revient pas, un agent de police qui fait juste la circulation, une jeune secrétaire qui refuse de le laisser entrer dans le cabinet d'orthophonie. Il essaie de rester poli puis il s'emporte à chaque fois. Il accuse la terre entière, soit de ne pas savoir, soit de mentir.

Devant l'école privée où allait Harrison, il s'en prend aux parents et aux nounous qui attendent, il se plante devant eux, l'un après l'autre, les interroge et les supplie, et finit par leur reprocher tout et n'importe quoi. De ne rien dire. De ne rien avoir vu. De sourire. De compatir. De ne pas réagir. Quoi qu'ils fassent ou disent, Tristan leur en veut, il les déteste, même. Juste parce que, eux, ils vont pouvoir récupérer leurs enfants à l'heure du déjeuner. Ils vont les embrasser, les serrer, passer leurs mains dans leurs cheveux, les faire sauter en l'air, les écouter raconter ce qu'ils ont fait, avec leur zozotement ou leurs consonnes avalées, et leur doudou qui traîne derrière eux. Ça me brise le cœur, à moi aussi. Mais je traîne Tristan par le bras pour éviter un nouveau scandale. Je fais barrière entre lui qui éructe et cette foule gênée, qui comprend son malheur mais ne veut plus l'entendre. J'essaie de le raisonner, mais c'est moi qu'il n'entend pas. Et quand on décide enfin de rentrer, parce qu'il est épuisé, éteint, abattu, on ne se parle plus. Le lien entre nous se brise à nouveau.

\*\*\*

Quelques jours plus tard, la villa se remplit de journalistes, de photographes et de caméras. Mon

père, en costume de travail, fume cigarette sur cigarette dans le jardin de derrière. Je le rejoins avec deux mugs de café pour lui en tendre un.

– Tu te caches ?

– Non, j’aimerais pouvoir aller travailler sans me faire mitrailler.

– Oui, donc tu te caches. Café ?

– Non, je n’ai juste pas envie de vous laisser tous les trois au milieu de tout ça.

– Tu étais au courant ?

– Oui, une idée de Sienna. J’étais contre... Mais si ça lui fait du bien... Je ne savais pas qu’elle réussirait à réunir tant de gens. Certains journalistes viennent de loin.

– Et Tristan ?

– Il a décidé de participer aussi. Vous ne vous parlez plus ? s’étonne mon père.

– Si, parfois.

– Liv, écoute... Ce n’est pas parce que tu ne cherches pas Harry jour et nuit que tu ne l’aimes pas, ou pas assez. Et ce n’est pas parce que Tristan est prêt à tout que tu dois faire comme lui. Il y a plusieurs façons de soutenir ou de protéger les gens qu’on... aime. Plusieurs façons de réagir. Et c’est normal que les... *couples* souffrent dans une situation pareille. Je ne sais pas où vous en êtes, tous les deux... Mais tu dois aussi penser à toi, pas seulement à Tristan.

– Pourquoi tu me dis tout ça, papa ?

– Parce que je n’aime pas les journalistes, je ne leur fais pas confiance. Et je n’ai pas envie qu’ils fassent encore plus de mal à cette... *famille*. Je ferai tout ce qui est possible pour retrouver Harry.

Mais mon rôle de père, c’est aussi de te mettre en garde. Et de prendre soin de toi. Tu n’es pas obligée de participer à ce... *truc*, si tu ne le veux pas.

– Tu n’as jamais autant buté sur les mots, dis-je avec un petit sourire.

– Tu vois, je ne suis vraiment pas fait pour passer à la télé !

– Je te crois.

– Et toi, tu es beaucoup trop jolie, Olive verte, tu risquerais de te faire recruter pour le cinéma !

– Ça va, papa, j’ai compris le message.

À l’intérieur de la villa, je reste en retrait pendant que Sienna et Tristan se font filmer, installés sur le canapé du salon, portant tous les deux un tee-shirt à l’effigie d’Harry. Ma belle-mère parle d’une voix forte et assurée, malgré ses cernes noirs et ses traits tirés :

– Mon bébé a disparu depuis à peine un peu plus d’un mois et les autorités nous laissent déjà tomber. Mais nous, on ne va pas s’arrêter. Mon fils aîné continue de chercher son petit frère, et j’invite tous ceux qui ont un cœur à continuer à le faire. Nous avons fait imprimer son avis de recherche sur des sacs de courses, que vous pourrez trouver en supermarché dès demain. Pour que personne n’oublie le visage

d'Harry. Il était si beau...

Sa voix se fissure et Sienna se tait, pendant que Tristan montre à la caméra l'un des sacs de courses en question. Son regard reste dans le vague. Et je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il déteste autant que moi ce que vient de dire sa mère. « Ceux qui ont un cœur », comme s'il n'y avait qu'eux deux qui en avaient un. « Il était si beau... », comme si un enfant moche n'aurait pas mérité tout autant qu'on le cherche.

– Et je voudrais dire aux ravisseurs de mon fils, s'ils existent, poursuit ma belle-mère après s'être raclé la gorge, que je suis prête à payer une rançon. Je possède un hôtel, ici à Key West, qui vaut plusieurs millions de dollars. J'ai les moyens. Alors tous ceux qui fourniront des renseignements seront récompensés. Et je donnerai tout ce que j'ai, jusqu'au dernier cent, pour qu'on me rende mon petit garçon.

Le lieutenant Boyle lui avait déconseillé de communiquer publiquement ces informations. De promettre des récompenses et de parler de sommes d'argent. C'est le meilleur moyen pour attirer les curieux, les mythomanes et les intéressés. Et la meilleure façon de passer pour une mère froide et une femme antipathique à la télévision, qui méprise les parents les plus pauvres et pense que son argent peut tout acheter.

*Bingo.*

Tristan quitte le canapé avant même qu'elle ait fini de parler. Et certaines caméras décident de le suivre lui, avides de le voir craquer, exploser, s'en prendre au matériel ou critiquer sa propre mère.

Je me précipite derrière lui pour éviter qu'une de ces choses se produise.

– Je n'aurais jamais dû faire ça ! s'agace-t-il quand je le rejoins dans la cour.

– Tu l'as fait pour Harry.

– Ces gars-là ne sont pas là pour lui !

– Moi, je suis là pour toi ! lancé-je en le rattrapant par le bras.

– J'aurais dû t'en parler avant, putain..., grogne-t-il en se laissant aller contre moi. Tu m'aurais dit de ne pas le faire, hein ?

– Peut-être, oui...

– Je ne sais plus, Liv.

Tristan pousse un long soupir las et enfouit sa tête dans mon cou. Je peux enfin le prendre dans mes bras. J'essaie de l'apaiser, de l'entourer, comme il l'a tant fait pour moi. Je glisse mes doigts sans ses cheveux soyeux, caresse son dos musclé, sentant monter une puissante vague d'amour et de tendresse trop longtemps retenus.

*Et enfin partagés.*

Dès le lendemain, la séquence de Sienna est diffusée sur des chaînes nationales. Ils ont tous décidé de garder le moment où elle craque. Puis celui où Tristan s'échappe. Ils ont tous relevé les maladresses de l'une et l'hostilité de l'autre. Dans les journaux et sur les sites Internet, on peut lire des articles et des légendes de photos qui insistent sur la moindre petite faille :

*« On ignore pourquoi toute la famille n'était pas réunie, ce jour-là. »*

*« Le beau-père et la belle-fille n'ont pas souhaité s'exprimer. »*

*« Le fils aîné a bien du mal à contenir sa colère. »*

*« Il ne semble pas avoir dit tout ce qu'il avait sur le cœur. »*

*« Même des millions ne suffisent pas toujours à ramener un enfant à la maison. »*

Et ce ne sont que des morceaux choisis. Mon père avait raison. Quelques journalistes continuent de rôder autour de la villa, pendant les jours qui suivent. Certains cherchent à faire parler Tristan chaque fois qu'il sort ou rentre, avec des questions débiles sur ce que donnent ses recherches. D'autres me suivent jusqu'à ma voiture quand je tente de me rendre à l'agence. D'autres encore ont filmé mon père quand il a essayé de les faire déguerpir, jusqu'à ce que la police arrive. Je sens bien que la situation nous échappe. Et que les réponses attendues ne concernent plus seulement un petit garçon disparu.

La semaine suivante, les articles pullulent, les journalistes ont l'air d'avoir tout fouillé, tout remué, et la vérité semble chaque fois un peu plus déformée :

*« La rockstar de la ville a le sang chaud et pas seulement contre la presse. À Key West, Tristan Quinn est déjà connu pour plusieurs agressions, de camarades, de parents d'élèves et d'officiers de police. Plusieurs témoignages rapportent également des bagarres dans des bars ou lors de soirées alcoolisées, ainsi que des problèmes avec des jeunes filles mineures durant des concerts donnés par son groupe, les Key Who. Le dossier scolaire du jeune homme n'est pas beaucoup plus brillant : expulsé du lycée à tout juste 15 ans, il a été envoyé dans un pensionnat privé durant trois années et n'en est pas ressorti diplômé. Précisons enfin que son permis de conduire lui a été retiré, pour une raison encore inconnue. »*

*Ce sont les Key Why, crétin !*

Et Tristan a obtenu son diplôme, c'est juste qu'il a refusé d'aller à cette stupide cérémonie de fin d'année ! Il n'a jamais frappé personne d'autre que Kyle Evans, qui n'était pas loin de le mériter. Et s'il ne conduit presque jamais, c'est seulement parce que son père est mort dans un accident ! Quant aux jeunes filles en fleurs, pff...

Toutes ces approximations me font bouillir à l'intérieur, mais ça ne changera rien. Ma belle-mère aussi en prend pour son grade :

*« Sienna Lombardi, la businesswoman veuve et si vite remariée. »*

*« Trente-neuf ans et déjà deux maris, dont l'un est mort quand elle était enceinte, et deux fils dont l'un a disparu, une nuit où elle a découché. Nous sommes loin de l'épouse et de la mère modèle qu'on veut bien nous montrer. »*

Et moi, j'espère que Sienna est bien trop fatiguée pour aller surfer sur Internet.

Quant à mon père, il est immortalisé en train d'agiter les bras pour chasser un photographe devant la villa. Ça, c'est pour l'image. Pour la légende :

« *Craig Sawyer, directeur d'une agence immobilière florissante, a réussi dans les affaires. Mais dans sa vie privée, il a perdu le contrôle !* »

Comment peut-on se regarder dans une glace en faisant un boulot aussi dégueulasse ? Ils ne savent rien de mon père !

Enfin, je tombe sur un dernier article en ligne, titré « *Quinn-Sawyer : deux familles, combien de secrets ?* » et illustré par une photo volée de Tristan et moi, enlacés dans la cour, le jour de l'interview de Sienna. Juste sous l'image, cette question : « *À part la disparition du petit Harry, y a-t-il autre chose qui les lie ?* »

Mon cœur rate un battement et je me sens rougir, bouillir, pas loin d'exploser. Les attaques sur mon père, ma belle-mère, les mensonges sur la réputation de Tristan, les raccourcis et les pseudo-phrases chocs, passe encore. Mais se servir d'un drame familial pour en arriver là ! S'en prendre à nous deux, Tristan et moi, à ce que j'ai de plus cher ? Délaisser Harry pour ressortir cette pseudo-histoire d'inceste, en plus de tout ce qu'on traverse ! J'en ai la nausée.

Je quitte ma chambre et me précipite au rez-de-chaussée. Il me semble que mon père est rentré, mais Tristan pas encore. Et je dois absolument lui parler avant de... Trop tard. Au milieu de l'escalier, j'entends la télévision qui débite des horreurs. Je trouve Sienna devant, debout, la main portée à la bouche, grande ouverte. Et mon père, derrière elle, la tenant par les épaules pour l'empêcher de tomber. Quand ils m'aperçoivent, leurs réactions sont aussi différentes qu'extrêmes.

Mon père devient blême, ferme les yeux puis marche lentement vers moi, comme vers un animal blessé qu'on ne veut pas faire fuir. Ma belle-mère, elle, se met à courir et à hurler, comme si elle avait retrouvé toutes ses couleurs, toute sa voix et toute sa hargne d'un seul coup.

– Tu m'as pris un fils alors que tu n'avais pas le droit ! Le second est introuvable, il a disparu à cause de toi ! Et tu trouves encore le moyen de salir ma famille ?! Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Qu'est-ce que je t'ai fait, Liv ?! Craig, dis quelque chose ! Quand est-ce que vous allez arrêter de tout détruire, tous les deux ?!

Mon père entoure mon épaule de son bras et m'emmène avec lui, vers le jardin de derrière, pendant que Sienna pleure et vocifère. Une fois dehors, il allume rapidement une cigarette, de ses doigts tremblants, avant de me chuchoter :

– Elle ne pense pas tout ça. C'est la colère qui parle. Et la colère, ce n'est qu'une étape du deuil, Liv. Rien d'autre. Il faut que j'aie m'occuper d'elle.

– Je sais..., soupiré-je.

– Sûre ?

– Oui, papa. Vas-y, elle a besoin de toi.

Il jette son long mégot, m’embrasse sur le front et rentre dans la maison.

*Tristan, j’ai tellement besoin de toi...*

## **29. 48 jours**

Quarante-huit jours. Toujours rien.

Lorsque je ferme les yeux, j’essaie de recréer son petit visage. La rondeur de ses joues, les lignes de sa mâchoire, la pointe de son petit menton, les deux billes bleues qui vous regardent d’un air grave. Plus le temps passe, plus l’image est floue. Seuls ses yeux restent parfaitement gravés dans ma mémoire.

\*\*\*

La voix de l’animateur me casse les oreilles, mais je garde mon commentaire pour moi. Sienna est avachie devant la télé, un paquet de chips à la main, pendant que je lui confectionne un sandwich digne de ce nom. De la laitue, des tomates, un peu de thon et de mayonnaise. Il y a un mois et demi, si on m’avait décrit cette scène, je n’y aurais pas cru.

Ma belle-mère – ou ce qu’il en reste – éclate de rire à une blague archi-lourde, puis se penche vers moi en resserrant le nœud de son peignoir :

– Tu sais quand rentre mon fils ? Celui que je n’ai pas perdu ?

Des miettes plein la joue, elle se force à sourire, mais ses yeux n’ont rien de joyeux. J’écrase la tranche de pain sur le dessus du sandwich et le lui apporte, ainsi qu’un verre d’eau.

– Tristan ne va pas tarder. Il répétait pour la première fois, aujourd’hui.

– Tant mieux, soupire-t-elle en repoussant son dîner. Je veux qu’il reprenne sa vie.

Le téléphone fixe sonne, sur la table basse, et comme à chaque fois que ça arrive, Sienna-le-Déchet se transforme en Sienna-la-Guerrière. Elle se redresse d’un bond pour se jeter avant moi sur le combiné. Elle croit encore qu’elle recevra une bonne nouvelle, un jour...

*Moi ? Je ne sais plus...*

Son visage change plusieurs fois de couleurs, puis elle raccroche après ces seuls mots :

– Dans quarante minutes. Entendu. On ne bouge pas d’ici.

Pendant qu’elle file sous la douche pour se rendre présentable, je suis chargée de rameuter les deux absents de la maison. Depuis la chambre parentale dont elle a laissé la porte ouverte, Sienna me hurle tout et n’importe quoi :

– S’ils ne sont pas là dans moins d’une demi-heure, ils ne mettent plus un seul pied dans cette maison !

Puis :

– Le lieutenant Boyle ne m’a rien dit de précis, mais il avait une bonne voix !

Enfin :

– Prépare des sandwiches pour tout le monde, Liv. Les hommes auront faim !

Cendrillon. Voilà ce que je suis pour elle. Mais à cet instant, ça m’est égal qu’elle me traite comme l’esclave de la maison. Qu’elle s’imagine que ça ne bout pas, à l’intérieur de moi, à la simple idée que l’enquêteur en chef nous annonce une nouvelle. Quelle qu’elle soit. Sienna peut bien me parler, me traiter comme elle le souhaite. Comme une mère qui a perdu son fils. Il n’y a pas plus grande douleur que la sienne.

Tandis que mon père se rue hors de son agence immobilière, Tristan me répond qu’il vient de passer le portail. Je le rejoins dehors, dans la cour pavée, ignorant les cris de la tornade, qui continue à me donner des ordres depuis la salle de bains du rez-de-chaussée.

– Elle a l’air en forme... Il se passe quoi ?

La voix aiguë me suit à la trace, même depuis sa douche, même une fois à l’extérieur. Je finis par claquer la porte d’entrée derrière moi. Plus de Sienna. Tristan porte le tee-shirt Led Zeppelin qu’il m’a envoyé quand j’étais à Paris. Tous les souvenirs remontent et je ne peux m’empêcher de le fixer.

Le tissu sombre moule chaque muscle de son torse, de ses bras. C’est hypnotisant.

– Liv ? me relance la rockstar.

– Pardon ! Boyle a appelé. D’après ce que j’ai compris, il va nous rendre visite dans trente minutes.

– Il n’a rien dit de plus ?

– C’est ta mère qui l’a eu. Mais apparemment, non.

– Encore des putains de mystères..., soupire-t-il en passant la main dans ses cheveux.

Je n’ose pas lui demander s’il pense que c’est bon signe ou non. Je n’ose plus rien lui demander, pour être honnête. Lorsque Tristan veut me parler, il sait où me trouver. Le reste du temps, je le laisse vivre en paix. C’est mieux ainsi.

*Pour lui...*

Son étui à guitare pend négligemment sur son épaule, prêt à tomber. J’ouvre la porte pour le laisser passer.

– Rentre, ça doit être lourd.

– Au contraire, tu ne peux pas savoir comme ça m’enlève un poids...

Il atteint l'entrée, dépose son instrument et étire sa nuque en tournant lentement sa tête des deux côtés.

– Tu as joué ?

– Oui.

– Chanté ?

– Non, murmure-t-il en me fixant intensément. Ça, je n'y arrive pas.

– Ça reviendra.

Je m'en veux immédiatement d'avoir chuchoté ces mots.

– Et lui, Liv ? Est-ce qu'il reviendra ? rétorque Tristan en me montrant du doigt la photo encadrée d'Harry.

Sa question n'a rien d'agressif, rien de cruel. Elle est presque enfantine, naïve. Comme si Tristan avait compris que se battre contre l'inéluctable ne menait nulle part. Comme s'il reconnaissait enfin son impuissance. Pour la plupart, ça a pris environ une semaine. Pour lui, un mois et demi. C'est ce qu'on appelle avoir une force de caractère...

Craig est arrivé deux minutes avant le lieutenant Boyle et la détective Cruz. Nous nous installons au salon, priant pour une bonne nouvelle. Une petite lueur d'espoir, au moins... Les deux policiers vont droit au but, pour une fois. Pas de blabla.

La jeune femme aux cheveux tirés en arrière sort un sac en plastique de sa mallette. Un sac qui contient un élément clé de l'enquête, dit-elle doucement. Et soudain, la terre tremble sous nos pieds.

Tous nos yeux s'écarquillent, nos bouches s'entrouvrent, mais aucun son ne parvient à sortir. Pas pendant les premières secondes. Et puis c'est Tristan qui parle en premier, en se penchant sur l'objet en question.

*Parle ? Non. Rugit.*

– Alfred ! Putain ! Alfred !!

C'est bien lui, le petit alligator tout usé, enfermé dans son sachet pour ne détruire aucune trace utile à l'enquête. Sienna fond en larmes, Tristan tente de s'emparer de la peluche, mais le lieutenant le stoppe net.

– Attendez ! Il faut le manipuler le moins possible. J'ai juste besoin de votre confirmation.

– C'est lui ! couine Sienna. Puisqu'on vous dit que c'est Alfred !

– Vous pouvez l'observer de plus près, pour reconnaître un détail, quelque chose qui le rend unique, ajoute la détective d'une voix douce.

Tristan et moi étudions de plus près le tas de poils verdâtre. J'ai le cœur serré, la gorge nouée.

Voir Alfred sans Harry, c'est douloureux. La peluche est très sale, mouillée, mais je parviens à distinguer ce que je souhaitais.

– La patte avant... murmuré-je. Elle est abîmée.

– Et alors ?

– Harry la mâchouillait en permanence, explique Tristan d'une voix sombre.

Ce constat nous glace tous le sang. Je n'arrive pas à déterminer si cette trouvaille est une bonne ou une mauvaise chose. Les scénarios s'entrechoquent dans ma tête, je me lève et fais les cent pas pour tenter d'y voir plus clair. Pendant ce temps, Tristan lutte, lui aussi, la tête cachée dans ses mains.

Finalement, Boyle rompt le silence en s'adressant à sa collègue :

– Cruz, vous pouvez ramener la pièce à conviction au poste.

– On peut en savoir plus ? Où avez-vous retrouvé la peluche ? demande soudain mon père, d'une voix intimidante.

– À environ sept kilomètres d'ici.

– Sept ?! réfléchit Tristan à voix haute.

Il est à nouveau parmi nous. Il s'est levé et s'est adossé au mur, tout comme moi. Tout près de moi.

– Soyez franc, Boyle. Dites-nous ce que vous pensez *vraiment*.

Le lieutenant regarde Tristan avec un certain respect, puis lui répond :

– Le laboratoire va commencer l'analyse des échantillons dès ce soir, mais je pense que la preuve est là. Harry a été kidnappé. Un enfant de 3 ans ne parcourt pas sept kilomètres à pied. Pas seul. Pas sur la nationale où on a retrouvé la pièce à conviction.

– Il s'appelle Alfred..., sanglote Sienna, toujours dans les bras de mon père.

– Tu ne pouvais pas le supporter, avant ! s'emporte Tristan. Et maintenant, tu veux qu'on l'appelle par son prénom ?

– Tristan !

Je l'attrape par le bras et le force à quitter le salon avec moi. À ma plus grande surprise, il ne résiste pas et accepte de me suivre jusqu'à sa chambre. Une fois la porte refermée, je le pousse sur son lit et découvre qu'un sourire lui traverse le visage.

– Ça t'amuse d'être cruel ? Tu ne crois pas que ta mère a assez mal comme ça ?

– Liv...

– Pourquoi est-ce que tu as besoin de remuer le cout...

– Liv...

– Franchement, c'est indigne de toi...

– SAWYER !

– Quoi ?

– Il reste une chance !

– Une chance de quoi ?

– Qu'il soit vivant ! Ce n'est pas un accident. Il ne s'est pas noyé je ne sais où, il ne s'est pas fait renverser par un chauffard, il n'a pas été bouffé par un alligator affamé ! S'il a été kidnappé, on peut encore le retrouver !

– Tristan...

– Un peu d'espoir, Liv. C'est tout ce que je demande ! Tout ce que j'attendais...

Même si je suis moins sûre que lui du dénouement heureux, je succombe à sa joie. Il faut dire que son sourire est communicatif. Ses yeux redoutables. Et ce sourire.

*J'ai déjà évoqué son sourire... ?*

Ses mains s'enroulent autour de ma taille et m'attirent brusquement sur son lit. Je pousse un cri de surprise, il me fait taire en m'embrassant. Sa bouche est sucrée, elle a le goût du soda qu'il vient de boire, quelques minutes plus tôt.

– Tu crois vraiment qu'on peut se réjouir ? lui demandé-je entre deux baisers.

– Je n'ai pas d'autre choix, Liv. Soit j'y crois, soit je ne suis plus moi...

– Alors je veux bien y croire avec toi..., murmuré-je en frôlant ses lèvres.

\*\*\*

Cinquante jours.

– N'oubliez pas la grande marche blanche organisée ce soir, en souvenir du petit Harry Quinn !

Venez nombreux, montrez votre soutien, habillez-vous en blanc. Le point de rendez-vous est fixé à 20 h 30 devant l'hôtel de ville. Je ne sais pas pour vous, mais nous, on y sera ! Dépêchez-vous, c'est dans moins d'une heure !

L'animateur radio ne cesse de rappeler le programme de la soirée. Dans ma voiture, je réalise que le temps presse. J'accélère, klaxonne un conducteur qui lambine et téléphone au volant, puis j'emprunte la

petite route qui mène à la villa. Un aller-retour dans ma chambre et me voilà parée de mon top et de mon jean les plus blancs. Pour une fois, je me plie au thème. Pour une fois, j'ai envie de faire plaisir à tout le monde, même à Sienna.

Tristan me rejoint dans la cuisine, alors que j'avale un yaourt en vitesse.

– Tu étais là, toi ? fais-je en sursautant.

– Comme tu le vois... Tu n'es pas encore sur place, Sawyer ?

– Et toi ?

– Touché, soupire-t-il en retirant son tee-shirt vert sous mes yeux.

Évidemment, il faut que je rougisse comme une débutante en me retrouvant face à son torse d'Apollon. Et évidemment, il faut qu'il le remarque. Un regard insolent plus tard, il file en direction de la buanderie et revient habillé d'un tee-shirt blanc col en V.

– Un rebelle qui respecte le thème... C'est presque aussi étonnant que sexy, murmuré-je en attrapant mes clés de voiture.

– Cette connerie a été organisée pour Harry. Pas envie de me donner en spectacle.

– Je t'emmène, Quinn ?

– Je ne suis jamais monté dans ta voiture, dit-il soudain comme s'il le réalisait à l'instant.

– Non. Et je me suis toujours demandé si tu le ferais un jour.

– Alors c'est le jour, je crois.

– Disons que tu le fais pour Harry.

– Ouais, pour Harry.

Nos sourires s'étirent timidement et nous nous rendons en silence jusqu'à ma voiture. Une fois le moteur en route, Tristan et moi échangeons à peine quelques mots. Il a beau être si proche physiquement, il est ailleurs. Normal : lorsque je me gare, nous réalisons que des centaines, voire des milliers de gens sont sur le point de se réunir pour honorer son petit frère disparu.

– Tu sais, ils ne viennent pas dans l'espoir de le retrouver, lâche-t-il en voyant la foule habillée de blanc. Ils viennent pour lui dire adieu. Pour essayer de passer à autre chose. Ils sont tous persuadés qu'il est mort...

– On est les seuls à y croire encore.

– Ouais, mais on est les seuls à savoir qui il est vraiment. Lui, il aurait été là, à notre place, à crier nos noms de sa voix stridente, à bouffer les consonnes, en se foutant de ce que les autres pensent. Il aurait été le dernier à y croire. À nous attendre. Putain... Harry...

Une larme coule sur sa joue. Pendant de longues secondes, Tristan observe le parvis bondé de l'hôtel de ville à travers la vitre. Puis il s'essuie le visage du revers de la main, me claque un baiser tout près des lèvres et saute de ma voiture en lâchant un « À plus Sawyer ! ».

Bonnie arrive au même moment – je comprends qu'elle a fait fuir Tristan – et nous nous mettons

un peu en retrait de la grande place. Je n'ai pas franchement bonne réputation dans cette ville. Pas depuis que mon histoire avec Tristan a été étalée au grand jour. Encore moins depuis que son frère s'est fait enlever alors qu'il était confié à notre garde. Et encore bien moins depuis la sortie des articles mensongers et des reportages télé pas franchement reluisants... Alors j'évite de croiser les regards. De provoquer le sarcasme, la méchanceté gratuite et la bêtise. Je suis ici pour Harry, hors de question que je déclenche un scandale.

Il y a de plus en plus de monde autour de nous, certaines banderoles qui se hissent au-dessus de nos têtes sont particulièrement émouvantes. Et voir le visage du petit garçon un peu partout, sur les tee-shirts, sur les pancartes, me rappelle à quel point il me manque. Mes émotions prennent le dessus et Bonnie me serre une minute dans ses bras, le temps que je me reprenne. Puis Betty-Sue nous retrouve par miracle au milieu de tout ce monde et j'atterris dans ses bras. Ma grand-mère me montre le pendentif en forme de cœur qu'elle porte autour du cou et m'apprend que c'est spécialement pour Harry qu'elle a sculpté ce vulgaire caillou, devenu un précieux bijou. Puis la marche démarre tout doucement et mon père m'appelle sur mon portable pour me dire de les rejoindre en tête de cortège.

– Betty-Sue est avec toi ?

– Oui, mais on va rester derrière...

– Quoi ? Non, hors de question ! Liv, rejoignez-nous ! S'il y a un moment pour être une famille soudée, c'est maintenant !

– Les gens me détestent, chuchoté-je pour ne pas attirer l'attention. Je vais tout gâcher...

Tout à coup, je devine que le téléphone change de main et c'est une voix rauque et menaçante qui s'adresse à moi :

– Sawyer, ramène ton petit cul tout de suite ou je viens le chercher moi-même...

– Tristan, tu sais comment sont les gens...

– Je m'en fous ! Je te protégerai ! Le premier qui dit quoi que ce soit contre toi, contre nous, je le cogne !

– Je...

– Liv, je te jure que si tu ne fais pas ça pour moi, pour Harry, pour ton père... et même pour ma mère... Liv, cette fois, je ne te le pardonnerai pas.

Des murmures se lèvent et quelques sifflements fusent lorsque je prends la tête du cortège, aux côtés de Tristan. Clairement, je ne suis pas la personne la plus appréciée de Key West, mais il ne s'en trouve pas un pour m'agresser verbalement ou physiquement pendant les trois kilomètres que nous parcourons.

Une fois face à l'océan, sur l'immense plage de sable blanc qui longe l'île, dans l'émotion générale, Sienna et Tristan allument les deux premiers ballons lumineux. Émus, ils se retournent vers la foule et, en quelques minutes, toutes les lanternes volantes sont embrasées. Sienna lâche la sienne en premier. Elle est suivie de celle de Tristan. Puis de toutes les autres, y compris la mienne. Un millier de lanternes s'envolent, comme un millier de *Je t'aime* en direction d'Harry. Mes joues sont trempées de larmes, je regarde le ciel en le suppliant de nous le rendre.

Tout à coup, un mouvement de foule me transporte sur la droite, je me retrouve loin des miens et on me bouscule. Une fois. Deux fois. De plus en plus fort. Je me retourne et me retrouve face à un homme baraqué, qui lâche des insultes crues et passe son chemin. Un autre fait de même. Je me prends ces mots en pleine face, au milieu de cette foule, on me pousse en avant comme une poupée de chiffon, ça n'arrête plus. J'entends « inceste », « traînée » et bien pire encore. Je n'ai jamais été traitée comme ça, jamais assisté à tant de lâcheté. Cette fois, deux filles se plantent face à moi et me regardent de la tête aux pieds, l'air dégoûté. Lorsqu'elles partent en riant, elles ne manquent pas de cracher dans ma direction.

Harry aurait détesté voir ça. Je regarde un peu partout, hébétée, et j'aperçois enfin Tristan, à une dizaine de mètres de là. Je le vois glisser quelques mots à l'oreille de sa mère et je n'ai pas la force de briser ce moment. Alors j'admire une dernière fois le ciel rempli d'étoiles et je me fraie un chemin pour sortir de la foule. Je mets une éternité à me libérer et, derrière moi, je perçois vaguement une voix prononcer mon prénom. Sûrement quelqu'un qui a envie de me brûler les cheveux ou de m'arracher les ongles. J'ignore ces appels et trace ma route, pour sortir de cet enfer.

Finalement, une fois à l'écart, je l'entends clairement. Tristan. Essoufflé, les joues rougies et les yeux qui me fusillent.

– Pourquoi tu ne m'as pas dit qu'ils t'insultaient ! Il a fallu qu'une gamine vienne me prévenir pour que je le sache ! Putain, Liv, je suis qui pour toi ?

– C'est Harry qui compte, pas moi. Je vais parfaitement bien, retourne auprès de Sienna.

– Arrête de faire ça ! De me fuir ! Ça me rend dingue ! gronde Tristan en fonçant sur moi. Je veux que tu restes AVEC MOI !

Il enferme mon visage entre ses mains et m'embrasse de force. Puis ses mains emprisonnent mes

hanches et me soulèvent. J'atterris dans ses bras contre mon gré, me débats, remue les jambes, les bras, mais il est trop fort pour moi. Tristan m'emmène jusqu'au petit cottage à l'entrée de la plage, celui réservé aux surveillants et aux sauveteurs, puis m'enferme à l'intérieur. Lui reste dehors.

– Comme ça, tu ne m'échapperas plus ! me balance-t-il à travers les lattes en bois.

– Laisse-moi sortir de là !

– Non.

– Tristan !

– Dans tes rêves, Sawyer.

- Comment tu as eu la clé ?
- C’est moi qui ai organisé cette marche. Et c’est ici qu’étaient stockées les lanternes.
- Mais je croyais... Cette marche... Tu ne voulais même pas y participer au début !
- Il fallait bien qu’il se passe quelque chose ! Pour que les médias reviennent et qu’on ne l’oublie pas. Pour relancer l’enquête ! Obtenir de nouveaux témoignages !
- Tu aurais pu me le dire !
- Non. C’était plus marrant que tu l’ignores.

*Traduction : « Je me suis bien foutu de ta gueule. »*

- Ouvre-moi ou je hurle ! enragé-je en donnant des coups de pied dans la porte.
- Hurle, je t’en prie.
- S’il te plaît, Tristan...
- J’en ai ras le bol, Liv. De devoir me battre pour Harry. Pour toi. Pour nous...
- Alors arrêtons de nous battre, murmuré-je. Laisse-moi sortir et faisons la paix.
- Non.
- Pourquoi ?!
- Parce que j’ai une meilleure idée...

La porte s’ouvre avec fracas et se referme dans un claquement sec. Tristan est là. Dedans, avec moi. Un bruit de clé plus tard et il se rue sur moi, tout en retirant son tee-shirt blanc. Il me plaque contre le bois, m’embrasse férocement, passe ses mains sous mon top, puis sous mon soutien-gorge.

Entre ses lèvres, je halète.

- C’est ce que tu veux, Liv ? me demande sa voix rauque.

– Oui...

J’ai à peine soufflé ma réponse que mon top disparaît, suivi de mon soutien-gorge en dentelle blanche. Soudain, ses lèvres, sa bouche, sa langue, ses paumes, ses ongles sont partout sur ma peau et mes soupirs se perdent dans la nuit.

- Tu m’as tellement manqué...

Je souffle cette phrase sans y penser, pendant que Tristan me dévore de baisers. Il s’arrête aussitôt, plaque sa main sur ma bouche et ses yeux bleu marine me fusillent.

– Ne parle pas, Liv. Ne pense pas.

Après avoir vérifié que j'étais prête à coopérer, il libère ma bouche. Lentement, sa paume descend en caressant mon cou, ma poitrine, mon ventre nu, pour venir se loger entre mes cuisses, contre mon jean.

– J'ai envie de toi. Tu as envie de moi. Et c'est tout ce qui compte, là, tout de suite.

J'acquiesce en silence, hébétée par son intensité, excitée par sa voix virile, son ton autoritaire, son souffle court qui balaye mon visage.

– Je ne veux plus penser..., grogne-t-il.

Sa main remonte brusquement, entre mes jambes, je peux sentir sa chaleur et la couture de mon jean qui frotte contre mon clitoris. Ce contact soudain me fait gémir. La vigueur et l'urgence de ses gestes décuplent mon désir.

– Je ne veux plus parler..., susurre-t-il tout près de ma bouche.

Je me noie dans son regard fiévreux, Tristan se mordille la lèvre et m'achève. Un feu s'allume, tout en bas. Je tire sur la ceinture de son short pour le plaquer contre moi. Nos bouches se percutent à nouveau, s'embrassent avec passion, presque avec hargne. Et nos corps s'aimantent en silence.

La main impatiente de Tristan se faufile sous mon jean. Et j'ai la même idée au même moment.

Nos bras s'emmêlent, nos peaux s'électrisent, nos caresses se répondent et j'en perds déjà la tête. Son sexe est dur sous ma paume, dressé contre son ventre. Mon intimité s'embrase sous ses doigts. Puis Tristan interrompt nos baisers passionnés pour me regarder droit dans les yeux. Une lueur de défi passe dans son regard, son visage prend cet air insolent que j'aime tant. Et il me caresse, encore, de haut en bas, de droite à gauche, en cercles démentiels. Je m'oublie un instant, lâche un gémissement.

Puis je resserre mes doigts sur son érection. Il me répond par un râle sonore, avant de sourire en coin.

Je ne sais pas si on joue à « Qui jouira le premier ? », mais j'aime ça. J'aime sa fougue et sa provocation. J'aime l'audace qu'il suscite chez moi. J'aime sentir ses muscles se tendre quand il apprécie ce que je lui fais. J'aime voir mon corps se cambrer malgré moi, quand il succombe à ses caresses. J'aime nos mains emprisonnées sous le tissu, comme si on n'avait pas de temps à perdre à se déshabiller. J'aime le feu qui brûle sous nos vêtements. J'aime nos peaux nues, en haut. Et plus que tout, j'aime ce Tristan-là, qui ne veut plus parler, plus penser. Juste faire l'amour avec moi, dans ce cottage en bois, où plus rien ne compte que son désir et le mien.

– Liv..., lâche sa voix grave.

*Et j'aime tant l'entendre prononcer mon prénom, quand il n'y a plus rien d'autre à dire...*

Son regard brillant me défie encore. Sa main gauche se plaque avec fracas contre la porte, juste à côté de mon visage, comme s'il essayait de reprendre le contrôle. Et sa main droite s'enfonce encore dans ma culotte, jusqu'à ce qu'il glisse un doigt en moi. Cette fois, je n'arrive vraiment plus à penser, à me concentrer, à continuer à le caresser. C'est trop bon. Trop intense. Il a gagné, il le sait. Sa fossette se creuse et un deuxième doigt rejoint le premier. Je perds pied.

– Plus fort...

Je ne sais pas qui a soupiré cet ordre. Peut-être moi. Oui, parce que Tristan s'agenouille, fait sauter mon bouton d'un geste sec, descend mon jean blanc le long de mes jambes, empoigne sauvagement

mes fesses puis fait glisser ma culotte sur mes hanches, mord dans mon flanc pendant qu'il se débarrasse de tous mes vêtements, dans des gestes pressés, impétueux, acharnés.

Quand il se redresse, c'est lui qui défait son short, retire son boxer, balance ses baskets je ne sais où dans la pièce. Nous n'avons pas besoin de nous parler pour nous mettre d'accord : l'urgence, c'est nos nudités. L'urgence, c'est sa peau sur ma peau. Son corps dans mon corps. *Plus fort.*

Sans hésiter, sans une once de pudeur ou de timidité, je prends son sexe dans ma main pour le guider jusqu'à moi. Pour le frôler contre mon clitoris en feu. Pour supplier Tristan de me prendre.

De soulager ma brûlure, de combler mon besoin vital de lui. Et je n'ai pas besoin d'attendre.

Il glisse ses mains sous mes cuisses, me soulève du sol, enroule mes jambes autour de sa taille et me plaque durement contre les lattes en bois. Je ne me suis jamais sentie si *femme*, si brûlante d'excitation, qu'entre les bras de ce garçon musclé, puissant, débordant de virilité. Et je ne me suis jamais sentie si avide de lui. Je crois que je pourrais mourir sur-le-champ s'il ne faisait pas ce que j'attends.

Mais il sait. Son sexe tendu m'approche. Je retiens mon souffle. Et Tristan entre en moi, d'un mouvement sensuel du bassin. Je ne respire plus. Mon cœur s'arrête. Mon corps s'enflamme. Il reste un instant, logé dans ma féminité, de longues et délicieuses secondes, profitant autant que moi de cette délivrance.

*Correction : je pourrais mourir sur-le-champ si son corps quittait le mien.*

Je voudrais qu'il reste là pour toujours. Je voudrais qu'on ne fasse qu'un, en permanence. Juste pour pouvoir sentir ce bien-être ultime, cette sensation d'abandon, cette sublime évidence. J'enlace mes bras autour de son cou, colle mes seins contre son torse, glisse mes doigts dans ses cheveux et ma langue dans sa bouche. Chaque centimètre carré de mon corps fusionne avec le sien. Et je pourrais en pleurer tant c'est bon.

Mais mon amant cruel en profite pour éloigner son bassin du mien. Et il me pénètre à nouveau, un peu plus fort, un peu plus loin. Tout en m'embrassant passionnément. Je l'accueille en moi, surprise mais ravie de cette initiative, avant de lui susurrer « Encore... ». Ce garçon a le don de savoir mieux que personne, mieux que moi-même, ce que je désire au plus profond.

Je caresse ses biceps tendus pendant qu'il coulisse en moi. Je l'écoute grogner entre deux baisers.

Je le regarde me désirer, me posséder, me combler. Je me laisse aller au rythme de ses coups de reins merveilleux. Je m'oublie, je ne suis plus qu'un tourbillon de sensations inouïes, un concentré de soupirs et de cris, une moitié de cette étreinte torride où rien n'est interdit.

*Juste une moitié de lui.*

– Tristan..., balbutié-je quand le plaisir me submerge.

– Attends... Pas trop vite...

– Pourquoi ? le supplié-je presque.

– Attends-moi, Liv.

Sa voix rauque, étouffée, me désarme. Je lis une émotion étrange au fond de ses yeux bleus.

Comme une sorte de nostalgie inavouable, une envie que ce moment sacré ne s'arrête jamais, d'en reculer la fin, le plus possible. Tristan s'arrête net, laisse glisser mes jambes sur les siennes jusqu'à ce que mes pieds retrouvent le sol. Il recule de quelques pas, nu, diablement sexy, ses muscles bandés et son sexe tendu. La force qui se dégage de tout son corps contraste avec la tendresse de son regard, presque de la tristesse. Peut-être du désespoir. Au point que je me demande s'il me regarde comme ça pour la dernière fois...

Je me sens vulnérable, tout à coup. Terriblement nue. Et terriblement seule. Ma température corporelle chute à une vitesse vertigineuse, mes tétons pointent de froid, plutôt que de plaisir. Mon cœur cogne toujours aussi fort, mais peut-être de peur.

– Regarde-nous, Liv...

– Je ne fais que ça.

– Comment tu nous trouves ?

– Beaux.

– Tristes ?

– Peut-être... Un peu.

– Fous ?

– Toujours, lui souris-je timidement.

– Pourquoi ? me demande-t-il en se remettant à jouer.

– Parce que je ne peux pas faire autrement qu'être folle de toi.

– Et tu ne peux pas t'empêcher de me rendre dingue, soupire-t-il.

– Tu as envie de parler, maintenant ?

– Non. Toi ?

Debout au milieu du cottage, Tristan se frotte vigoureusement les cheveux, se mordille la lèvre inférieure, sans que je sache si c'est par nervosité ou juste pour m'allumer. Son érection ne faiblit pas. J'essaie de ne pas regarder à cet endroit, mais mes yeux curieux me trahissent. Et il me voit.

L'expression sur son visage redevient fière, arrogante, provocatrice.

– Loin... Je nous trouve loin, relancé-je.

– Trop loin..., acquiesce-t-il, mais sans faire un pas.

Il croise même les bras sur sa poitrine, du genre « Viens me chercher si tu l'oses ». Je ne cède pas.

– Pour quelqu'un qui ne veut pas penser, je ne suis pas sûre que tu t'y prennes très bien...

– Et pour quelqu'un qui veut te faire jouir, mais pas tout de suite... Comment je m'y prends ?

– À merveille. Je suis complètement refroidie.

– Viens.

Son sourire en coin s'élargit, sa fossette se creuse et il me tend sa main.

– Plus envie, résisté-je juste pour le plaisir.

– menteuse.

– Manipulateur.

– Rends-moi fou, Liv.

Sa main glisse sur son ventre, il penche légèrement la tête sur le côté et s'amuse à caresser ses abdominaux que je ne peux pas toucher.

*Salaud...*

Je m'élançai, parcours les quelques mètres qui nous séparent en courant et lui saute dessus.

Littéralement. Mon corps nu percute le sien. Il s'écroule sous mon poids en amortissant notre chute.

Je me retrouve à califourchon sur lui, étendu par terre. Et son rire guttural explose dans le cottage.

– Je crois que plus personne n'est loin, dis-je avec un sourire, presque en crânant.

– Mais on est toujours aussi fous..., me répond-il en caressant mes cheveux.

Puis il m'attire à lui pour m'embrasser. Passionnément. Et il fait renaître le feu entre mes jambes.

Son sexe frôle ma cuisse. Ses mains dessinent mes courbes, tout le long de mes flancs, pour s'arrêter sur mes hanches. Ses doigts aventureux pianotent sur la peau fine et tellement sensible de l'aine, puis s'immiscent entre mes lèvres. Mon clitoris se gonfle de plaisir.

– Toujours aussi refroidie ? me demande-t-il, l'air canaille.

À mon tour de plaquer ma paume sur sa bouche. Ses yeux sourient à la place de sa bouche. Il me

caresse en jubilant. Je me réchauffe en silence. Et je plonge dans son regard brillant, où se mêlent amour et désir. Tendresse et folie.

Brûlante en dedans, je dégage sa main baladeuse pour laisser mon intimité en tête à tête avec son sexe. Mais Tristan me retourne d'un coup sec et reprend le contrôle. Sensuel et audacieux. C'est lui qui écarte mes jambes du bout de son genou. Lui qui glisse ma cuisse le long de la sienne et la cale sur sa hanche. Lui qui s'approche dangereusement de cette fusion que j'attends.

Il me pénètre d'un coup de reins, sans me quitter des yeux. Je lâche un cri aigu. Il recommence. Je plante mes ongles dans sa fesse. Il me prend, plus sauvagement encore. Je l'attrape par la nuque pour goûter sa langue. Il me la refuse, enfouit son visage dans mon cou, mordille ma peau, le lobe de mon oreille. Son souffle chaud me donne des frissons. Ses assauts me font voir des étoiles.

Notre corps-à-corps accélère, nos sexes s'aimantent, s'épousent, fusionnent entièrement.

L'évidence me frappe à nouveau. Lui et moi. Tristan et Liv. Quinn et Sawyer. L'interdit qui semble pourtant si juste. La parfaite alchimie. Et nos plaisirs qui grandissent, nos cris qui se répondent, son air que je respire, mon corps qu'il fait sien, cette impression de lui appartenir. Il grogne, râle, tremble entre mes cuisses. C'est moi qui lui demande de m'attendre. J'y suis presque. C'est si bon. Si grand.

Un orgasme dément.

– Ensemble..., soufflé-je quand je décolle.

Il serre de toutes ses forces mon corps tremblant. Se loge au creux de moi, une dernière fois, avant de s'abandonner. Nos jouissances explosent pour ne faire qu'une. Nos cœurs battent l'un contre l'autre. Et nos lèvres se soudent dans un ultime et sublime baiser.

Une larme roule sur ma joue. D'émotion, d'ivresse, de cet amour si fort qu'il pourrait être le dernier.

### **30. 80 jours**

Quatre-vingts jours.

*Harry, où que tu sois, accroche-toi.*

– Bon anniversaire, ma douce, me glisse Betty-Sue en me tendant un mug de sa tisane magique.

Juillet ! Quel beau mois tu as choisi pour naître !

– Pas cette année, grand-mère...

– Comment ça, « pas cette année » ? Et comment ça, « grand-mère » ??

Ses yeux révulsés et sa bouche pincée me font sourire, mais l'éclat de rire qu'elle attend ne vient pas. Je me lève péniblement de son canapé dont chaque centimètre carré est occupé par des animaux de tous poils, puis me rends jusqu'à la table où elle s'est assise. Je choisis une chaise molletonnée et lui fais signe que son sermon peut débuter. Entre-temps, Filet-Mignon a pris ma place sur le sofa.

– Liv, ma petite, il faut réagir. Harry n’est plus là, mais ta vie à toi ne fait que commencer...

– Tu dis ça comme s’il était mort !

– Le tact, ce n’est pas mon truc, tu le sais, soupire-t-elle. Je prie tous les jours pour que ce gamin retrouve sa mère, son frère, sa famille, sa maison. Mais en attendant...

– En attendant, on continue à le chercher ! À y croire !

– Liv, réveille-toi ! Dix-neuf ans, c’est l’âge où tout est possible ! Tu devrais explorer le monde au lieu de...

– Au lieu de quoi ?

– Liv...

– Qu’est-ce que tu insinues ? Que je devrais abandonner Harry ? Lâcher... Tristan ? haussé-je le

ton en sentant un goût amer se répandre dans ma bouche.

Le match verbal s’arrête. Les doigts de Betty-Sue pianotent sur sa tasse, elle regarde dans le vague, sans parvenir à trouver la réponse. Elle finit tout de même par murmurer :

– Tu ne dois pas t’oublier, Liv. C’est ce que je voulais te dire. Arrête de culpabiliser. À force, tu vas complètement t’éteindre...

Une larme me fend la joue. La première depuis une dizaine de jours. Avant ça, je n’arrivais plus à pleurer. Mon corps s’était vidé de toutes ses larmes.

*Quatre-vingts jours.*

– Parfois, il faut partir pour mieux revenir..., conclut tristement la hippie.

Consciente de m’avoir secouée, elle m’adresse un regard plein de compassion, puis caresse l’énorme tête du mastiff qui bave sur ses genoux. Je me lève, récupère mon sac et quitte sa petite maison du bonheur.

*Le bonheur des autres, ces derniers temps, ça m’écœure.*

Il y a un autre anniversaire que nous n’avons pas fêté, en juin : celui d’Harrison. Il aurait eu quatre ans. Aucun de nous n’a pu desserrer les dents ni retenir ses larmes ce jour-là. L’idée de célébrer un an de plus à un petit garçon qui ne soufflera peut-être plus jamais une seule bougie, c’est simplement abominable.

*Dans la tête des gens, Harry aura pour toujours trois ans.*

Plus de reporters à deux balles et de paparazzis de malheur devant le portail. C’est déjà ça. Depuis quelques semaines, la disparition d’Harry est passée au second plan, lorsqu’un incendie a ravagé une villa, non loin d’ici, et emporté tous ses habitants. Je gare mon petit SUV dans la cour et m’en extrais mollement. Un regard vers l’étage supérieur et je croise celui de Tristan, torse nu à sa fenêtre. Ses yeux restent plantés dans les miens, aussi intenses qu’indéchiffrables. Je lui souris timidement, mais

impossible de savoir s'il me rend mon sourire. Il porte son mug de café à ses lèvres et je me surprends à saliver.

*Pas pour le café, non...*

Je baisse les yeux pour fermer ma voiture, les lève à nouveau. Déception. Plus de Tristan. Je soupire et entre dans la villa, sans me poser davantage de questions. Marre de me faire une montagne de pas grand-chose. Finalement, j'ai pris l'habitude qu'il me file entre les doigts. Son besoin de solitude est toujours aussi présent, même quatre-vingts jours après. Nos moments de tendresse, de complicité, sont toujours aussi forts, ils se sont même intensifiés. Mais ils sont surtout de plus en plus rares. Comme si Tristan m'aimait vraiment, mais qu'il ne s'autorisait pas à m'aimer tout le temps.

*Et je ne peux pas le lui reprocher.*

Sur le comptoir, « Joyeux anniversaire, Olive verte » est écrit en M&M's, au-dessus d'un cœur plus cubique qu'arrondi. Peu importe les imperfections, je souris naïvement en admirant l'œuvre d'art. J'imagine le temps qu'a dû passer mon père pour calculer la distance idéale entre les bonbons et aligner ceux du haut pendant que ceux du bas roulaient dans tous les sens.

– Alors, comme ça, tu découches, Sawyer ?

Prise de panique, je lance un torchon sur les billes colorées pour que Tristan ne les voie pas et me retourne vers lui, fraîchement douché, les cheveux et la nuque encore humides. Il sent divinement bon.

Bordel.

– J'étais chez Betty-Sue, fais-je en m'adossant au comptoir, alors qu'il y pose les coudes.

– Je sais, sourit-il insolemment. Et j'ai vu le message de ton père. J'ai mangé une partie de ton cœur, c'est pour ça qu'il a une forme bizarre.

Sa nonchalance semble l'étonner lui-même. Tristan se redresse soudain, passe nerveusement la main dans ses cheveux, puis ajoute doucement :

– Joyeux non-anniversaire, Liv Sawyer. Dix-neuf ans...

– Égalité..., soufflé-je.

– Ouais.

Un ange passe. Il refuse de me regarder dans les yeux, je m'obstine à chercher son regard.

– On étouffe ici, non ? lâché-je soudain.

– Viens, on va respirer...

Sa main attrape la mienne et me guide dans l'entrée. Je le suis, des papillons plein le ventre, excitée par ce qui m'attend. Peu importe ce que c'est, tant que je suis avec lui.

Le bad boy me regarde en biais, l'air de dire « Qu'est-ce qui peut bien se passer dans cette tête de blonde ? », puis me balance mes clés de voiture et refuse de me dire où il m'emmène. Enfin, techniquement, où je le conduis. Pendant une bonne demi-heure, nous empruntons les pires routes, les plus sinueuses, les plus impraticables. Je tiens le choc, au volant. Il s'improvise GPS. J'essaie de comprendre ses changements de direction hasardeux et de ne pas m'enliser dans le sable, il semble aussi perdu que moi, avant de nous mener enfin – et par miracle – à bonne destination.

– Tu ne la connais pas, celle-là, hein ?

Il me décoche un sourire dont il a le secret, puis file en direction de la minuscule crique, juste en bas d'un petit chemin sableux. Je le regarde dévaler la pente, fouler le sol brûlant jusqu'à l'eau turquoise, sa silhouette à la fois musclée et élancée se dessinant sous le soleil ardent.

Je retombe amoureuse instantanément. Dix fois, cent fois, mille fois de suite.

Et pendant une demi-seconde, je me prends à croire qu'il est heureux. Grâce à cette île, mais aussi un peu grâce à moi.

– Tu crois que je vais venir te chercher, Sawyer ? me crie-t-il tout en bas en retirant son tee-shirt rouge vif.

Je ris, grisée par le décor paradisiaque qui prend vie sous mes yeux et par celui que je crois n'avoir jamais tant aimé. Puis je me lance en avant, follement, les bras écartés, et je cours jusqu'à lui.

En boxer blanc, Tristan m'attrape au vol, me plaque contre ses abdos de fer et m'embrasse fougusement. Puis mes pieds retrouvent le sol, mon débardeur et mon short échouent sur le sable et ses lèvres avides retrouvent les miennes. Essoufflés, excités, nous nous embrassons de plus belle, ivres de cet amour si précieux qui coule dans nos veines.

À bout de souffle, je me détache de lui et tente de me jeter à l'eau, il me retient et me glisse à l'oreille :

– On le fait à mille pour cent, ou on ne le fait pas du tout, Sawyer...

Ses yeux vifs s'attardent sur mon corps et je comprends. Il se débarrasse de son boxer en un éclair, je finis de me déshabiller et le rejoins à l'eau, totalement nue, totalement libérée, totalement dingue de lui. L'eau est tiède, salée, elle m'enveloppe d'une douce torpeur et je me laisse aller dans les bras de mon titan pendant une petite éternité.

Sa peau contre ma peau, rien ne me paraît plus important.

– Ça fait un an, Liv... Jour pour jour, murmure sa voix rauque.

– Hmm ?

– Je t'embrassais pour la première fois, devant tout le monde, en prétendant te détester, sourit-il presque à ce souvenir. Mais c'était foutu, je t'aimais déjà.

– Pas autant que moi...

Ma voix se brise sous le coup de l'émotion. Et ses démons refont surface. Au milieu de cet océan turquoise, je le sens s'éloigner de moi. Je resserre un peu mon étreinte autour de ses épaules, dépose un baiser au creux de son cou. Je voudrais qu'il reste avec moi. Un jour. Une heure. Une minute de plus. Je voudrais que son esprit ne s'égaré plus là où ça fait si mal. Je voudrais être celle qui lui permet de surmonter sa douleur. Sauf que cette personne n'existe pas. Que rien, pas même mon amour, ne pourra le guérir de ce qui est arrivé à Harry.

– Liv, ça me tue..., murmure-t-il soudain, d'une voix sourde.

– Quoi ?

Je ne peux m'empêcher d'imaginer le pire. Je pressens qu'un tournant de ma vie se joue ici, à cet instant. Et j'ai tellement peur de le perdre, tellement peur qu'il m'échappe, que je suis tentée de fuir.

Mais son regard si bleu, si pur, si bouleversant me force à rester. À me battre pour lui, d'une manière ou d'une autre.

– Cette culpabilité, reprend-il en plissant les yeux de douleur. Ce poids que j'ai en moi.

– Je sais... Mais je veux t'aider, te soutenir, te guérir. Je peux au moins essayer, non ?

Mes yeux sont pleins de larmes, je ne contrôle plus rien.

– C'est ça le problème. Liv, en étant avec toi, j'ai l'impression de le trahir.

– Non !

Je gémiss, le cœur fendu en deux. Cette fois, je comprends que sa décision est prise. Que j'aurai beau me battre pour nous contre vents et marées, défier les astres et les dieux, le résultat sera le même. Tristan est en train de me quitter. Mais je m'accroche, parce que c'est un réflexe humain. Un instinct de survie.

– S'il te plaît. S'il te plaît, ne fais pas ça...

– Je t'aime tellement, Liv...

Je me plie en deux, le corps agité de sanglots. Il place sa main sous mon visage, le relève doucement et me force à le regarder. Ses yeux et ses joues sont trempés, son visage est tellement tendu que sa fossette apparaît. Et ma tête se met à tourner.

– Écoute-moi, Liv, j'ai besoin que tu comprennes.

Sa voix est si basse, si profonde, comme si elle sortait du fin fond de son âme. C'est la première fois que Tristan me supplie de quoi que ce soit. Alors je serre les dents, j'ignore les larmes qui m'aveuglent et j'attends que la sentence tombe.

– Je t'aime tellement... Tu pourrais me rendre si heureux que je finirais par l'oublier, lâche-t-il soudain dans un sanglot rauque et déchirant. Et je ne peux pas faire ça... Je ne peux pas oublier mon frère.

Il marque une pause, inspire profondément et reprend, une larme fendant ses lèvres :

– Toi et moi, Liv, on s’aime presque trop.

Nouvelle pause. Sa voix de plus en plus inaudible. Mon cœur maintenant broyé.

– Harry n’a plus personne, lui. Je lui dois au moins ça. Ne jamais renoncer...

Les mots se perdent dans mon esprit, je reste muette, comme assommée. Mais au fond de moi, je comprends. Et je respecte sa décision. Je n’ai jamais eu aussi mal de toute ma vie, mais ce n’est rien comparé au sort d’Harry. Alors je capitule et j’acquiesce.

– D’accord. Si c’est ce que tu veux.

Je renonce à lui, la plus belle chose qui me soit arrivée dans ma vie, pour qu’il trouve le moyen de guérir, de se pardonner. Avec moi, il n’y parviendra jamais, je le réalise enfin. Je lui fais un signe de la tête, pour qu’il sache que je suis avec lui. Que je n’éprouve aucune colère. Juste une immense tristesse. Un vide abyssal sous ma poitrine.

Nous sortons de l’eau, main dans la main. J’enfile mon débardeur et mon short sans rien en dessous et remonte comme un robot jusqu’à la voiture. Tristan me rejoint en silence et nous rentrons à la villa sans échanger un seul mot. Juste quelques regards, pleins d’amour et de... résignation. Mes larmes poursuivent leur chemin durant tout le trajet, caressant mes joues, mon menton, pour venir mourir dans mon cou. Les sanglots, eux, ont cessé.

Les deux portes du SUV claquent derrière nous. Je monte les marches qui mènent à la villa et me retourne brusquement vers lui. Un dernier baiser. Juste un. Ses yeux fixent immédiatement mes lèvres entrouvertes, je l’attrape par la nuque et l’attire à moi. Sa bouche se presse contre la mienne, comme si leur union était la chose la plus naturelle qui soit. Et, à ma plus grande surprise, je recule en premier. Je romps ce baiser, lui adresse un dernier regard chargé de milliers d’émotions et je passe la porte sans plus me retourner.

*C’est terminé.*

*J’ai rencontré mon âme sœur à 18 ans. Je l’ai perdue à 19 ans.*

\*\*\*

– Olive verte, lève-toi, ça fait deux jours que tu n’as pas vu la lumière du jour !

Mon père vient d’ouvrir les volets et je brûle à la lumière comme un vampire au soleil. Je râle, grogne, gémis, me retourne sur mon oreiller trempé de larmes, tente de disparaître à nouveau dans le sommeil. Craig tire sèchement sur ma couette et vient s’asseoir à côté de moi.

– Liv Sawyer ! Parle-moi !

– Rien à dire..., murmuré-je, mon visage collé au mur.

*Et derrière le mur ? Plus personne... Tristan a déserté la villa...*

– J’ai compris, pour Tristan et toi.

Sa phrase, pourtant si douce, me transperce. Et voilà mon cœur qui se brise, à nouveau.

– Sienna et moi, on a décidé d’arrêter de faire semblant. On s’est occupés de ce qu’il fallait, c’est réglé.

– Vous... divorcez ?

– Oui. Avoue, tu n’es pas plus surprise que ça...

Je m’assieds sur mon lit, passe une main dans mes cheveux emmêlés et grimace. La chape de plomb qui vient de me tomber sur la tête me donne envie de hurler. Mais seulement intérieurement. Je n’ai plus la force de le faire à haute voix.

– On rentre en France, petite..., me chuchote mon père en pensant probablement me donner la meilleure nouvelle qui soit.

– Quand ? demandé-je d’une voix blanche.

Mon cœur se fige, mon sang se glace et mon esprit se vide. C’est le vertige. Je ne cherche plus à comprendre, juste à suivre le rythme.

– Ce soir. Betty-Sue doit passer te voir, on va préparer tes affaires ensemble et retourner dans notre petit nid.

– Tu... Tu..., dis-je en cherchant mes mots. Tu crois qu’on reviendra vivre ici, un jour ?

– Ça, ce sera ton choix, ma jolie fille.

Il m’embrasse sur la joue, me passe en revue puis me donne une petite tape dans le dos, l’air de dire « Une bonne douche et un ravalement de façade s’imposent ! ».

Tristan. Betty-Sue. Bonnie. Harry. Finalement, la liste de ceux qui vont me manquer n’est pas si longue. Surtout qu’à cet instant, en vérité, elle se limite à un seul et unique prénom.

T\_ \_ \_ \_ \_

\*\*\*

Je ne l’ai pas revu, avant mon départ. Je suis passée dans sa chambre, quand Betty-Sue se mouchait bruyamment et courait après mon père qui chargeait les valises. J’ai touché ses murs du bout des doigts, posé mes yeux partout, senti mon cœur s’arrêter en se noyant dans son odeur. Alors je suis sortie très vite, parce que la douleur prenait le dessus sur la résignation. En emportant un seul souvenir de lui, en plus de tous ceux qui peuplent mon esprit à jamais.

Son tee-shirt Led Zeppelin, qui sent si bon et que je serre contre mon cœur alors que l’avion décolle.

*Tristan Quinn, je te jure que jamais personne ne te remplacera.*

**Retrouvez prochainement les aventures de Liv et Tristan dans la**

**série Jeux insolents.**

**Retrouvez**

**toutes les séries**

**des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

# Document Outline

- [Jeux interdits](#)
  - [INTEGRALE](#)
- [1. Comme si c'était un été comme les autres](#)
- [2. Fille à papa...](#)
- [3. Le plus bel âge de la vie](#)
- [4. « I'm Gonna Get You »](#)
- [5. Dîner de famille](#)
- [6. Lâcheté ordinaire](#)
- [7. Dans le grand bain](#)
- [8. À quoi tu joues ?](#)
- [9. Action ou... action ?](#)
- [10. Le mot de trop](#)
- [11. Weirdo](#)
- [12. Juste à la frontière](#)
- [13. Photo de famille](#)
- [14. Bienvenue au Wild Motel](#)
- [15. Accord et désaccords](#)
- [16. Uppercut](#)
- [17. À l'abri des regards](#)
- [18. Face à la mer](#)
- [19. Avant la tempête](#)
- [20. En pleine lumière](#)
- [21. Un beau gâchis](#)
- [22. Toutes les portes claquées](#)
- [23. Fini !](#)
- [24. Embrasse-moi si tu l'oses](#)
- [25. Le moment d'avouer](#)
- [26. « DISPARU »](#)
- [27. 17 jours](#)
- [28. 32 jours](#)
- [29. 48 jours](#)
- [30. 80 jours](#)
  - [Retrouvez toutes les séries des Éditions Addictives](#)